ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie

NORD-EST

PLATEAU LORRAIN
LES VOSGES

Luxembourg français

Jarnisy
Woëvre
Pays de Haye
Saulnois
Xaintois
La Vôge
Les Faucilles
Les Vosges

Carte d'orientation. — Extrait de la carte cantonale

: 1.600.000e du Service géographique de l'armée.

ARDOUIN-DUMAZET

VOYAGE EN FRANCE

22ème Série

PLATEAU LORRAIN

ET VOSGES

PARIS

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

Voyage en France

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'Armée et la flotte en 1895. — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expéditiou de Madagascar. — Manœuvres navales. — 1 volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée et la flotte en 1894. Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — 1 volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

L'Armée navale en 1893. — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — 1 volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Au Régiment — En Escadre. Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. 1 volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Colonel Bourras. Suivi du **Rapport sur les opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 centimes. (Berger-Levrault et Cie.)

Le Nord de la France en 1789. — Flandre. — Artois. — Hainaut. — 1 volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

La Frontière du Nord et les défenses belges de la Meuse. — 1 volume in-8. (Baudoin.)

Une Armée dans les neiges, journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — 1 volume grand in-8 illustré. (Ronam.)

Études algériennes. — 1 volume in-8. (Guillaumin et Cie.)

Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892. — 1 volume in-12 par année. (Baudoin et Ronam.)

Voyage en France. Ouvrage couronné par l'Académie française, par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 c. et reliés en percaline à 4 fr.

— 1re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche. 2e *édition* (1898).
— 2e Série : Des Alpes maucelles à la Loire maritime. 2e *édition* (1900).
— 3e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon à Belle-Isle (1895).
— 4e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant (1895).
— 5e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire. 2e *édition* (1900).
— 6e Série : Cotentin, Basse-Normandie, Pays d'Auge, Haute-Normandie, Pays de Caux. 2e *édition* (1900).
— 7e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez. 2e *édition* (1900).
— 8e Série : Le Rhône du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue (1896).
— 9e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois (1896).
— 10e Série : Les Alpes du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins (1896).
— 11e Série : Forez, Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin (1897).
— 12e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes (1897).
— 13e Série : La Provence maritime. 2e *édition* (1899).
— 14e Série : La Corse (1898).
— 15e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine (1898).
— 16e Série : De Vendée en Beauce (1898).
— 17e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse Picardie (1898).
— 18e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord (1899).
— 19e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut (1899).
— 20e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes (1899).
— 21e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine (1900).
— 22e Série : Plateau lorrain et Vosges (1900).

Sous presse :

— 23e Série : Plaine comtoise et Jura.
— 24e Série : Bourgogne et Senonois.

Dix autres volumes compléteront ce grand travail activement poursuivi par l'auteur.

Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.

A 67

ARDOUIN-DUMAZET

Voyage en France

22e SÉRIE

Plateau Lorrain et Vosges

MEURTHE-ET-MOSELLE — VOSGES

Parties *de la Meuse, de la Haute-Marne et de la Haute-Saône*

LUXEMBOURG FRANÇAIS — JARNISY — WOËVRE
PAYS DE HAYE — VERMOIS — SAULNOIS — XAINTOIS — FAUCILLES
LA VÔGE ET LES VOSGES

Avec 27 cartes ou croquis

21462
25.7.27

BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1900

Tous droits réservés

CARTE D'ENSEMBLE DE LA 22e SÉRIE

Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'état-major au 1/80,000e.

VOYAGE EN FRANCE

I

LE LUXEMBOURG FRANÇAIS

La Meuse au-dessous de Verdun. — Dun. — Villefranche, ville mort-née. — Stenay. — Le champ de bataille de Beaumont. — La vallée de la Chiers. — Avioth. — Le Mont de Médy. — Les deux Médy : Médy-Haut, Médy-Bas. — La forteresse de Montmédy.

Montmédy. Juillet.

Jusqu'à son arrivée à Mézières, où elle va pénétrer dans le sombre et superbe couloir de l'Ardenne[1], la Meuse est la moins intéressante de nos grandes rivières. La vallée est trop ample entre des collines sans caractère, trop large même au pied des côtes de Saint-Mihiel. Au

1. Sur la Meuse ardennaise, voyez la 20e série du *Voyage en France*. Sur les sources et le cours supérieur du fleuve, voyez la 21e série, et, dans ce volume, les pages 166 à 193.

delà de Verdun, cet aspect banal s'affirme davantage encore. On revient d'une excursion aux rives de ce grand cours d'eau avec une impression indécise ; paysage sans relief, campagne monotone, presque sans vie. Les horizons, trop étendus, sont flous.

Un instant, à la sortie de Verdun, le tableau n'est pas aussi morne, les villages sont assez nombreux, les hauteurs raides, tapissées de vignes, couvertes de forts, portant à leurs flancs les magasins à poudre de l'immense camp retranché, composent un site sévère encore, mais d'une certaine majesté. A peine a-t-on perdu du regard les hauteurs de Belleville, et l'on voit s'entr'ouvrir la vallée aux immenses prairies; les collines s'éloignent, leurs pentes molles offrent de fuyantes perspectives, donnant au paysage une étendue démesurée. La Meuse décrit de grands méandres et coule à pleins bords, longée par le canal de l'Est, accomplissant les mêmes détours avec une précision autrement géométrique. Les villages, peu nombreux, ne se sont assis au bord du fleuve qu'aux endroits où celui-ci vient lécher la base des collines. Ces centres d'habitation semblent participer à l'impersonnalité des sites, aucun ne solliciterait le regard sans la belle parure des arbres fruitiers : pruniers

aux variétés nombreuses où la quetsch et la mirabelle dominent et qui en font une si éblouissante et blanche corbeille au printemps.

Seul le bourg de Dun, au nom celtique, échappe à la vulgarité. Sur une butte se dresse la vieille ville, groupant ses maisons autour des débris d'un château ; au-dessous, la bourgade moderne bordant la Meuse, ici confondue avec le canal, animée par la navigation [1] et divisée par des îles où quelques maisons sont bâties. Sur l'autre rive, l'humble village de Doulcon domine la vallée et un singulier cirque qui peut être un méandre de la Meuse, car c'est un vallon circulaire entourant un monticule arrondi. Doulcon n'est plus qu'une pauvre commune après avoir été la capitale du puissant comté de Dormois [2].

Cette partie de la vallée a quelque beauté, de même que Dun est de féodal caractère, de même le relief du pays prend plus de grandeur. Les collines s'escarpent ; l'une d'elles, la côte Saint-Germain, aux flancs couverts d'un gazon ras, décrit un immense croissant. On dirait un cyclopéen ouvrage de fortification. En face, sur la

---

1. En 1898, le port de Dun eut un mouvement de 5,197 tonnes, en grande partie fournies par les bois.

2. Sur le Dormois, voyez la 21e série du *Voyage en France*.

rive gauche, les collines se rapprochent de la Meuse. Au pied, un gentil village, Sassey, est assis entre les vignes et les vergers de pruniers. A mi-côte, au-dessus d'une gorge, Mont-devant-Sassey est non moins riant, grâce à son église, dont la haute flèche et l'abside flanquée de deux tours carrées sont d'un grand effet.

Entre ces hauteurs, Dun semble garder une porte, car, au nord, la vallée s'entr'ouvre plus largement encore. On comprend donc l'origine guerrière de Dun, le rôle féodal de Doulcon et l'existence d'une ville forte qui n'a pu survivre aux causes qui l'avaient fait naître : au delà de Saulmory, entre la Meuse et la colline, on rencontre avec surprise un hameau comme il en est bien peu en notre pays : au milieu d'un carré parfait dessiné par un rempart est une vaste place d'où rayonnent des rues, deux coupant le plan en croix, deux autres le coupant en X, cela formant huit courtes artères. Sur chaque face, 300 mètres d'étendue au plus. Au bord des voies, quelques maisons; sur la place, une église fort modeste. Tout autour, des vestiges de courtines et de bastions. Le lieu se nomme Villefranche, c'est l'ébauche d'une forteresse que François Ier avait voulu créer pour maîtriser le passage de Dun. La ville aurait eu les propor-

tions minuscules de Rocroi[1] ou de Brouage[1]. Comme cette dernière ville, elle est restée hameau, mais elle n'a gardé que des débris informes de ses fortifications.

Villefranche n'a pu amoindrir Stenay. Cette antique place forte, dont le rôle fut si considérable dans les guerres entre la France, la Lorraine et l'Espagne, conserva son importance malgré la destruction de ses défenses, ordonnée par Louis XIV. De nos jours, elle s'est encore accrue, même au delà du nombre de soldats qui composent sa garnison destinée à garder le passage de la Meuse. La population municipale est plus considérable[2] que ne l'était l'ensemble au début du siècle.

Stenay apparaît au sein des prairies, à demi dissimulée par les arbres et dominée par les vastes bâtiments des casernes d'infanterie. Le chemin de fer passe assez loin, il faut une course de 1,500 mètres sur une chaussée franchissant par des ponts les bras de la Meuse pour atteindre les premières maisons. Mais si la voie ferrée n'a pu desservir directement la ville, le canal y forme

---

1. Sur Rocroi, voyez la 20e série du *Voyage en France;* sur Brouage, la 3e série.

2. 2,972 habitants plus 1,235 hommes de garnison.

un port animé[1], grâce à l'industrie métallurgique qui possède d'importantes aciéries.

Stenay, en dépit de la destruction de son enceinte, a conservé des allures de ville de guerre. Deux portes sont encore debout, les portions de remparts conservées ont servi de façade à des habitations, d'étroites fenêtres trouent les vieilles murailles qui virent tant de sièges fameux. Une antique caserne de cavalerie, devenue quartier d'artillerie, dotée d'annexes immenses, est le principal monument. Dans les rues, canonniers et chasseurs à pied donnent de l'animation à cette bourgade, qui vécut de tous temps par l'armée. La population elle-même est imprégnée d'esprit guerrier. Au cimetière, nombreuses sont les tombes portant des noms d'officiers. Stenay est restée digne des bourgeois qui, en 1792, osèrent résister à l'armée autrichienne. Cette marche de Luxembourg-Lorraine a fourni bien des héros à nos armées, il suffit de citer le maréchal Gérard et les généraux Loison et Saint-Rémy, nés dans le bourg de Damvillers, qui fut aussi le berceau du peintre Bastien Lepage.

Stenay a peu d'édifices. L'église, de style ultra-classique, est banale et froide. La place princi-

1. Mouvement du port de Stenay en 1898 : 15,535 tonnes.

pale a été divisée en deux parties, l'une plantée d'arbres possède un kiosque à musique et le tribunal; l'autre, plus petite, est intéressante par ses maisons à galeries. Peu d'activité commerciale; quelques enseignes révèlent que la broderie est assez active dans la contrée.

La Meuse décrit un de ses grands contours au pied des villages de Martincourt et d'Inor avant d'aller passer en vue de la petite ville de Beaumont, célèbre dans l'histoire par la charte communale qui présida à sa fondation, fameuse surtout par le désastre survenu, près de ses murs, le 30 août 1870. La division de Failly y fut surprise et assaillie par une armée prussienne et mise en déroute, grâce à l'impéritie de ses chefs; le désastre fut le prélude de la catastrophe de Sedan. J'aurais voulu parcourir le terrain sinistre où tant de vaillants tombèrent, mais la nuit venait quand j'achevais de traverser la forêt de Jaulnay et parvenais en vue de l'immense hémicycle de hauteurs boisées au milieu duquel est l'humble et tragique ville. Ces bois sombres virent déboucher les batteries prussiennes ouvrant le feu à moins de 1,000 mètres sur nos campements en désordre, où des hommes harassés par les marches se livraient au nettoyage de leurs armes.

J'ai béni le crépuscule et la nuit qui bientôt masquèrent ce passage plein de douloureux souvenirs.

Stenay est reliée par un service de voitures automobiles à Montmédy, chef-lieu administratif de cette partie de la Meuse qui fut jadis le Luxembourg français. Délaissant cet outil assez bruyant du progrès, j'ai pris le chemin de fer jusqu'à la halte d'Inor, à une faible distance de la vallée de la Chiers. En une heure, un chemin montueux tracé à travers bois conduit à Olizy. Du sommet des collines on découvre un ample bassin, très accidenté et vert, contrastant avec les bords de la Meuse, si profondément monotones. Au premier plan, sur une colline semblable à un camp, une chapelle domine tout le pays, c'est l'ermitage de Saint-Valfroy. Plus loin se creuse une vallée dont la tête n'est déjà plus terre française. Là, coule la Marche, venue de cette abbaye d'Orval, où, si longtemps, on avait entretenu dans sa pureté la race des chevaux ardennais[1]. Une commune belge, Villers-devant-Orval, forme une pointe enfoncée dans notre territoire.

Toute cette contrée, par la fraîcheur des val-

---

1. Voyez la 20e série du *Voyage en France*, page 300.

lons, la couleur ardente des toits rouges et la pureté des eaux est charmante, malgré le peu d'attrait de ces villages aux larges rues encombrées et empuanties par les tas de fumier. Au sein de ces collines, les rivières, Chiers et Loison, se replient en méandres infinis, comme, plus au nord, se tord la Semois. On devine les approches de l'Ardenne, mais les horizons sont plus ouverts et heureux. Le confluent de la Chiers et du Loison passerait partout pour un beau site; les deux bourgs de Chauvency composent une « fabrique » digne de tenter le pinceau d'un paysagiste classique : la rivière claire, des barrages, des îles, un pont précédé d'une chapelle, l'église en terrasse au-dessus de la Chiers, tel est ce tableau d'une harmonie parfaite. Vers Thonne-les-Prés, quand on découvre Montmédy sur sa colline, le chemin de fer franchissant la Thonne sur un viaduc, en vue d'un château, accroît la beauté de ces campagnes. Admirons-les avant que l'industrie les ait enlaidies : des sondages font prévoir que bientôt l'extraction du minerai de fer va transformer l'aspect des choses.

La Chiers décrit ici un de ses plus grands méandres, son étroit ruban enserre une péninsule dont l'isthme est une colline isolée méritant presque le nom de montagne par sa hau-

teur et son escarpement ; c'est le *mont* Médy, forteresse et capitale des comtes de Chiny et des ducs de Luxembourg. Au sommet, la cité guerrière : Médy-Haut, au pied la ville du commerce, la gare : Médy-Bas.

Avant de visiter les deux villes, j'ai remonté la jolie vallée de la Thonne pour aller contempler cette merveilleuse dentelle de pierre appelée l'église d'Avioth et sa chapelle de la Recevresse, qui évoque l'idée de ces châsses de granit patiemment fouillées, orgueil de la Bretagne. Ce joyau de pierre élevé en l'honneur des morts est surprenant en cette région de l'Est, où l'architecture du moyen âge n'a pas fleuri avec la même intensité que dans les pays du primitif royaume de France.

Avioth, par la grâce de ses édifices, la teinte plus fraîche et plus sombre du paysage, contraste donc beaucoup avec la Lorraine voisine aux maigres reliefs, aux pauvres horizons. Il en est de même dans toute la région de Montmédy. La géologie est ici d'accord avec l'histoire. Ce coin français du Luxembourg est une contrée bien distincte, intermédiaire entre les Ardennes et le plateau lorrain.

Sur sa haute colline, Montmédy, ou plutôt

Médy-Haut, ceint de ses remparts entre lesquels émergent les deux tours de l'église, rappelle, avec moins d'âpreté pourtant, le site saisissant de Mont-Dauphin[1]. Au pied, Médy-Bas est une villette toute menue, se résumant en une double rangée de maisons au bord de la grande route de Luxembourg. Quelques habitations, la sous-préfecture notamment, sont élégantes. Des casernes s'ouvrent familièrement, sans clôture, au milieu de la lilliputienne cité.

Plus exiguë encore, et calme, et solitaire, est Médy-Haut, couvrant une calotte rocheuse aux flancs escarpés revêtus d'une végétation luxuriante à travers laquelle zigzague un sentier d'accès. Une poterne sombre, des escaliers humides formant une véritable casemate, conduisent à la place d'armes de la forteresse.

On a exagéré la petitesse de la cité guerrière, il en était de moins grandes encore. Elle se compose de deux rues parallèles ayant conservé les traces de l'ancienne splendeur de Montmédy, quand c'était la capitale d'un petit État ou le siège d'un gouvernement militaire : des appuis de fenêtres d'une courbe gracieuse, des dates sculptées révèlent les habitations seigneuriales

---

1. Hautes-Alpes, voyez la 10e série du *Voyage en France.*

ou bourgeoises d'autrefois. Ces antiques demeures sont vides, la plupart réclament des locataires par la voie d'écriteaux qu'ont lamentablement tachés la pluie et la poussière. Ces logis vides respirent on ne sait quelle tristesse austère et fière, quelle misère refusant de s'avouer.

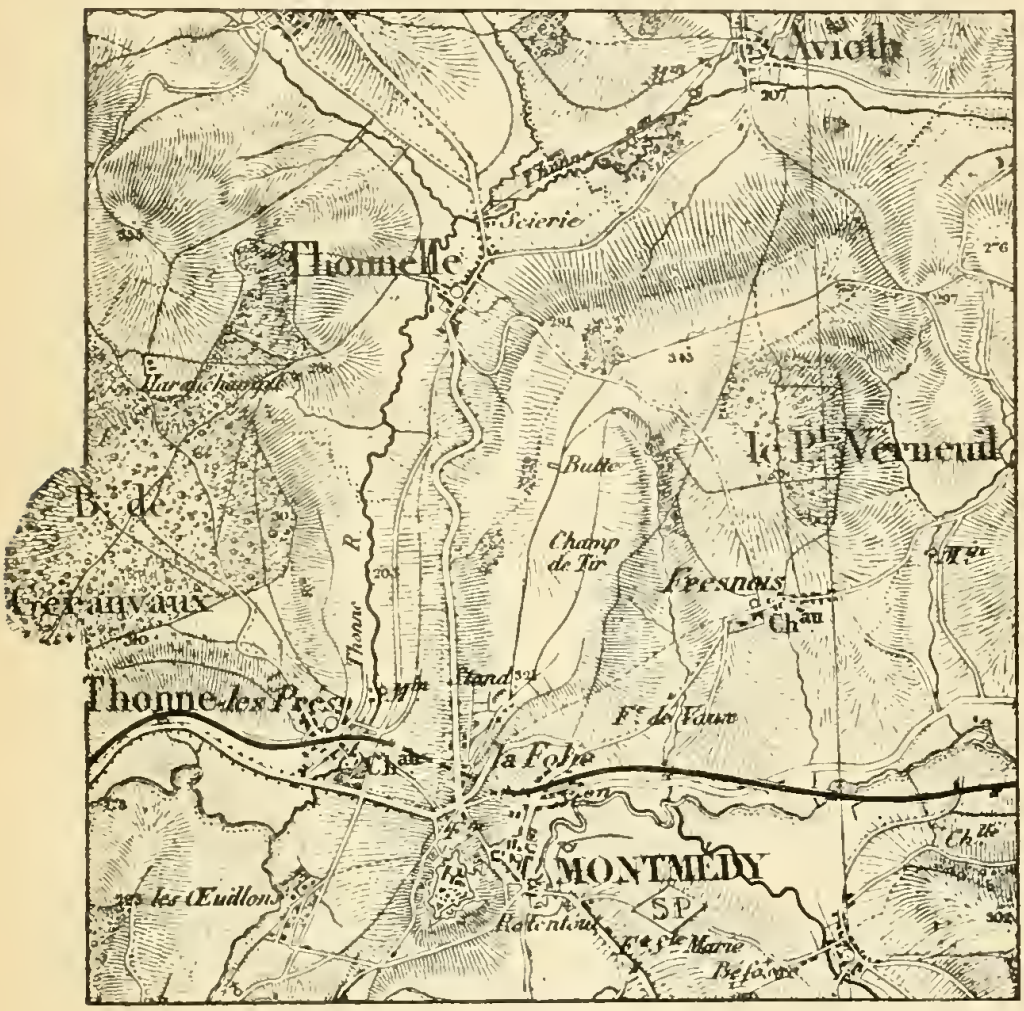
Sauf les rares troupiers retenus par la garde de cette bicoque glorieuse, personne dans ces rues et sur la place. On pourrait croire à une cité brusquement frappée de mort par un fléau.

La vie renaît au dehors, quand on redescend vers Médy-Bas en suivant une chaussée en pente rapide. Au-dessous, la gare offre sans cesse du mouvement, des locomotives fument et sifflent. Là vient aboutir, sur la grande ligne de Paris à Luxembourg, une voie reliant la France à Virton, à Arlon et à tout le Luxembourg belge.

Montmédy ainsi divisée en deux cités compte à peine 2,000 habitants, le reste de la commune habite des écarts — dont Fresnois est le plus considérable — ou constitue la garnison. Pour en faire un centre considérable, il faudrait retrouver le filon de minerai de fer, si abondant vers Longwy, et transformer la Chiers en canal, œuvre relativement facile dont les résultats seraient immenses pour le développement de ce pays.

En attendant ces destinées, les deux Médy

restent moroses et glorieux. L'étroite enceinte de Médy-Haut a joué un beau rôle dans la défense nationale, les deux sièges de 1815 et de 1870 sont d'admirables pages.



Montmédy, chef-lieu d'arrondissement, est très singulièrement placé pour les relations administratives; sauf Spincourt, auquel il accède en traversant d'ailleurs un autre département, le sous-préfet n'a aucune relation par voie ferrée avec

ses chefs-lieux de canton. La voiture automobile de Stenay compense très mal cette infériorité. Jusqu'ici, le génie militaire s'était refusé à la construction d'un chemin de fer dans les vallées de l'Oison — ou Loison — et de l'Othain et la plaine de Woëvre. L'interdit n'est levé que pour une ligne à voie étroite qui desservira l'aimable petite ville de Damvillers, forteresse déchue gardant quelques vestiges d'une puissante enceinte. Mais les travaux ne sont pas entrepris encore et, longtemps, Montmédy restera à l'écart de la contrée dont elle est officiellement la capitale.

II

LE PAYS DU FER

Longuyon. — Entrée au pays du fer. — La gare de Longwy. — Mont Saint-Martin. — Origine de la métallurgie, son développement. — Longwy. — La vallée de la Côte Rouge. — Saulnes. — Les minières. — Hussigny, Godbrange. — Une ville neuve : Villerupt. — Micheville.

Micheville-Villerupt. Juillet.

Longuyon, par l'animation de sa gare et le panorama déroulé sous les yeux des voyageurs, a l'aspect d'un centre populeux. C'est une bien petite ville cependant, mais en progrès, grâce aux lignes ferrées rayonnant vers Nancy, Thionville, Luxembourg et Paris et au voisinage du grand bassin minier de Longwy-Briey : sa population a plus que doublé depuis le commencement du siècle. L'accroissement s'est produit surtout pendant ces trente dernières années. Vue de près, la ville n'est qu'un gros bourg lorrain, aux rues encombrées de voitures, d'instruments agricoles et de fumier. Sur cette banalité tranchent une grande place, ornée d'un monu-

mental hôtel de ville construit en pierre jaune, et la voie principale assez animée, appelée rue Carnot. Peu d'industrie, mais de nombreux magasins montrant que Longuyon est un rendez-vous pour les habitants des villages.

La Chiers frôle à peine la ville ; elle reçoit le ruisseau de Crusnes et, brusquement, se replie à l'ouest. La rivière descend par une vallée étroite, véritable couloir où remonte le chemin de fer de Luxembourg. Le cours d'eau a l'allure, la rapidité et la grâce d'un torrent des Vosges. Les rives sont assez solitaires ; cependant, à la Roche, hameau que domine le village de Montigny, est une vaste usine où l'on fait des draps et des couvertures. Cet établissement et un autre, similaire, situé à Pierrepont, sur la Crusnes et le chemin de fer de Thionville, constituent comme une colonie de l'industrie sedanaise[1].

Les sites de la vallée sont charmants, un même est fort intéressant : le village de Cons-la-Grandville enfermé dans une boucle de la Chiers et dominé par un vaste château de la Renaissance[2].

---

1. Sur Sedan, voyez la 20e série du *Voyage en France*.

2. Il y a deux villages nommés Cons-la-Grandville : l'autre appartient aux Ardennes, il en est question aux pages 308 à 310 de la 20e série du *Voyage en France*. Chose au moins singulière, on retrouve ce nom en plein Rouergue à Comps-la-Grandville qui possède les restes de l'abbaye de Bonnecombe.

A Rehon le paysage s'agrandit, des ravins débouchent sur la vallée, on pénètre dans la région des hauts fourneaux. Le village de Rehon, bâti dans le bassin, présente les premiers foyers. Si l'on passe pendant la nuit, les flammes rougeâtres de la fonte en fusion illuminent fantastiquement la vallée.

Et désormais, jusqu'à la frontière, ce ne sont que mines, fonderies, aciéries; les fumées sombres couvrent des campagnes jadis aimables. Aucune partie de la France n'a été plus profondément transformée en quelques années. Jadis il n'y avait là qu'une place forte construite sur un plan régulier, présentant des rues droites aux maisons bien bâties, habitée par une population tranquille; « figures intelligentes, martiales, distinguées, a dit Michelet, de la grâce dans l'attitude, de la grâce dans le mouvement ». Le grand historien ne reconnaîtrait plus le Longwy dont il parlait ainsi. Il retrouverait encore « la vivacité de nos soldats, leur pas leste, la manière originale dont ils sonnent la trompette et battent le tambour », mais tout cela noyé dans l'afflux incessant des ouvriers venus des Flandres, du Hainaut, du Luxembourg, d'Allemagne et d'Italie. La première affiche apparue me faisait connaître un bureau de vente pour la *Gazzetta del Popolo!*

La cité forte qui vit tant de sièges a conservé ses remparts, mais ils sont condamnés ; bientôt ils tomberont sous la pioche, un funiculaire conduisant à la ville basse et à la gare fera naître de nouveaux quartiers et, peut-être aussi, des usines, sur ce plateau où l'espace est moins mesuré que dans l'étroite vallée.

En attendant, la vie la plus active est au bord de la Chiers, aux alentours de la vaste station où les trains venus de France, de Belgique et du Luxembourg mettent une note si vive d'exotisme. Les wagons belges aux teintes violacées, conduits par des locomotives rouges, côtoient les wagons écussonnés aux armes grand-ducales. Le plus petit des trois pays a le matériel le plus élégant et révèle un rare souci pratique : le wagon-poste orné d'écussons en reliefs est reconnaissable de loin à une grande enveloppe peinte en blanc, timbrée d'un cachet rouge et placée au-dessus de la boîte aux lettres.

La frontière, les frontières plutôt sont proches; quand la Chiers pénètre chez nous, elle vient de délimiter un instant la Belgique et le grand-duché. A cette entrée de la France est une des grandes usines de notre pays, les aciéries de Mont-Saint-Martin. Comme à Tourcoing, à Valenciennes, à Maubeuge, à Anor-Fourmies, notre

BELGIQUE
LUXEMBOURG
Mont-St Martin
Rodange
Aubange
Glaba
Chadelle
Douane
Redoute
le Bel Arbre
Carrières
LONGWY
CT
Longlaville
Haute
Basse
Bois du Foin
Forge de la Sauvage
Hollerstein
BOIS DE
Herserange
la Ville-Basse
Pulventeux
les Moragolles
SELOMONT
Mlin Rohrbach
Rue de la Côte Rouge
le Yon
Larimont
Puits
Forges
Usine de Moulaine
St Jacques
St Nicolas
Godbrange
Usine
Ratentoul
Rehon
Mexy
Carrières

pays présente dès les premiers pas le spectacle d'une activité extrême. Ailleurs, cette activité prenait sa source dans de vieilles traditions ; ici, elle est d'origine récente. Personne, avant la guerre, ne pouvait prévoir le prodigieux essor industriel de ce territoire, connu seulement au point de vue militaire par la forteresse de Longwy et l'inquiétante trouée de Tiercelet.

Cependant, après la création du chemin de fer, en 1863, les facilités de transport avaient fait naître de grandes usines pour exploiter un minerai de forte teneur, déjà utilisé dans de petits hauts fourneaux, situés à Gorcy, la Sauvage, Villerupt et Herserange. Jusqu'alors l'extraction avait été superficielle, au moyen de minières ; on ne soupçonnait pas encore que les beaux gisements de fer oolithique du Luxembourg se prolongeaient chez nous. Les usines se développèrent lentement, suffisant à utiliser le minerai. En même temps, la découverte de gisements autour de Nancy avait amené, dès 1860, la création d'usines à fonte aux bords de la Moselle et de la Meurthe.

La guerre eut pour résultat de nous arracher la plus grande partie du département de la Moselle, notamment les puissants établissements

d'Hayange, Moyeuvre, Ars, Ottange, qui alimentaient en partie notre métallurgie ; les hauts fourneaux restés à la France prirent un nouvel essor. Mais les minerais de la contrée, s'ils ont une forte teneur en fer, renferment beaucoup de phosphore, ils luttaient donc malaisément avec ceux de la Haute-Marne[1] et d'autres contrées de l'intérieur. L'application des procédés de déphosphoration vint donner une suprématie absolue aux minerais de la Chiers et du ruisseau de la Côte-Rouge dans le bassin de Longwy, aux minerais de la Meurthe dans le bassin de Nancy. Peu à peu les mines de Meurthe-et-Moselle, favorisées d'ailleurs par le voisinage des houillères de la Sarre et de la Sambre, supplantèrent presque partout les produits infiniment moins riches des diverses mines françaises. Les grands centres métallurgiques : Maubeuge, Denain, Saint-Dizier, le Creusot, Saint-Étienne, Rive-de-Gier, Saint-Chamond, Commentry et tant d'autres, sont devenus des tributaires de la Lorraine, malgré la concurrence des riches gisements de Bilbao, de l'île d'Elbe et d'Algérie. Les usines des bassins de Longwy et de l'Est sont elles-mêmes tributaires de l'Espagne, de la

1. Voyez la 21e série du *Voyage en France*.

Grèce et du Nassau pour certains minerais manganésifères dont le mélange est indispensable à la préparation de l'acier. Dans quelques établissements on emploie à cet usage des fontes au bois venues des Pyrénées ou des minerais de manganèse tirés du Mâconnais. Les procédés Bessemer et Thomas ont peu à peu remplacé tous les anciens modes de production.

Jusqu'à ces dernières années, on croyait que les deux bassins de Longwy et de Nancy étaient isolés, mais, de 1882 à 1886, depuis 1892 surtout, des sondages ont fait reconnaître aux environs de Briey un puissant gisement reliant les deux premiers centres d'exploitation. Des concessions nombreuses ont été demandées, des usines se créent, tous les grands établissements de Bourgogne, du Bourbonnais, de la Loire et du Nord se préparent à exploiter une part de cette merveilleuse fortune. Avant cinq ans, il y aura, de Toul à Longwy, la plus vaste exploitation minière du monde entier.

Actuellement, les environs de Briey n'ont qu'un haut fourneau, très considérable, celui de Jœuf, partie française des belles usines aujourd'hui allemandes de Moyeuvre. Mais cette région est appelée à un tel avenir, que le service des mines vient d'abandonner le titre de Bassin

de Longwy pour celui de Bassin de Briey. Ce bassin comprend donc maintenant les vallées de la Chiers, de la Côte-Rouge, de la Crusnes et de l'Orne lorraine ; il comportait l'an dernier 53 concessions, dont 18 sont en exploitation ou en préparation d'exploitation, 35 encore inactives. L'an dernier (1898), 17 sondages ont été entrepris par 13 explorateurs. Les mines exploitées ont donné 1,776,083 tonnes pendant la même année, 105,000 tonnes de plus que le bassin de Nancy; 2,170 ouvriers ont été employés à l'extraction.

Mais ce n'est là qu'une partie de la production, il s'agit des mines souterraines ; une autre part revient aux minières ou carrières à ciel ouvert des environs de Longwy. Il y a 16 de ces minières ayant produit 435,235 tonnes en 1898 ; elles ont employé 479 ouvriers. Au total, 2,211,318 tonnes et 2,649 ouvriers.

Une faible partie des minerais, quelques milliers de tonnes, est envoyée au dehors.

La production en métal n'est pas indiquée en détail dans les documents officiels où j'ai puisé[1]. Les chiffres comprennent tout le bassin de Meurthe-et-Moselle. Il y avait, tant autour de Longwy

1. Rapport de l'ingénieur en chef des mines.

que de Briey, de Pont-à-Mousson et de Nancy, 51 hauts fourneaux en activité et 9 en réparation ou inactifs. 10 hauts fourneaux et 2 aciéries étaient en construction, une aciérie était en projet. En cette même année 1898, ces usines ont fourni une quantité de 1,550,584 tonnes de fonte; 44,150 tonnes de fer brut ou ouvré et 547,013 tonnes d'acier brut. L'augmentation sur l'année précédente était de 25,000 tonnes de fonte et 70,000 tonnes d'acier. Par contre, les fers avaient diminué de 15,000 tonnes. L'industrie de Meurthe-et-Moselle reste donc, avant tout, une élaboration de matières premières pour les usines métallurgiques de l'intérieur[1].

Tel est ce puissant gisement qui a placé Meurthe-et-Moselle au premier rang de nos producteurs de métal et transformé en ruche bruyante des contrées jadis calmes et ignorées. Cette fièvre, ces fumées noires, ces flammes rouges, ces lignes ferrées sur lesquelles circulent de minuscules locomotives conduisant le minerai aux hauts fourneaux, allant déverser les monstrueux

1. Cette production en minerai et métal dépasse les trois quarts de la production de la France. En 1896, notre pays avait produit 4,062,300 tonnes de minerai, dont 3,440,761 pour Meurthe-et-Moselle; il y avait eu 2,339,537 tonnes de fonte, dont 1,468,526 pour Meurthe-et-Moselle.

« fromages » de scories incandescentes sur les monticules énormes, ont bien changé et souillé le paysage de la vallée, si vert et doux jadis ! Les chemins ruraux se sont transformés en cités ouvrières. Le petit village de Mont-Saint-Martin, assis au sommet d'une colline d'où l'on découvre de vastes horizons sur les deux Luxembourg, n'est plus que le centre nominal d'une populeuse commune.

Au pied même du Longwy militaire, les aciéries couvrent une vaste étendue. Cette puissante usine ne se borne pas à transformer le minerai en fonte et en acier, elle forge le fer, le transforme en barres et autres articles marchands, en rails, en matériel de chemin de fer. Il a fallu créer de toutes pièces un village où les ouvriers pussent se procurer les choses nécessaires à la vie. On a poussé plus loin la prévoyance : l'économat comprend non seulement la fourniture des vivres, des vêtements et des chaussures, mais encore un hôtel avec appartements pour les employés, café, etc. L'organisation est si complète, qu'elle fut visée spécialement dans une proposition de loi soumise à la Chambre et tendant à la suppression des économats. Il est probable que, si la mesure était adoptée, les ouvriers en pâtiraient les premiers. Dans un pays

en accroissement continu, le commerce ordinaire aurait peine à assurer tous les besoins de populations sans cesse implantées.

Une *grimpette* tracée à flanc de coteau conduit des usines à la ville haute de Longwy. Ce sentier, rocailleux mais large et ombragé de hêtres, domine la vallée profonde où sans cesse courent les trains des grandes lignes et les petits convois de minerais et de scories, montant des usines, surgissant des galeries. Puis l'on voit apparaître un vaste plateau divisé par des haies d'aubépines en une infinité d'enclos abritant une maisonnette. Ce sont les jardins des bourgeois de Longwy. Au-dessus de ce placide paysage, des wagonnets, roulant sur des câbles portés par des pylônes, apportent aux usines de Mont-Saint-Martin les minerais de la frontière belge.

Le fer est abondant ici encore. Vers le nord, le plateau se creuse en un vallon profond où se tapit le village de Gorcy, siège de forges considérables, reliées au réseau belge par un embranchement atteignant à Signeulx la ligne de Virton, prolongée sur Montmédy par Écouviez.

Routes et chemins du plateau rayonnent vers l'enceinte hexagonale de Longwy, aux angles bastionnés enfermant la ville toute menue, car

il y a à peine 400 mètres de rempart à rempart. La cité est fort régulière, bien construite. Sur la grande place sont les monuments civils : hôtel de ville, lourde église, pompe à feu autour de laquelle se pressent les cuisinières et les soldats-ordonnances.

La garnison est la vie de la haute ville. Un bataillon de chasseurs à pied, un bataillon de ligne, une batterie d'artillerie de forteresse, une section du génie, occupent les casernes qui pourraient recevoir 5,000 hommes. Le prochain démantèlement de Longwy amènera sans doute le départ d'une grande partie des effectifs. La place n'est plus à la hauteur des progrès modernes et elle est trop près des frontières pour être utilement transformée en camp retranché. Les ouvrages seraient dominés.

Le ruisseau de la Côte-Rouge, qui atteint la Chiers à Longwy, coule au fond d'une étroite vallée, dont la rive droite, de Saulnes à Hussigny, appartient au grand-duché de Luxembourg. Cette fissure présente presque partout les affleurements du minerai, aussi a-t-elle été utilisée par le chemin de fer reliant Longwy aux minières de Villerupt. Aux abords de la ville c'est encore un charmant vallon, malgré la fumée. Des châteaux

et des parcs alternent avec les usines gigantesques. Des plans inclinés conduisent le minerai sur le *gueulard* des constructions cyclopéennes des hauts fourneaux où se fait la fusion des *minettes,* c'est-à-dire du mélange de *mine rouge, mine grise* et *mine noire,* qui forment les diverses couches du gisement. A Herserange, s'ouvre un vallon parcouru par le chemin de fer spécial de Mont-Saint-Martin, destiné à conduire le produit de riches exploitations minières. Cette gorge d'Herserange, elle aussi, renferme de grandes usines.

Plus haut, à la frontière même, le gros bourg de Saulnes est une colossale fonderie ; partout apparaissent les piles de gueuses de fonte. Un chemin de fer industriel franchit la vallée sur un viaduc aux lignes pures. Les « laitiers » sont transformés en ciment dans une manufacture spéciale.

Route et chemin de fer pénètrent alors dans la partie la plus solitaire du vallon où les forges de la Sauvage ont apporté la vie. Ces forges sont séparées du Luxembourg par le ruisseau étroit de la Côte-Rouge. Un petit étang, un hameau ouvrier groupé autour d'une chapelle forment entre les sapins un site d'une douceur exquise. Puis la solitude se fait de nouveau, on parcourt une

gorge boisée, sans une habitation, où se mutine le ruisseau frontière.

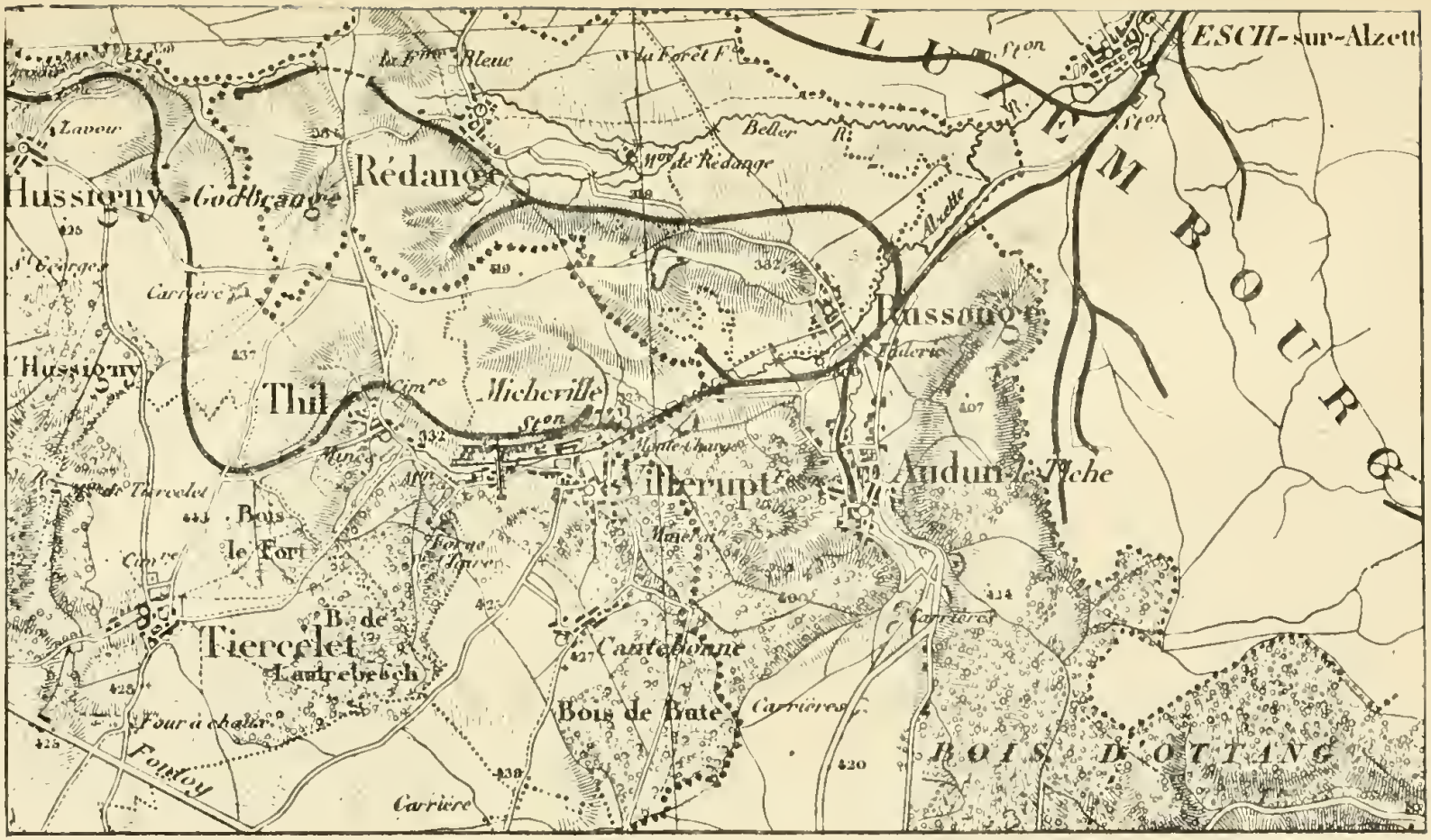
Brusquement, recommencent les usines et les mines. Précédé d'un gigantesque remblai établi avec les « pains » ou « fromages » de scories, voici la gare d'Hussigny-Godbrange, remplie de wagons peints en rouge appartenant aux compagnies minières et aux usines. Ces trains sont alimentés par d'autres convois amenés de la mine au moyen de locomotives électriques. Tout autour se creusent les minières, carrières de roches rougeâtres aux parois desquelles courent des voies ferrées. Ici le fer est exploité à ciel ouvert. Les villages gris de Godbrange et d'Hussigny dominent de haut ces terrains ravagés. Des petites locomotives courent en traînant leurs wagons, pénètrent dans un tunnel, sortent par d'autres souterrains. D'étranges charpentes de fer se dressent, rendant plus extraordinaire encore ce pays érodé, coupé, creusé, taillé en falaises que les chemins de fer divisent en gradins pour l'abatage du minerai à diverses hauteurs.

Près d'Hussigny finit la frontière franco-luxembourgeoise. L'Allemagne s'est emparée du territoire des communes de Redange, Russange et Audun-le-Tiche, dont les mines sont très riches, et nous a laissé Thil, Villerupt et Tiercelet.

Thil est un centre minier, faisant en quelque sorte partie de Villerupt, car, jusqu'à cette ville, on trouve des cités ouvrières, des mines et des hauts fourneaux. Sur la frontière même se développe un superbe organisme industriel. Avant la guerre c'était un hameau de 500 habitants, dont 200 employés dans une forge appelée Sainte-Claire ; Thil en comptait 300. Aujourd'hui, Villerupt a 3,659 âmes, Thil en renferme 1,515, soit 5,174 pour l'agglomération.

Cet accroissement énorme est dû à la création de hauts fourneaux pour le compte des usines métallurgiques d'Aubrives et de Laval-Dieu dans les Ardennes[1]. Le village primitif est resté dans sa conque de collines, mais, tout autour, se créent incessamment des cités ouvrières remplissant le vallon, couvrant les pentes, formant autant de quartiers. Chaque compagnie a créé des villages à sa convenance sans s'astreindre à un plan d'ensemble. La commune enrichie s'est dotée d'un hôtel de ville monumental, les particuliers remplacent peu à peu les maisons rurales par de belles demeures. Il y a même un *concert parisien,* aux flamboyantes affiches. Les magasins ont de grandes glaces. Aux abords de la gare

1. Voyez sur ces usines la 20e série du *Voyage en France.*


LUXEMBOURG
ESCH-sur-Alzett
Rédange
Hussigny-Godbrange
Hussigny
Thil
Micheville
Villerupt
Audun-le-Tiche
Russange
Bois le Fort
B. de Tiercelet
Lautrebesch
Cantebonne
Bois de Bate
BOIS D'OTTANG
Fontoy
Carrière
Carrières
Four à chaux
Belle R.
Alette
Alzette
Mon de Rédange
Mon de Tiercelet
Forge
Mines
Cimetière
Lavoir
Ecoles
Bleue
Forêt F.

un quartier neuf, appelé Micheville, est composé de constructions presque luxueuses.

Tout cela remonte à peine à 1875. A cette date, en effet, furent jetées les fondations des hauts fourneaux de Micheville qui semblent fermer l'étroit vallon où coule le ruisseau de l'Alzette, future rivière de Luxembourg. La pente des collines a été utilisée pour le service des usines. Le chemin de fer est à $1^{m},50$ au-dessus des gueulards et permet ainsi d'amener les wagons de minerai et de charbon au-dessus des foyers. Le chemin de fer de la Lorraine allemande, sans se souder au nôtre, envoie cependant un embranchement dans les ateliers de Micheville. Un monte-charge élève à la gare les fontes en gueuse et les minerais venus du Luxembourg grand-ducal.

Ici encore, les ouvriers du pays ont fait défaut. A la gare, les journaux belges et la *Gazetta del Popolo* se vendent comme le *Petit Journal* et le *Petit Parisien*. Ce détail révèle la nationalité d'une grande partie des habitants. La présence de tant d'étrangers en un point vital de la frontière n'est pas sans causer quelques appréhensions.

III

LE JARNISY ET BRIEY

Le canton de Spincourt. — Vallée du Rupt-de-Mad. — Thiaucourt et ses vignobles. — Dans la Petite-Woëvre. — Chambley. — Mars-la-Tour. — Champ de bataille de Gravelotte. — Le Jarnisy. — Conflans. — L'Orne lorraine. — Briey et ses mines de fer. — Le champ de bataille de Saint-Privat. — Homécourt, ville naissante. — Jœuf et ses usines. — A la frontière allemande.

Jœuf. Mai.

Si les vallées de la Chiers et de la Crusnes sont riantes avec leurs cours d'eau travailleurs, le plateau parcouru par le sillon de l'Othain est profondément morose. Mornes horizons, campagnes aux monotones cultures se déroulent sans cesse; rares fermes isolées, mais nombreux villages peu peuplés. Tel est l'aspect présenté par ce canton de Spincourt dont le chef-lieu n'a pas 500 habitants. Peut-être cette sensation vient-elle du passage trop rapide du train à travers ces campagnes.

J'ai voulu les parcourir à loisir pour les surprendre dans leur intimité. Et l'impression reste

la même, surtout par contraste avec cette charmante vallée du Rupt-de-Mad que j'ai rencontrée jusqu'à Thiaucourt, depuis l'embouchure dans la Moselle à Arnaville, au pied du haut mamelon du Rud-Mont, coupé au sommet par la nouvelle frontière, comme si l'on avait voulu mieux marquer la mutilation de la patrie.

Le vallon doit sa grâce à la variété de la végétation. Des vignes, des arbres fruitiers, des cultures, des pans de rochers surgissant entre les ramures composent une suite de tableaux harmonieux. Dans les collines arrondies s'ouvrent de profonds ravins boisés. Les villages amples et gais rient dans le vignoble. Pays plantureux où l'on doit aimer la chasse et la bonne chère, à en juger par cette enseigne d'une usine de conserves aperçue au passage :

SPÉCIALITÉ DE CIVET DE LIÈVRE ET DE CHEVREUIL

Le Rupt-de-Mad est une bien modeste rivière aux eaux glauques. Son vallon supérieur est sévère ; les pentes, très abruptes, parfois rocheuses, sont revêtues de bois et de vignes partout où l'exposition permet au raisin de mûrir. A Thiaucourt les versants sont presque à pic, on dirait un cratère égueulé.

Thiaucourt couvre en amphithéâtre une pente plus douce, à demi entourée par la rivière. Très petite ville, elle ne présente guère à l'attention que deux ou trois maisons anciennes. Sur l'une d'elles une plaque rappelle le souvenir d'un héros de la Grande Armée, le maréchal des logis Picquant, du 11e cuirassiers, qui sauva l'étendard du régiment pendant la campagne de 1812.

Thiaucourt doit sa richesse à son vignoble. Les vins du Rupt-de-Mad jouissent en Lorraine d'une réputation légitime ; les hôtels et les restaurants de Nancy les portent sur la carte au même titre et aux mêmes prix que les crus de Bourgogne et de Bordeaux. Les vignes couvrent surtout les versants bien exposés du val. A peine est-on parvenu sur le plateau, on ne trouve plus que des cultures étendues, limitées au loin par un rideau de forêts et une ligne régulière de hauteurs bleuies par l'isolement. Cette plaine est la Woëvre, les hauteurs sont les Côtes de Meuse.

Par un chemin bordé de cerisiers je gagne Xammes, village aux maisons grises dont les habitants, malgré le manque d'abris naturels, ont couvert les abords de vignes. Les murs sont tapissés d'espaliers vigoureux.

Le sol est maigre, sur plusieurs points la roche affleure ; ces portions de terroir ont été reboisées

en pins qui, avec des noyers, représentent la grande végétation. Cependant, l'étendue des cultures étalées à l'infini jusqu'aux Côtes de Meuse évoque une idée de richesse. C'est comme une Beauce, moins plate et nue. Quand, après avoir traversé un profond ravin, on atteint Charey, bâti à mi-côte parmi les vignes, ce panorama prend une grandeur presque auguste.

La vie agricole est intense, elle le doit aux innombrables attelages de chevaux qui conduisent la charrue ou la herse. Cette cavalerie rustique, nécessitée d'ailleurs par une terre compacte et grasse, est le luxe du paysan en Woëvre. Deux paires de ces animaux assez maigres constituent chaque équipage. Par contre, on ne voit guère de bœufs. Cependant, voici une vache placée en flèche devant les quatre chevaux d'une charrue.

Entre Charey et Saint-Julien, villages célèbres dans le monde géologique parce qu'ils sont dans l'axe d'une faille allant de la Woëvre au Hunsruck, une croix placée au bord de la route rappelle un drame de la vie rurale. Une femme rentrant le soir avec son bétail fut assaillie, piétinée et broyée par un taureau furieux. Quand, inquiète de ne pas la voir rentrer, sa famille alla à sa recherche, le terrible animal s'acharnait encore sur ses restes lamentables.

Saint-Julien ajoute à son nom *lès-Gorze*. Gorze, petite ville située à 8 kilomètres, n'est plus française, l'annexion de la Lorraine en a fait un chef-lieu de canton allemand. Toutes ces collines barrant l'horizon à l'orient sont des terres arrachées à la patrie gauloise, terres encore imprégnées par le sang généreux répandu dans les batailles sous Metz.

La plaine continue à dérouler ses vagues fauves ou vertes, traversées par ces chemins plantés de cerisiers qu'affectionne le service vicinal dans l'Est. Les villages sont quelconques, larges rues bordées de tas de fumier soigneusement équarris sur lesquels picorent les volailles. Même Chambley, chef-lieu d'un canton « fertile en blé », dit un proverbe local, n'est qu'un gros village, le plus grand de cette région appelée par les habitants la Petite-Woëvre.

A Chambley je trouve à louer une voiture pour me conduire à Mars-laTour et à Conflans. Un de ces chevaux efflanqués dont je plaignais la maigreur me prouve qu'il ne faut pas les juger sur la mine. Nous filons comme le vent, entre les terres couvertes de blé, d'avoine, d'orge et de seigle. Cette dernière céréale est cultivée pour fournir des liens, l'orge est destinée à la nourriture des porcs, animaux élevés en grand dans

tout le pays, leurs troupeaux, nombreux, errent dans les jachères. La quantité s'en accroît sans cesse, la chair de porc étant la nourriture favorite des ouvriers des hauts fourneaux et des mines dans les environs de Briey et de Longwy.

Au sein du paysage aux lignes mélancoliques, un bourg transforme en large rue la grande route de Verdun à Metz. Çà et là les tas de fumier cessent devant une façade d'auberge ou des magasins qui ont tous à leur devanture la photographie d'un monument commémoratif : la France offrant une couronne à un soldat prêt à mourir et dont les armes sont recueillies par deux enfants. Des bas-reliefs retracent les divers actes du drame qui se déroula ici. Ce bourg, Mars-la-Tour, est un lieu de pèlerinage patriotique. A moins d'une lieue est la frontière, sur le territoire perdu s'étendent les champs tragiques de Vionville, de Rezonville et de Gravelotte où se déroula l'effroyable bataille du 16 août 1870. Une grande partie des victimes dorment ici, sous les tombes isolées ou dans les ossuaires. 32,000 tués ou blessés, tel fut le résultat de ce choc formidable dans lequel le sort nous favorisa, puisque nous restions maîtres du champ de bataille. Succès sans lendemain, hélas ! Bazaine n'ayant pas su en profiter en rejetant l'ennemi de Mars-

la-Tour, où il commandait la route de Verdun. Que de sang inutilement versé dans cette journée qui vit entre autres rencontres le plus grand heurt de cavalerie des temps modernes, cette *chevauchée de la mort* qui terrifia les Allemands.

Mars-la-Tour, resté français, est devenu l'asile de repos pour beaucoup des victimes françaises. Le curé, le vénérable abbé Faller, a pieusement recueilli tous les souvenirs de l'effroyable tuerie, l'église est elle-même une sorte de reliquaire. Tout autour du village sont des tombes allemandes entretenues par nos voisins. Les restes des Français reposent sous le monument. Pas tous : 1,500 squelettes seulement, recueillis sur le sol resté à la patrie. Les autres sont au delà de la frontière nouvelle, dans ces champs terrifiants où d'innombrables croix ou tombeaux évoquent le sinistre souvenir.

La route passe devant l'ossuaire, au pied de la statue de la France, douloureuse et fière à la fois, tournant son regard vers les provinces perdues. Voici, plus loin, la ferme de Grisières près de laquelle, non loin du chemin de Bruville, la brigade allemande de Wedell fut décimée. C'est le dernier point historique, jusqu'à Jarny on ne rencontre aucun souvenir des grandes luttes. Et cependant Saint-Privat n'est pas loin.

Jarny et son voisin Conflans sont de gros villages sans intérêt, mais placés dans une situation excellente pour devenir un jour une ville unique. Deux rivières de la Woëvre, l'Yron et l'Orne, et plusieurs ruisseaux s'y réunissent ; dans la gare se joignent les chemins de fer de Nancy, de Metz, de Verdun, de Longwy, de Briey et de Jœuf, donnant une activité incessante à ce plateau. Vallées et chemins de fer confirment le rôle historique de ce coin de terre lorraine qui fut au temps féodal le pays de Jarnisy, encore vivant par les noms de village : Jarny, Conflans-en-Jarnisy, Giraumont-en-Jarnisy, Doncourt-en-Jarnisy. Les limites de cette petite contrée sont assez indécises. M. Auerbach[1] les étend géologiquement assez loin, au nord jusqu'aux confins du Luxembourg et de la Lorraine, tandis qu'au sud la limite serait la faille classique de Charey-Saint-Julien. Vers la France, l'Othain forme la limite, vers l'est celle-ci est constituée par la Moselle. Même ainsi étendu, le Jarnisy ne serait qu'une enclave du plateau de Briey.

A s'en tenir strictement à la géologie, le savant professeur de l'Université de Nancy a raison, mais un élément nouveau, le chemin de fer, a donné à

1. *Le Plateau lorrain,* librairie Berger-Levrault et Cie.

Échelle au 1/320,000e.

Conflans un rôle capital dans l'économie du pays. Ce centre des communications est mieux placé que Briey, en dépit du rang de chef-lieu d'arrondissement de cette ville. C'est pourquoi le même village nous apparaît comme le point vital d'une région que le suffixe *en Jarnisy* impose à l'attention.

Jusqu'ici, sauf les services d'une gare importante, malgré la présence du minerai de fer dans le sous-sol, Conflans et ses voisins Jarny et Labry n'ont pas su profiter de leur situation. Les trois bourgs réunis n'ont pas 2,000 âmes. La grande industrie s'est portée plus loin, à la frontière même, où se prépare un épanouissement industriel comparable à celui de Villerupt.

Dans la gare de Conflans-Jarny, six trains à la fois stationnent, déversant ou prenant des voyageurs. L'un pour Jœuf, un autre pour Briey, se suivront à un quart d'heure d'intervalle sur les mêmes rails pour se séparer à une lieue des deux points extrêmes. Je prends place dans l'un d'eux, bientôt il s'ébranle et descend la vallée aux pentes douces, parcourue par l'Orne tranquille, étroite et sinueuse. Au loin un nuage noir plane sur le paysage, ce sont les fumées des usines

françaises et des usines lorraines de Franchepré et de Moyeuvre.

La plaine monotone fait place à des collines. Sur l'une d'elles Valleroy étale ses toits rouges; en face, au bord de l'Orne élargie, Moineville se mire dans l'eau calme. Au loin, sur des croupes, apparaissent d'autres villages; ceux-là sont allemands désormais, ils portent ces noms douloureux de Sainte-Marie-aux-Chênes et de Saint-Privat-la-Montagne. Là encore dorment des milliers de soldats français et allemands.

Au pied du bois de Saint-Martin, l'embranchement de Jœuf troue par un tunnel l'isthme d'un méandre de l'Orne, pendant que celui de Briey, destiné à se prolonger sur Villerupt, s'élève dans un vallon adjacent d'où descend la mince rivière du Wagot. Ce sillon du plateau, encore d'une grâce agreste, sera bientôt empli de bruit, de fumée et de flammes. On a reconnu la présence d'une puissante couche de minerai de fer, depuis Briey jusqu'à Conflans et à Batilly. Déjà on a commencé l'aménagement de mines à Auboué, à Homécourt et dans la riante vallée du Wagot, près du petit village de Moutiers, destiné à devenir une ville ouvrière. Il est probable que Briey subira également une transformation, car toutes les recherches, jusqu'à Longwy, font découvrir

le métal. L'exploitation sera facilitée par un chemin de fer en voie d'exécution reliant Briey à Villerupt.

En attendant, Briey est une bien modeste cité, peuplée de 2,000 âmes et divisée en trois quartiers couvrant le fond du val, les pentes et le sommet d'un coteau. Une rampe raide s'élève de la gare à la ville haute, composée de petites rues étroites et montueuses. Devant l'hôtel de ville, sur une place étroite, se dresse la statue du docteur Maillot, médecin en chef des armées, à qui l'on doit l'usage de la quinine en Algérie. Avec son chapeau à cornes et son épée, l'illustre praticien ressemble à un général. Près de là une église, petite mais intéressante, complète la liste des monuments historiques de Briey.

La grande rue est une voie d'une pente si rapide, que défense absolue est faite de la monter ou de la descendre à cheval ou en voiture. Au bas coule le Wagot, la rivière fait mouvoir quelques usines et longe un quai bordé de platanes, dominé par les murs de l'ancien château.

Cette sous-préfecture est vite parcourue. Je comptais y passer la nuit et je calcule que trois heures encore s'écouleront avant le crépuscule, en une heure je puis avoir gagné Jœuf à pied. Aussitôt me voici en route pour le plateau que

recouvre la forêt de Moyeuvre. Une étroite clairière divise les bois, traversée par un chemin rural conduisant bientôt au-dessus de l'Orne.

Deux tilleuls isolés offrent un abri contre les rayons vifs encore du soleil. De l'autre côté de la rivière s'étend un vaste plateau ondulé semé de villages. Sur le point culminant une église, des toits rouges semblent commander le pays. Ce hameau tranquille est Saint-Privat-la-Montagne, qui donna son nom à la sanglante bataille où les Français, battus, perdant 12,000 hommes, avaient infligé des pertes terribles à l'ennemi : 22,000 Allemands tombèrent ce jour-là. Ce fut la plus terrible journée de toute la guerre. Saint-Privat reçut du roi de Prusse, dont les troupes d'élite avaient été décimées, le nom de tombeau de la garde[1].

Au-dessous de Saint-Privat est Roncourt, plus bas Montois-la-Montagne, bâtie à la frontière même, sur le gîte minier activement exploité. A un quart de lieue à peine, en territoire français, les vastes cités ouvrières de Génibois. A gauche de Saint-Privat, voici Sainte-Marie-aux-Chênes, Saint-Ail, Batilly, autres lieux fameux dans l'his-

---

1. La garde royale prussienne eut plus de 8,000 hommes hors de combat.

toire de cette désastreuse campagne. Ce vaste et tranquille paysage, même s'il n'évoquait de si tragiques souvenirs, inspirerait le recueillement.

Au delà des bois s'élèvent des fumées épaisses : elles montent des forges jadis françaises de Moyeuvre, et le vent les confond avec les fumées des usines françaises de Jœuf, nées au lendemain de la guerre pour maintenir chez nous l'industrie métallurgique. Je descends vers ces hauts fourneaux. Un sentier conduit à Homécourt à travers un bois bien percé où les bourgeons s'entr'ouvrent. Des scilles bleues percent la mousse, les fougères projettent leurs frondes d'un vert blanchâtre. En quelques secondes j'ai atteint l'Orne dont le lit est encombré de pierres ayant sans doute donné son nom au hameau de la Roche. En face s'aligne un village, Homécourt, en pleine transformation. Autour des habitations paysannes s'édifient des maisons ouvrières à deux étages, au long de rues tirées au cordeau. Des carrières entaillent la roche, un chemin de fer ouvert sous les bois amène de longues files de wagons chargés de minerai. C'est une exploitation à ses débuts et déjà ce méandre de l'Orne, ses rives tranquilles, ses beaux rochers sont défigurés. Un kilomètre à travers champs séparait Homécourt de Jœuf, des rues vont relier les deux villages,

une immense usine — un haut fourneau — les dominera. Les constructions sont énormes; un plan incliné va chercher les matériaux en Lorraine allemande. Au bord de la voie on distingue les guérites des douaniers français et allemands. Cette usine gigantesque appartient à la Compagnie de Vezin-Aulnoye, propriétaire des vastes forges de Valenciennes[1].

Près de la colossale construction s'ouvre la cité ouvrière de Génibois, très vaste, aux maisons bien tenues, de cette nuance jaunâtre propre à la plus grande partie de la Lorraine. Elle appartient à MM. de Wendel, les grands maîtres de forges de Moyeuvre et de Jœuf. Sur la route, une double rangée d'auberges et de boutiques constitue le village de Franchepré. Il se termine à l'entrée même du territoire allemand. Chose singulière, le chemin qui conduit aux forges, et par lequel il faut de toute nécessité passer, appartient à l'Allemagne et est entretenu par elle.

Sur ce chemin les charrois sont incessants. Les forges de Jœuf, où 1,400 à 1,600 ouvriers sont employés à la production du fil de fer, des rails, etc., n'ont cependant pas d'embranche-

1. Voyez la 19e série du *Voyage en France*.

ment de voie ferrée les reliant aux lignes françaises, tandis que des rails et des wagons allemands viennent dans les ateliers. Cette situation est due aux craintes de l'Allemagne qui a voulu maintenir une lacune dans les chemins de fer pour empêcher, en cas de guerre, la circulation de nos trains. Pour conduire à la gare de Jœuf-Homécourt les produits de cette usine française, il faut 90 chevaux faisant sans cesse les charrois.

Je n'ai pu visiter les ateliers, l'accès en est interdit. Il a fallu me contenter de regarder, de loin, les hauts fourneaux, les grands halls, l'activité fébrile de cette ruche active dominée par un superbe château en voie d'achèvement. De la gare on découvre toute la ville naissante de Jœuf et les beaux bâtiments construits dans le style de la Renaissance flamande pour les services de la Compagnie de Vezin-Aulnoye. Le palais doit servir de cantine, une inscription l'indique par ces mots : *Hôtel des ouvriers*. A côté s'érigent les maisons d'une cité ouvrière, chacune possède un étage percé de quatre ouvertures. Pas de jardin; en cela cette cité contraste avec Génibois, où la verdure abonde.

Le soir vient, le travail prend fin; usines, chantiers, carrières se vident. Dans les groupes

j'entends parler italien. Un voyageur me dit en montrant les ouvriers :

— Voilà ce qui gâte ce pays. La population était calme jadis. Les usines que l'on crée, celles que l'on annonce font appel au dehors pour la main-d'œuvre. Et c'en est fini avec la tranquillité. On n'ose plus sortir, car ces gens-là jouent du couteau. Ils n'ont rien à craindre d'ailleurs. Le crime commis, on se jette dans le bois, on entre dans le pays annexé et l'on est à l'abri des gendarmes.

IV

LA WOËVRE

Rôle militaire de la plaine de Woëvre et des Côtes de Meuse. — A travers la Woëvre. — Saint-Benoît. — Hattonchâtel. — Vigneulles. — La Woëvre vinicole et agricole. — Les villages sous les Côtes. — Creüe et le défilé de Spada. — Les vanniers de la Woëvre. — La vallée de l'Orne et Étain.

Cantonnements de Vigneulles (grandes manœuvres).
Septembre.

Pour tous les officiers qui ont fait une étude approfondie de la frontière, la plaine de Woëvre semble le champ clos de formidables rencontres à venir, et les Côtes de Meuse une prodigieuse forteresse naturelle dont les points faibles ont été renforcés par de puissants ouvrages.

Les voyageurs qui vont de Nancy à Longwy peuvent bien se rendre compte des aspects de cette contrée. Jusqu'à Pagny-sur-Moselle, on voit tomber presque à pic de hautes collines aux escarpements boisés dominant la vallée où la Moselle déroule ses méandres. Au confluent de la Meurthe, le fort et les batteries de Frouard barrent

l'accès de Toul ; mais jusqu'à la frontière rien, sinon l'escarpement des pentes, n'interdit l'accès du territoire. De petits vallons, dont l'un est une fissure profonde et tourmentée où coule l'Ache, pénètrent au cœur du plateau.

Au delà de Pagny-sur-Moselle, à Novéant, non loin de Metz, le Rupt-de-Mad amène les eaux d'une grande partie de la Woëvre en une vallée empruntée par le chemin de fer de Longwy. A partir de Chambley, on parcourt la plaine et l'on voit se dresser la barrière puissante des Côtes de Meuse.

Si nous pouvions rapidement amener du monde sur ces hauteurs de la Moselle, il y aurait là une redoutable ligne de défense. Malheureusement, notre concentration ne saurait être assez rapide, et nos voisins, maîtres des tragiques campagnes de Saint-Privat, continuation de la Woëvre au nord, pourraient pénétrer sur le plateau vers Mars-la-Tour sans trouver d'autre obstacle que la nature même du sol, formé d'une argile épaisse et tenace, où les eaux s'amassent en étangs avant de traîner paresseusement au fond des plis peu accusés qui vont à l'Yron, au Rupt-de-Mad, à l'Ache et au Terrouin.

Par les pluies, ces terres sont presque impraticables. Au cœur du pays, une vaste forêt, ou

haie, a été particulièrement défrichée, mais il en reste des lambeaux assez étendus pour que ces bois au sol fangeux offrent un sérieux obstacle.

Quand on a pénétré dans cette contrée paludéenne et sylvestre, on voit tout à coup se dresser une superbe rangée de collines très escarpées, couvertes de vignobles sur leurs premières pentes et couronnées de bois. La chaîne ne paraît pas continue. De hardis promontoires s'avancent dans la plaine; des monticules isolés se dressent; de profonds vallons se creusent, occupés, à l'entrée, par quelque village aux toits rouges, tapi dans la nappe opulente du vignoble. Sur deux collines plus fièrement campées que les autres, Hattonchâtel et Apremont[1], bourgs de féodal aspect, commandent toute la plaine.

Hier, en quittant Saint-Benoît, dont le château, ancienne abbaye devenue domaine des Lauzun, offre une majestueuse façade du siècle dernier, je suis monté à Hattonchâtel pour découvrir l'ensemble de ce paysage. Il en est peu de plus grandioses dans la France entière.

De l'extrême pointe projetée, telle une épée

1. Sur Apremont, voyez la 21e série du *Voyage en France.*

Forêt de
Grémilly
Grémilly
Loison
Gouraincourt
Senon
Amel
Ornel
Ginerey
Moncourt
Formée
Rouvres
Morgemoulin
Dieppe
Fromezey
Vaux
ETAIN
CT
Abaucourt
Hadecourt
Damloup
Hermeville
Grinaucourt
Eix
Moranville
Blanzée
Bois de
Woëvre
Chaillon-
sous les Côtes
Vatronville
Romeaux
Ville-
en Woëvre
363
Haudiomont
Manheulles
Pintheville
Riaville
Fresnes
en Woëvre
Mont
sous les Côtes
Bonzée
Mesnil
Champlon
Tréminville
Les Eparges
Moulainville
Rupt-
Rupt
St Remy
Dommartin
la Montagne
Vaux-les Palameix
Ranvières
Troyon
Seuzey
Lacroix-sur-
Meuse
Lamorville
Spada
Rouvroy-
sur Meuse
Senonville
Bouligny
Domvrémy-
la Canne
263
Eton
Boulligny
Joudreville
Norroy
le Sec
Affléville
Fléville
Gondrecourt
270
Oxerailles
Bechamp
Monville
Lanhères
Thumeréville
Varcq
Darmont
Bouville
Gussainville
Buzy
Urbain
Jeandelize
Conflans
Olley
Bras
Braquis
Parfondrupt
Piure
Friantville
Hennemont
Villers-sous
Pareid
Pareid
Allamont
Moulainville
Labeuville
Harville
Maizeray
Bulgnéville
Lachaussée
en Woëvre
St Hilaire
Saux-en-Woëvre
Joniville
Wadonville-
en Woëvre
Dongourt-
aux Templiers
Wadonville
Woël
Herbeuville
Hannonville
sous les Côtes
Aviller
Lachaussée
Thillot
Bassaucourt
St Maurice
sous les Côtes
Billy-sous-
les Côtes
Hadmonte-
la Chaussée
Vieville-
sous les Côtes
Hattonville
Dommerie
Hattonchatel
St Benoit
CT
412
Deuvnouds-
aux Bois
Vigneulles
Creue
Benoy
Thiaucourt
Lamarche
Chaillon
Punnes
Heudicourt
Senonville
Échelle au 1/820,000e.

titanique, à l'entrée de la plaine, à l'endroit où le massif des Côtes de Meuse achève de décrire une courbe immense, on découvre une étendue énorme de pays.

Au pied des Côtes, la Woëvre, fauve de chaumes, verte de forêts, étincelante d'étangs, traversée par le ruban des routes, semble une peau de fantastique animal étendue sur le sol. Au fond, apparaissent les collines boisées qui bordent la grande dépression de la Moselle, les hauteurs de Mousson et de Metz, les campagnes douloureuses de Gravelotte, de Rezonville, de Saint-Privat, dont les clochers pointent dans la brume légère. Au flanc des Côtes, la ligne des vignobles se déroule, tel un liseré de tendre verdure, baisant les bords de la plaine, épousant les contours capricieux, emplissant les vallons ouverts comme des conques.

Peu de villages dans le plat pays; au revers des Côtes, ils se suivent, leurs toits rouges groupés formant comme un collier dont la route de Verdun à Toul serait le lien.

Tristesse mélancolique des lointains qui évoquent de si poignants souvenirs, majesté austère de la plaine, grâce des pentes vinicoles frangées de jolis ravins où s'abritent les hameaux et, en arrière, rideau sombre des grands bois, com-

posent un de ces tableaux dont on ne s'arrache qu'avec peine.

Ces collines, si riantes, enserrent un réseau inextricable de vallons aboutissant à la Meuse. Du côté opposé, les vallons sont très courts; aucun ne donne accès dans l'intérieur du massif; de Verdun à Vigneulles, c'est comme une paroi. A Vigneulles, la muraille s'abaisse par une coupure caractéristique, un seuil derrière lequel s'ouvre une vallée étroite : le défilé de Spada.

Cette ligne de hauteurs si difficiles à gravir s'appelle les Côtes de Meuse. Les militaires lui donnent aussi les noms de *front* et de *hauts* de Meuse. Elle est devenue une sorte de boulevard pour la frontière démembrée.

Afin d'accroître la force de ce glacis déjà formidable, toutes les issues que les ravins offrent vers la Meuse ont été barrées par des forts. Génicourt, Troyon, les Paroches, le Camp des Romains, dominant Saint-Mihiel. Entre Saint-Mihiel et Apremont, le massif se rétrécit, se plisse, laisse des passages, et la défense a été portée sur la Woëvre dont les horizons sont maîtrisés par les forts de Liouville, Gironville et Jouy-sous-les-Côtes. Ce dernier rattache au camp retranché de Toul le cordon des forteresses isolées.

Le village d'Hattonchâtel, qui commande ce grandiose panorama, fut une forteresse, comme l'indique ce nom opposé à celui du village inférieur d'Hattonville — Hatton*châtel,* Hatton*ville* — d'où l'on monte par un roide sentier entre les vignes. Ce fut aussi une sorte de petite capitale féodale, à en juger par les maisons gothiques, un beau cloître ogival et une église intéressante, renfermant un retable attribué à Ligier Richier, témoins précieux d'une ancienne splendeur. Les remparts ont fait place à de jolis chemins fleuris, bordés d'arbustes, telle une allée de parc. Ce charme est menacé, on projette de construire un fort puissant sur cet éperon capital de la Woëvre.

Au pied de l'escarpement, entre les vignes, le grand bourg de Vigneulles-lès-Hattonchâtel, jadis dépendance de la ville féodale, est devenu le centre le plus populeux, à la lisière des Côtes ; c'est le chef-lieu d'un vaste canton. Très propre, d'apparence prospère, Vigneulles deviendrait rapidement un centre pour les touristes, grâce aux sites des Côtes de Meuse, si une voie ferrée le reliait aux lignes de la Meuse et de la Moselle. Mais jusqu'ici des raisons stratégiques ont empêché la construction de chemin de fer, même à voie étroite, entre le nord et le sud de la Woëvre.

La vigne est la grande richesse des Côtes,

comme le blé est la fortune de la plaine. La Woëvre est en effet un pays à céréales, cette terre argileuse, profonde parfois de 200 mètres, se prête mal aux autres cultures, les fourrages artificiels y viennent avec peine. La production en blé est pourtant insuffisante, les cultivateurs n'ont pas encore compris tous les avantages des amendements et du drainage dans ces terres fortes, imperméables, souvent transformées en fondrières où la charrue ne peut avancer si elle n'est conduite par quatre ou cinq chevaux. Aussi, les proverbes ont-ils trouvé matière dans la vie rurale. M. Auerbach, dans le *Plateau lorrain,* cite celui-ci :

> Voilà un gros garçon qui serait bon
> Pour aller labourer à la côte de Chapion.

Jusqu'où s'étend la Woëvre? Pour les Lorrains, c'est la vaste plaine comprise entre la Moselle et la Meuse, depuis Toul et Pagny au sud jusqu'aux collines du Luxembourg français vers la Chiers. Géologiquement, les terrains caractéristiques de la Woëvre s'étendraient bien plus au sud, à une faible distance de Neufchâteau, au confluent de la Meuse et du Vair. Mais, par l'aspect, la Woëvre me semble plus nettement délimitée par le revers oriental des Côtes de Meuse, la route de

Toul à Thiaucourt et le chemin de fer de Thiaucourt à Longuyon. Dans cette bande longue de 90 kilomètres, de Toul à la Chiers, on retrouve partout le même pays : grandes terres à blé, bois maigres semés d'étangs, rivières et ruisseaux paresseux se dirigeant du sud-ouest au nord-est.

Clairsemée dans la plaine, la population est très dense au pied des Côtes, *sous* les Côtes, comme le dit le nom des villages. Au nord de Vigneulles, il y a un centre à chaque kilomètre et chacun porte comme suffixe *sous-les-Côtes,* ainsi Viéville, Billy, Saint-Maurice, Thillot et Hannonville. Au sud, les bourgs sont moins nombreux, mais, là encore, ils sont gracieusement enchâssés dans les vignes et les vergers. Jusqu'à Apremont, par une matinée automnale, c'est un enchantement que la course à travers ces riants villages appelés Heudicourt, Buxières, Buxerulle et Woinville. Mais aussitôt les Côtes gravies, on retrouve la solitude des grands bois et des gorges profondes.

Le défilé de Spada contraste avec cet aspect sévère du reste des Côtes. Tandis que les autres descentes vers la Meuse offrent partout l'obstacle de véritables défilés, ici c'est un ample bassin aux pentes douces. En allant de Vigneulles à

Creüe, la route semble de niveau. A Creüe même, les eaux, nées de sources abondantes, divergent : les unes vont dans la Woëvre, les autres descendent à la Meuse par Chaillon, Lamorville et Spada, au sein d'un vallon ou *trouée* qui a pris le nom de ce dernier village.

Creüe est entre de belles collines ; bourg très rustique, il doit beaucoup de vie et de gaieté au travail des femmes qui, assises devant leurs portes, font de la broderie. En me voyant suivre avec intérêt les doigts agiles, les habitants me prennent pour un patron cherchant des ouvrières. De toutes parts, on m'offre de la main-d'œuvre, brodeuses déjà habiles ou simples *apprentières*. Je découvre ainsi que ce métier, jadis excellent, a beaucoup perdu, la machine fait une concurrence acharnée, les salaires sont bien réduits. Hélas ! je ne puis venir en aide à ces braves gens, mais mes dénégations ne sauraient convaincre personne : un monsieur qui s'intéresse au travail ne peut être qu'un patron.

Sur les bords du chemin, en allant à Chaillon, une croix se dresse, le piédestal porte cette inscription :

Le nom du village de Creüe vient de *creux* ou *croix*, car en Lorraine, dit dom Calmet, nous disons une creüe au lieu d'une croix.

Haut et grêle, le clocher de Chaillon pointe dans le vallon où d'autres plis des Côtes amènent les eaux issues de claires fontaines. Jusqu'à Lamorville, c'est une conque très verte ; ensuite le val s'élargit en une sorte de plaine évasée au milieu de laquelle on aperçoit Spada. Plus loin, c'est la vallée de la Meuse, puis les premières forêts de l'Argonne.

De Lavignéville, un chemin étroit conduit dans les forêts des Côtes par de grands ravins où l'on trouve rarement trace humaine. Cette solitude attira jadis la vie monastique : une abbaye, l'Étanche, dont il reste le beau pavillon abbatial et l'église, tranformée en grange, fut créée dans un val, à côté du joli village de Deuxnouds-aux-Bois, lui-même tapi dans une conque profonde. Dans un autre creux des Côtes, au pied de collines raides et dénudées, le bourg de Dampierre doit sa gaieté à une fontaine puissante, originaire d'une petite rivière travailleuse allant atteindre le fleuve à Lacroix-sur-Meuse, centre important dont le château d'eau monumental, couvert de sculptures, est une surprise pour le voyageur.

La terre cultivable manque dans ces vaux étroits, les habitants sont bûcherons, boisseliers

et vanniers. Trois villages, Vaux-lès-Palameix, Mouilly et Rupt-en-Woëvre, produisent en quantité les paniers et autres objets d'osier. Des marchands vont vendre les produits dans toute la Woëvre, la vallée de la Meuse et l'Argonne. Sommedieue tourne le bois et le transforme en articles de bureau.

Cette partie des Côtes appartient au camp retranché de Verdun; plus d'une batterie commande les abords de la Woëvre, autour du bourg de Fresnes, patrie du glorieux général Margueritte, auquel une statue a été élevée.

Au nord, la Woëvre devient une vallée très évasée où coule l'Orne, principal cours d'eau de la plaine. A l'endroit où l'afflux de ruisseaux en fait une rivière, est bâti le centre le plus populeux de la contrée, la petite ville d'Étain, favorisée dans son développement par le chemin de fer de Verdun à Conflans et à Metz.

Cette ligne ferrée franchit par un tunnel le faîte des Côtes, au-dessous des formidables défenses du fort et des batteries de Tavannes. De la portière du wagon, on peut, sans fatigue, se rendre compte des aspects divers du pays. Le train, au départ de Verdun, monte au flanc de la colline fortifiée de Belleville, tapissée de vignes. De là, on découvre toute la ville groupant

étroitement ses vieux quartiers autour de la butte de la cathédrale, étalant ses quartiers neufs sur les bords de son fleuve. Partout des casernes et des forts.

Des bois masquent le paysage, le train pénètre dans un tunnel dont l'entrée est entourée de meurtrières. A l'issue sont encore des bois, tout fleuris d'anémones au printemps et, bientôt, on aperçoit l'immensité de la Woëvre. Vues d'ici, les Côtes ont l'apparence de petites montagnes, surtout le massif d'Haudiomont, fièrement dressé.

Les prairies, si rares dans le reste de la plaine, sont assez étendues sur les rives de l'Orne, que l'on atteint en avant d'Étain, et forment un cadre verdoyant à cette petite ville. Le mouvement est assez grand à la gare; par le nombre de paysans se rendant au marché, on devine qu'Étain est un centre agricole. Une large avenue plantée d'arbres et bordée de belles maisons amène au cœur de la bourgade régulièrement construite. Au long de ces rues droites, beaucoup de magasins, fort achalandés. L'église serait une des plus charmantes de Lorraine si le mauvais goût moderne n'avait abusé de la polychromie : voûtes, ogives, délicates nervures, faisceaux de colonnettes, tout est peinturluré ; même on a barbouillé des colonnades gothiques pour simuler un triforium et

des fenêtres. Le chœur a gardé sa grâce, les vitraux n'ayant pu être dénaturés. C'est la partie la plus belle de l'église; une inscription semble indiquer que c'est l'œuvre d'architectes et de maçons appelés de Rome par un certain Guillaume H..., né à Étain en 1400, promoteur du concile de Bâle en 1440, cardinal, évêque de Sion et de Fréjus, légat en Lorraine. L'édifice abrite une des belles œuvres de Ligier Richier : la statue de Notre-Dame de Pitié.

Peu d'industrie : quelques moulins sur l'Orne, une fabrique de baleines de corsets. A moins que l'on ne trouve sous les argiles de la Woëvre le prolongement de la couche ferrugineuse reconnue à Conflans, Étain ne sera jamais qu'un marché pour la population agricole.

V

LE PAYS DE HAYE

La forêt de Haye. — Les défenses de Pont-Saint-Vincent. — Villey-le-Sec et son fort. — Le camp retranché de Toul. — Saint-Michel. — La ville de Toul. — Le pays de Haye. — Au bord de la Moselle. — Pont-à-Mousson, ses industries. — Vers la frontière. — Pagny-sur-Moselle. — Du haut de la colline de Mousson. — Apparition de Metz.

Pont-à-Mousson. Septembre [1].

Je suis venu à Toul en accompagnant dans sa marche la division de Nancy. Nous avons traversé la forêt de Haye, aménagée pour la défense par des percées, des routes, des emplacements pour des batteries, des abreuvoirs et des fontaines. C'est maintenant une véritable citadelle, d'une étendue énorme, permettant une défense mobile absolument masquée. Tant qu'une armée sera maîtresse de ce plateau, par les forts de Frouard et de Pont-Saint-Vincent et par le camp retranché

1. Les pages de ce chapitre consacrées à la description du camp retranché de Toul ont déjà paru dans notre livre : *Les grandes manœuvres de l'Est en 1891*.

de Toul, il sera impossible à un ennemi de se tenir dans Nancy et d'utiliser ses chemins de fer.

Après avoir atteint la Moselle au-dessus de Pont-Saint-Vincent, on se rend bien compte de la valeur de cette position. En face du paysage verdoyant, sur l'autre rive, se dresse, comme un éperon, dominant le grand méandre de la rivière, une colline abrupte, presque à pic, supportant un plateau assez étendu, d'où l'on a des vues merveilleuses. Le génie y a construit un fort et plusieurs batteries interdisant le passage du canal, du chemin de fer et de la rivière. La colline est si belle dans sa nudité, si forte et robuste dans son isolement, que rien ne saurait rendre l'impression ressentie.

La Moselle coule au fond d'une gorge d'un charme exquis. Un mince ourlet de prairies la borde; des vignes couvrent les pentes; à droite, au sommet, les sombres futaies de la forêt de Haye; à gauche, les bois de Pont-Saint-Vincent, çà et là troués de roches grises qui s'escarpent en falaise. Les villages de la vallée: Chaligny, Sexey-aux-Forges, Maron, contrastent par leur gaîté avec le caractère guerrier des collines voisines.

Nous entrons bientôt dans le camp retranché de Toul. Au débouché de la forêt de Haye, sur

le plateau de Gondreville, un immense paysage apparaît soudain. Par delà les hauteurs de la Moselle, vers ce pont de Fontenoy qu'un groupe de partisans venu des Faucilles fit sauter en janvier 1871, on découvre toute l'immense plaine de la Woëvre. Abrupt, coupé géométriquement, le mont Saint-Michel de Toul domine le paysage. Vers lui, vers ses arêtes régulières, couronnées d'un fort et de batteries, l'œil est sans cesse attiré. Et cependant quel magique panorama se déroule aux yeux !

Près de nous, sur un mamelon arrondi, s'étale Villey-le-Sec, en un point où la carte porte un fort, à la côte 333. Le village a un aspect étrange : il disparaît à demi derrière un talus planté d'arbustes, et ses abords se hérissent de singuliers obstacles. Sur vingt ou trente mètres de largeur, des poteaux de fer sont plantés en quinconce ; entre chaque poteau, ras le sol, un piquet de fer aiguisé, haut de 15 centimètres à peine, apparaît dans les grandes herbes ; poteaux et piquets sont reliés par des fils de fer armés de dents, comme des ronces artificielles ; d'autres, à peine visibles, courent dans l'herbe, de poteau en poteau. Un homme engagé là-dedans laissera vêtements et peau ; s'il persiste, il tombera et s'embrochera sur les piquets.

Toute cette zone de chausse-trapes précède un fossé profond, flanqué de caponnières, c'est-à-dire de saillants aux angles, d'où les hotchkiss balaieraient le fond du fossé si l'assaillant pouvait y parvenir. Les murs du fossé sont gardés en avant par des grilles acérées, munies de pointes en dard se dirigeant vers le sol; c'est d'un aspect rébarbatif que je ne saurais décrire. Au-dessus de tout cela, des emplacements pour l'artillerie, des canons masqués des vues de l'ennemi. Enfin, en arrière, à l'ouest, un fort bétonné complète la défense. C'est un ensemble terrible de tout ce que l'art militaire peut imaginer. Et rien de secret ici. Le village dort, paisible, dans son enceinte ; les routes courent au bord des fossés.

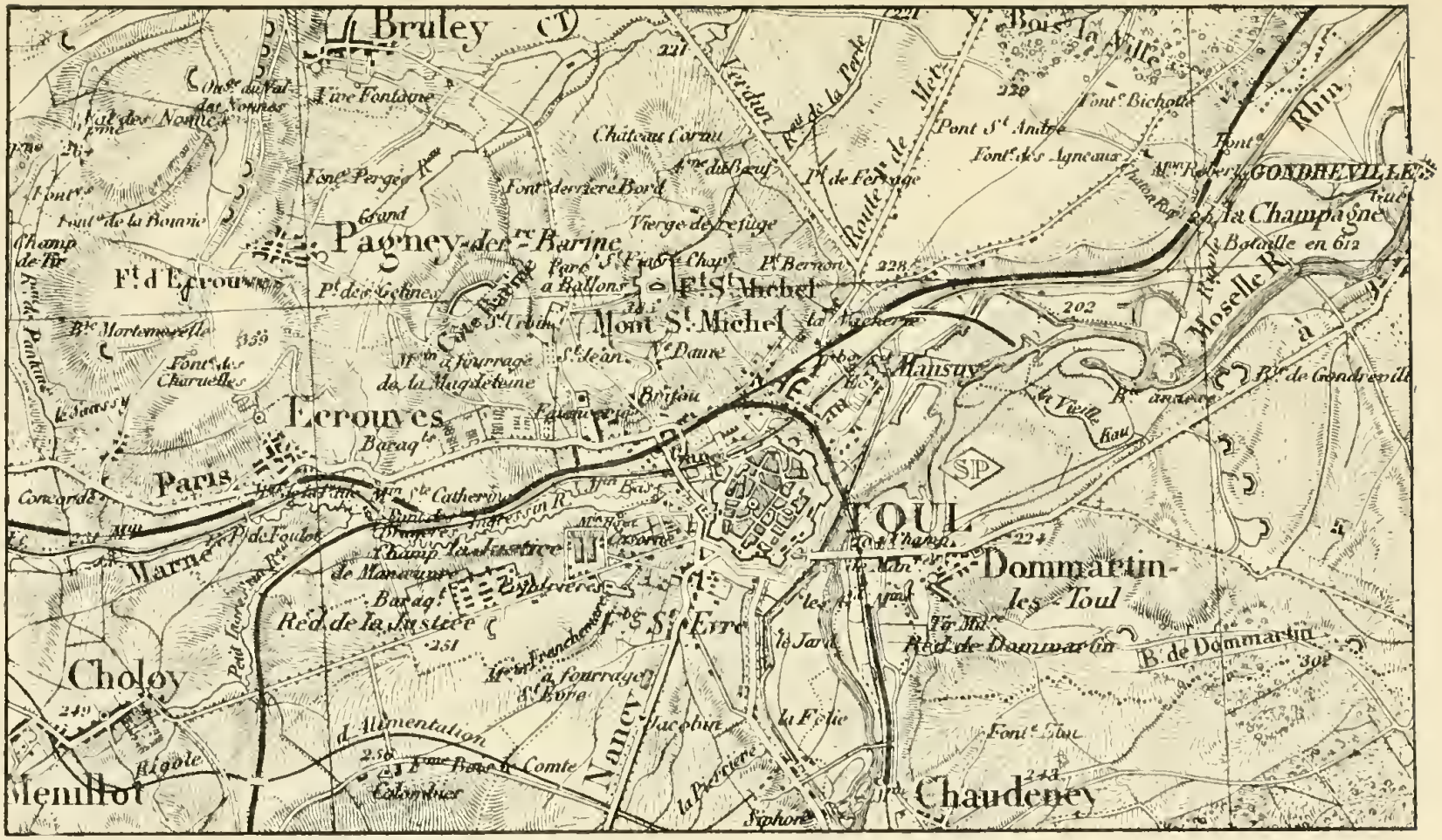
Cette pittoresque forteresse est reliée au reste du camp retranché par des batteries et des redoutes que dessert le chemin de fer stratégique. Quelques-unes de ces batteries sont à peine visibles à vingt pas; leurs canons peuvent tirer sans que leur présence soit même soupçonnée. Entre elles, sont creusés des abris pour l'infanterie.

Trois collines isolées dominent Toul et lui ferment la vue des plaines de la Woëvre : le mont Saint-Michel, la Côte-Barine et le massif plus considérable d'Écrouves-Bruley. Le mont Saint-

Michel, grâce à son isolement, à l'escarpement de ses flancs, à sa hauteur au-dessus de la plaine, à la netteté de sa plate-forme, est admirable de proportions. La forteresse qui le couvre est à demi masquée par des plantations; çà et là cependant, le rempart apparaît, des renflements indiquent les batteries.

Une route en lacets et le chemin de fer à voie étroite montent jusqu'au fort, à près de 200 mètres au-dessus de la Moselle. La route offre une suite de vues admirables. Au pied de la côte s'étend la ville, de forme presque circulaire, resserrée entre ses remparts. La façade de la cathédrale et ses deux tours, fouillées comme une châsse par les sculpteurs, dominent la cité; à côté, s'élève la haute baie ogivale de Saint-Gengoult, plus élégante peut-être. A peine des faubourgs autour de la place; par contre, partout des arsenaux, des casernes, des baraquements.

On ne peut dépasser l'entrée du fort, et la pente est trop raide pour qu'on puisse songer à faire le tour des remparts. On n'a donc de vue que sur l'est, où s'étendent les futaies de la forêt de Haye, largement percées dans un but stratégique. Au fond de l'horizon apparaît le mamelon de Pont-Saint-Vincent, dont le fort commande superbement le paysage. Au sud, une plaine dé-


Bruley
Pagney-derr.-Barine
Ft. d'Ecrouves
Ft. St. Michel
Mont St. Michel
Ecrouves
Paris
Marne
Choloy
Menillot
Nancy
Ft. St. Evre
TOUL
Dommartin-les-Toul
Chaudeney
Mansuy
Bois la Ville
GONDREVILLE
la Champagne
Rhin
Moselle R.
Route de Metz
Verdun
Rd. de la Porte
Rd. de la Justice
Rd. de Dommartin
B. de Dommartin
Rigole
d'Alimentation
Canal
Siphon
Bataille en 612
Chateau Carnu
Vierge de refuge
Pont St. Ambre
Font. Bichotte
Font. des Agneaux
Pl. de Fertage
Pl. Bernon
Pl. de Foulon
Pl. des Gelines
Pare à Ballons
Font. derrière Bord
Font. de la Bouarie
Font. des Charuelles
Font. Blue
Font. Perges
Font. Fontaine
Font. Pauline
Font. Pauline
Font. Pauline

mesurément ouverte est dominée à l'occident par une suite d'escarpements. Là encore on reconnaît, sur le bord de toutes ces collines aux coupures hardies, des forts et des batteries. Près de nous, au-dessus du vallon de l'Ingressin, est le fort de Domgermain; plus loin, le fort de Charmes-la-Côte; enfin, couvrant un éperon hardi, le réduit de Blénod, groupe d'un fort et de puissantes batteries.

Au pied, la plaine paraît abandonnée; cependant, au-dessus de Gye, sont des ouvrages dont les feux se croisent avec ceux de Blénod, du Tillot et de Villey-le-Sec, couvrant ainsi Toul contre toute attaque brusque venant de la trouée ménagée entre Toul et Épinal.

Certes, les hauteurs de Domgermain à Blénod sont merveilleusement défendues; mais le mont Saint-Michel et ses voisins composent la partie la plus formidable du système. Le mont Saint-Michel peut être considéré comme inexpugnable. Si la Côte-Barine n'est pas occupée en permanence, on y a construit un chemin en lacets permettant l'ascension à l'artillerie et bordé d'abris et de dépôts pour les munitions. Il n'y a qu'à placer des pièces au sommet pour faire un fort redoutable de cette colline pittoresque.

Entre Saint-Michel et la Côte-Barine s'élève

une haute construction dont une des faces est entièrement ouverte : c'est le parc à ballons. Aérostats toujours gonflés et nacelles peuvent en un instant sortir et planer au-dessus de la Woëvre.

Un chemin, sans cesse accompagné de la petite voie ferrée sur laquelle circulent locomotives et wagons, monte, par grands lacets, sur le plateau d'Écrouves, qui, face au mont Saint-Michel et, sur trois à quatre kilomètres, s'achève en falaise au-dessus de la plaine. Lors de la création du camp retranché, deux grands forts et de nombreuses batteries avaient été construits à Écrouves et à Bruley. On a jugé ces défenses insuffisantes; toute la crête, formant des épaulements naturels, a été garnie de canons. Les batteries sont creusées sans montrer de terrassements; du côté de l'ouest, par où viendrait un ennemi qui aurait forcé les Côtes de Meuse, rien ne peut déceler la présence ou l'emplacement de ces pièces. Par contre, du mont Saint-Michel ou de la Côte-Barine, on les distingue fort bien.

Tout le plateau est couvert de défenses; batteries, postes pour l'infanterie, souvent si bien dissimulés qu'il faut des yeux fort exercés pour les reconnaître.

Au nord d'Écrouves-Bruley, un autre massif moins étendu, mais plus régulier de forme : celui

de Lucey, domine de 140 mètres les routes de Metz et de Verdun à Toul, entre lesquelles on construit des ouvrages se reliant aux batteries de Gondreville sur la rive droite de la Moselle. Lucey est un plateau presque circulaire, au centre duquel un fort avec coupole cuirassée est entouré par des batteries nombreuses, pour la plupart recouvertes de béton et offrant une grande résistance. C'est le point le plus en l'air de la place, il doit au besoin se suffire à lui-même. Que l'ennemi, arrivé dans cette partie de la Woëvre où se projette la colline d'Hattonchâtel, ait pu masquer les défenses des Côtes de Meuse ou bloquer le fort de Gironville, il devra agir contre Lucey s'il veut profiter du passage relativement facile de Boucq, où nous n'avons d'ouvrage permanent qu'à Jouy-sous-les-Côtes. Aussi Lucey est-il devenu une forteresse puissante. Avec Gironville, elle tient sous ses feux une grande partie de la plaine.

Du chemin qui, traversant le village de Lucey, conduit à Laneuveville et à Trondes, on a sur la Woëvre une vue superbe. Toute la vaste forêt de la Reine s'étend, sombre et ravinée. Au loin, c'est Beaumont, puis, sur son promontoire, le bourg théâtral d'Hattonchâtel. La vue de cette immense plaine où les étangs miroitent entre les

bois est d'une mélancolie grandiose. Rien à l'horizon que les lignes de plus en plus fuyantes et indécises des grands bois.

Le réduit de cet immense camp retranché, l'antique cité épiscopale de Toul, est demeurée une petite ville. D'après le dernier recensement, elle possède 12,201 habitants; la population civile compte dans ce chiffre pour 9,821 et la garnison pour 2,920. En réalité, le nombre des militaires dépasse de beaucoup le chiffre des civils, mais ils résident en dehors des remparts, sur le territoire d'Écrouves, où l'on compte plus de 7,500 soldats.

Dès la gare, on a l'impression de pénétrer dans une cité guerrière; c'est un bel édifice portant à son fronton un trophée de bombes sculptées. Une longue avenue franchit le canal de la Marne au Rhin et accède à la ville après avoir traversé les glacis, en partie transformés en square, où se dresse un monument aux victimes du siège de 1870. Si l'on arrive à Toul l'après-midi, il faut passer à travers des flots compacts de troupiers. Des baraquements d'Écrouves, des forts, des magasins, c'est une véritable descente vers la ville pour venir admirer les étalages de magasins, applaudir les étoiles de café-concert ou

boire des bouteilles de vin de la Moselle. En dehors de ces heures, la ville est d'une mélancolie profonde, les rues étroites, les maisons basses semblent sans vie, sauf dans l'artère principale allant de la porte de France à la porte de la Moselle. Si cette rivière traversait la cité au lieu de couler au delà des remparts, Toul aurait autrement de gaîté.

En dehors de la cathédrale et de Saint-Gengoult, Toul possède encore, à côté de la première de ces églises un charmant cloître ogival et, dans l'hôtel de ville, l'ancien palais épiscopal, une œuvre à la fois élégante et majestueuse. Le jardin des évêques, devenu promenade publique, est d'une grâce sévère imprimée par le voisinage des combles d'ardoises de la cathédrale ; les tours, fouillées comme de la dentelle, projettent leur ombre sur les massifs et les buis taillés à la vieille mode française.

Près de la porte de France, non loin d'une jolie fontaine de marbre donnée à la ville, une plaque posée sur la façade de l'auberge du *Soleil d'Or* rappelle la mort de deux enfants tués sous les yeux de leurs parents, le 23 septembre 1870, par un des derniers obus allemands. Une des victimes, Charlotte Duntz, était née devant l'ennemi le 28 août 1854, à Varna.

Ces tragiques souvenirs pèsent sans cesse sur Toul, mais les forts qui veillent à tous les points de l'horizon semblent dire que de telles catastrophes ne sauraient désormais se reproduire[1].

Toul doit son importance militaire à sa situation géographique. La Moselle y achève un grand coude qui semblait devoir la conduire à la Meuse, dont la sépare le seuil de Foug, étroit et bas. La rivière y parvient à l'issue du défilé, où route et chemins de fer se fraient un passage pour gagner les plaines accidentées du Xaintois. Derrière les hauteurs fortifiées de l'ouest commence la Woëvre, enfin Toul est au cœur de cette longue bande de terrains accidentés et boisés appelé la Haye, les ruisseaux venus de la Woëvre coulent, torrentiels, entre de hautes berges. Cette *Haye* ou pays du bois, s'étend depuis Colombey-les-Belles, au sud de Toul, jusqu'à Thiaucourt et à l'embouchure du Rupt-de-Mad dans la Moselle. La rive gauche de cette dernière rivière lui fait une lisière précise. Par l'aspect, c'est une Woëvre moins humide, aux forêts mieux peuplées, aux vallées plus profondes. Les cultures y sont plus variées,

1. Je n'ai envisagé Toul qu'au point de vue militaire, à cause de l'importance de son rôle. Il aurait cependant fallu signaler la production, assez considérable, de la faïence d'art.

surtout sur les plateaux dominant l'Ache, où l'on cultive en grand le houblon. La Haye, qui a donné son nom à la grande forêt nancéienne, se maintient aussi dans le langage courant par les noms de lieux. Domêvre-en-Haye, chef-lieu d'un vaste canton, Rosières-en-Haye, Villers-en-Haye, d'autres villages encore montrent combien s'affirme nettement le caractère de cette région naturelle.

Si les centres de population sont nombreux, ils sont de faible importance, sauf au bord de la Moselle, où les habitants se pressent en assez grand nombre dans les petites villes et les bourgs. Entre Toul et le confluent de la Meurthe, où la Moselle coule au fond d'une gorge profonde d'une sauvagerie charmante, la petite ville de Liverdun s'est établie au sommet d'un promontoire, à l'abri des murailles d'une forteresse du moyen âge dont il reste quelques débris. Il y a plus de 1,600 habitants à Liverdun, il y en eut davantage avant la fermeture des usines. La Moselle y décrit une grande courbe, le canal traverse la colline au moyen d'un tunnel et franchit la rivière sur un pont-aqueduc d'une robustesse toute romaine. La ville, les cours d'eau, les rochers, les tours en ruines composent un des plus beaux paysages de Lorraine.

Liverdun, par ses industries, dépend déjà du bassin métallurgique de Nancy, qui possède au confluent de la Moselle et de la Meurthe deux centres considérables, Frouard et Pompey, alimentés par de nombreuses usines dont celles de Marbache sont les plus importantes. Ici viennent aboutir les chemins de fer de Paris, de Strasbourg, de Metz et de Nomeny. Pour défendre un point d'une si haute importance militaire, on a construit dans la forêt de Haye un fort considérable, dit de Frouard, entouré de plusieurs batteries. Ces ouvrages reposent sur le gisement de fer de la Haye, qui fait de Nancy un grand centre industriel. Frouard et son voisin Pompey; en amont, sur la Meurthe, Champigneulles, ont de grands hauts fourneaux. Frouard et Pompey, jadis simples villages, forment aujourd'hui une ville séparée en deux parties par la Moselle et peuplée de 7,000 âmes.

En aval, la Moselle échappe à ce caractère industriel; dans une ample vallée, elle décrit de grands méandres dominés par les hautes collines aux formes bien accusées, aux flancs raides et réguliers, arêtes ou pitons qui sont les témoins de formidables érosions. L'industrie a épargné ces beaux rivages; jusqu'à Pont-à-Mousson, la seule usine est l'aciérie qui anime la petite ville

de Dieulouard, construite en face du site de Scarponne, où fut une ville romaine. Mais Pont-à-Mousson forme à la frontière un groupe manufacturier fort actif et intéressant.

Cette ville est une sentinelle placée à l'extrême frontière. Six kilomètres à peine séparent la Moselle de l'endroit où la Seille sert de limite entre la Lorraine française et la Lorraine annexée. Du haut de la fière colline de Mousson, on distingue, pendant le jour, les tours de la cathédrale de Metz; la nuit, on voit briller les lumières de la cité perdue. Il y a neuf kilomètres seulement entre Pont-à-Mousson et Pagny-sur-Moselle, la dernière gare française. Aussi les cavaliers allemands de Metz, volontiers rodomonts, disent-ils parfois qu'au jour d'une déclaration de guerre ils viendront surprendre dans leur lit les dragons de la garnison française.

Ces menaces n'empêchent pas la ville d'être une des plus actives et des plus aimables de Lorraine. A en juger par les belles constructions modernes élevées aux abords de la gare, près du cours, Pont-à-Mousson est dans une période de prospérité. La population s'est élevée de 5,000 âmes depuis la guerre, elle est de près de 13,000 aujourd'hui.

Sauf vers la gare, Pont-à-Mousson a gardé son aspect d'autrefois, du temps où, par son université, elle était une sorte de petite Athènes lorraine. La vaste place Duroc, de plan triangulaire, entourée de maisons à arcades, est un beau décor citadin. La Moselle, large, retenue par un barrage, est franchie par un pont monumental d'où l'on a un superbe panorama sur la vallée bordée de hautes collines bien découpées.

Les monuments, églises, hôtel de ville, ancienne abbaye devenue petit séminaire, sont dignes du cadre et méritent une visite. L'ensemble est propre et aimable ; si l'industrie est active, elle n'a point souillé le paysage. La principale usine est d'ailleurs assez loin, au sud de la gare : c'est une fonderie de fer alimentée par des hauts fourneaux fournissant tout le métal nécessaire à une énorme production de tuyaux de fonte. « C'est la plus grande fonderie de France pour ce genre d'industrie », disait le rapporteur du jury à l'Exposition de 1889. Alors, l'usine produisait 35,800 tonnes, plus du dixième de la production totale de la France en fontes moulées. De Pont-à-Mousson sortent les tuyaux employés pour amener à Paris les eaux de la Vanne ; les tuyaux de $1^{m},80$ de diamètre qui conduisent à Achères les eaux d'égout de Paris ont également

été fondus sur les bords de la Moselle ; de là encore sont sortis tous les tuyaux pour la canalisation d'eau de Rome, de Constantinople et de nombreuses grandes villes.

Les autres établissements industriels sont moins vastes et bruyants ; le plus intéressant est une manufacture de carton laqué ou objets de papier mâché pour la bimbeloterie, les articles de bureau et nombre d'usages fort variés. Plus de 700 ouvriers sont employés dans ces ateliers, créés en 1865 à Forbach pour fabriquer des tabatières, des boutons pour chaussures, etc., et transportés à Pont-à-Mousson après la guerre. Aujourd'hui, une grande partie des petits objets laqués, meubles ou ustensiles, vendus dans les bazars comme produits de Chine et du Japon sont produits ici. Une autre industrie occupant de nombreux travailleurs est l'imagerie[1] dans le genre d'Épinal.

Une partie de cette population ouvrière s'est logée économiquement dans les baraquements abandonnés par l'armée, bordant la route du pays de Haye et de Thiaucourt. Ce camp présente un fort curieux spectacle par sa population

1. Sur l'imagerie, voyez le chapitre XIV, pages 241 et suiv.

de femmes et d'enfants, assez inattendue en un tel milieu. Il est au pied des belles collines formant la terrasse de la Haye et dominant la Moselle de 200 mètres.

La vallée est belle : la hauteur des pentes, la largeur de la rivière, les formes hardies des coteaux, leur revêtement de vignes, les plantations de houblon, composent, jusqu'à l'endroit où la Moselle sort de France, une suite de tableaux charmants. De beaux villages, Norroy et Vandières, animent le site. Sur un promontoire, Prény déroule en écharpe une rangée de maisons blanches, tandis que de grises bâtisses apparaissent dans les belles ruines du château. Au-dessous, s'étale le bourg de Pagny, dont les maisons neuves et les hôtels sont nés depuis que la petite gare de 1870 est devenue une grande station où les chemins de fer d'Alsace-Lorraine touchent à notre réseau de l'Est. A quelques minutes de là se trouve Metz.

Par une claire et douce matinée, j'ai gravi la colline ardue de Mousson, en suivant un raide chemin où montaient, la hotte d'osier sur le dos, paysans et paysannes revenant du marché. L'ascension est courte, malgré l'aspect hardi de ce piton. D'en bas, Mousson avec ses murailles

cyclopéennes avait une allure formidable ; de près, les remparts se montrent éventrés, béants, envahis par la végétation, mais fiers encore. Le village est exigu : une poignée de maisons au bord de ruelles en pente. Au sommet, au milieu des ruines, se dresse l'église ; la tour est couronnée par une statue de Jeanne d'Arc, œuvre et don de Mme la duchesse d'Uzès. La sainte effigie est dorée ; au soleil levant, elle doit resplendir et apparaître aux Messins comme un symbole d'espérance.

De cette hauteur, la vallée de la Moselle est d'une majesté profonde. Le ruban de la grande rivière étincelle entre la double rangée des collines hardiment taillées. Tout au fond, Pont-à-Mousson dresse ses toits gris et ses tours d'église de chaque côté du ruban miroitant des eaux. Mais ce n'est point la gracieuse ville qui retient nos regards, c'est là-bas, vers le nord-est, la cathédrale de Metz, et, sur toutes les hauteurs, la silhouette menaçante des forts allemands.

Une angoisse saisit le cœur, on se sent prêt à pleurer.

VI

L'ÉCOLE FORESTIÈRE DE NANCY

Les petits monts de Nancy. — Les brodeuses. — Nomeny. — Au bord de la Seille. — En vue des villages annexés. — La forêt de Champenoux. — Les futurs forestiers. — Leçon de coupe. — Les forêts et la guerre. — L'École à Nancy. — Les études. — Apprentissage militaire.

Ajoncourt-sur-Seille. Septembre.

De Pont-à-Mousson à Nomeny, une route régulière traverse d'assez monotones campagnes qui paraîtraient bien plus mélancoliques encore si le soleil couchant ne donnait une sorte de grandeur à ces crêtes, ces pitons, ces croupes constituant entre la Moselle et la Seille un système orographique des plus curieux. Les érosions qui ont balayé le plateau lorrain ont laissé debout, comme témoins d'un monde disparu, ces pittoresques hauteurs : Sainte-Geneviève, Mont-Toulon, Mont-Saint-Jean, bois du Chapitre et nombre d'autres qui semblent appeler des forteresses à leur sommet. Les promoteurs de la transformation de Nancy en camp retranché

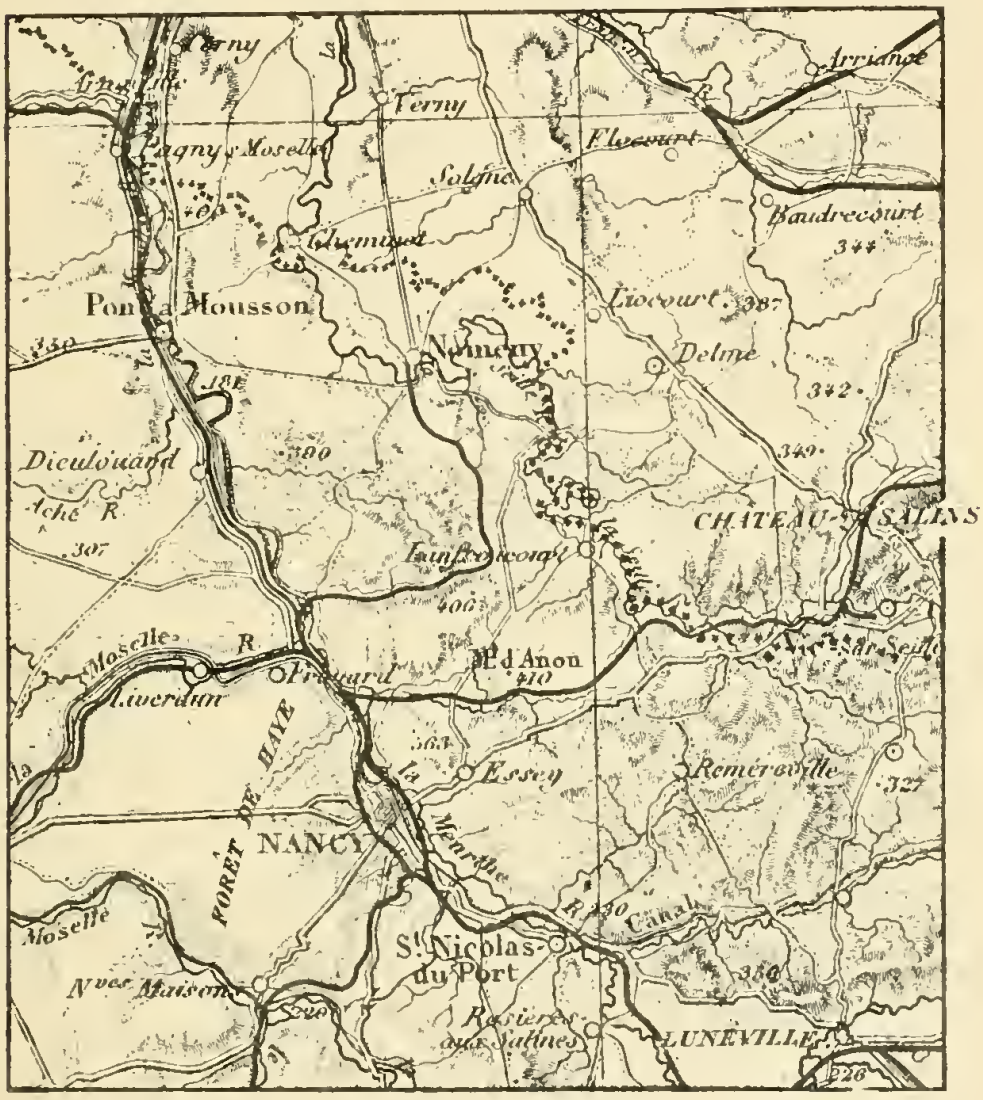
rêvent en effet de placer un fort sur chacun de ces pics ou de ces crêtes. Mais, jusqu'ici, on s'est borné à créer des voies d'accès permettant d'amener rapidement de l'artillerie et de préparer la défense éventuelle de cette fortification naturelle[1].

Au nord de ce massif déchiqueté, dominant la Seille de ses quartiers en amphithéâtre, au-dessus duquel se dressent les ruines d'un château, la petite ville de Nomeny est comme isolée à la frontière. En moins d'une heure le piéton peut atteindre le pays annexé à l'Allemagne. La Seille, qui a servi longtemps de frontière, rentre un moment en France et traverse le canton avant de pénétrer définitivement dans le pays messin. Cette sorte de marche possède de nombreux villages où les femmes et les jeunes filles travaillent à la confection des dentelles et des broderies, où les cultivateurs récoltent le houblon. Pendant la belle saison, on voit, sur tous les pas de portes, les femmes travailler en groupes pour les fabricants de dentelles de Nancy et de Nomeny.

La Seille est un fossé étroit, sinueux, aux eaux

1. On a dépensé beaucoup d'encre sur cette question de la défense de Nancy, non encore résolue ; nous lui avons nous-même consacré plusieurs études dans les colonnes du *Temps*.

immobiles et glauques. D'un côté les inscriptions des routes sur les poteaux et les bornes sont en langue française, de l'autre tout est en



Échelle au 1/600.000e.

allemand; à l'issue de chaque pont, sur la rive droite, l'aigle à deux têtes se montre sur l'écusson circulaire. On ne passe pas sans un serre-

ment de cœur au bord de cette rivière au nom si français. Cette année (1899), pendant les manœuvres, des troupes nombreuses, tout le 20e corps, opérèrent sur les hauteurs d'où l'on voit une si grande partie de notre ancien département de la Moselle et sur le rivage resté français. Pendant que notre canon tonnait sur les collines de Leyr, on entendait les pièces allemandes gronder sur la côte de Delme. Quand nos soldats passaient en vue de cette France perdue dont les séparait seulement l'étroite rivière qu'un cheval eût franchi d'un bond, bien des yeux se mouillaient. Je n'oublierai jamais le geste de l'officier de dragons qui montrait à son peloton, vers Arraye, le village lorrain d'Ajoncourt dont les habitants continuent, comme par le passé, à se faire inhumer en terre française, leur hameau ne possédant ni église, ni cimetière.

Longtemps toutes les têtes restèrent tournées vers ce coin de terre — sans un mouvement, sans une parole.

Brin-sur-Seille. 25 mai.

Dans la forêt de Champenoux, aux allées majestueuses et solitaires, à deux pas de la Seille, rivière paresseuse au nom si doux, sous la ver-

dure nouvelle des hêtres et des chênes, des coups de marteau retentissent :

Pan ! et une voie s'écrie :

— Charme 25 !

Pan ! une autre voix s'élève :

— Foyard 32 !

Pan !

Cette fois, on dit :

— Blanc 30 !

Pan !

— Charme ! Brin !

Un fourré de jeunes chênes, sous lesquels tremble la hampe gracieuse du muguet chargée de clochettes blanches et parfumées, me sépare de l'endroit où montent les voix. A travers les branches qu'il faut écarter, je parviens dans une section forestière plus éclaircie. De grands hêtres — foyards, dit-on ici — élèvent leur ramure puissante, les chênes montent droit comme des mâts de navire. Au-dessous de ces géants, des arbres moins élevés cherchent à atteindre leur part de lumière : charmes, tilleuls ou hêtres; sur ces enfants de vieux arbres, s'abat le marteau.

De beaux jeunes gens, vêtus d'un costume élégant, coiffés d'un képi semblable à ceux de l'École polytechnique et de l'École de santé de Lyon, mais de drap vert, où le galon est d'argent,

marchent sur une ligne, sous les arbres majestueux, à quelques pas les uns les autres. Armés d'un long compas de bois, le « bastringue », dont une branche glisse par une coulisse, analogue à l'outil qui sert aux cordonniers pour prendre leurs mesures, ils vont aux arbres de mauvaises venue, ou trop serrés, ou d'une essence que l'on veut proscrire, et prennent le diamètre.

Dès qu'ils ont reconnu la dimension, ils la crient en donnant le nom de l'essence : foyard (hêtre), chêne ou *blanc,* c'est-à-dire tilleul, peuplier ou bouleau. Un autre se tient à l'écart et inscrit les indications qui lui sont ainsi jetées.

Puis, armé d'une hache-marteau, le mesureur abat un pan d'écorce et marque la victime des lettres A. F. (administration des forêts).

Nous sommes en présence d'une section de l'École forestière de Nancy, se livrant au travaux de martelage dans une coupe où l'on veut préparer une futaie et assurer le réensemencement exclusif en hêtres et chênes.

Suivons cette voie herbeuse qui sépare deux quartiers de forêt. Voici, entre les arbres, une autre section de l'École : les jeunes gens vont, musant en apparence, regardent le sol, examinent les arbres, errent d'un foyard à quelque chêne menacé de carie par les chicots. Ceux-là

étudient la forêt, la façon dont elle est aménagée, les résultats des traitements antérieurs. Tout à l'heure, ils se réuniront et s'assiéront au revers du fossé, pour se communiquer leurs impressions en vue du rapport que chacun d'eux devra écrire, à son retour à Nancy.

Si, traversant les bois, ils arrivent en vue de l'étang large et profond de Brin, ils apercevront le chalet élégant où, dit une tradition locale, on aurait jadis préparé des appartements pour le comte de Chambord, en attendant l'heure de son apparition comme Roi. Plus loin, ils pourront rencontrer parfois les gardes allemands, conduits par deux gardes français, venant marteler la partie de la forêt appelée bois de Bioncourt et appartenant à cette commune annexée, mais demeurée terre française.

La forêt de Champenoux est, en effet, à l'extrême frontière. Elle s'étend au pied de ces belles hauteurs d'Amance, le Grand-Mont et le Petit-Mont dont les Nancéiens ont demandé la fortification pour couvrir leur ville. Si jamais France et Allemagne se heurtaient de nouveau, les gardes forestiers seraient peut-être les premiers à faire le coup de feu.

Lorsqu'on vient de parcourir, comme je l'ai fait hier, ces massifs sylvains, dont l'étendue

totale est cependant médiocre, on comprend davantage l'importance militaire que les bois peuvent acquérir. Certes, nous avons appris, à notre détriment, en 1870, combien le couvert des arbres est précieux pour les surprises ! Aujourd'hui, le rôle des forêts s'est singulièrement étendu. Avec la portée actuelle des armes, les troupes qui sauront le mieux se servir des abris naturels auront les chances les plus grandes de succès. Ondulations du sol et forêts prennent donc une valeur plus considérable encore.

Mais ce n'est pas tout que savoir se servir des forêts. Il faut encore en connaître les secrets, en apprendre tous les sentiers, en approfondir les mystères. Sans guides familiarisés avec un bois étendu, aucun officier ne saurait conduire une troupe en dehors des grandes routes. Aussi, le concours des agents forestiers — gardes, brigadiers, gardes généraux, sous-inspecteurs et inspecteurs — sera-t-il indispensable à nos armées au jour d'une mobilisation.

C'est pourquoi ce personnel a été militarisé depuis la guerre. Mais on a compris son rôle d'une façon assez bizarre. Au lieu de constituer chaque groupe de gardes comme guides dans la portion de bois qu'ils sont chargés de surveiller, on a formé des compagnies; les unes actives, devant

marcher avec les armées en campagne; les secondes, dites de forteresse, composées des moins valides et affectées à la défense des places fortes. Ni les unes ni les autres ne seront d'un grand secours.

Ces compagnies sont une goutte d'eau dans la masse d'hommes mise sur pied au moment d'une guerre générale. Elles seront noyées dans le gigantesque organisme. Si chaque garde connaît bien sa forêt, il ignore les détours de la forêt voisine. Il ne saurait donc y guider une troupe, indiquer les fourrés et les points propres aux embuscades, les jonctions importantes de routes et de sentiers.

Et non seulement on voudrait leur imposer cette tâche, mais encore, en les mettant au sein d'unités, on les enlève aux bois qu'ils connaissent à fond. Voici la forêt de Champenoux, à la frontière : que la guerre éclate, ses gardes iront à Nancy, se grouper avec ceux d'autres forêts, pour constituer des compagnies, et nos troupes d'avant-garde ne trouveront pas un guide pour leur permettre de couvrir efficacement les débouchés de la Seille !

Il y a là un vice d'organisation qu'il m'a paru bon de signaler avant de poursuivre le récit de ma visite à l'École forestière de Nancy. Nous

avons poussé trop loin la règle des groupes pour la défense nationale. Combien nous serions plus forts, combien nous serions mieux couverts si tous les éléments préposés, en temps de paix, à la surveillance des frontières gardaient ce rôle en temps de guerre ! De Lille à Lunéville, de Lunéville à Nice, douaniers, forestiers, gendarmes devraient rester sur place pour fournir à nos troupes les guides dont on aurait besoin. Si, même, on avait pu constituer en petits corps, compagnies ou bataillons, les territoriaux des communes dont le territoire se prête à la guerre de partisans — comme les Ardennes ou les Vosges, — ces gens-là luttant chez eux, pour leurs propres foyers, rendraient autrement de services que par leur encadrement au sein des régiments de marche !

Mais à des guides de métier il faut des officiers capables de fournir aux chefs de corps, aux généraux, des indications d'ensemble sur la portion de frontière à surveiller. En donnant à l'École forestière le rang d'École militaire, on a donc sagement agi.

Nancy.

Dans cette belle ville de Nancy, aux longues et larges artères, on est surpris de ne pas rencontrer plus d'officiers et de soldats, alors que la

garnison comprend de nombreux régiments et tous les services d'un corps d'armée. Mais ici on travaille; l'existence se passe surtout sur les terrains de manœuvres, en exercices et en marches sur les positions où pourrait se passer le premier acte d'un grand drame. Les militaires n'ont guère le temps de musarder dans les rues. C'est pourquoi, malgré le petit nombre des élèves de l'École forestière — 24 en deux promotions, — le costume élégant des futurs « chasseurs douaniers » ne passe pas inaperçu : il met une note gracieuse dans la promenade traditionnelle des Nancéiens, entre la place Stanislas et le « Point Central », à la tombée de la nuit.

Mais, comme les élèves forestiers sont loin de la turbulence de jadis! Les graves conservateurs, les inspecteurs sévères d'aujourd'hui, furent, pour le Nancy d'avant la guerre, une cause de scandale. La cité, alors si calme, retentissait seulement des fredaines des futurs dignitaires. Comme à Saumur on se plaisait aux équipées : tapage dans les chambres pour effrayer les conscrits, siège soutenu dans les corridors contre la direction, rixes en ville, charge de cavalerie contre les promeneurs de la place Stanislas au retour du cours d'équitation, prise du pont de Tomblaine sur les péagers qui avaient la préten-

tion exorbitante d'exiger le droit de passage de messieurs les élèves...

Tout cela est de la vieille histoire. L'École est militarisée, il faut s'y bien conduire pour en sortir sous-lieutenant de réserve et accomplir un an de service avant de prendre possession du grade de garde général. Sinon, on irait accomplir trois ans dans un régiment en qualité de simple soldat et l'on verrait sa carrière brisée. Aussi toute l'activité et la fièvre de jeunesse se portent-elles vers l'étude, en vue des examens. Même on a oublié l'antique ennemi : le carabin de l'École de médecine, avec lequel on se mesurait jadis.

D'ailleurs, le temps est bien pris. En hiver, l'équitation et l'étude occupent toute la matinée, à partir de six heures et demie. L'après-midi, les exercices militaires, l'escrime, le tir, l'équitation encore, les études, remplissent tous les instants. L'été, les courses en forêt et l'étude pratique de la sylviculture apportent des occupations nouvelles.

L'École est située dans un de ces hôtels du siècle dernier qui donnent tant de majesté à certains quartiers de la capitale lorraine. Des bâtiments modernes se dressent au milieu des pelouses et des ombrages d'un parc dont les

végétaux sont destinés à l'étude forestière. Un musée forestier, une riche bibliothèque, sont à la disposition des élèves.

Il ne faudrait pas conclure à trop de sérieux chez ces jeunes gens de vingt ans. S'ils ont renoncé à la gaminerie excessive de leur aînés, ils n'ont pas abandonné toutes leurs traditions. Comme à Polytechnique, à Saint-Cyr, à Centrale, il y a des brimades et des initiations. Ainsi, nul *conscrit* ne peut être admis sans avoir passé par la cérémonie du jugement. Quelques anciens, costumés en gendarmes, l'amènent devant le reste de la promotion prochaine, habillée en juges ; il doit subir un examen grotesque, terminé par des embrassades.

Chaque promotion a son major, intermédiaire entre les élèves et l'administration ; son président qui dirige les réunions ; son « papa », chargé de la gestion des fonds communs et dont l'élection a lieu au lendemain de l'*absorption,* c'est-à-dire de la rentrée.

Le papa est surtout utile pendant les sorties : il est chargé de régler toutes les dépenses. Celles-ci sont assez lourdes au moment des excursions lointaines de l'École dans les sapinières des Vosges, sur les chantiers d'extinction des torrents alpestres, dans les dunes riveraines de

l'Atlantique, au milieu des merveilleuses hêtraies du Maine et du Perche. L'éducation du forestier ne saurait rester théorique; il faut des visites fréquentes à tout notre domaine sylvain. Malheureusement, le budget ne permet pas des déplacements assez nombreux.

Je ne veux pas étudier ici cet enseignement si complet, où le droit joue un grand rôle. L'École m'intéresse surtout au point de vue militaire. Je l'ai dit déjà, le rôle de la forêt devient énorme dans la guerre moderne, c'est le rideau derrière lequel se prépareront les surprises qui prendront désormais une importance capitale. Les agents des forêts seront les auxiliaires les plus utiles de la stratégie et de la tactique.

Pour rendre tous les services qu'on attend d'eux, ils doivent connaître la vie du soldat, être rompus au mécanisme de l'armée; c'est en quoi l'enseignement militaire donné à Nancy est précieux.

Il a lieu depuis 1874. A cette date, une chaire d'art militaire fut créée. L'année suivante, un emploi de capitaine instructeur fut organisé à l'École et confié à un blessé de Reichshoffen, M. le capitaine Montignault, qui devint lieutenant-colonel de l'armée territoriale et prit le titre de commandant militaire de l'École forestière.

L'enseignement est analogue à celui donné à Saint-Cyr et à Saint-Maixent. Pour l'instruction pratique, un adjudant, des sergents et des caporaux sont placés sous les ordres du commandant militaire.

Les exercices sont couronnés par une série de manœuvres en plaine et en forêt, des tirs, même une bataille où les vingt-quatre forestiers de l'avenir brûlent de la poudre comme s'ils étaient mille ; elle a lieu presque toujours sur le même terrain, à Varincourt, ce qui a donné lieu à une des chansons de l'École. En chantant la *Bataille de Varincourt*, les élèves rentrent à Nancy, l'arme sur l'épaule, le sac modérément chargé. Et, peu après, en route pour les grandes excursions en forêt.

Des jeunes gens ainsi préparés, connaissant à fond les bois et leur topographie mystérieuse, sont indispensables à l'armée, surtout aidés par les gardes forestiers, serviteurs modestes et dévoués, rompus à la discipline.

Militairement et administrativement, l'École est donc excellente. Mais en est-il de même pour les services rendus à la propriété foncière ? Nos grands domaines particuliers tirent-ils un bénéfice quelconque de la préparation de douze jeunes gens chaque année ? Hélas ! non. La loi militaire

est singulièrement conçue; elle eut pour résultat de faire déserter Nancy par les fils de famille qui y venaient autrefois en qualité d'élèves libres. Les auditeurs bénévoles sont Suisses, Belges ou d'autre nationalité. Il n'y a pas un seul Français.

VII

NANCY

Apparition de Nancy. — Comment naquit une grande cité moderne. — Les deux Nancy : le Nancy de Stanislas, le Nancy du XIXe siècle. — L'Université. — Le commerce et l'industrie : tonnellerie, brasserie, broderies et chapeaux de paille. — L'imprimerie Berger-Levrault et Cie. — La faience d'art. — Les mines et l'industrie du fer.

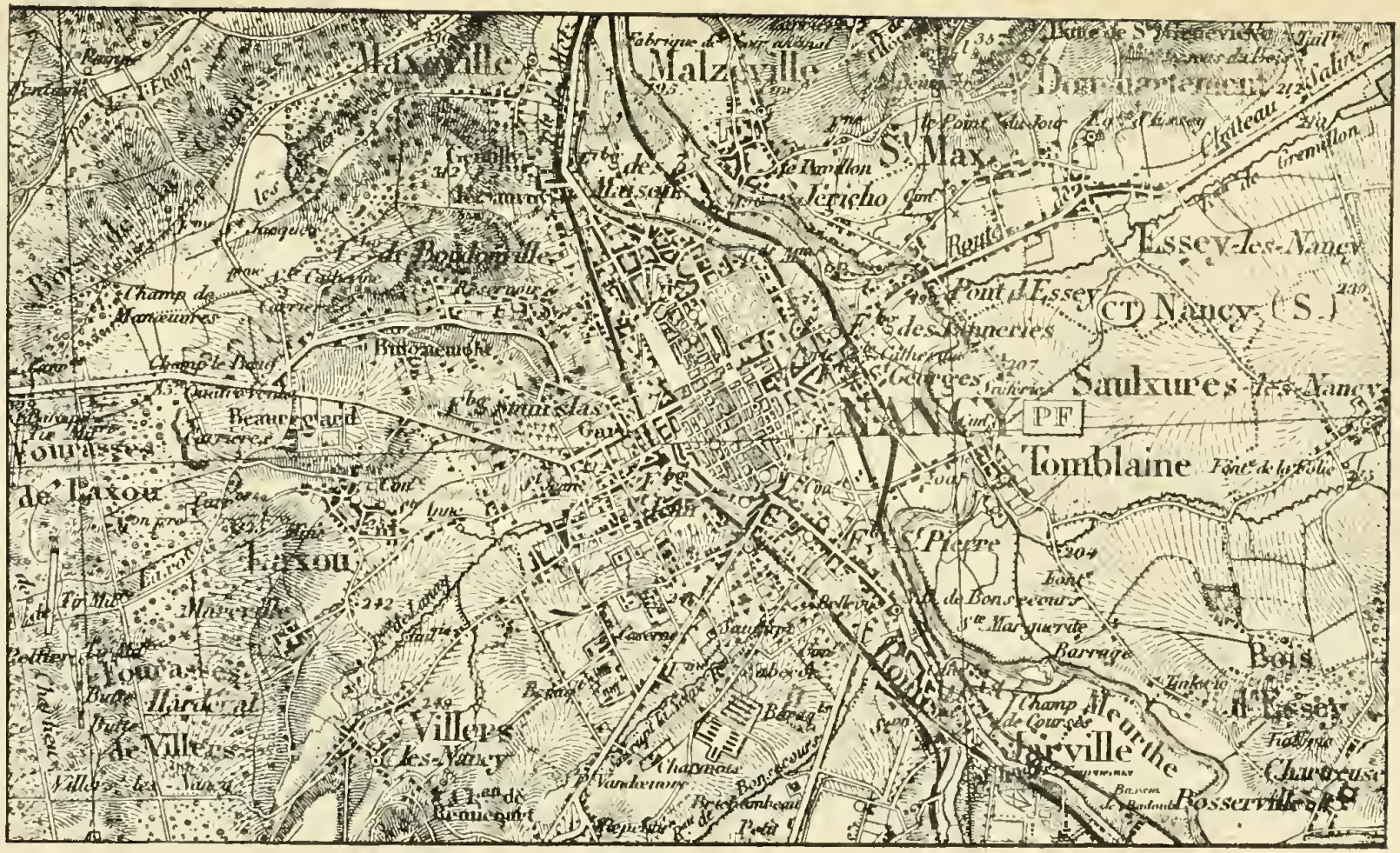
Bouxières-aux-Dames. Juillet.

Le panorama de Nancy, découvert des rebords du plateau de Haye, est vraiment superbe. Après la longue course à travers les allées solitaires de l'immense sylve, on aperçoit tout à coup la vaste étendue des toits pressés, les flèches, les tours, les hauts combles des églises et, vers tous les points de l'horizon, des faubourgs reliant la cité aux villages de la banlieue. De jolies collines hautes, de forme et d'aspect variés, des bois, des perspectives fuyantes de vallées, forment un cadre à la métropole lorraine. Tout au fond, vers l'Est, scintillent les étangs de la Seille, aujourd'hui allemands. A l'horizon confus, les contre-

forts des Vosges se distinguent par les beaux jours.

Le site est un de ceux qui paraissent marqués pour contenir une grande cité ; pourtant, ce rôle n'a été dévolu à Nancy que depuis trente ans. Elle a hérité de Metz et de Strasbourg en devenant un asile pour les industriels et les ouvriers fuyant la domination étrangère. Directement menacée dans une guerre future, elle est pour la mobilisation de nos armées une direction obligatoire. En même temps qu'elle recevait une grande garnison, elle était dotée d'un réseau serré de chemins de fer ; même, les canaux ont obéi à des considérations stratégiques en faisant de Nancy un des grands ports fluviaux de la France. Enfin, pour achever de développer Nancy, la fortune a voulu que ses collines recélassent une richesse énorme dans un gisement de fer qui, par sa mise en exploitation, a ruiné la plupart des autres mines de notre pays. Et Nancy, ville élégante, littéraire, foyer d'influence spirituelle, est devenue un grand centre industriel, d'une activité portant sur tant de branches, que les crises économiques ne sauraient lui causer que des dommages partiels.

Aussi l'accroissement est-il rapide et incessant. Au recensement de 1817, on ne comptait pas


Maxeville
Malzeville
St Max
Jericho
Essey-les-Nancy
Pont d'Essey
Nancy
Saulxures-les-Nancy
Tomblaine
Laxou
Villers-les-Nancy
Jarville
Bois d'Essey
Bosserville
Beauregard
Champ de Courses
Barrage

30,000 âmes dans le chef-lieu de la Meurthe; avant la guerre, qui lui enleva une partie du département dont elle était le chef-lieu, on en calculait exactement 50,000; en 1896, le dénombrement en révèle 96,506. C'est là seulement la « commune » de Nancy, les villages de la banlieue atteints et soudés par la marée des faubourgs portent à 110,000, en nombre rond, la population de l'agglomération nancéienne[1]. Dans ces chiffres, il est vrai, la garnison et les écoles figurent pour 12,000.

Ainsi agrandie, Nancy ne présente plus son caractère exclusif de majesté et d'élégance de jadis. Le noyau monumental de la cité des ducs, pompeusement transformée par le bon roi Stanislas, est comme submergé dans les quartiers neufs. D'ailleurs le plan du dernier souverain de Lorraine n'a pas été suivi dans les mêmes vues de grandeur coquette. Les longues et larges voies, dont l'extrémité était marquée par des arcs de triomphe, reçurent infiniment plus de bâtisses prosaïques que d'hôtels majestueux. Des constructions hautes, sans balcons, sans saillies, crépies à la chaux et peintes d'ocre jaune bordent

1. Principales communes-faubourgs : Malzéville, 3,114 habitants; Maxéville, 2,366; Saint-Max, 1,904; Essey, 930; Tomblaine, 1,209; Jarville, 3,177.

les artères les plus vivantes. On commence bien à employer la pierre blanche, la brique, les ornements sculptés, mais c'est dans les quartiers de création moderne, sur l'emplacement même du champ de bataille où périt tragiquement Charles le Téméraire.

Cette indigence architecturale des quartiers commerçants fait mieux ressortir la majesté pimpante de la place Stanislas — hélas! alourdie par le massif piédestal et la massive statue du prince. Ces hôtels aux lignes nobles, ces palais, ces grilles en fer forgé, ces fontaines d'un art précieux composent un décor unique en France. La place de la Carrière, qui rappelle la place Cambronne de Nantes, et l'élégante place du Gouvernement achèvent le décor citadin dans une partie de Nancy où les restes charmants du palais ducal et l'église de Saint-Epvre, exemple rare d'une œuvre moderne vraiment belle, complètent ce musée de pierre. A côté, les allées régulières, les plantes, les massifs de la Pépinière accroissent ce caractère de royale grandeur.

A cela, il manque la foule. La vie moderne avec ses exigences de circulation, ses tramways, ses étalages, ses cafés, n'a pu se plier au Nancy créé au siècle dernier pour son rang de capitale d'un petit État. L'animation s'est portée dans les

rues larges et droites reliant la gare à la Meurthe, et le vieux Nancy des premiers ducs au faubourg de Bon-Secours. La croisée de ces voies : rue Saint-Jean, rue Saint-Dizier, rue Saint-Georges, est véritablement très vivante. Mais l'artère élégante est, à certaines heures, la rue des Dominicains, où tout Nancéien, toute Nancéienne digne de ce nom, doit se porter l'après-midi : faire son tour de *Dom,* dit-on ici.

Çà et là, dans ces voies banales de cité trop tôt agrandie, quelques édifices cependant remarquables; telle, la cathédrale, ample, lourde, froide, riche en œuvres d'art. Dans la *Ville-Vieille,* l'église des Cordeliers où reposent les princes lorrains; la porte de la Craffe, rétablie dans l'état primitif, sont d'intéressants legs du moyen âge. Les autres monuments, université, lycée, préfecture, répondent strictement à leur usage. Mais un très grand nombre de statues ou de bustes s'élèvent sur les places et les carrefours. Devant la gare c'est Thiers, le libérateur du territoire; puis, aux hasards d'une course : le poète Gringoire, l'agronome Mathieu de Dombasle, Claude Gellée *dit* le Lorrain, Jacques Callot, le général Drouot, Héré, architecte de la ville de Stanislas, plus heureux que le grand forgeron Jean Lamour, auteur des splendides grilles,

encore sans effigie. Devant le palais de l'Université, une pyramide ornée d'un médaillon de l'infortuné Sadi Carnot et d'un groupe allégorique, œuvre de Prouvé, rappelle l'entrevue du Président et du grand-duc Constantin, prélude d'une orientation nouvelle dans la politique européenne.

Malgré son prodigieux accroissement industriel et son rôle militaire, accru par le choix de Nancy comme siège du 20e corps d'armée, la noble ville est surtout le cerveau intellectuel de la France de l'Est ; ses facultés, groupées en organisme autonome par la loi créatrice des universités, méritent ce titre remis en honneur. Université au sens réel du mot, attirant les étudiants étrangers, possédant des maîtres dont le renom dépasse les limites de la province. Le terrain des sciences psychiques, presque vierge encore, a fait naître une école de Nancy, ses discussions avec d'autres centres sont fameuses. Par ces établissements d'enseignement, le chef-lieu de Meurthe-et-Moselle s'est fait en quelques années une place comparable à celles occupées par Bordeaux, Montpellier et Lyon.

Le commerce a suivi la même marche, sans donner pourtant autant d'éclat à la cité. Nancy n'a pu encore monopoliser quelqu'une de ces

branches d'activité qui valent à d'autres villes : Calais ou le Creusot, Limoges ou Tourcoing, Rouen ou Lyon, une notoriété immense, mais elle n'en est pas moins devenu un marché considérable. Dans les opérations de la Banque de France, elle se place au onzième rang des succursales[1], après Valenciennes et Toulouse, mais avant Reims, Saint-Étienne et Dunkerque.

Le réseau des chemins de fer a beaucoup accru la zone d'influence de la capitale de la Lorraine; elle est en relations par trains rapides avec Paris, Calais, Bâle, Metz-Francfort, Strasbourg et Lyon. Des lignes secondaires la relient à Château-Salins, Mézières, Charleville, Nomeny, et tout le réseau stratégique des Vosges et de Champagne, aux mailles si serrées. S'il lui manque un canal allant vers le bassin métallurgique de Longwy, son port est le point de jonction des voies navigables qui la relient à Sarreguemines, au Rhin, à la Saône et au Rhône, à la Meuse, aux houillières du Nord par Reims, à Paris par la Marne. A ce point de vue, aucune autre grande cité n'est ainsi partagée. Aussi le mouvement est-il considérable; le port a vu, en 1898, débarquer 268,728 tonnes et en embarquer 28,297.

1. Le mouvement d'affaires de la succursale de Nancy, en 1899, s'est élevé à 180,129,950 francs.

La Meurthe passe à Nancy, mais loin du centre ; elle peut être considérée comme un organe extérieur. Du reste, n'étant pas navigable, tout le mouvement a lieu par le canal de la Marne au Rhin, doté d'un bassin assez bien outillé, avec raccordement par voie ferrée aux docks, à l'usine à gaz, aux lignes de l'Est et muni de grues de débarquement. Le port de Maxéville, annexe de celui de Nancy, eut un mouvement de 84,342 tonnes, celui de Jarville de 140,247 ; en chiffres ronds, pour les principaux ports de l'agglomération, 530,000 tonnes.

Tandis que Maxéville et Jarville, centres de mines ou de hauts fourneaux, sont surtout des ports expéditeurs de minerai, de fonte et de scories, Nancy est, avant tout, un bassin de débarquement : il reçoit dix fois plus de marchandises qu'il n'en exporte. La houille et les matériaux de construction, si nécessaires à une ville en progrès constants, forment la plus grande partie du trafic.

La houille reçue à Nancy ne sert guère à la grande industrie métallurgique et salinière ; les établissements, situés d'ailleurs hors de la ville, ont des ports particuliers sur la Moselle et les canaux. Les salines ont seulement leurs bureaux à Nancy, mais elles contribuent, par le mouve-

ment des capitaux, à assurer à la ville son caractère de grande place de commerce. Les industries vraiment citadines sont encore nombreuses, les ateliers de construction mécanique prennent un grand développement, de même les ateliers qui produisent les appareils électriques pour la force et la lumière. La brasserie, très importante dans toute la région, et la vigne, fort productive au bord de la Moselle et sur les pentes du plateau de Haye, donnent une vive activité à la tonnellerie. Une usine colossale, transportée de Schiltigheim, après la guerre, par M. Frühinsholz, est sans doute la plus grande de France en ce genre; elle occupe 150 ouvriers. Pour l'Exposition de 1900, elle a construit un foudre énorme, pouvant contenir 4,200 hectolitres. Quand il fut achevé, on y donna un lunch de 120 couverts. La tonnellerie Frühinsholz, située près de la Meurthe, présente un aspect imposant par ses constructions industrielles et les habitations ouvrières.

Dans une contrée où l'on boit autant de bière, où les émigrés d'Alsace et les Allemands sont nombreux, la choucroute a un débouché considérable, aussi la production de cette conserve donne-t-elle lieu à un chiffre d'affaires considérable. Mais cela ne saurait se comparer au grand mouvement dû à trois branches d'industrie em-

ployant des milliers de bras : la broderie, la chaussure et la chapellerie de paille.

La broderie, il est vrai, n'est plus pour Nancy ce qu'elle fut autrefois ; bien rares sont les ouvrières dans la ville. Par contre, presque toutes les campagnes de Meurthe-et-Moselle, une partie des Vosges et de la Meuse travaillent pour une quarantaine de comptoirs nancéiens. Toutefois, les facilités de communication ont déplacé les maisons chefs d'industrie : plus d'une petite ville des Vosges fait une concurrence féconde à Nancy. Ainsi Mirecourt est devenu un concurrent heureux pour la broderie et la confection des dentelles[1].

La fabrication des chaussures possède un tout autre caractère : ce n'est point la concentration des articles produits, mais bien la manufacture même. Les derniers documents publiés donnent, en 1889, un chiffre de 25 fabricants occupant 8,000 ouvriers et faisant pour 20 millions d'affaires. Avant la guerre, il y avait trois fabricants seulement, quatre autres abandonnèrent Metz pour se réfugier à Nancy, ce fut l'origine de la puissante fabrication actuelle[2]. Les articles sont

1. Voyez chapitre X.

2. J'ai trop souvent parlé de la confection des chaussures dans le *Voyage en France* pour m'étendre davantage sur ce

cloués et cousus à la machine ; objets à bon marché dont une dixième partie est destinée à l'exportation.

La fabrication des chapeaux de paille, très importante, doit, elle aussi, son accroissement à la perte de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. Nancy et Lunéville possédaient bien des établissements, mais c'était pour elles une production secondaire. Depuis la perte de nos provinces du Rhin et de la Sarre, le nombre des usines s'est accru : il y en a six à Nancy, une à Lunéville, une à Épinal, une à Belfort. Ensemble, elles occupent environ 2,000 ouvriers, dont deux tiers de femmes. C'est pour la chapellerie de paille un des trois groupements de cette industrie ; les autres sont à Lyon et dans la région lyonnaise : Saint-Symphorien-sur-Coise et Saint-Georges-d'Espéranche[1] surtout, à la Côte-Saint-André, Grenoble, etc., et, dans la région de Tarn-et-Garonne, à Caussade, Septfonds et Montauban.

---

sujet. Voyez : 5e série, chapitre XVI (Fougères) ; 10e série, chapitre XIII (Romans) ; 16e série, chapitre XXI (Blois) ; 17e série, chapitres XI (Granvilliers), XII (Liancourt), XIII (Breteuil) et XV (Amiens) ; 18e série, chapitre XXVI (Auxi-le-Château) ; 19e série, chapitres IX (Lillers) et XX (le Quesnoy) ; 20e série, chapitres VI (Fère-en-Tardenois) et XII (Châlons).

1. 7e série du *Voyage en France*, pages 160-161 ; 9e série, page 23.

Nancy, pas plus que ses rivales, ne fabrique le chapeau de paille en entier. Si, dans le Dauphiné et, un peu, en Tarn-et-Garonne, on trouve quelques ouvrières tressant la paille de seigle, nous sommes tributaires de l'étranger pour les tresses. L'Angleterre, la Chine, la Suisse et l'Italie sont nos grands pourvoyeurs. La France, en 1898, a importé 1,961,971 kilogr. de ces tresses, l'Angleterre étant en tête de nos fournisseurs, mais surtout comme intermédiaire d'autres pays[1]. La valeur totale de ces achats de tresses de pailles ou d'autres produits dépasse 10 millions.

Si Nancy fabrique toutes les variétés de chapeaux de paille, son activité a en quelque sorte monopolisé certains chapeaux de luxe. Toutefois, les industriels n'ont pu déplacer la fabrication des chapeaux tissés de toutes pièces avec les fibres du latanier, qui s'était implantée à Sarralbe et à Saar-Union. Ces villes annexées à l'Allemagne et leurs campagnes continuent à tresser les chapeaux de palmier, mais pour le compte de Nancy. De même cette dernière met en forme et en apprêt les chapeaux dits de « Panama », envoyés sous forme de *cloche* par la République de l'Équa-

1. Ce chiffre se décompose ainsi : Angleterre, 448,128 ; Suisse, 481,162 ; Chine, 424,719 ; Italie, 391,041 ; Japon, 160,227 ; le reste venant de Belgique, d'Allemagne, etc.

teur. D'ailleurs, Nancy produit tous les genres, coud, teint, garnit le chapeau après avoir blanchi les tresses. Un outillage curieux permet la mise en forme pour les types les plus étranges demandés par la mode. Les matières premières et les accessoires de tous genres : coiffes de cuir et d'étoffes, rubans, cordonnets, dentelles, broderies sont l'objet d'un commerce considérable avec un grand nombre de villes[1].

Cette industrie intéressante prend un développement remarquable. Les fabricants des trois groupes de Lyon, Nancy et Caussade s'efforcent d'échapper à l'intermédiaire de l'étranger. Peu à peu, ils achètent directement aux pays producteurs, réussissent à se débarrasser de l'Angleterre et de la Suisse, où le blanchiment des tresses est une grande industrie. C'est, en somme, une branche d'activité très vivante.

L'industrie textile tend à se développer, il y a d'importants tissages de coton et des fabriques de bonneterie. Mais elles ont moins d'importance que les ateliers consacrés aux arts libé-

---

1. J'ai trouvé peu de documents à Nancy même sur la chapellerie de paille, mais une étude intéressante, publiée par M. Coanet dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Bordeaux*, m'a permis de combler ces lacunes.

raux. La typographie possède à Nancy un de ses établissements les plus considérables, une des plus glorieuses maisons typographiques de France, cette imprimerie Berger-Levrault et Cie dont les presses ont tiré avec tant de soin et de goût les vingt-deux premiers volumes du *Voyage en France* et se préparent à tirer les derniers volumes de l'enquête que je poursuis sur notre pays.

Comme les autres industries nancéiennes, l'imprimerie Berger-Levrault est fille de l'Alsace, elle a quitté Strasbourg après la guerre et vint reprendre racine à Nancy, où elle s'est placée au premier rang parmi les maisons françaises, tant par le nombre d'ouvriers employés que par l'effort d'art accompli.

Cette installation, faite de toutes pièces, a permis de donner à l'établissement toute l'ampleur et toute la lumière réclamées par l'industrie moderne ; nous sommes loin ici des classiques imprimeries accrues au fur et à mesure des besoins, des bâtiments sombres, noirs et incommodes. L'imprimerie Berger-Levrault occupe un vaste emplacement sur les terrains qui formaient jadis la partie occidentale des glacis de l'ancienne citadelle, où elle a pu s'installer d'une façon digne de la réputation de cette grande maison, dont

les produits typographiques ont une réputation universelle et ancienne déjà, car son passé inspire le respect : elle fut fondée, en effet, en l'année 1675. Malgré l'émigration, c'est bien la vieille typographie strasbourgeoise; en quittant son berceau, elle amenait une grande partie de son personnel.

L'usine, l'imprimerie mérite ce nom, est admirablement aménagée; elle peut servir de modèle à bien des établissements industriels. Toute construite en rez-de-chaussée, sur une surface d'environ 8,000 mètres carrés, elle est orientée au nord pour l'éclairage, de façon à éviter la lutte contre les rayons directs du soleil. Les ateliers sont groupés parallèlement et communiquent entre eux dans l'ordre de la progression du travail; tous ils accèdent perpendiculairement aux bureaux, légèrement surélevés. Cette disposition permet d'observer commodément ce qui se passe dans les ateliers. Pas de poulies, ni de courroies visibles, la transmission des forces motrices est entièrement souterraine, ce qui offre la plus grande sécurité contre les accidents.

Toutes les ressources de l'industrie du livre sont réunies dans ce bel établissement : imprimerie typographique et lithographique avec ses trente presses mécaniques et ses nombreuses

presses à bras, fonderie de caractères et de musique mobile, ateliers de reliure, de gravure, de photogravure, de galvanoplastie, de réglure. Le personnel comprend au delà de 500 employés et ouvriers.

L'imprimerie Berger-Levrault est l'un des plus importants fournisseurs des grandes administrations gouvernementales; les registres et les imprimés qu'elle produit chaque année se chiffrent par millions. Quant à son rôle comme éditeur, il suffit de citer quelques-unes des principales publications qui ont popularisé son nom dans tous les milieux : l'*Annuaire de l'Armée*, ceux *de l'Infanterie* et *de l'Artillerie*, l'*Almanach National*, ce grand Annuaire officiel qui jadis s'appelait aussi tantôt *Almanach Royal*, tantôt *Almanach Impérial*, car il a plus de deux cents ans d'existence ; parmi les nombreux périodiques, on peut citer les *Revues d'administration, des Services Financiers, d'Artillerie, de Cavalerie, du Génie militaire*, les *Annales de la Science agronomique, etc.*; enfin ses vastes répertoires : *Dictionnaire de l'Administration, Dictionnaire des Finances, Dictionnaire militaire, Lexique géographique, Répertoire de Police, etc., etc.*, qui constituent de précieuses sources de renseignements. Le volumineux catalogue des pu-

blications de cette maison contient une quantité de noms illustres dans toutes les branches de la science, et il n'est aucun côté de la pensée humaine qui n'y soit représenté par nombre de beaux livres sortis des presses de cette imprimerie modèle.

Les arts de la chromotypographie et de la chromolithographie doivent aussi de remarquables productions à cet établissement dont la renommée est précisément fondée sur la perfection de sa main-d'œuvre et le soin qu'il met à se tenir constamment à la hauteur de toutes les innovations.

Si la typographie d'art a pu créer à Nancy un de ses foyers, une autre industrie artistique, celle de la céramique et de la ciselure sur verre, s'est révélée comme un éclatant réveil de la province. On le doit à un artiste éminent à qui la notoriété n'a pas fait déserter sa ville natale, M. Émile Gallé. Sous sa main le verre s'est assoupli en formes harmonieuses, en teintes exquises et étranges. En ce siècle d'imitations, de retour aux styles d'autrefois où quelques-uns voient de l'art alors qu'il s'agit simplement de copie servile, Gallé s'est affirmé créateur. Le mot de génie n'est pas de trop pour ce maître qui est resté fidèle à son ate-

lier où il s'enferme comme un bénédictin, sans cesse à la recherche de formes et de couleurs nouvelles. A l'Exposition de 1889, l'œuvre du grand artiste produisit une sensation profonde, heureusement rendue par le rapport de M. Victor de Luynes :

Tout est au complet chez lui. Il imprime à tout ce qu'il fait un cachet qui lui est propre, qu'il s'agisse de verrerie, de céramique, de décoration du bois, il invente et il transforme tout au gré de son caprice. L'objet le plus vulgaire lui sert de modèle, mais, en le copiant, il sait le modifier avec tant de bonheur et de talent, qu'il en fait un véritable objet d'art. Ses expositions sont renfermées dans des vitrines sortant de ses ateliers, et si heureusement conçues qu'on les regardait presque avec autant de plaisir que les chefs-d'œuvre qu'elles renfermaient.

La fabrication de M. Émile Gallé de Nancy se renferme dans la production de cristaux de vitrine et de luxe. Dans cette spécialité, il présente des compositions vitreuses destinées à donner à la matière des aspects précieux, des coloris tantôt troubles, incertains, ténébreux, dus à des combinaisons des métaux oxydés, fer, cuivre, nickel, manganèse, argent, thallium; tantôt, au contraire, puissants, dus au soufre, au cuivre, à l'or, à l'iridium; les tours de main employés par M. Gallé pour varier de mille manières ses colorations et leur arrangement dans la matière vitreuse sont : l'incorporation à chaud, le malaxage, le marbrage, la jaspure, l'interposition de véritables décors, le développement de gaz dans la masse, sous forme de bulles, de cavités à parois colorées; les irisations, les métallisations, les flambages dus à l'influence d'atmosphères oxydantes ou réductrices.

Ces opérations diverses ont pour but de ravir au profit du cristal les coloris des matières précieuses translucides, quartz enfumés, saphirs, améthyste, calcédoine, agate arborisée, jade, ambre, écaille, de lui attribuer la parure splendide des élytres de certains scarabées ou les légers reflets des ailes des névroptères délicats.

Souvent encore, la complication de certaines préparations associant dans le même cristal un grand nombre de nuances décèle une recherche d'aspects imprévus de gemmes artificielles, auxiliaires, dociles aux desseins préconçus de l'artiste.

En effet, une fois que le façonnage de ces pièces est terminé, une fois qu'elles ont été élaborées à grands frais par la gravure en camée, par l'entaille ou par l'émaillage et la peinture, l'on s'aperçoit aisément que toutes les préparations du verrier visaient au thème d'ornementation préconçue et un idéal presque toujours assez ambitieux.

Dans son atelier de Nancy le maître rappelle, par sa conscience, les grands artistes de la Renaissance. Il veut signer tout ce qui sort de chez lui, et n'entend apposer sa griffe que sur des œuvres impeccables. Aussi, dans son entourage, tremble-t-on en le voyant détruire des objets charmants, mais dans lesquels il ne retrouve pas sa pensée. Émaux, faïences, bois des îles incrustés dont les veines et les nœuds deviennent, par une puissance prestigieuse, des tableaux d'une grâce féerique et troublante, tout cela est brisé ou brûlé si le fini ne correspond pas à l'idéal entrevu. Aussi, malgré l'ardeur des collection-

neurs à se disputer les pièces sorties des ateliers nancéiens, Gallé est-il resté l'*artiste* dans toute la grandeur de ce mot. Parfois il est une année sans sortir de son laboratoire, sans venir à Paris, dédaigneux des honneurs et de la richesse. On a fait de lui un officier de la Légion d'honneur ; ses émaux et ses camées ornent nos musées à Sèvres, au Luxembourg, au Conservatoire des Arts et Métiers, mais qui donc, dans le grand public, connaît ce prestigieux ouvrier, céramiste, verrier, ciseleur, graveur incomparable qui a su donner au bois travaillé par lui la couleur, la lumière, la profondeur des lointains ?

A Paris, dans son magasin de la rue Richer, on peut admirer la puissance féconde de Gallé. A côté de la production courante de ses ateliers, remarquable déjà, on voit les merveilles où, selon l'expression de M. de Luynes, le créateur « a su réaliser des nuances, des profondeurs, des colorations pour ainsi dire tragiques qui en font non seulement un objet de savant métier (de verrier), mais des œuvres de la pensée ».

Fleurs, oiseaux, feuillages, insectes, animaux étranges de la mer sont rendus dans ces cristaux et ces bois incrustés avec une intensité inexprimable de vie et de coloris. Jusque dans l'armature des vitrines destinées à enfermer ces choses

précieuses, dans les lignes des petits meubles de salon ou d'ameublement, il y a une recherche constante de l'inédit et du rêve : Gallé a rendu avec un rare bonheur tout ce que pouvait évoquer une imagination de poète à la recherche de la beauté.

Hélas ! Gallé reste isolé. Il n'a pu créer autour de lui une de ces grandes écoles d'art qui sont la gloire d'une cité. Certes, il y a, en Lorraine, nombre d'ateliers où l'on produit de belles œuvres, mais c'est un peu de l'industrie.

Pourtant le maître pourrait devenir le chef d'une école ; il n'est pas seulement l'artiste inspiré, c'est aussi un penseur, un économiste à idées larges. La déposition qu'il envoyait à la commission d'enquête sur les industries d'art en 1883 est un véritable programme d'enseignement artistique et commercial. Il est impossible qu'un homme ainsi doué n'ait pu répandre autour de lui un peu de cette sève bouillonnante, d'autres viendront sans doute qui suivront la trace, comme Émile Gallé a su marcher dans la voie ouverte par son père, céramiste de talent, qui, à quatre-vingts ans, est encore plein d'ardeur.

L'horticulture est aussi une industrie glorieuse pour Nancy. Ses jardiniers ont mérité d'être pla-

cés au premier rang. Des établissements spéciaux de la grande cité lorraine sortent chaque année des fleurs qui ont la faveur du public. Les glaïeuls de Lemoine, par exemple, ont une réputation européenne. Pour M. Baltet, « la tranformation du glaïeul commun en glaïeul à macule ou à grande fleur est un « triomphe » de la floriculture moderne. M. Lemoine n'a pas porté seulement ses efforts sur cette hampe somptueuse, grâce à lui, bien d'autres fleurs plus modestes ont acquis des formes et des nuances nouvelles.

Telles sont les branches d'activité qui valent à Nancy une nombreuse population ouvrière et portent au loin le renom de la ville. Faut-il signaler encore les macarons, dont la réputation est immense dans l'Est ? A Nancy, on ne croit pas volontiers que des macarons puissent se fabriquer ailleurs. Les concurrentes, Saint-Émilion et Montmorillon, ont, il est vrai, le même amour-propre. Si dans l'Entre-Deux-Mers, ces pâtisseries d'amandes sont préparées par les doigts fuselés des religieuses, si Montmorillon a les sœurs Chartier, Nancy se targuerait d'avoir l'origine du nom et de la chose : ses friandises sont pétries par les sœurs Macaron.

On voit combien est variée l'industrie de la

métropole de l'Est. La Fortune, qui lui donna les minerais de fer, lui a épargné la construction dans ses murs des noircissantes usines métallurgiques. Mais, tout autour, flambent les hauts fourneaux et se meuvent les laminoirs. Jarville, Champigneulles, Frouard, Pompey, Pont-Saint-Vincent, sont devenus des villes industrielles, faubourgs de la grande cité. En 1898, le plateau de Haye et les gisements voisins ont livré 1,672,600 tonnes de minerai, dont 240,447 tonnes seulement sont allées hors du département. La valeur de ces minerais est évaluée à 3 fr. 60 c. la tonne; 2,028 ouvriers dans les mines, 393 à l'extérieur ont été employés à l'extraction.

Les usines métallurgiques ne s'étant pas groupées sur un point unique, comme cela a lieu, par exemple, vers Denain et Valenciennes[1], n'ont pas trop enlaidi le paysage. D'ailleurs les hauts fourneaux modernes, avec leurs amples installations, leurs hautes tours, les grands halls, ont une beauté particulière. Si les amas de scories n'étaient là pour souiller les fraîches campagnes, Nancy ne devrait pas regretter cet envahissement de ses vallées. Mais les fonderies répandent leurs laitiers sur de vastes surfaces. Le terrain étant

1. 20e série du *Voyage en France*.

cher autour de la ville, on s'efforce d'élever les amas en hauteur. De gigantesques pylônes de charpente, surmontés d'une logette, sont en communication avec l'usine par un chemin de fer aérien, les wagonnets pleins de cendres et de laitiers montent au sommet, sont culbutés et redescendent. Il se forme ainsi, vers Jarville, des pics aigus dont la constitution bizarre sera une énigme pour les géologues de l'avenir.

Malgré ces usines jetant la fumée à grands flots, la vallée de la Meurthe, au-dessous de Nancy, entre le plateau de Haye perforé par les mineurs et le plateau de Malzéville, théâtre des manœuvres de la garnison, reste charmante. Champigneulles, où les établissements sont vastes, est un site aimable. Les collines bien découpées, la rivière claire, le village de Bouxières-aux-Dames couvrant avec grâce un verdoyant promontoire, laissent une impression heureuse au voyageur qui passe à toute vitesse vers le confluent de la Meurthe et de la Moselle.

VIII

LE VERMOIS ET LE SAULNOIS

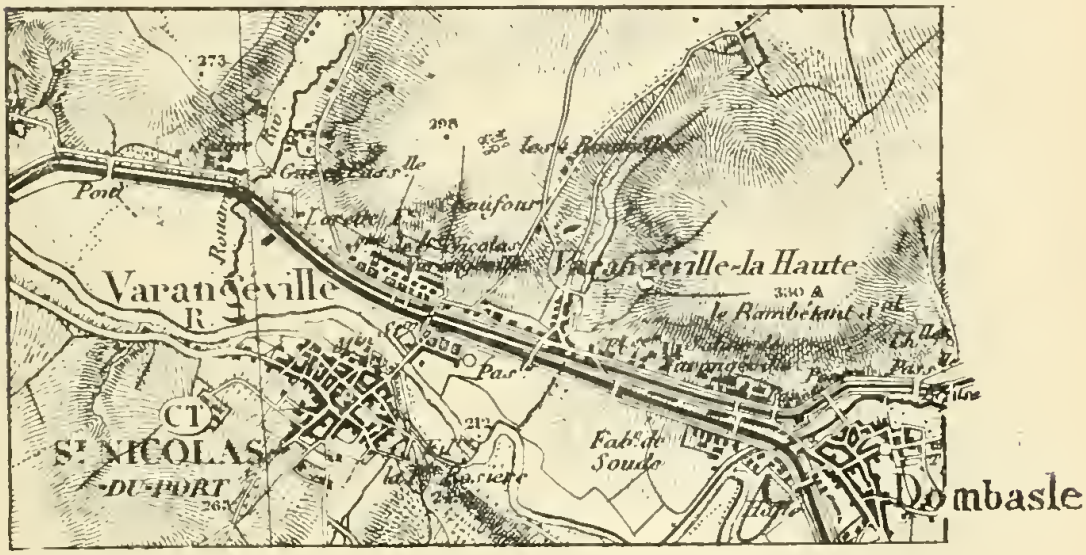
Le pays du sel. — Le Vermois. — Varangéville et Saint-Nicolas-du-Port. — En Saulnois. — Dombasle. — Rosières-aux-Salines. — Les salines de Meurthe-et-Moselle. — La fabrication de la soude. — Lunéville. — La vallée du Sanon. — Le mont d'Amance.

Amance. Septembre.

Quand on a dépassé les dernières usines métallurgiques de Nancy, en remontant la Meurthe, on ne tarde pas à découvrir d'autres cheminées géantes, de vastes bâtiments enfumés, des constructions singulières de planches et de madriers, semblables à des pyramides, des voies ferrées aériennes courant à travers la vallée et sur les lignes onduleuses d'un plateau. Le chemin de fer est incessamment parcouru par des trains, car c'est le tronc commun pour deux lignes importantes allant l'une à Strasbourg, l'autre à Bâle. Sur le canal se suivent de longues files de chalands, les bateaux sont réunis en véritables flottes dans les ports. Les collines, encore hautes, n'ont

plus les lignes hardies du plateau de Haye et de la contrée de Mousson et de Nomeny, les formes sont molles, les perspectives fuyantes et lourdes. On a quitté le pays du fer pour la région du sel.

Quand le ciel n'est pas trop brumeux, lorsque les fumées et les vapeurs des salines et des soudières ne pèsent pas trop lourdement sur le pay-



sage, on a cependant un panorama vaste et saisissant, si l'on monte au-dessus du confluent de la Meurthe et du Sanon. Là se dresse, très raide, une colline que la carte de l'état-major appelle le Rambétant, couronnée par un plateau dont la partie culminante est à 330 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au pied s'étend la petite ville de Dombasle, entourée des puissants établissements où les eaux salées sont traitées pour fournir

la soude. Ce centre industriel est relié à Varangéville et à Saint-Nicolas-du-Port par des rues ouvrières faisant des trois communes une cité unique, peuplée de près de 14,000 âmes[1]. Saint-Nicolas, séparé des quartiers noirs par le large ruban de la Meurthe et dominé par les tours élancées et la toiture d'une des belles églises de Lorraine, s'élevant très haut au-dessus de la cité, est comme la capitale d'un pays bien à part. Dans ce bassin de la Meurthe et cette vallée du Sanon où les villages se pressent, aucun autre centre n'a autant de majesté. Au cœur de l'ample panorama, Rosières-aux-Salines s'étale entre les replis de la Meurthe ; plus loin, Blainville-sur-l'Eau semble garder le couloir d'où la grande rivière vosgienne débouche.

Au-dessus de Saint-Nicolas, les hauteurs forment comme un isthme entre la Meurthe et la Moselle. Région contrastant fort avec le plateau de Haye qui dresse au loin sa calotte de bois portée sur des pentes de vignes. Aussi ce lambeau de terre lorraine a-t-il un nom particulier dans le langage local : le Vermois. Au contraire, la vallée doit à ses salines le nom de Saulnois, qui s'étend encore à tout le cours du Sanon et

1. Saint-Nicolas, 5,940 ; Varangéville, 2,390 ; Dombasle, 5,206.

plus particulièrement au bassin supérieur de la Seille devenue allemande, non moins riche en sel que les bords de la Meurthe.

Le Saulnois a pour capitale la ville, hélas ! annexée, de Château-Salins. Le Vermois a conservé son unité en formant le canton de Saint-Nicolas-du-Port. Dans son intimité, le pays a plus de grâce qu'on ne lui en accorderait en le voyant de la hauteur lointaine du Rambétant. Assez banal près des deux villages qui perpétuent son nom : Ville-en-Vermois et Manoncourt-en-Vermois, il devient pittoresque vers la ligne de faîte de Burthécourt, aux abords de Bayon. Les villages s'abritent au sein de vallons, sous des croupes semées de bouquets de bois. De l'arête terminale on plonge au sud sur la Moselle, au nord sur la Meurthe.

Saint-Nicolas-du-Port est pour le Vermois le centre d'attraction. La population agricole trouve des débouchés à ses produits dans la population ouvrière des faubourgs saliniers. La gare, située à Varangéville, est utilisée pour les relations du Vermois avec Nancy. Varangéville est un grand village sur route, entouré de salines. Un pont franchit un bras de la Meurthe et donne accès dans une île, un autre pont mène à Saint-Nicolas, ville assez triste, sans animation, aux petites

maisons laissant plus de majesté encore à l'admirable église qui surgit au cœur de la somnolente cité. Les voûtes, d'une rare hardiesse, sont soutenues par de belles colonnes cannelées ou torses s'épanouissant en un faisceau de nervures.

Dans une crypte où l'œil s'accoutume peu à peu à la demi-obscurité, s'abrite une des belles œuvres du grand sculpteur lorrain Ligier Richier. Un petit musée, créé en 1893, renferme de remarquables reliquaires.

L'église de Saint-Nicolas est un lieu de pèlerinage, très fréquenté depuis longtemps, puisque Jeanne d'Arc y vint en 1429. Le souvenir de cette visite est rappelé, sur une place publique, par une statue donnée à la ville de Saint-Nicolas. Le donateur, M. John Mackay, a fait ce cadeau « en souvenir de son fils William ».

Varangéville, Dombasle surtout, contrastent avec Saint-Nicolas. L'animation y est grande, activité toute industrielle d'ailleurs. Des deux communes, Dombasle est la plus importante ; simple hameau, au commencement du siècle, elle est devenue une ville véritable ; quelques parties sont élégantes. Mais les principaux quartiers sont les cités ouvrières et, surtout, l'énorme usine de la Compagnie Solvay avec ses annexes, bureaux, économat, écoles vastes et aérées.

Si Dombasle est le centre qui doit le plus au sel pour son développement, ce n'est pas un producteur de sel comestible, les usines y sont consacrées uniquement à la production de la soude. Celle-ci est également obtenue aux salines de Varangéville, de Rosières et de Laneuveville-devant-Nancy, aux portes de la grande ville. Nancy, en effet, est assise sur le gisement salin. Celui-ci, dans sa partie exploitée, s'étend à l'est jusqu'à la jonction des chemins de fer de Strasbourg et d'Épinal. Dans la vallée du Sanon, l'exploitation atteint Einville-au-Jard. Plus au nord, la vallée de la Seille est fort riche aussi, mais toutes les salines nous ont été enlevées.

22 concessions, dont 17 sont exploitées, se partagent les salines de Meurthe-et-Moselle. Sauf trois qui extraient le sel en roche par des galeries, toutes transforment la couche de sel gemme en eau salée au moyen de puits dans lesquels on envoie de l'eau ; celle-ci se sature de sel, quand le degré de saturation est suffisant, on pompe le liquide qui est ensuite évaporé ou traité chimiquement dans les soudières. A la longue, la dissolution du sel produit de grandes poches souterraines; ces cavités ont amené des effondrements, quelques-uns très graves.

Les installations n'ont rien de particulièrement

curieux, par contre, les mines *sèches* — à Varangéville — sont une des choses intéressantes du monde souterrain. Je n'ai pu les visiter, mais M. Durand, professeur à l'École supérieure de Nancy, qui a publié une notice sur les grandes industries minérales de Lorraine[1], les décrit ainsi :

« Les galeries taillées dans le sel sont parfaitement sèches. Elle sont numérotées et disposées comme les rues d'une ville. Elles ont $4^{m},70$ de hauteur et 10 mètres de longueur. » Des piliers épais de 10 mètres soutiennent le toit, leur volume représente le quart de la masse, mais la perte est moins grande que ne le seraient les frais de boisage.

En 1898, le sel raffiné, produit par les eaux de saturation, a atteint un poids de 134,557 tonnes, les eaux traitées par les soudières ont donné 156,051 tonnes de carbonate de chaux. Pour le sel gemme extrait en roche, la quantité s'est élevée à 102,498 tonnes. En bloc, ce sel vaut 5 fr. 50 ; égrugé, son prix est de 6 fr. 50.

Ces chiffres pourraient faire supposer un énorme personnel. Il n'en est rien. 35 ou 40 ouvriers suffisent pour conduire les pompes d'ali-

1. Nancy, imprimerie Nicolle.

mentation ; sur plusieurs points l'électricité remplace les hommes. Quant aux mines proprement dites, elles emploient 146 mineurs à l'intérieur, 69 manœuvres au dehors[1]. La véritable armée du travail est donc consacrée à produire la soude et ses dérivés. A Dombasle, seulement, on compte plus de 2,000 ouvriers.

L'eau salée destinée à la production du sel est envoyée en de vastes bassins où a lieu la clarification au moyen de la chaux. Après cette opération, elle est soumise à l'évaporation dans de grands bacs où se forment les cristaux de sel. Quant à la soude, elle est d'une préparation plus compliquée, c'est de la chimie et non la patriarcale préparation du sel alimentaire.

Il est probable que toute la région repose sur le gisement de sel, mais l'extraction s'est bornée à la vallée du Sanon et à la partie des rives de la Meurthe comprise entre Nancy et Rosières-aux-Salines. La jolie cité de Lunéville, Versailles du bon roi Stanislas, a dédaigné cette fortune. Sa garnison, ses ateliers de broderies, de petites industries élégantes et faciles avaient jusqu'ici suffi à son activité. Cependant la voici entraînée

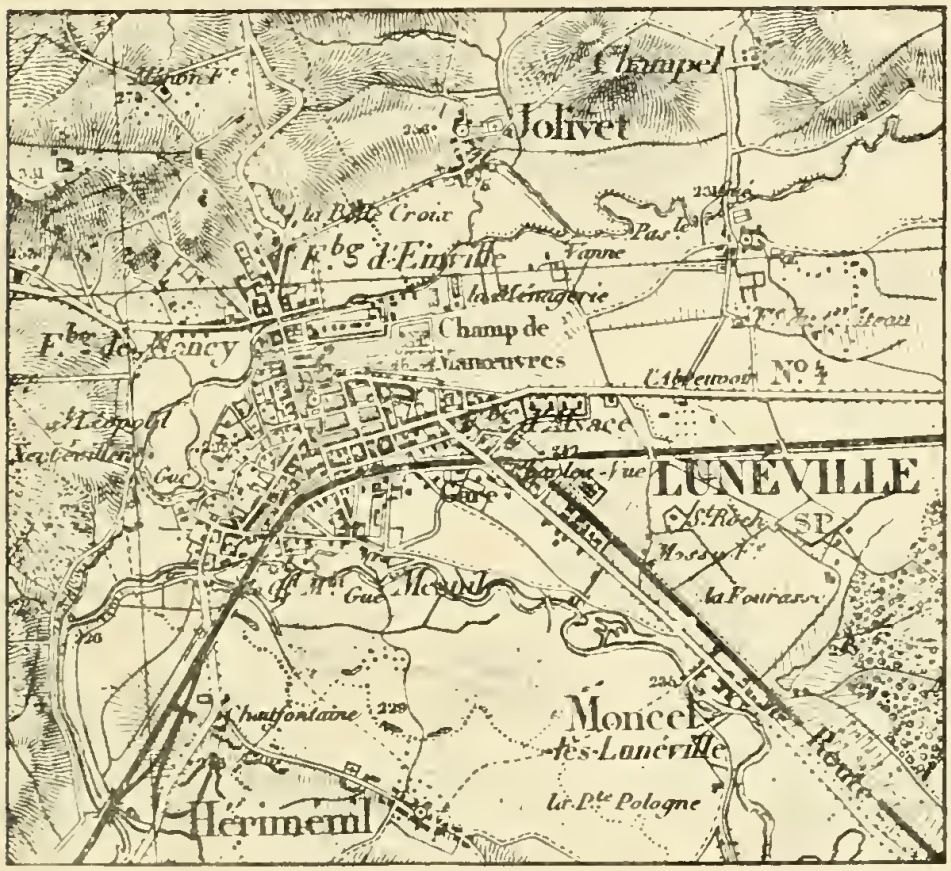
1. Tous ces chiffres sont empruntés au rapport de M. l'ingénieur en chef des mines, établi pour le Conseil général.

à son tour vers l'industrie, de grandes usines s'élèvent à ses portes, et des faubourgs naissent au confluent de la Vezouse et de la Meurthe, ils franchiront bientôt cette dernière rivière comme ils ont traversé la Vezouse.

La population a doublé depuis le commencement du siècle; elle dépasse actuellement 22,000 âmes. Il est vrai que la garnison a été fort accrue après les événements de 1870-1871, mais elle n'atteint pas tout à fait 5,000 hommes, ce qui laisse plus de 17,000 habitants pour la population civile. Des ateliers de construction devenus considérables depuis la guerre et fort accrus pendant ces dernières années pour la fabrication des cycles et des automobiles, la faïencerie d'art, la chapellerie de paille, ont attiré une forte partie de la population nouvelle.

La charmante ville n'a pas subi grande transformation en recevant les immigrants. Les rues régulières tracées par les ingénieurs du duc Léopold et du roi Stanislas ont gardé leur caractère d'aristocratique élégance. Mais le château superbe où les princes lorrains tenaient leur cour est devenu une caserne de cavalerie. Les jardins merveilleux des souverains ont été conservés; ils donnent aux habitants une promenade digne d'une métropole.

Les habitations édifiées au siècle dernier révèlent l'opulence de la ville sous ses derniers ducs. Le granit rouge des Vosges, qui semble si peu se prêter aux sculptures délicates, s'est assoupli



au goût très fleuri du temps de la splendeur. Les assises rouges, dorées ou blanches s'harmonisent à merveille aux lignes architectoniques. L'église Saint-Jacques, par la richesse de son plan et de son style, est digne de ce cadre.

Dans la cour majestueuse du château est la statue équestre du général Lasalle. Le superbe

cavalier de l'Empire, le héros de tant d'épiques prouesses, a grande allure, peut-être même trop théâtrale, mais ce défaut s'excuse : la frontière est si proche ! Les dragons et les cuirassiers qui habitent le château doivent trouver fort naturelle l'attitude de l'ardent sabreur.

Sur la rive droite de la Vezouse, large mais peu profonde rivière, est une autre statue, celle de l'abbé Grégoire. Le fameux conventionnel est plus vrai dans son geste que le cavalier dont le séparent seulement quelques centaines de pas.

La garnison : quatre régiments de cavalerie, deux batteries d'artillerie, un bataillon de chasseurs, donne de l'animation à la coquette cité, trop ample pour le nombre de ses habitants. Ici réside le général commandant la célèbre division de cavalerie, qui est pour cette arme ce qu'est la division de Nancy pour l'infanterie. Les chefs les plus en vue ont passé par ce commandement qui demande de si grandes qualités d'énergie et de vigilance. Les escadrons de Lunéville ont la glorieuse et périlleuse mission de garder la frontière contre les premières atteintes. Ils n'ont pour s'appuyer que le fort de Manonviller, forteresse isolée ; ses casemates bétonnées et ses coupoles d'acier dominent le chemin de fer de

Strasbourg et commandent les campagnes ondulées au milieu desquelles passe la frontière nouvelle.

Une longue route dont les anciennes pentes trop raides ont été rachetées par des lacets, conduit de Lunéville au cœur du Saulnois par Einville-au-Jard, gros bourg assis entre le canal de la Marne au Rhin et le Sanon. Là sont les premières salines de l'étroite et profonde vallée; d'autres, en aval, sont creusées à Maixe, Créval et Sommerviller. Au nord s'étend une région de larges croupes aux pentes nues, boisées au sommet, faite, semble-t-il, pour de sanglantes batailles. Le paysage est assez banal, mais lorsqu'on a atteint la petite rivière d'Amezule, venue de la frontière, apparaît une série de petits *monts* isolés; leur hauteur au-dessus de l'Ameluze et de la Seille atteint 200 mètres. Les sommets sont donc à plus de 400 mètres d'altitude.

Au printemps et en été, ces « monts » offrent de riants paysages. Les pentes couvertes de vignes, de moissons, de bosquets de chênes et de vergers sont d'un charme pénétrant. Le grand mont d'Amance, portant en écharpe son bourg féodal, est un des plus beaux décors de toute la

Lorraine. Au delà, par les cols, on aperçoit d'autres collines hardies : le mont Saint-Jean, le mont Toulon, le plateau de Faulx. Cela repose le regard qui s'est étendu sur les molles inflexions des hauteurs du Vermois et des abords de Lunéville.

IX

LE XAINTOIS

De Nancy à la Moselle. — Pont-Saint-Vincent. — Au bord du Madon. — Haroué. — La brasserie de Tantonville. — Vézelise. — La montagne de Vaudémont. — Le val d'Arol. — Le Xaintois vers Neufchâteau.

Châtenois. Mai.

La falaise orientale du plateau de Haye, fermant l'isthme d'entre la Meurthe et la Moselle, est la gaîté de la banlieue nancéienne. Au creux des vallons, de beaux villages s'épanouissent, rappelant un peu, par les vignobles amoureusement soignés, les villages de la montagne de Reims[1]. La vigne joue un rôle capital dans l'existence ; parmi les enseignes je relève fréquemment celle-ci : *X..., indicateur des vins.*

En approchant de la Moselle, l'espace occupé par les rangées de ceps est moins étendu, l'industrie apparaît de nouveau, les côtes de la Haye sont perforées par les mines de fer, exploi-

1. 20e série du *Voyage en France.*

tation considérable déjà, mais entravée par des raisons stratégiques que l'on s'efforce de réfuter. Pont-Saint-Vincent, où des voies conduisent les produits de l'extraction, est, avec Neuves-Maisons, une ville double, peuplée de plus de 3,500 habitants[1]. A Neuves-Maisons sont les importantes forges de la Haute-Moselle, là aboutit le chemin de fer industriel des mines de Chavigny qui alimente les hauts fourneaux; il déverse une partie de l'extraction dans les wagons de la Compagnie de l'Est et les chalands de la Moselle canalisée et des canaux.

Pont-Saint-Vincent, resserré entre la Moselle, le Madon et les roides pentes vignobles de la roche Sainte-Barbe, creusée elle aussi de mines, n'offre pas assez d'espace à l'industrie, c'est pourquoi Neuves-Maisons devient le centre ouvrier. Cependant la petite ville renferme une intéressante usine, fabrique de billes d'enfants analogue à celles d'Arsonval (Aube) et de la forêt de Saou (Drôme)[2].

Le site se prête à merveille à la création d'une ville populeuse; mais Pont-Saint-Vincent était trop voisin de Nancy pour espérer jadis l'avenir

1. Pont-Saint-Vincent, 2,123; Neuves-Maisons, 1,456.

2. Voyez la description des fabriques de billes dans la 21e série du *Voyage en France*, pages 109 et suivantes.

qui semble se dessiner. Les événements de 1870 ont complété l'œuvre de la nature. En même temps que cette entrée de l'étroit couloir de la Moselle vers le bassin de Toul devenait une puissante porte gardée par un fort et des batteries, le petit chemin de fer d'intérêt local de Nancy au pays du Xaintois, vers Vézelise, se transformait en grande ligne stratégique, jusqu'à Mirecourt, par où se font les communications rapides de la Lorraine avec Lyon[1]. Puis, pour doubler les relations de Toul et de Nancy et mettre la grande forteresse en rapport avec Mirecourt et Épinal, on a construit un chemin de fer de Toul à Pont-Saint-Vincent, courant au fond du couloir, sur la rive droite de la rivière. Sur le même parcours, le canal de l'Est transformait la Moselle en large voie navigable et en obstacle militaire. Un embranchement du canal coupant l'isthme de la Haye et long de 10 kilomètres reliait Pont-Saint-Vincent à Nancy, c'est-à-dire la Moselle, vers Messein, à la Meurthe, vers Laneuveville. Cette jonction joue également un rôle militaire, elle est comme le fossé de la forteresse naturelle du plateau de Haye.

---

1. Cette voie ferrée est parcourue par les trains reliant Nancy à Mirecourt, Vittel, Contrexéville, Chalindrey et Dijon.

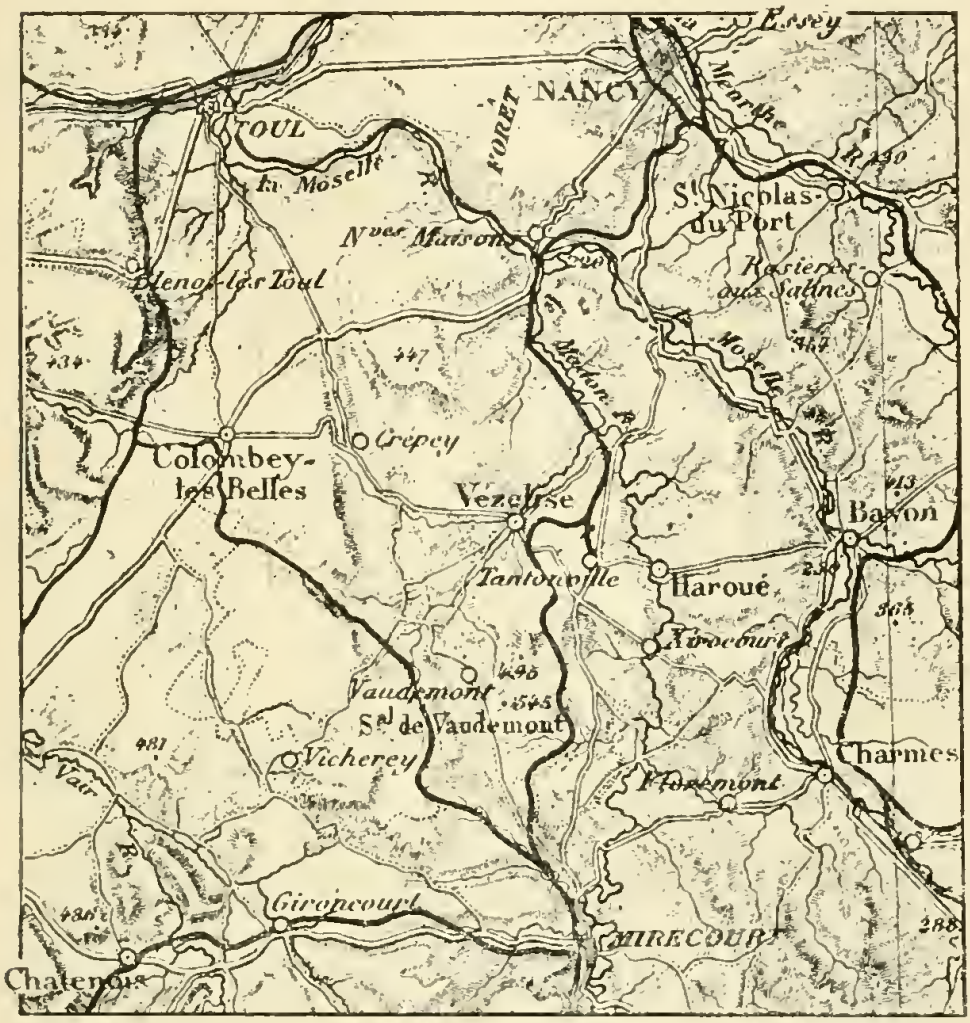
Ce nœud de chemins de fer et de voies navigables offre donc d'immenses avantages économiques, c'est pourquoi l'on peut prédire à Pont-Saint-Vincent un développement constant, en rapport avec celui des gisements de fer qui l'entourent. L'industrie, hélas! embrumera alors ces campagnes riantes, ces pentes couvertes de vignes et ces roches hardies.

Plus banale mais gracieuse encore est la vallée du Madon. La rivière, étroite et tranquille, coule entre des coteaux bas revêtus d'un manteau de ceps vigoureux. Un instant, à Xeuilley, des fumées couvrent le paysage; elles s'élèvent de vastes fours à chaux où 150 ouvriers sont employés. A mesure qu'on remonte le Madon, il semble s'enfoncer plus profondément. La rivière a patiemment creusé son lit en décrivant des replis incessants. Ce plateau aux roches et terres friables est sillonné d'une infinité de ravins ou de vaux parcourus par des rupts, ruisselets insignifiants quand ils ne sont pas à sec. Peu de villages sur leur cours, les centres d'habitation

---

1. Mouvement des ports de Pont-Saint-Vincent en 1898 : Pont-Saint-Vincent, 17,939 tonnes ; Neuves-Maisons (usines), 180,099 ; Neuves-Maisons (transbordement), 12,120 ; Messein, 97,653.

ont préféré les hauteurs ou la tête même des ravins. Le Madon lui-même, malgré l'abondance relative de ses eaux, allant de rapides en fosses profondes, a peu d'habitants sur ses rives. Le



Échelle au 1/600,000e.

bourg le plus considérable, constitué par la réunion des deux communes jumelles de Ceintrey et de Voinémont, a 850 âmes à peine; Haroué, chef-lieu du canton formé par cette partie du

val, est un pauvre bourg n'ayant pas 450 habitants de population municipale, 600 avec les fillettes d'un orphelinat agricole. Menu est le village, qui se hausse pourtant à certains aspects de cité, menu surtout par comparaison avec le vaste et beau château des ducs de Beauvau, princes de Craon et du Saint-Empire. Œuvre grandiose de l'architecte Boffrand, édifiée sur l'emplacement du castel féodal où naquit le maréchal de Bassompierre, aujourd'hui inhabitée, cette princière demeure évoque tristement les heures de splendeur rappelées avec tant de charme par M. Émile Badel dans ses excursions autour de Nancy[1].

Riante est la fissure du Madon, mais monotone serait le plateau où elle se creuse sans les lignes superbes des petits monts sur lesquels se dresse l'historique cité de Vaudémont. Vallée tranquille et plaine ondulée, hautes collines isolées semblables à des montagnes constituent une région bien à part dans le pays lorrain : le Xaintois ou Saintois dont Vaudémont était la capitale.

Aujourd'hui ce rang reviendrait à la petite cité de Vézelise, si l'industrie ne donnait l'influence

1. *A travers la Lorraine.* Crépin-Leblond, éditeur, à Nancy.

au hameau de Tantonville, devenu, comme par un coup de baguette, une cité vivante et aimable. Rien ne la faisait prévoir; sur cette croupe battue des vents on ne trouve aucune fontaine, le sol est nu et pourtant une usine nécessitant des flots d'eau pure et une fraîcheur constante est la fée qui a fait naître ces avenues plantées d'arbres, ces jolis cottages, ces maisons élégantes, ces édifices publics, hôtel de ville et écoles dignes d'une ville plus populeuse. Cette manufacture est une brasserie, la plus grande de France, peut-être. La masse de ses bâtiments, leur étendue, la colonnade des cheminées fumantes font oublier le bourg, celui-ci est comme l'humble satellite de l'énorme organisme.

En 1839, quand les frères Tourtel créaient la brasserie destinée à alimenter les bourgades du Xaintois, nul n'aurait pu prédire les développements atteints de nos jours. On produisait bon an mal an 1,500 hectolitres et l'idée d'envoyer de la bière à Nancy devait paraître une ambition irréalisable, si même on y pensait. Actuellement la production se chiffre par cent mille hectolitres, des locomotives viennent dans un hall immense chercher des wagons-glacières peints en blanc ui portent sur leurs flancs le nom de la gigan-

tesque brasserie ; courant sur tous les rails du réseau français, ils iront porter le nom de la bourgade jadis ignorée.

Gracieusement accueilli par MM. Tourtel et guidé par un ancien élève de Pasteur, M. Grenet, placé à la tête de la fabrication, j'ai pu parcourir l'usine de Tantonville dans toutes ses parties, un peu rapidement peut-être, car j'étais pressé par l'heure, mais j'en rapporte l'impression d'une chose admirablement ordonnée, conçue sur les données les plus rigoureusement scientifiques. Voici le laboratoire où, dans vingt-cinq pièces, les matières premières et la bière à ses différents états sont sans cesse étudiées ; le chef de la fabrication met sa coquetterie et son orgueil au fonctionnement de ce service unique peut-être dans l'industrie française, inspiré par les leçons de Pasteur qui vint à Tantonville procéder aux études spéciales grâce auxquelles la fabrication de la bière a pu entrer dans des voies nouvelles et fécondes.

Là sont étudiées et analysées les eaux amenées à grands frais des entrailles du sol. Pour la colossale usine, les puits, suffisants jadis, seraient d'un secours insignifiant ; on a dû aller au loin capter des sources et les refouler sur le plateau, il a fallu chercher sous le sol, dans la

roche, une nappe vive qui, s'échappant par d'innombrables fissures, alimente des réservoirs où puisent les machines. Pour les chaudières, pour les usages communs l'eau du Madon, relevée par des pompes qu'actionnent des turbines, puis filtrée, arrive à son tour à Tantonville. Il faut 600 chevaux-vapeur, dont 496 consacrés à la force motrice, pour donner la vie à l'établissement. La glace est obtenue sur place par les procédés les plus récents ou recueillie sur les vastes étangs-glacières.

Les ateliers consacrés au maltage et au brassage, les caves destinées à la fermentation, les halls où se fait le soutirage sont remarquables surtout par leur étendue et leur exquise propreté. On devine que la chasse aux microbes malfaisants et aux fermentations malsaines est l'œuvre de tous les instants. A ce point de vue, Tantonville a accompli une œuvre énorme ; elle s'enorgueillit avec raison d'avoir atteint une somme de progrès que les Allemands eux-mêmes n'ont point acquise encore.

Je ne saurais entrer dans tous les détails de cette industrie. Ce qui m'a le plus frappé, c'est qu'une brasserie française ait fait naître autour d'elle une véritable ville dotée de ressources hygiéniques, inconnues de centres autrement po-

puleux. L'eau abonde, des égouts circulent dans toutes les rues, des bains sont ouverts aux habitants. Dans cette heureuse création de l'industrie, on ne paie ni le médecin, ni le pharmacien ; l'école est gratuite jusque dans la fourniture des objets scolaires. Il y a là une œuvre sociale vraiment remarquable et digne d'être louée.

Si Tantonville, placée au centre des plateaux, s'aperçoit de toutes parts, grâce à ses hautes cheminées et aux vastes constructions industrielles couvrant près de trois hectares, Vézelise, la ville principale du Xaintois, se dissimule au regard. Sans la flèche de son église pointant au-dessus du sol, on ne la devinerait point au passage. La mignonne cité est comme enfouie dans l'étroit vallon où la pauvre riviérette du Brénon roule ses eaux rares. Mais le site est charmant, aux flancs des collines la vigne et le houblon voisinent fraternellement. L'une, tapissant le sol de ses rangées régulières de ceps; l'autre, s'élevant avec grâce sur les hautes perches. La ville est digne du cadre, elle a toute la grâce vieillotte des bourgades que les ducs de Lorraine se plurent à embellir. Quelques belles maisons, un palais de justice, construit sous le principat de Charles III, de vieilles et pitto-

resques halles, une vénérable *maison de ville,* rendent intéressantes ces places exiguës, ces rues étroites et sinueuses aux brusques replis. Les bords de la rivière complètent ce paysage citadin si bien abrité des vents au fond des couloirs du Brénon et du ruisseau d'Ubry.

Jadis enrichie par la culture du houblon, Vézelise est en décroissance ; les cônes parfumés de la belle liane sont tombés à un prix tel, que la culture n'en est pas assez rémunératrice ; la broderie elle-même n'occupe plus autant de mains féminines. Cet abandon de l'industrie imprime un soupçon de mélancolie à la gentille villette.

Des abords de l'église, où la Renaissance a laissé des splendeurs, la route de Vaucouleurs s'élève sur le plateau du Xaintois, en vue d'un des beaux paysages de Lorraine, un de ceux qui m'ont le plus frappé dans mes courses à travers l'intéressante province.

« C'est comme un raccourci de la Lorraine entière, écrivais-je il y a quelques années : au milieu de l'immense plateau surgissent de longues falaises couronnées de bois, des pics, des dômes, des ballons, des crêtes isolées, témoins de quelque prodigieux cataclysme dans lequel un déluge a dû balayer la plaine immense et modeler ces petits monts. De Colombey-les-Belles, on

voit les lignes régulières des hauteurs de Blénod que couvrent les forts de Toul; de l'autre côté de la forêt, ce ne sont plus que mamelons arrondis ou montagnes isolées. La superbe montagne de Vaudémont est au centre du paysage, fort décorative avec sa statue miraculeuse de la Vierge à la pointe de Sion, et sa tour romaine dite de Brunehaut à la pointe de Vaudémont. Dès qu'on a atteint Crépey, apparaissent les lignes heureuses de ces hauteurs, précédées comme d'une avenue par de hautes croupes, dont deux fort caractéristiques de forme : au-dessus de Crépey une montagne circulaire au sommet aplati, dessinant la forme d'un cœur, aux flancs couverts de chaumes à la base, de vignes plus haut; à trois kilomètres au delà, un piton fauve, isolé, haut de 430 mètres, tout jaune à la ceinture et curieusement coiffé de travers par une futaie. C'est le mont d'Anon faisant face à des collines plus rigides de forme qui portent la forêt de Saint-Amond[1]. »

La montagne de Vaudémont est pour la Lorraine comme une colline sainte, non seulement parce que la chapelle de Sion attire les pèlerins,

1. Ardouin-Dumazet, *L'Armée et la flotte en 1895*. Librairie Berger-Levrault et Cie.

mais surtout parce que le village de Vaudémont, si triomphalement féodal, donna son nom à une puissante famille, qui joua un rôle prépondérant dans l'histoire du petit État. Ce hameau a gardé encore l'aspect d'une cité forte, mais la vie s'en est retirée, il n'y a pas 300 âmes dans les murs qui dominent de haut la plaine.

Des abords de Vaudémont, surtout de la pointe méridionale de la petite montagne, la vue est immense, on découvre la Lorraine presque entière. Tout autour, les plateaux hérissés de buttes et de collines, les plaines mamelonnées couvertes de houblonnières, striées de ravins, marquetées d'innombrables villages aux toits rouges qui constituent le Xaintois. Paysage à la fois grandiose et placide qu'agrandit parfois, dans les belles journées, la ligne bleue des Vosges fermant l'horizon.

Cette région vit naître la Lorraine politique. En Xaintois résidait Gérard d'Alsace, le premier duc, mais à peine trouve-t-on des traces du château où la jeune monarchie s'abritait. Cette partie du petit pays s'étend de Mirecourt aux abords de Neufchâteau; elle n'a point le caractère de majesté donné à la contrée de Vézelise par les monts de Vaudémont, mais elle a plus de grâce. Le val d'Arol, rempli de villages, est une succes-

sion de sites heureux. Dans un vallon adjacent, où remonte le chemin de fer de Neufchâteau, Baudricourt évoque le nom du vaillant Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs, qui fut un des premiers à croire en Jeanne d'Arc[1]. Dans cette partie du Xaintois, la vigne couvre les pentes, les céréales étendent sur les plateaux leur manteau de moire, autour des villages qui ont conservé le nom de la contrée malgré les changements politiques : Rouvres-en-Xaintois, Dombasle-en-Xaintois, le Ménil-en-Xaintois. C'est une Beauce plus fraîche, grâce aux bosquets d'arbres fruitiers, aux petits bois, aux vallons verdoyants. La colline de Vaudémont apparaît sans cesse, dominatrice de ces vastes étendues. Vue de la partie haute de Châtenois, elle donne l'impression d'une montagne élevée ; pour l'habitant de ces plateaux et de ces collines aux formes imprécises, le nid d'aigle des comtes de Vaudémont est une véritable merveille.

---

1. Voyez 21e série du *Voyage en France,* pages 365 et suivantes.

X

LUTHIERS ET DENTELLIÈRES

Aux abords d'Épinal. — La vallée de la Gitte. — Mirecourt. — La lutherie. — Chez les fabricants de violons. — La dentelle et la broderie. — L'industrie féminine dans les Vosges.

Mirecourt. Mai.

Lentement s'en va, au matin, le train d'Épinal à Mirecourt, car les rampes sont fortes et le trafic n'exige pas d'express. Si quatre lignes luisantes de rails s'étendent sur la voie, ce luxe est dû uniquement au rôle stratégique du réseau aux mailles serrées dont Neufchâteau est le centre. La plupart de ces chemins de fer ne seraient pas encore construits s'il n'avait fallu préparer l'arrivée des convois de troupes sur les trois fossés successifs de la Marne, de la Meuse et de la Moselle. Un peu au delà de Golbey, gros bourg ouvrier, prolongement d'Épinal, le convoi tourne brusquement et s'élève au-dessus de la vallée de l'Avière, où le canal est parvenu par des tranchées et des écluses. Voici ce val encore boule-

versé par la rupture du barrage de Bouzey qui fit ravager tout ce calme pays. Dominant le théâtre du cataclysme, se dressent — s'accroupissent, dirait-on plus justement — une partie des forts d'Épinal : la Grande-Haye, Bois-l'Abbé et Uxegney, les batteries des Forges et de Sanchey. Leurs remparts dominent l'importante jonction des lignes de Jussey et de Neufchâteau.

Passé la station de Darnieulles, le train parcourt un plateau ondulé, parsemé de villages aux toits rouges, groupés autour d'églises, coiffés de ces bizarres dômes renflés particuliers à la Franche-Comté, avec laquelle la Vôge a tant de points de ressemblance. Des vergers de pruniers « quetschiers ou mirabelliers » enveloppent les hameaux. Au loin des collines s'allongent, revêtues de forêts.

Peu à peu le caractère bocager du paysage s'atténue, on descend dans la vallée évasée de la Gitte, où les plantations régulières des routes tranchent seules sur le tapis des cultures et des prairies convertes d'un bétail nombreux, à la robe de teintes variées. Quelques ruisseaux bordés de saules étêtés se traînent et vont rejoindre la Gitte, tortueuse, au bord de laquelle s'allongent les villages : Damas, Madonne et le grand bourg de Dompaire, longue rue aux maisons

grises ou jaunes, tapissées de vignes. Dans la gare, des troncs de chênes sont portés sur des wagons par les grues, révélant ainsi le voisinage de massifs forestiers. La petite ville a bien perdu de son importance; ses trois groupes de population : Dompaire, Laviéville et Naglaincourt, n'ont pas ensemble 1,200 âmes. Peu de commerce, sinon celui de la choucroute, alimenté par les plantations de choux de la contrée.

La vallée de la Gitte se creuse, s'élargit, offre des horizons, le pays semble riche à en juger par les grandes constructions de Racécourt et de Velotte. Ici la Gitte termine son cours ; ses eaux lentes et vertes atteignent le Madon, vert et lent, presque aussitôt accru par un autre ruisseau paresseux, le Saule, venu du petit pays de Montfort. Au confluent, devant le village d'Hymont, qui rêve de devenir station balnéaire et possède un embryon d'établissement thermal, une voie ferrée stratégique, venant de Langres, rejoint la ligne d'Épinal et, avec elle, atteint la gare de Mirecourt aux nombreux et vastes quais.

L'humble ville est trop peu peuplée pour animer l'ample station conçue dans un but stratégique. Un jour, pourtant, ces voies eurent quelque peine à faire face au mouvement, c'est lorsque quatre corps d'armée furent, à la fois, passés en

revue sur le plateau de Poussay, par M. Félix Faure, président de la République. Des milliers et des milliers de curieux accoururent de tous les points de la Lorraine et de la Champagne; le lendemain, plusieurs régiments s'embarquaient sur les quais militaires[1]. Parfois la foule donne la vie au morne embarcadère, ce sont les jours de pèlerinage à la maison de saint Pierre Fourier à Mirecourt et à l'église élevée à Mattaincourt en l'honneur de ce « saint Vincent de Paul de la Lorraine ».

Le site de Mirecourt est curieux, les rives du Madon, très escarpées, sont tapissées de vignes dans lesquelles s'éparpillent les *logettes* des bons bourgeois de la cité. Au fond de cette sorte de cirque irrégulier, Mirecourt prolonge sa rue principale, longue de près de deux kilomètres. De petites voies étroites, aux vieilles maisons, descendent au Madon, des rues plus larges, régulières, bordées de maisons neuves conduisent à la gare. Parmi les édifices anciens, de pittoresques halles arrêtent un instant le visiteur. Les édifices modernes sont peu nombreux; les plus

1. Sur la revue de Mirecourt et l'embarquement des troupes sur les lignes stratégiques, voyez *L'Armée et la flotte en 1895*. Paris, chez Berger-Levrault et Cie. (Ce volume contient un historique complet de la conquête de Madagascar.)

importants : l'hôtel de ville et l'école normale, répondent strictement à leur destination.

Mirecourt est une ville industrieuse, d'une industrie aimable, s'alliant bien à ce paysage tran-

quille, à la nonchalance du Madon aux eaux glauques. Dans toutes les maisons les logis sont de petits ateliers : les femmes brodent ou font de la dentelle, les hommes travaillent aux objets de

lutherie. Partout on met le bois en œuvre : sapin, érable, palissandre et autres essences précieuses, pour le transformer en violons, violoncelles, mandolines, guitares et les divers instruments à corde. C'est, pour cette branche particulière de la lutherie, ce qu'est La Couture, pour les instruments à vent[1].

A La Couture l'industrie est d'origine récente, à Mirecourt, au contraire, elle remonte à quatre cents ans. Dès la fin du moyen âge les gens de cette capitale de la Vôge sont réputés pour leurs rebecs, leurs violes d'amour et leurs autres instruments à corde. Telle est du moins l'opinion à Mirecourt, malgré l'histoire qui veut Nicolas Médard pour créateur de la lutherie lorraine. Venu de Paris, Médard vécut à Nancy de 1680 à 1720; mais il s'agit évidemment de la facture d'instruments parfaits comme on devait les rechercher à l'élégante cour ducale. Mirecourt dut alimenter de préférence les humbles orchestres et les ménétriers.

Quoi qu'il en soit, la présence à Mirecourt d'une population consacrée depuis si longtemps à la facture des violons, des serinettes et des

---

1. Sur La Couture (Eure), ses ateliers et ceux des villages voisins, voyez le chapitre XVI de la 6e série du *Voyage en France*.

orgues eut pour résultat d'amener la grande industrie au moment où la machine intervenait dans toutes les branches du travail humain. Car la mécanique est entrée aussi dans la préparation des violons ; les bois fendus avec tant de précautions par les vieux luthiers élevés à l'école des Stradivarius et des Garnerius sont maintenant soumis à des engins débitant par centaines, en un jour, l'objet qu'un artisan eût mis un mois à préparer. Même pour les parties où la main de l'ouvrier reste indispensable, il n'y a plus que des praticiens connaissant seulement ces parties. La division du travail est venue, bien rares sont désormais les luthiers capables de construire un violon de toutes pièces. Il en est encore, cependant, mais ils font uniquement l'article de grand prix ; beaucoup reproduisent avec fidélité les anciens auteurs italiens, ce sont des artistes autant que des ouvriers. Hélas ! ils s'en vont ; on n'a pu créer l'éducation artistique nécessaire, une école spéciale où des professeurs de l'école normale enseignaient le dessin, la physique, les lois de l'acoustique, des notions de science et d'enseignement général, n'a pas donné les résultats espérés. On s'adressait à des enfants qui n'avaient pas assez d'acquis pour profiter des leçons et l'on n'a pu attirer les jeunes gens de 17 ans à

18 ans. Comme cela arrive presque partout, cet élément se croirait déshonoré d'aller encore sur les bancs de l'école. A quoi bon devenir un ouvrier solitaire, épris de son art, capable d'imprimer au violon des lignes harmonieuses au point de vue du dessin tout en lui donnant des qualités harmoniques au point de vue musical, lorsque, derrière une machine, on peut laisser la scie ou le rabot débiter mathématiquement le bois qu'il suffit d'assembler ensuite !

Ainsi se sont peuplées les trois ou quatre grandes usines de Mirecourt, occupant ensemble 300 ouvriers et dont une seule en renferme 150 !

Je n'ai pu visiter ces établissements, ils sont jalousement clos. La seule faveur qu'ait obtenue pour moi mon ancien compagnon d'armes du corps franc des Vosges, l'adjudant Parisot [1], devenu inspecteur primaire à Mirecourt, a été de pouvoir parcourir les magasins du principal facteur où, sur des rayons sans fin, s'alignent violons, contrebasses, altos, violoncelles, guitares, harpes et mandolines.

Dans ces ateliers, les bois viennent, grossièrement débités, des lieux d'origine. Des sculpteurs

---

1. Voyez *Une armée dans les neiges. Journal d'un volontaire du corps franc des Vosges,* par Ardouin-Dumazet. Paris, librairie Rouam.

les ornent, les cisèlent, transforment par des courbes la tête jusque-là équarrie. Dans les petits ateliers de la ville et des villages voisins, les ouvriers font les pièces détachées, les archets et les manches communs. Le sapin fournit les tables résonnantes, l'érable est employé pour les fonds, les éclisses et les manches ; le palissandre et les bois de fantaisie servent aux carcasses de mandoline ; certains instruments, en érable moucheté ou en citronnier, sont de véritables bijoux. La Guyane et toute la région équatoriale sont mises à contribution par Mirecourt, les archets sont obtenus dans les bois dits de Pernambouc, abeille, amour, coco, etc.

Ces articles, surtout les violons, violoncelles et contrebasses, ne sont achevés qu'au moment des livraisons aux luthiers du dehors ; on les conserve *en blanc* pour les vernir au fur et à mesure des besoins. Après achèvement, ils sont placés dans les gaines dont la fabrication occupe beaucoup d'ouvriers, les hommes préparant la caisse, les femmes faisant le capitonnage intérieur.

Il est assez malaisé de connaître exactement le nombre d'instruments sortis des ateliers de Mirecourt. Dans la principale maison, qui représente la moitié de la production, on fait chaque année de 26,000 à 28,000 guitares, mandolines ou violons.

A côté des instruments à cordes, les orgues tiennent une place importante dans le commerce de Mirecourt et de nombreux ouvriers travaillent à la fabrication des serinettes.

Pour la fabrication des instruments à cordes, les luthiers de Mirecourt forment en France le noyau le plus considérable. D'autres villes, Paris, Lyon, Nancy, ont d'habiles luthiers, mais on ne peut les considérer comme de grands industriels. Mirecourt, au contraire, est pour notre pays, à un degré égal, ce que sont Markneukirchen et Klingenthal en Saxe, Grasslitz et Schœnbach en Bohême, Mittenwald en Bavière. Ses produits peuvent lutter avec avantage contre ceux des centres étrangers, le seul reproche qu'on leur fasse est le bon marché. Et ce reproche, si j'en crois le rapporteur du jury à l'Exposition de 1889, vient de ceux-là mêmes qui doivent à Mirecourt d'être devenus de bons ouvriers. A l'appui de cette affirmation, ce rapporteur, M. Thibouville, lui-même un des grands fabricants de Mirecourt et de La Couture, fait remarquer qu'à cette exposition toutes les médailles d'or ont été remportées par des enfants de Mirecourt ou par des luthiers ayant fait leur apprentissage dans cette ville. L'ouvrier de Mirecourt a un tour de main que l'on n'apprend que là, au milieu d'une

population façonnée à la lutherie depuis des siècles. Si les cours de l'école de lutherie étaient régulièrement suivis, si les praticiens se doublaient de musiciens, la petite ville vosgienne n'aurait rien à envier à ses rivales étrangères.

La lutherie a fait naître quelques industries accessoires. Plusieurs ateliers font uniquement les chevalets ; d'autres décorent les instruments ; quelques mécaniciens ou taillandiers produisent l'outillage spécial des luthiers. A Poussay, une importante usine scie les bois, fabrique les accessoires : chevilles, boutons, cordiers, sourdines, capotastos, mentonnières, touches, etc.

Dans sa *France pittoresque*, publiée il y a quelque soixante ans, Abel Hugo, signalant que la partie masculine de la population était entièrement occupée par la lutherie, ajoutait : « Les femmes font de la dentelle au coussin et se tiennent ordinairement assises devant leurs portes pendant que leurs maris restent renfermés dans leurs ateliers, ce qui, aux yeux du voyageur qui passe, donne à Mirecourt l'apparence d'un lieu peuplé uniquement de femmes[1]. »

---

1. Depuis l'époque où écrivait le frère de Victor Hugo, la population de Mirecourt a décru : elle était de 5,574 habitants

Le tableau est encore vrai à certaines heures, mais ce n'est plus à la dentelle que travaille la partie féminine de Mirecourt, la dentelle mécanique a porté un coup funeste à cette aimable industrie. Comme je l'ai signalé à Alençon, à Bayeux, à Loudun, à Bailleul[1], ce travail délicat ne nourrit plus l'ouvrière. Il y eut 80,000 dentellières dans le rayon dont Mirecourt est le centre, comprenant une partie de Meurthe-et-Moselle et toutes les Vosges, surtout les cantons vosgiens de Darney, Vittel et Monthureux. Aujourd'hui, on trouverait à peine 10,000 femmes ou jeunes filles capables de faire le *gothique* et cette dentelle torchon qui fut la fortune de Bayeux et de Mirecourt, et s'est transformée en Belgique et au Puy.

La dentelle a cédé la place à la broderie et à ses dérivés, 50,000 ouvrières font le feston, la paillette et autres articles. La dentelle est négligée, car cela rapporte à peine 40 centimes par jour, les vieilles femmes seules en font encore, on ne forme presque plus de dentellières malgré l'existence d'une sorte d'école qui maintient un

---

et n'est actuellement que de 5,063 ; elle atteignait 5,635 au moment de la guerre. Malgré les chemins de fer, la petite ville a donc perdu.

1. 2e, 6e, 16e et 18e séries du *Voyage en France*.

petit noyau autour de Ville-sur-Illon. Les dentellières essaient bien de dresser de nouvelles ouvrières en montrant à leurs filles l'art de faire le « torchon », mais bientôt les enfants abandonnent cette dentelle pour les articles nouveaux, uniformément désignés sous le nom d'*arabes,* assurant un gain de 1 fr. à 1 fr. 20 c. par jour. Et ainsi s'en va peu à peu cet art charmant qui, dès la fin du XVIIe siècle, avait rendu célèbre le nom de la cité lorraine et lui valait un commerce considérable avec l'Espagne. Beaucoup de jeunes filles de vingt à vingt-deux ans sont incapables de faire de la dentelle. En dehors de Ville-sur-Illon, on cite comme une curiosité le village d'Avillers, où l'on est resté fidèle au vieux travail : on n'y trouverait pas une seule « perleuse ».

Les objets qui se rapprochent le plus des beaux articles d'autrefois sont eux-mêmes peu recherchés par les ouvrières, ainsi les mouchoirs brodés, parfois des merveilles, comme ceux que l'on me montrait, valant jusqu'à 24 francs la pièce, sont l'œuvre d'une femme sur cent ; on préfère travailler au mouchoir plus simple, au linge de table, aux fonds de chapeaux, etc.

L'arabe constitue surtout des broderies dans

lesquelles la division du travail est intervenue. Pour produire des garnitures de robes, de corsage, des rideaux, on demande à chaque brodeuse une pièce unique ; des ouvrières maîtresses accomplissent des *tournées* en portant dans les campagnes les modèles et le fil et donnent une partie du dessin ; telle ouvrière fera la fleur, une autre un bouton, une troisième une palme, etc., et reproduira le même type jusqu'à l'achèvement de la commande. Ces pièces détachées, rapportées dans certains villages ou à Mirecourt, seront disposées et cousues dans l'ordre indiqué par le dessinateur. Avec la mobilité extrême des modes actuelles, le changement est incessant dans les dessins ; jadis, le même article se faisait pendant cinq ou six ans. Sans la division du travail, on ne pourrait donner les broderies aux prix consentis par la fabrique. Telle paire de rideaux vendue 225 fr. serait autrement chère si, au lieu de la confectionner avec des parties juxtaposées, il avait fallu confier le travail à la même patiente ouvrière.

J'ai dû ces renseignements à MM. Mougenot et Cassin, qui m'ont courtoisement et cordialement accueilli ; ils m'ont montré des dentelles, des guipures, des broderies d'un art charmant. La plupart des dessins sont faits à Mirecourt,

par les fabricants eux-mêmes, mais la nouveauté vient de Paris.

Jusqu'ici Mirecourt et Nancy restent en possession du monopole pour l'arabe ; Le Puy n'est pas encore parvenu à le faire, la concurrence ne se fait donc pas sentir. Les difficultés du commerce avec l'Amérique n'ont pas trop éprouvé l'industrie vosgienne ; ce pays reste le principal débouché, les commandes viennent au printemps et sont expédiées en octobre ou novembre. Londres est également un marché important. Le plus grand embarras du commerce est dans le manque de main-d'œuvre au moment où les commandes affluent, alors les travaux des champs retiennent les ouvrières. Au contraire, en hiver, quand on pourrait avoir toutes les paysannes des villages, on n'a guère à répartir que de maigres commissions.

Malgré la broderie mécanique, qui s'est emparée d'une partie de la clientèle, par les usines de Saint-Quentin notamment[1], la broderie à la main reste donc fort vivace dans les Vosges entre Neufchâteau, Mirecourt, Épinal et Monthureux, ayant même poussé jusqu'à Remiremont, Bruyères, Rambervillers et Saint-Dié.

---

1. Voyez la 19e série du *Voyage en France*, chapitre II.

L'*Annuaire des Vosges* énumère près de cent fabricants. Il faut souhaiter que les progrès de la machine ne viennent pas détruire cette prospérité et enlever aux campagnes, au profit des villes industrielles, une population travailleuse et heureuse, en somme.

XI

DANS LES FAUCILLES

Au bord de la Meuse naissante. — La terrasse du plateau de Langres et les petits monts. — Bourmont. — L'agriculture entre la Meuse et le Mouzon. — Goncourt. — Harréville-les-Chanteurs. — La vallée du Mouzon. — La montagne de La Mothe. — A travers les ruines. — Neufchâteau. — Bulgnéville. — Le pays de Montfort. — Villes d'eaux : Vittel, Contrexéville, Martigny. — Lamarche. — Le camp de la Délivrance.

La Meuse, si pauvre ruisseau entre sa source et Neufchâteau, où elle commence à peine à prendre l'aspect d'une rivière, dut être un courant formidable aux époques préhistoriques. Lorsque, du bord du plateau de Langres, à Clefmont ou Romain-sur-Meuse, on contemple la vallée, on est frappé par l'évident travail des eaux. Tout un plateau a été rongé, laissant çà et là des témoins puissants de ces siècles si reculés : à l'est, dans la *Montagne,* c'est une terrasse capricieusement frangée ; dans le bassin meusien, des collines restent debout : ici, minces et longues arêtes, là, hauteurs symétriquement arrondies et

modelées. La régularité et la simplicité des lignes feraient la joie d'un auteur de cartes en relief. Ces accidents topographiques sont particulièrement nombreux entre la Meuse, le Mouzon et l'Anger, à la limite de la Champagne et de la Lorraine. Pour le militaire, il y a là toutes les assises d'un camp retranché formidable, assiettes de forts aux escarpements naturels énormes. Aussi, les princes lorrains avaient-ils renforcé cette partie de leur frontière, leurs villes de Bourmont et de La Mothe, cette dernière surtout, étaient des places puissantes qui résistèrent héroïquement aux armées françaises. Le dernier siège de La Mothe fut suivi d'une de ces destructions radicales dont notre histoire donne de si douloureux exemples avec Hesdin, Thérouanne et Vitry-en-Perthois[1]. Mais ces trois dernières ont été remplacées par des cités nouvelles, tandis que La Mothe est un plateau couvert de décombres.

Si la population a été dispersée, le souvenir du grand désastre reste vivace; on me signalait à chaque village des descendants des bourgeois de l'héroïque cité lorraine. Il en est à Bourmont et dans son faubourg de Saint-Thiébault qui sont

1. Sur les ruines du Vieil-Hesdin, voyez la 18e série du *Voyage en France,* chapitre XXIV; sur Thérouanne, la 19e série, chapitre VIII; sur Vitry-en-Perthois, la 21e série, chapitre III.

l'agglomération la plus considérable de cette partie de la vallée.

Bourmont est de noble aspect encore, ses hautes et épaisses murailles, ses quarante-deux tours, son château ont disparu pendant la guerre de 1670, le maréchal de Créqui ayant fait détruire la forteresse, mais la montagne est raide, les maisons la couronnent fièrement, la bourgade est un de ces sites qui s'imposent au voyageur. Vu de près, c'est un petit noyau de maisons coquettes, groupées autour de la belle église d'un couvent et de la lourde tour carrée de l'église paroissiale, relié à la vallée et à la gare par une rue large et rapide.

Aucune voie directe ne relie Bourmont à la montagne isolée qui porta La Mothe. Pour s'y rendre, le voiturier qui me conduit descend la vallée de la Meuse; c'est un commissionnaire qui recueille le lait dans les campagnes et le porte à la fromagerie de Saint-Thiébault pour la fabrication du « coulommiers ». J'ai la bonne fortune de trouver en lui un homme à l'esprit ouvert, excellent cultivateur, originaire du Morvan, venu en Lorraine [1] pour reprendre une ferme qui péri-

1. Le canton de Bourmont en partie et le site de La Mothe sont lorrains, bien que cette contrée ait été dévolue au département de la Haute-Marne, considéré comme champenois.

clitait. M. Bramard a apporté avec lui les méthodes d'élevage du Nivernais et contribué à la transformation agricole de cette contrée.

Nous suivons la route de Neufchâteau, tracée entre la Meuse et les derniers talus du plateau de Langres. Le fleuve, encore ruisseau[1], est une sorte de fossé sinueux encombré de roseaux où dort immobile une eau glauque, entre de beaux prés où, nombreux, paissent les bœufs et les chevaux. Le paysage est très agreste, grâce à ces prairies couvertes d'une herbe touffue dont les inondations hivernales maintiennent la fertilité.

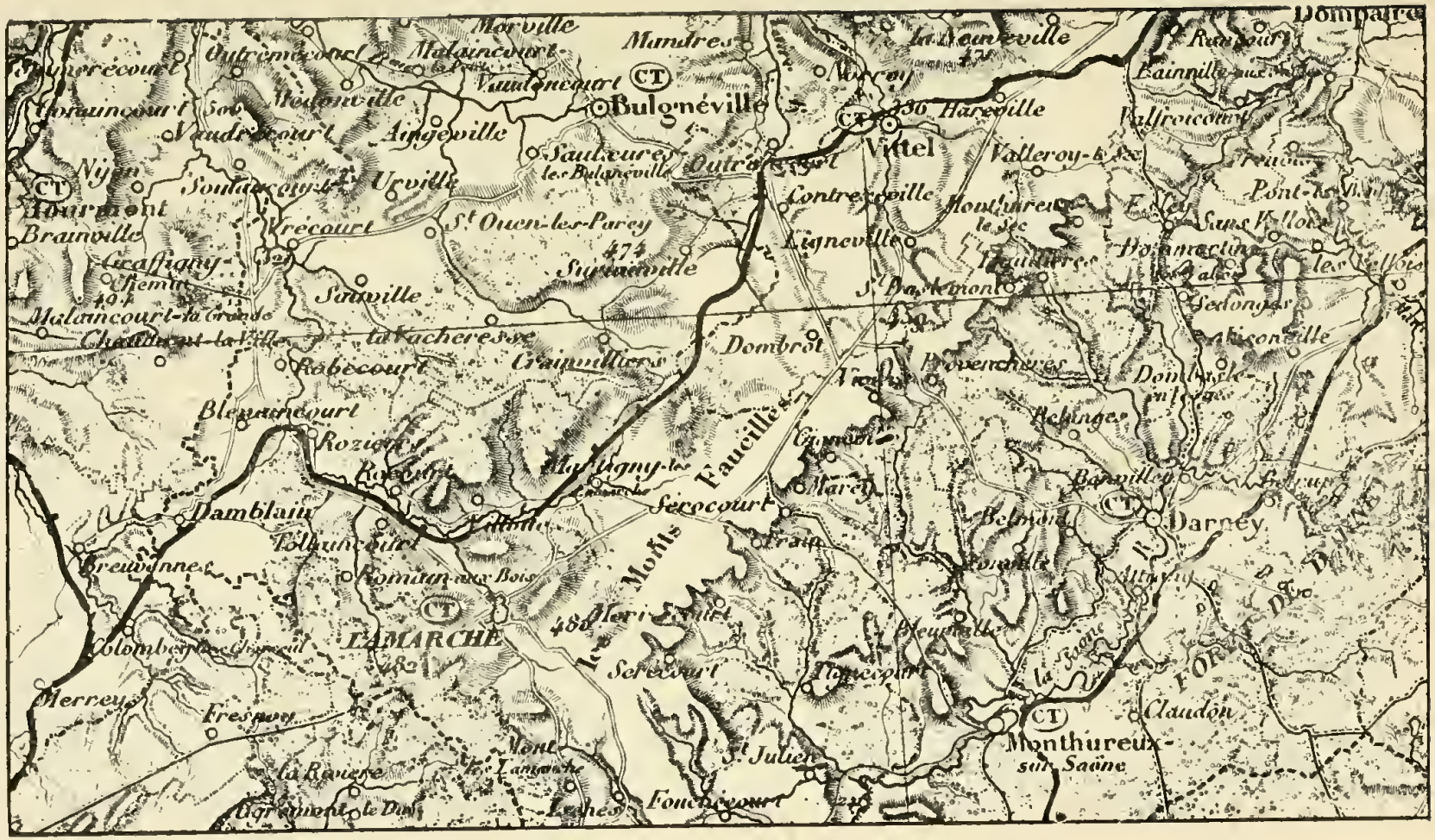
Ces prés étaient jadis la fortune du pays. La région appelé la *Montagne*[2], que l'on définit ici comme commençant à 3 kilomètres de la vallée sur chaque rive, venait s'approvisionner de fourrage sur les bords de la Meuse ; ses cultivateurs louaient la *fauchée*, c'est-à-dire 21 ares 66, au prix de 35 à 40 fr. Mais l'agriculture a fait des progrès, les habitants de la Montagne produisent en quantité les fourrages artificiels et les racines, le foin leur est moins nécessaire, le prix de la fauchée est tombé de 20 à 25 fr.

Pour compenser cette dépréciation, qui s'est

---

1. Sur la source de la Meuse, voyez la 21e série du *Voyage en France*, chapitre XIII.

2. 21e série du *Voyage en France*, chapitres IX et X.


Dompaire
Marville
Mandres
Malaincourt
Vaudencourt
Bulgnéville
Morey
Haréville
Vittel
Vaillroncourt
Lainville
Ruaux
Vouthon
Aingeville
Sauveure
Outrécourt
Contrexéville
Lignéville
Monthureux le Sec
Hennecourt
Sans Vallois
Pont-les-Vallois
Ugville
Vrécourt
St Ouen-les-Parey
Suriauville
Hourmont
Brauville
Cicaffigny
Chemin
Saxville
Malaincourt-la Grande
Chaudeney-la Ville
la Vacheresse
Robécourt
Graimbillers
Dombrot
Provencheres
Domèvre en Haye
Bleurancourt
Rozier
Rupt
Mont-Igny-les-Lancourt
Faucille
Sercœur
Mareil
Belmont
Darney
Damblain
Tollaincourt
Fremondinne
Romain-aux-Bois
Mortis
Clerval
LAMARCHE
Clomberg
Merrey
Fresnoy
Sercœur
Haucourt
Claudon
Monthureux-sur-Saône
St Julien
Mont-les-Langres
la Rivière
Grenant
le Duc
Lesches
Fouchécourt
la Saône
FORÊT DE DARNEY

marquée il y a dix ans à peine, les propriétaires de la vallée de la Meuse ont tenté avec grand succès l'engraissement du bétail. Plusieurs d'entre eux vont acheter en Nivernais et en Charolais des bœufs de trois ou quatre ans et les mettent dans les prés de la Meuse, où ils *s'embouchent* presque aussi bien que dans leurs prairies d'origine.

A ces renseignements de M. Bramard, j'ai la bonne fortune de joindre ceux que m'a fournis M. Rolland, directeur de l'école pratique d'agriculture de Saint-Bon. Cet éminent praticien considère cette partie de la vallée de la Meuse comme le Bassigny agricole, par opposition à la Montagne :

Tout autre (que la Montagne) est le Bassigny proprement dit, qui comprend les cantons de Montigny-le-Roi, une partie des cantons de Clefmont, de Nogent et de Bourmont, me dit M. Rolland. C'est la vallée de la Meuse avec ses belles prairies, ses terres fortes, profondes, assez tenaces. Dans ce pays, l'agriculture s'est métamorphosée depuis une quinzaine d'années, grâce à l'initiative de quelques hommes, tels que MM. Michel, Voillemier, Mouillet, Flammarion, etc.; presque toutes les terres confinant aux prairies de la Meuse ont été clôturées, ensemencées en prairies permanentes, et sont aujourd'hui des prés d'embouche et d'engraissement; plus tempéré que celui des plateaux de la Montagne, le climat du Bassigny se prête à la spéculation de l'engraissement rapide. Les nourrisseurs l'ont compris, et, comme conséquence, ils ont introduit sur leurs pâtures la race charolaise, plus tendre, plus précoce que nos animaux de la Montagne.

Dans la Haute-Marne, on compare volontiers au Bassigny le canton de Montier-en-Der et une partie de celui de Saint-Dizier qu'on appelle le Bas-Pays. Si cette partie de notre département ressemble au Bassigny par sa fertilité, elle en diffère par sa constitution géologique. Le Bassigny reposant sur le lias est beaucoup plus apte à la création des prairies d'embouche.

Au long de la grande route s'allonge un village de prospère apparence; à chaque carrefour, des fontaines versent à flots une eau limpide. C'est Goncourt. Peut-être était-il le fief de la famille Huot de Goncourt, à laquelle appartenaient les deux frères qui, après avoir eu un rôle si bruyant dans la littérature du XIXe siècle, après avoir voulu fonder une académie rivale de l'Académie française, semblent entrer dans l'oubli dès la disparition du dernier d'entre eux. Il n'y a que deux Goncourt en France, un *lieu-dit* (dans la Marne) près de Saint-Dizier et ce village barrois de la Haute-Marne. Or, le grand-père des écrivains, Huot de Goncourt, était représentant de la Lorraine aux États généraux de 1789. J'ai interrogé des habitants du village pour savoir si quelque souvenir restait de ceux qui, un moment, donnèrent de l'éclat au nom du pays, on n'a pas compris ma question :

— C'était peut-être un chanteur d'Harréville, m'a dit l'un d'entre eux, d'un air profond.

— Et oui, riposta un autre, tous les gens d'Harréville étaient autrefois des gens qui allaient faire, vendre et chanter des chansons à travers la France. Ces Goncourt, dont vous parlez, faisaient peut-être des chansons ?

Et voilà la gloire !

J'ai voulu voir Harréville-les-Chanteurs, comme l'appellent la carte de l'état-major et le chemin de fer de l'Est ; c'est un bourg très industrieux, d'aimable aspect, où l'on fond et travaille le cuivre pour les articles de sellerie et la chaudronnerie, où l'on fait des chaussures. Mais les colporteurs de *carnets de Saint-Hubert,* qui allaient chanter dans les foires, ne sont plus. Leurs naïves enluminures d'Épinal, retraçant de pieuses légendes, ont été remplacées par les odieuses chromolithographies allemandes. Avec ces *troubadours lorrains de Saint-Hubert* qui jouissaient, paraît-il, d'un privilège exclusif de la police sous Napoléon Ier, s'en est allée une grande part du pittoresque de la vie rurale.

Le chemin de La Mothe traverse la Meuse, à Goncourt, et s'élève dans les beaux bois de Bourmont. Soudain, le rideau vert s'entr'ouvre, on voit apparaître la large et verte vallée du Mouzon, au-dessus de laquelle se dresse une mon-

tagne de forme trapézoïdale ; sur le robuste piédestal est un plateau boisé, çà et là supporté par des roches à pic. C'est une merveilleuse position militaire, ayant encore tout l'aspect d'une forteresse dont les formidables glacis seraient revêtus de cultures diaprées. Ce mont, aujourd'hui désert, était autrefois couronné par les remparts, les tours, les flèches, les toits pressés de la ville illustre de La Mothe. Rien n'apparaît des ruines, sinon, dans la vallée, un vieux pont en dos d'âne jeté sur le Mouzon. C'est un contemporain de la cité disparue, il servit au passage des troupes françaises pendant les sièges de la forteresse lorraine.

Le chemin traverse le grand village de Sommerécourt pour aller franchir le Mouzon, coulant au sein de prairies superbes, et se confond un instant avec la grande route. Mon compagnon me laisse au pied du mont, dont j'entreprends l'ascension, d'ailleurs facile et courte. Le plateau est à 506 mètres au-dessus de la mer, 200 mètres seulement au-dessus du Mouzon, mais la chaleur est forte, j'atteins avec plaisir les premiers arbres croissant sur la contrescarpe encore reconnaissable et sur l'emplacement des fossés comblés par les ingénieurs français.

La ville n'est plus qu'un bois, il faut être pré-

venu pour deviner des ruines dans ces intumescences revêtues d'un manteau serré de pins et ces creux feutrés d'un gazon ras sur lequel rampent les ronces. Les fouilles opérées par les sociétés savantes de la Lorraine font apparaître sur quelques points des substructions informes. Au-dessus d'une tranchée, un écriteau nous apprend que là était l'église collégiale. Je m'assieds sur une pierre retirée des décombres et portant encore une inscription en caractères gothiques.

Au milieu de cette solitude, que ne trouble aucun cri d'oiseau, s'ouvre une clairière; au centre, une pyramide crénelée, écussonnée d'une croix de Lorraine, se dresse sur un massif de maçonnerie. Du côté regardant la Champagne est cette inscription :

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

1896

ICI FUT LA MOTHE

Gloria Victis.

1634 — 1642 — 1645

Du côté regardant les campagnes lorraines et le rideau des Vosges :

Ibi Pugnantum

Occisorum Cineres.

L'avenue ouverte entre les pins conduit à une porte dont les fouilles ont mis les côtés à jour.

Les trois dates 1634, 1642, 1645, rappellent les sièges subis par la place contre les armées françaises. Le dernier, le plus terrible, fut entrepris par l'ingénieur italien Magalotti, général au service de la France, tué en conduisant l'assaut. Le gouverneur Clicquot, obligé de capituler, obtint des conditions honorables, mais la régente Anne d'Autriche ne tint pas compte des stipulations et ordonna que la pauvre ville, menace permanente pour la France, serait rasée. La mesure fut rigoureusement exécutée; pour comble, chaque paroisse voisine dut fournir une corvée de travailleurs; ainsi Neufchâteau fut taxé à soixante hommes pendant quinze jours. Rien ne fut épargné, les remparts servirent à niveler les fossés, édifices privés et églises disparurent; bientôt la végétation s'empara des décombres. Les habitants purent cependant emporter leurs objets mobiliers; ils se répandirent dans les campagnes voisines.

Leur nombre devait être peu considérable, car le plateau de La Mothe est fort exigu. Les deux éperons de la montagne sont à 750 mètres au plus l'un de l'autre, la plus grande largeur n'atteint pas 300 mètres. Il serait malaisé de faire

tenir plus d'un ou deux milliers d'habitants sur un tel emplacement. La Mothe était donc plutôt une forteresse qu'une ville, cela explique pourquoi les émigrés n'ont pas fondé une autre cité dans la vallée.

Au pied de La Mothe, sur les bords du Mouzon, un ample bassin présente un spectacle heureux par ses jolis villages aux toits rouges, entourés de bosquets et groupés autour de la flèche d'ardoise de leur église. Partout se dressent ces mamelons isolés, caractéristique des confins d'entre Lorraine et Champagne. De Soulaucourt à Bourmont, nous prenons au retour un chemin qui tourne ces hautes buttes et, vers Nijon, se confond un instant avec le tracé rigide d'une voie romaine bien reconnaissable encore, bordée par les maisons du gros hameau de Chemin, dont la fontaine publique est surmontée d'une effigie de Jeanne d'Arc. A l'entrée de Graffigny, nous abandonnons la voie antique pour monter sur la montagne de Bourmont, entre des vignobles qui donnent un vin léger mais apprécié dans le pays. La route traverse le plateau irrégulier de la colline et se dirige à mi-hauteur, au sein de jolies campagnes, jusqu'au quartier supérieur de la ville. Une partie des terres, la ferme

des Noyers, a été donnée à la commune de Bourmont par un vieux brave, le général Baudon, à la charge de prendre soin de son cheval pendant sa vie et de laisser ce compagnon d'armes errer à sa guise dans les récoltes, les revenus de la ferme servant à payer les dégâts. A sa mort, le général a voulu reposer dans sa ferme, le cheval, atteint avant lui, y était enterré déjà. Le maître et l'animal dorment ensemble du dernier sommeil.

En quelques minutes, le chemin de fer conduit de Bourmont à Neufchâteau qui a hérité du rang militaire de La Mothe. La ville est humble, elle couvre une colline au-dessus du vallon, où le Mouzon atteint la Meuse, un moment appauvrie par sa *perte* à Bazoilles, et qui revient au jour en de nombreuses fontaines. Au sommet, près d'une place ornée d'une statue de Jeanne d'Arc, — Domremy est près d'ici[1] — se dresse l'église, assez intéressant édifice. Dans ce quartier, les vieilles maisons des XVe et XVIe siècles sont nombreuses et, par leur architecture, révèlent une époque de prospérité et de goût. Le reste de la petite cité est fort banal; c'est propre, mais somnolent.

Peu d'industrie; cependant, les nécessités de

1. Sur Domremy, voyez le chapitre XXIII de la 21e série.

la défense nationale ont fait de Neufchâteau un des principaux points de jonction de voies ferrées. Dans la gare aux multiples quais, aboutissent des lignes rayonnant sur Toul et Nancy, Pagny-sur-Meuse, Bar-le-Duc, Chaumont et Nuits-sous-Ravières, Dijon et Épinal. Ce sont tous des chemins de fer à deux voies devant servir à la concentration d'une armée. Pour défendre les magasins de mobilisation et ce nœud de communications, un grand fort a été construit au sommet de la colline de Bourlémont. Sur la rive gauche de la Meuse est née une ville de baraques et de casernes; elle ne dépend pas de la commune de Neufchâteau, mais de celle de Rouceux, qui doit à cette garnison de 900 hommes un rang important dans le chiffre de la population[1]. Le voisinage de Liffol-le-Grand[2] a fait naître quelques ateliers de chaisiers et de sculpteurs de vieux chêne. La broderie occupe une partie de la population féminine. La garnison et le chemin de fer, par ses employés, sont en somme les principales ressources de la petite ville.

---

1. Au recensement de 1896, Neufchâteau comptait 4,164 habitants, dont 165 officiers ou autres militaires; Rouceux, 2,544 habitants, dont 879 militaires. Avec Noncourt, autre commune faubourg, l'agglomération atteignait environ 7,200 habitants.

2. 21e série du *Voyage en France*, chapitre XIII.

Neufchâteau est voisin des stations balnéaires qui ont amené la vie dans les vallons creusés au sein de ce plateau des Faucilles, baptisé *Monts* par les géographes, amoureux de la symétrie, afin de rattacher les Vosges à la Côte-d'Or, au Morvan et aux Cévennes au moyen d'une ligne de faîte digne de ce nom. Mais aucun chemin de fer ne la relie directement à Vittel et à Contrexéville ; les relations se font par Mirecourt au nord, par Merrey au sud.

Abandonnant ce trajet détourné, je suis venu *dans* les Faucilles par Bulgnéville. Le chemin de fer de Mirecourt conduit jusqu'à Aulnois, d'où une route de deux lieues permet de gagner le bourg, fameux dans l'histoire de Lorraine, où le duc René fut battu et pris par le comte de Vaudémont. Le trajet est sans intérêt ; un des villages aperçus au passage, portant le nom illustre de Beaufremont, fut le berceau d'une des grandes familles françaises. Le plateau, fort accidenté vers l'Anger et le Mouzon, où les collines de La Mothe sont déjà les Faucilles, serait monotone autour de Bulgnéville, si le pays ne se relevait en une rangée de hauteurs couvertes de belles forêts, promenades favorites des baigneurs, qui vont y admirer de vieux arbres comme le chêne des Partisans. Un moment, on put croire que

cette contrée prendrait un développement industriel, on avait trouvé du charbon et une mine fut exploitée dans la forêt, une autre s'ouvrit près de Norroy. Les résultats ont été médiocres, mais plus au nord, à la limite du Xaintois, une petite extraction de houille se continue autour du village de Gemmelaincourt. Peut-être trouvera-t-on un jour des couches plus considérables dans l'ancien pays de Montfort.

Le plateau, au delà de Bulgnéville, se termine en abruptes collines, bien découpées, sous lesquelles se creuse la vallée du Vair, séparée du petit Vair par de hauts monticules dont le point culminant, le bois de Châtillon, atteint 454 mètres. Au pied, dans un bassin verdoyant s'étendent les maisons de Vittel, un des grands rendez-vous balnéaires de France, gros bourg sans intérêt, nettement séparé par le chemin de fer de la coquette cité thermale née comme d'un coup de baguette ; une large avenue, bordée d'hôtels, de pensions, de jolies villas, conduit à l'établissement ; le Casino et les autres installations constituent une cité luxueuse dans ce paysage plutôt médiocre.

Les eaux de Vittel sont les adversaires de la goutte et de la gravelle, aussi les malades sont-ils sédentaires, ils ne sortent guère du parc

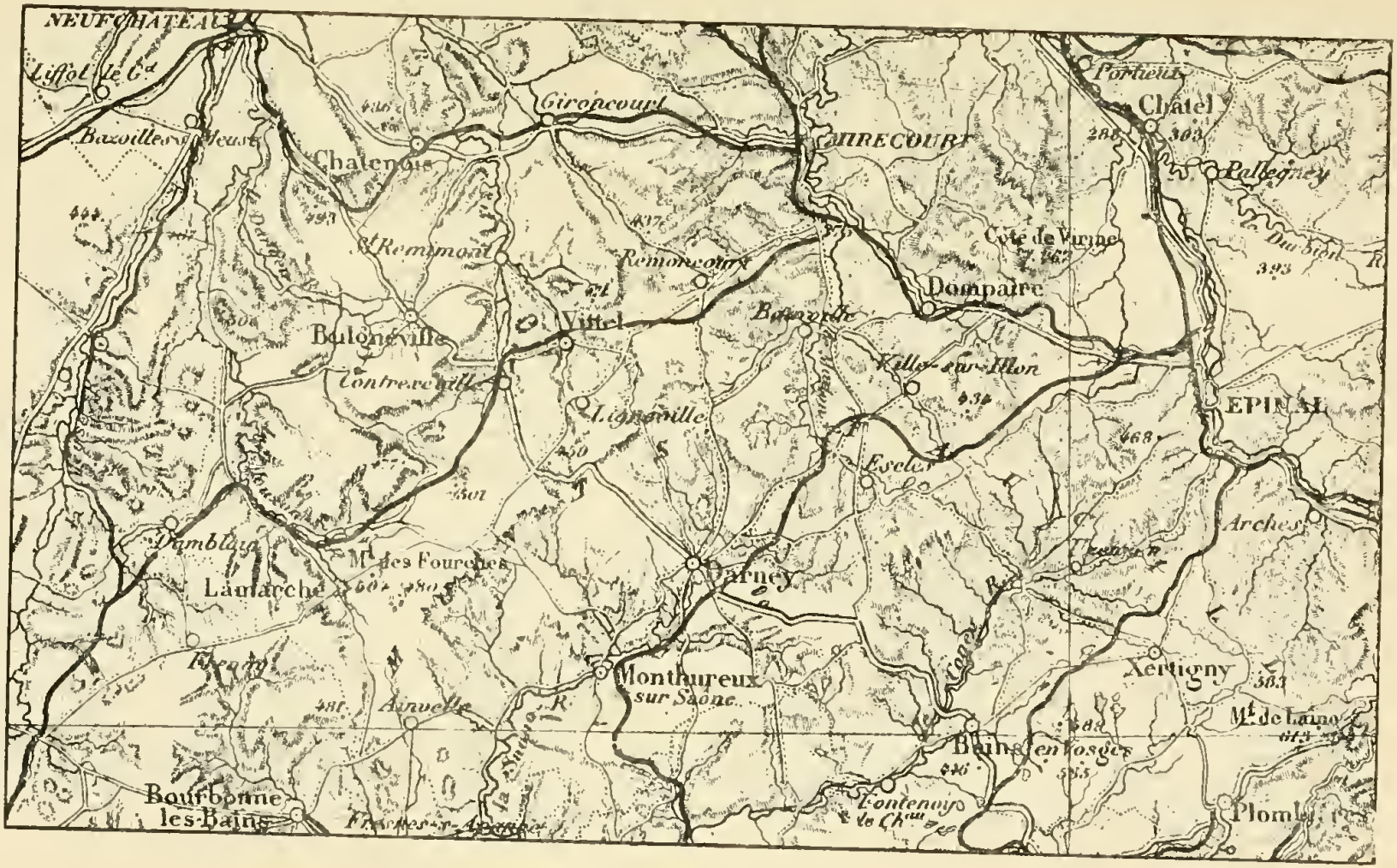
dessiné à leur intention. Cependant, au delà du petit Vair, les Faucilles offrent de beaux paysages. Le massif secondaire qui porte encore le nom d'une ville disparue, Montfort, présente de grands panoramas. La petite montagne de Montfort est une immense fortification naturelle, crête presque circulaire enfermant un bassin au milieu duquel repose le village de They. Le sommet est une arête si étroite, qu'il y a juste place pour un sentier; lorsqu'on l'examine attentivement, on voit qu'elle est en partie l'œuvre de l'homme : on a relié par une muraille de pierres sèches les divers sommets de la colline. Sur cette muraille les arbres ont poussé. Le château et la petite ville qui se blottissait entre les remparts n'ont pas laissé d'autre trace, mais ils vivent dans le souvenir des populations, tous les villages voisins ajoutent à leur nom ces deux mots *sous-Montfort*. Du sommet de Montfort, la vue s'étend sur tout le plateau des Faucilles, hérissé de petits monts aux formes très saillantes.

Vers l'est, les campagnes sont moins accidentées, mais lorsqu'on les a parcourues pendant quelques kilomètres, on voit tout à coup le sol se creuser en un immense abîme forestier. Le plateau a été rongé par un cataclysme géologique. Les escarpements sont moins raides et moins

hauts que ceux du plateau de Langres. Çà et là, pourtant, il y a de petites falaises, de belles lignes de rochers, les vallons ouverts sur les pentes sont des merveilles de grâce. Partout ruissellent de claires eaux nées sous les bois épais, elles vont rejoindre la Saône naissante et, rapidement, la transforment en rivière. Ce grand bassin de bois, c'est la Vôge, région bien à part : petites collines, immenses forêts, gorges solitaires, clairières plantées de cerisiers et de pruniers.

Les eaux allant à deux mers naissent à l'arête même, tel ravin dirigé vers le Madon, c'est-à-dire la Moselle, est séparé par un espace de 100 mètres à peine de la tête d'un ravin de la Saône. Ainsi, le vallon de Dombrot-le-Sec, qui va former la jolie conque où Contrexéville étale sa rue coquette, ses vastes hôtels, ses thermes somptueux, entourés d'un grand parc. Cette station attire en foule les malades atteints de gravelle.

Le plateau s'élève insensiblement vers le sud pour entourer une de ces hautes buttes isolées qui sont la caractéristique du paysage. La côte de Hautmont se dresse à 501 mètres d'altitude. A ses pieds naissent le Mouzon et son principal affluent l'Anger. Une partie des eaux qui accroissent la rivière sont d'origine minérale, les



Échelle au 1/600.000e.

sources issues près du village de Martigny ont fait naître un établissement qui traite les mêmes maladies que Vittel et Contrexéville, mais il n'y a point encore ici de *ville d'eau* dans le sens propre du mot. Pourtant Martigny est dans la partie la plus pittoresque des Faucilles, non loin de la calme et solennelle bourgade de Lamarche, aux édifices vieillots, assise au pied du *mont* des Fourches et dont la place principale est ornée par le buste du maréchal Victor, duc de Bellune, enfant du pays. Le canton qui a Lamarche pour chef-lieu est le cœur des Faucilles, ses petits monts, ses gorges, ses grands bois, en font une sorte de forteresse. Là, pendant la guerre de 1870, se réunissaient les francs-tireurs qui devaient accomplir le plus brillant coup de main de la campagne. J'y reviendrai au jour anniversaire de cet exploit.

Lamarche. 21 janvier.

Les événements de 1870-1871 commencent à pénétrer dans le domaine quasi légendaire, comme ceux de la Révolution et de l'Empire. Avec le recul, beaucoup d'entre eux se précisent, prennent une importance inattendue. Tel incident jusqu'alors noyé dans la formidable tempête devient souvent de premier plan.

Ainsi en est-il pour la destruction du pont de Fontenoy-sur-Moselle, dont ce village lorrain célèbre demain le vingt-neuvième anniversaire. Pendant longtemps ce fait d'armes merveilleux resta presque ignoré, sinon pour les officiers qui se sont voués à l'étude de nos désastres. Puis les passions soulevées par les actes principaux du grand drame : Sedan, Metz, Paris étant apaisées, on a pu porter l'attention vers les faits secondaires. La guerre sur les communications allemandes a fait naître de nombreux ouvrages qui démontrent comment, avec un abandon des vieilles formules tactiques, on aurait pu changer le cours des événements. Si nos jeunes armées avaient été couvertes par des troupes décidées de partisans, si elles avaient pu se préparer par des coups de main, peut-être l'invasion aurait-elle été limitée à la Champagne et à la Lorraine et aurions-nous revu un nouveau Valmy.

L'affaire du pont de Fontenoy se produisit trop tard, elle fut malheureusement isolée. Venue trois mois plus tôt, imitée sur d'autres points des lignes de communication de l'ennemi, elle aurait rendu le siège de Paris bien difficile et, peut-être, l'armée d'investissement eût-elle subi un irréparable désastre. Mais il semble que nous n'ayons vu le salut que dans les rencontres d'ar-

mées. Or, avec nos jeunes levées, l'infériorité était trop grande.

Pour tenter une entreprise semblable, il a suffi cependant d'une poignée d'hommes. Un ancien sergent, Bernard, devenu capitaine de francs-tireurs, un officier de l'armée active, le sous-lieutenant Coumès, des sous-officiers évadés, des fonctionnaires, un garde général des forêts, avaient réuni autour d'eux quelques volontaires, citoyens ou soldats échappés aux grandes capitulations, et formé plusieurs compagnies qui choisissaient pour opérer le terrain difficile des Faucilles. Appuyés sur la place de Langres que l'ennemi ne menaça jamais sérieusement, ils avaient aguerri leur troupe par de petits coups de main sur les convois et rêvaient une entreprise hardie : détruire sur un point le chemin de fer de Paris à Strasbourg par lequel les Allemands recevaient leurs munitions, leurs vivres et leurs renforts. Plusieurs endroits se prêtaient à merveille à ce projet, surtout le tunnel de Foug, près de Toul, et le pont de Fontenoy, en aval de cette ville. On se décida pour le pont. Gambetta, avisé de ce projet, put dire avec raison que « le succès équivaudrait à deux victoires ».

Mais il fallut compter avec l'autorité militaire de Langres; le gouverneur, qui pouvait seul

délivrer la poudre nécessaire, refusa son concours. Le 10 janvier seulement, un nouveau chef consentit à fournir les munitions et les hommes de renfort. C'était trop tard, la résistance de Paris touchait à son terme.

La tâche semblait presque irréalisable. La forêt de Boëne, où les partisans étaient allés installer leur camp, est fort loin de Toul : à près de 100 kilomètres; dans une contrée sillonnée de routes occupées par l'ennemi. Mais en évitant les villes, en se jetant sous bois, on pouvait tenter l'aventure, malgré la nécessité de transporter les munitions sur des voitures et des animaux de bât.

La préparation fut une merveille. Ces volontaires surent tout prévoir. Rien ne fut laissé au hasard. Comme on marchait la nuit, des soldats alsaciens injuriaient en allemand les habitants des villages traversés pour faire croire à une expédition prussienne. La neige était souvent étalée avec un râteau pour empêcher de suivre les traces. Partis le 18 du camp de la forêt ou camp de la Délivrance, les francs-tireurs, ayant eu à traverser la Moselle en bac, ayant fait dans la neige de pénibles étapes, dont une de 40 kilomètres, arrivaient à Fontenoy dans la nuit du 20. Avec une hardiesse superbe, ils enlevaient le poste dont la sentinelle était tuée d'un coup de

sabre par le capitaine Coumès avant qu'elle eût jeté un cri. Le télégraphe était coupé. Alors, fiévreusement, on rechercha la chambre de mine, on y disposa les poudres et, au point du jour, le pont sautait.

Les hardis partisans pouvaient rentrer au camp sans être inquiétés.

J'ai voulu chercher dans la forêt de Boëne les traces de leur asile. Il n'en reste aucune, sinon la maison forestière autour de laquelle fut établi le campement. Je reviens de là avec un sentiment de vive admiration pour l'esprit organisateur de ce petit groupe de vaillants. Même dans le choix de leur retraite, ils montraient des qualités de prévoyance encore trop rares à cette époque.

Les Faucilles, dans cette partie du plateau où naît le Mouzon, offrent de hautes terrasses abruptes portant des bois striés de vallons et de ravins très profonds. Aucune route empierrée n'y pénètre, de larges tranchées sont ouvertes dans la forêt, les chars des bûcherons n'y circulent qu'en sacrifiant à chaque instant des bourrées pour combler les ornières. Dès le village de Rocourt, on est dans les fondrières. Il avait gelé cette nuit, je pouvais espérer un sol ferme, mais la croûte de glace était peu forte, à chaque instant mon pied

pénétrait dans une bouillie jaunâtre d'où j'avais peine à me dépêtrer. Le passage de l'artillerie serait absolument impossible en un tel pays. L'accès des crêtes ne peut être tenté que par des fantassins.

A partir de Maison-Neuve, logement forestier, a route s'en va régulière entre les grands hêtres et les chênes, mais toujours pleine d'ornières et envahie par les joncs palustres. Aucun bruit, sinon le murmure du ruisseau du Frênes descendant en petites cascades au fond d'une combe. Pas d'autre trace de vie qu'un campement de charbonniers contemplant avec un peu de stupéfaction, ce touriste marchant par la glace et la neige.

Voici, à l'issue d'un chemin plein d'eau, la maison forestière de Boëne, appelée, depuis la guerre, le *Camp*. Cette habitation n'est occupée par les gardes que pendant les coupes. Sa façade jaune est fort morose avec ses volets clos. Là autour, au point culminant du petit massif, les volontaires élevèrent leurs baraques. Le lieu était si bien choisi que les Allemands ne purent le découvrir. Aujourd'hui encore, dans ces bois coupés de rares sentiers souvent impraticables, la sécurité serait presque complète.

Je suis revenu par Villotte. Une longue tran-

chée encombrée de joncs mène à ce village. Longtemps cette percée dans les arbres se maintient horizontale, puis, brusquement, on est en présence d'une déclivité extrême. Le sol mis à nu est d'une roche effritée, teinte en rouge, où les pluies ont creusé des sillons profonds de plus d'un mètre.

L'escalade contre un adversaire dissimulé dans les arbres serait pénible, peu d'assaillants auraient chance d'atteindre la crête.

Toute cette région forme une série de positions admirables pour des troupes de partisans. Si jamais les jours noirs revenaient, il faudrait faire occuper ces bois par des corps territoriaux composés de gens du pays aux ordres des forestiers. On a trop négligé l'utilisation de cet élément local dans l'organisation actuelle; on l'a versé dans des formations régulières où son concours sera moins efficace. Toute la zone de collines isolées, de tertres, de grands bois qui constituent les plateaux des Faucilles et de Langres, de Mirecourt aux abords de Dijon, devrait former un impénétrable rideau. Une défense appuyée sur une place d'armes vaste et puissante équivaudrait à une armée nombreuse. Il est regrettable qu'on ne s'y soit point décidé et que le camp retranché de Langres, pour lequel on a

dépensé tant de millions, soit à la veille d'être abandonné. Cependant, assurées d'être ravitaillées et renforcées par une telle forteresse, des troupes hardies pourraient être une menace constante pour l'envahisseur. L'exemple du camp de la Délivrance ne devrait pas être oublié.

XII

LA VÔGE

Aux sources de la Saône. — Le Coney et le canal de l'Est. — Passavant. — Monthureux-sur-Saône. — Darney et ses industries. — La forêt de Darney. — Vioménil. — La fontaine de la Saône. — La source du Madon. — Quetschs et mirabelles. — Aux bords du Madon.

Xertigny. Juillet.

En route pour les sources de la Saône. J'ai vécu si longtemps à Lyon, « où finit l'Arar dans le Rhône fougueux », j'ai tant fréquenté les rives heureuses de la fin de son cours, que c'est un pèlerinage pour moi d'aller boire à ses fontaines. Un chemin de fer l'accompagne presque sans cesse, dès l'origine ; il lui est rarement infidèle. Un moment le Coney, dont la vallée est longée par le canal de jonction avec la Moselle et la Marne, semble attirer à lui la voie ferrée, mais celle-ci l'abandonne bientôt pour rejoindre à Monthureux la rivière maîtresse.

C'est que la Saône est déjà paresseuse, elle a abandonné la région des grands bois pour errer

au pied de la terrasse des Faucilles. Lente, décrivant d'incessants méandres, elle est descendue à la rencontre de l'Apance qu'elle reçoit au pied du fier village de Châtillon. Alors, déjà puissante, elle va boire le Coney et devenir une grande rivière soutenue par des barrages et servant au transit entre la Lorraine, la Champagne et les Flandres avec Lyon et la Méditerranée.

La canalisation est facile ; la pente, jusqu'au Rhône, sur 374 kilomètres est de 68 mètres seulement. Aussi croirait-on plutôt à une voie artificielle qu'à un cours d'eau, si la Saône ne prenait bientôt la largeur d'un fleuve.

Le Coney est d'une portée presque égale, mais ses eaux sont moins mortes. Dans cette partie de son cours, la vallée est ample, sans grand caractère. Demangevelle, avec ses hautes tours en ruines, arrête un instant l'attention. Le chemin de fer quitte un peu plus haut les rives du Coney, à l'endroit où rivière et canal, débouchant de l'est, descendent vers le sud. On a créé là un de nos rares ports intérieurs reliés à la voie ferrée, celui de Passavant, dépendant d'un gros bourg qui fut, de tout temps, un lieu de transit, et situé à trois kilomètres au nord. Cependant il ne semble pas que ce port ait pris un grand développement : du bois, des briques, un peu de charbon, du sa-

ble, quelques piles de meules à aiguiser, venues des carrières voisines, ne suffisent pas à remplir les quais.

Passavant, simple commune du canton de Jussey, dans la Haute-Saône, département taillé dans la Franche-Comté, n'appartenait cependant pas à cette dernière province, il était divisé en deux quartiers séparés par un ruisseau. La rive droite était champenoise, la rive gauche, ou la Côte, était lorraine. La tradition veut que les deux états féodaux aient eu là une douane chargée de délivrer les laissez-passer ou *passe-avant*. Le nom du bourg en serait venu. De ces époques lointaines, il reste encore un donjon dominant fièrement les maisons du bourg champenois groupées autour de lui. Par la suite des temps, la ville devint partie du comté de Bourgogne et s'attacha à sa nouvelle patrie. M. Henri Bouchot raconte que le bourg, attribué aux Vosges lors de la formation des départements, refusa à main armée de faire partie d'un territoire découpé dans la Lorraine. Les gens de Passavant ont oublié ces vieilles hostilités, tout en devenant davantage francs-comtois par la force des intérêts matériels. Le canal et le chemin de fer conduisent de préférence vers la Saône les produits de l'industrie locale: verrerie et tuileries.

Passavant est donc à la porte de la Vôge, région bien à part, entre la terrasse des Faucilles et les hauteurs appelées aussi monts Faucilles qui bordent la Moselle vers Remiremont. C'est toute la contrée arrosée par la Saône et le Coney depuis leurs sources jusqu'au confluent et comprenant les cantons de Bains, de Xertigny, de Darney et de Monthureux.

Maigre et pauvre est le seuil de la Vôge entre le Coney et la Saône; les friches sont nombreuses. Par contre, les bois sont fort beaux, la forêt de Martinvelle, simple canton de l'immense forêt de Darney, a de superbes hêtraies et des massifs de chênes. La Saône borne la grande sylve par une vallée étroite, profonde, sinueuse sur laquelle s'ouvrent des ravins arrosés par des ruisseaux clairs. Dans l'un des replis les plus caractéristiques de la rivière naissante, une arête capricieuse porte l'unique rue, aux toits rouges, de Monthureux-sur-Saône. Le site est fort pittoresque. Des abords de la petite ville la vue s'étend au loin jusqu'à la grande terrasse des Faucilles qui prennent d'ici l'aspect d'une véritable chaîne de montagnes. Monthureux est un petit centre industrieux. La colline renferme un banc de grès activement exploité pour la production des meules à aiguiser; la fabrication des meubles sculptés et des

chaises, si répandue dans les Vosges, est importante[1].

Bien étroite est la Saône; en plus d'un point on la franchirait d'un bond; cependant ses eaux sont assez abondantes pour faire mouvoir les roues d'une filature de coton dans une partie solitaire du val. Un affluent, le ruisseau de la Hutte, vient de la forêt de Darney par une gorge profonde animée par l'industrie. Des forges, à Droiteval et Senenne, une taillanderie, à la Hutte, une importante verrerie, à Clairey, mettent la vie dans ce pli ombreux de la Vôge forestière où les ducs de Lorraine avaient attiré l'industrie par le droit de porter l'épée accordé aux verriers. Dans les étroites clairières du plateau rient de beaux villages, Claudon et Hennezel.

De la terrasse des Faucilles descendent, disposés en éventail, de nombreux ruisseaux; leurs ondes cristallines arrosent des vallons agrestes; la plupart aboutissent à l'endroit où la Saône, elle aussi faible ruisseau venu de l'est, prend la direction du sud qu'elle suivra désormais jusqu'à Lyon où elle l'imposera au Rhône. Au point où convergent les branches de l'éventail de cours

1. Sur cette industrie, voyez le chapitre XIII de la 21e série du *Voyage en France*.

d'eau est née la petite ville de Darney, sorte de capitale pour de nombreux villages des Faucilles et de la Vôge. Darney couvre une colline dressée entre la Saône et le ruisseau de Relange. Ville forte, puissante jadis, car elle commandait le facile passage entre la Saône, le Madon et la Moselle, *Darney aux trente tours* n'a gardé que des débris de ses remparts et de son château où la mairie s'est installée. La forêt l'enrichissait en assurant le combustible des forges, des verreries, de petits ateliers de quincaillerie rustique. Comme ailleurs, ces industries ont en partie disparu par la concurrence de la houille et des minerais plus riches. La boissellerie, l'exploitation des grès à aiguiser et la production curieuse des couverts en fer battu et métal aciéré conservent un peu de vitalité à la petite ville.

Darney apparaît lorsqu'on a dépassé le joli village d'Attigny, qui couvre si gentiment le flanc de collines sur les deux rives de la Saône, assez élargie pour qu'un pont de plusieurs arches soit nécessaire. Le vallon est étroit, profond, boisé de sapins, de bouleaux et de frênes dont les groupes semblent aménagés pour le plaisir des yeux. Sur le chemin je croise des voitures chargées de cercles en boissellerie destinés à la confection des tamis. La forêt a conservé un peu

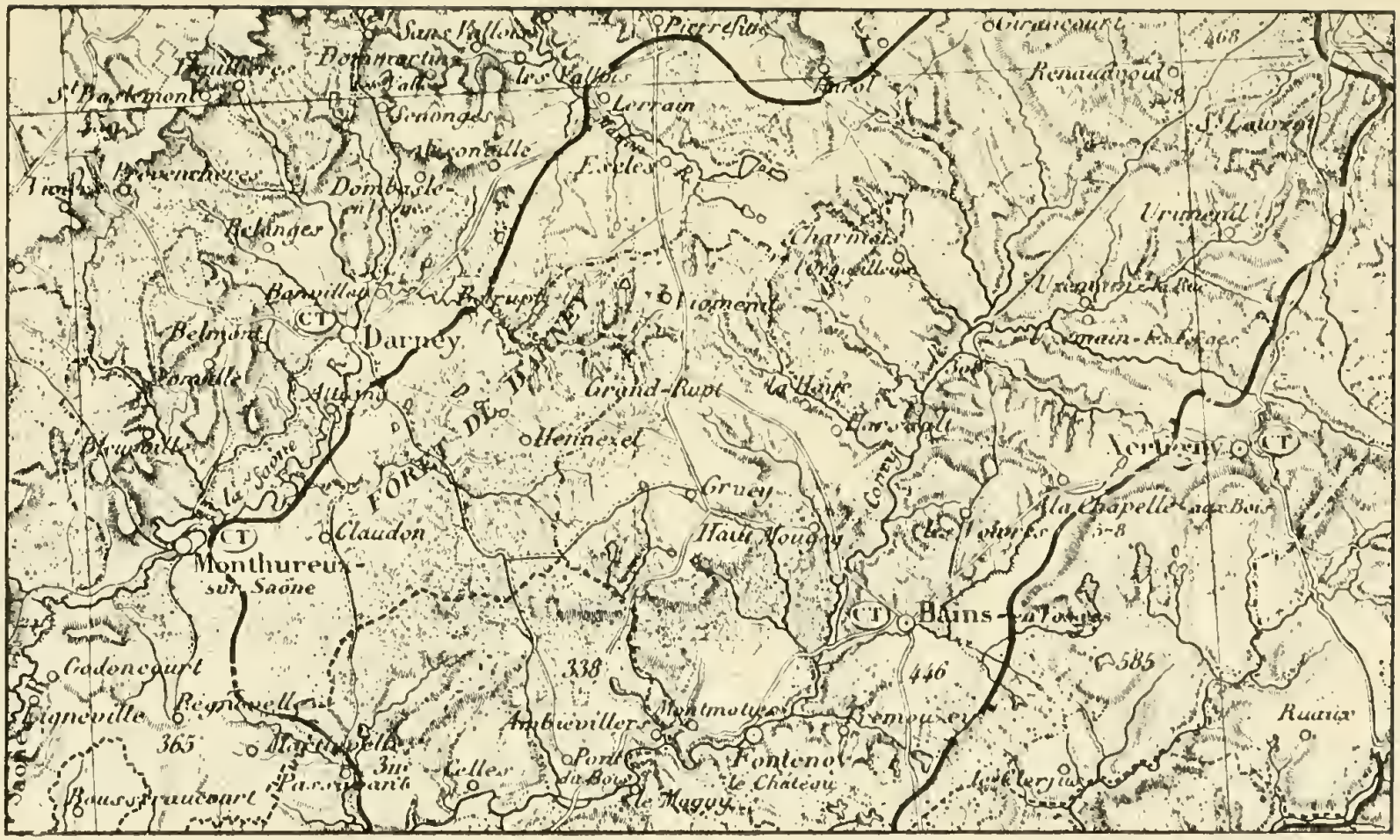
de son activité ouvrière, le village de Bonvillet, dans le coude où la Saône tourne brusquement au sud, transforme les hêtres en ustensiles nombreux. Les flancs des collines, de la gare de Darney à Bonvillet, sont entaillés en carrières où le grès est débité en meules à aiguiser, grès blanc, fauve ou rosé[1].

A mi-chemin entre la gare et Darney, se dresse un monument rappelant la Bretagne de la Cornouailles et du pays de Léon. C'est un grand calvaire de grès, où cette roche peu artistique s'est pourtant assouplie sous le ciseau, dans le style tourmenté de Louis XV.

A un tournant, Darney apparaît, groupant sur la colline des maisons portées par de hautes terrasses ; des restes de tours et de remparts enveloppent la ville primitive, au bas, sur la rivière, s'allonge un grand faubourg, devant les portes les femmes sont assises, travaillant activement à la broderie sur tulle et sur toile. Darney et toute la Vôge sont pour Mirecourt une pépinière d'ouvrières. Une autre rue traversant la Saône, dont les eaux sont captées, est bordée de petites usines où la jeune rivière met en mouvement la ma-

---

1. Sur la préparation des meules, voyez la 21e série du *Voyage en France,* chapitre XII.



Échelle au 1/320,000e.

chinerie peu compliquée qui transforme en couverts le fer, l'acier et divers alliages. Mais la Saône ne peut guère donner qu'une dizaine de chevaux de force, on a dû faire appel à la vapeur pour les 100 chevaux supplémentaires. Les cheminées fumantes, les jets de vapeur, le bruit, donnent à ce bas quartier de Darney un caractère très manufacturier. Pourtant le nombre des bras occupés est assez faible, une vingtaine d'ouvriers dans chaque usine. Darney, pour cette industrie spéciale, constitue un centre intéressant dans la région de l'Est, comme l'est, dans l'Ouest, Sourdeval[1] pour la fabrication du couvert en métal blanc. Il y a des usines similaires, plus considérables, à Fontenoy-le-Château, à l'extrémité de la Vôge, et à Bussang.

La ville proprement dite est une large rue montueuse sur laquelle débouchent d'étroites ruelles. L'église est un de ces lourds pâtés classiques chers aux Vosges et à la Franche-Comté ; le château, devenu l'hôtel de ville, a gardé une élégante tourelle à cinq pans.

En route pour les sources de la Saône et du Madon. J'ai pu trouver une voiture qui me ramè-

1. 6e série du *Voyage en France*.

nera avant la nuit à la station de Lerrain. Nous parcourons dans le coude de la Saône un plateau d'où l'on a une vue étendue sur la lointaine terrasse des Faucilles, bien belle grâce aux forêts qui recouvrent les pentes. Les villages se distinguent de fort loin dans la nappe sombre des futaies, par leurs toits d'un rouge ardent, mais le chemin pénètre dans les bois et les horizons disparaissent. Les essences sont très variées : les sapins se mêlent aux frênes, aux chênes, aux bouleaux; souvent ils dominent, faisant prévoir les Vosges prochaines. Entre les arbres se creuse le val étroit où le pauvre ruisseau de la Saône se mutine parfois entre les roches de grès. Partout s'ouvrent des carrières, la plupart épuisées déjà et envahies par une végétation vigoureuse. Il n'y a pas de grandes exploitations ; trois ou quatre ouvriers au plus, à chacune d'elles, détachent la roche blanche ou rose et la débitent en disques à émoudre.

La forêt s'entr'ouvre par de belles avenues percées entre les chênes et les hêtres. Dans une clairière la vaste ferme du Bon-Jacques donne un peu de vie et, de nouveau, on est en plein bois, si touffu, que l'on ne peut deviner les étangs, pourtant nombreux. Après une longue course, voici enfin la lumière, un beau paysage, intime et doux,

la clairière de Vioménil, bassin de prairies et de moissons encadré par les hautes ramures. A la lisière de la forêt le village, tout petit, égrène ses toits rouges autour d'une église dont la flèche ardoisée pointe, élégante et grêle. Tout autour, des plantations de cerisiers couvrent les jardins et les champs, nous sommes ici en pays producteur de kirsch.

Vioménil est entièrement rural, pas d'industrie. De grands chars traînés par des bœufs et des vaches à la robe souillée de boue, amènent des prairies le foin embaumé. Un des attelages est conduit devant une série d'auges de pierre se déversant l'une dans l'autre, alimentées par une conduite en plomb venant d'un premier bassin où parvient un filet à peine sensible : il faut assez longtemps à la maîtresse de l'auberge de la *Source de la Saône* pour remplir une carafe. Cette humble naïade est en effet la fontaine de la grande rivière de Gray, d'Auxonne, de Chalon, de Mâcon et de Lyon !

Ce filet d'eau sorti du bassin et des abreuvoirs traverse la route, pénètre dans les prés et, ainsi appauvri par l'irrigation des pentes, coule au bas des prairies en une combe fraîche et fleurie. D'autres sources naissent à chaque instant, descendent par des plis et voilà un ruisseau ; à

1,000 mètres de Vioménil la carte indique un premier moulin ; d'autres se suivent dans la gorge profonde.

Des abords de la fontaine, l'œil découvre de beaux horizons. La grande terrasse des Faucilles apparaît comme une chaîne régulière au-dessus de laquelle se dressent les buttes isolées des environs : de Lamarche, de Contrexéville et de Bourbonne. Une petite montagne masque cette dernière ville et, par l'éloignement, prend un véritable caractère de grandeur. Décor vraiment superbe, il compense la déception que fait éprouver l'indigence de la source de la Saône.

Vioménil n'est pas seulement la tête des eaux pour la grande rivière de la Franche-Comté, de la Bourgogne et du Lyonnais, le village domine aussi la source du Madon. La carte indique, à 400 mètres à peine de la fontaine de Saône, celle où naît le premier grand affluent de la Moselle. J'ai eu de la peine à la découvrir, les habitants ne placent pas l'origine du Madon au même point que les cartographes. D'ailleurs la source géographique n'est plus, elle a été captée pour alimenter les fontaines de la commune et cette opération d'édilité a eu pour résultat d'amener à la Saône les premières eaux du Madon, rapt fait au Rhin par le Rhône. Pour les gens de Viomé-

nil le Madon naît plus bas, dans un vallon de la forêt, entre un hameau appelé Maupotel et la chapelle Saint-Martin, près d'une pierre creuse appelée le Cuveau des Fées.

Je m'obstine cependant à chercher les premières eaux ; un faucheur à qui je m'adresse quitte sa prairie pour m'accompagner. En dépit de ses tentatives pour m'amener au Cuveau des Fées, je gagne avec lui une combe de gazon au fond de laquelle des joncs et des roseaux, des taches de renoncules aux fleurs d'or révèlent un ruisseau. Voici, en effet, une eau courante ; en la remontant nous découvrons une petite fosse d'où sort un filet limpide. C'est bien la source du Madon, les autres fontaines sont plus bas, dans la gorge et ne sauront prétendre à l'honneur d'être l'origine de la rivière.

Nous regagnons Vioménil après avoir élucidé ce petit problème. Mon compagnon est un homme d'intelligence ouverte. Il me signale les progrès accomplis par l'agriculture dans ce pays réputé pour son esprit arriéré. Le méteil, autrefois base des cultures, disparaît, remplacé par le froment, l'étendue des prairies s'accroît, on élève un bétail plus nombreux. La broderie emploie toutes les femmes et répand le bien-être. Les immenses vergers de cerisiers, pruniers-quetschs et mira-

belliers donnent en abondance des eaux-de-vie réputées. J'étais venu ici dans l'espoir d'assister à la cueillette des cerises. Mais l'année a été mauvaise, il n'y a pas un fruit sur les arbres. C'est une grosse perte pour la contrée. La merise, récoltée d'ordinaire en cette saison, est mise en tas et livrée à la fermentation jusqu'en septembre. A cette époque, elle est soumise à la distillation. Cette production diminue, me dit-on, les cultivateurs trouvent plus d'avantages à obtenir les prunes, la récolte est plus facile et l'eau-de-vie de quetsch trouve une clientèle de jour en jour plus grande.

Je suis descendu dans la vallée du Madon jusqu'à Lerrain ; la route, toute droite, s'en va à Escles au sein de campagnes nues ayant pour perspective lointaine de jolies petites montagnes aux formes nobles, baignées dans la fluide atmosphère d'un beau soir. Je reconnais Sion-en-Vaudémont et les collines qui lui font cortège ; à l'ouest, se plaquant sur le ciel flamboyant, se profile la haute crête de Montfort.

Voici Escles, village aux jardins fleuris. Devant chaque maison sont assis des groupes de brodeuses proprement, presque élégamment vêtues. La vallée est d'un charme pénétrant ; sur

les deux rives du Madon, les prés récemment fauchés forment un tapis d'un vert tendre et doux ; sur les pentes, les moissons blondes se courbent sous le vent léger, des groupes d'arbres vont se confondre avec la nappe des grands bois. Dans ce cadre presque auguste la flèche de l'église de Lerrain accroît encore l'impression de douceur et de paix. Des fumées bleues s'élèvent, les sons de l'*Angelus* troublent seuls le silence.

A Lerrain, bourg d'aspect aisé, des fillettes assises autour d'une fontaine monumentale sont activement occupées à la broderie ; le travail est disposé sur un cylindre creux servant en même temps de magasin pour le fil et le menu outillage de brodeuse. Le passage d'un voyageur dans le petit bourg, si rarement visité, cause un moment d'arrêt dans le travail. Si l'aiguille ne court plus, les langues sont joliment déliées !

XIII

UN PÈLERINAGE A ROVILLE

Bayon. — La maison de Mathieu de Dombasle. — La première école française d'agriculture. — Au bord de la Moselle. — Culture des mirabelles. — Charmes et sa forêt. — La verrerie de Portieux. — Châtel. — Les filatures de la Moselle.

Golbey. Mai.

J'ai tenu à visiter ce village de Roville, qui fut si longtemps, pour l'agriculture française, comme la chaire d'où se répandaient les préceptes et les enseignements destinés à amener la transformation profonde dont nous sommes encore les témoins. Après le Pradel où je fus chercher le souvenir d'Olivier de Serre[1], j'avais à cœur de retrouver les traces de Mathieu de Dombasle.

Roville est dans la vallée de la Moselle, à l'endroit où la route d'Haroué descend des collines, où le chemin de fer de Nancy à Gray, quittant les hauteurs du petit pays de Vermois, débouche sur la grande rivière vosgienne. Celle-ci y reçoit

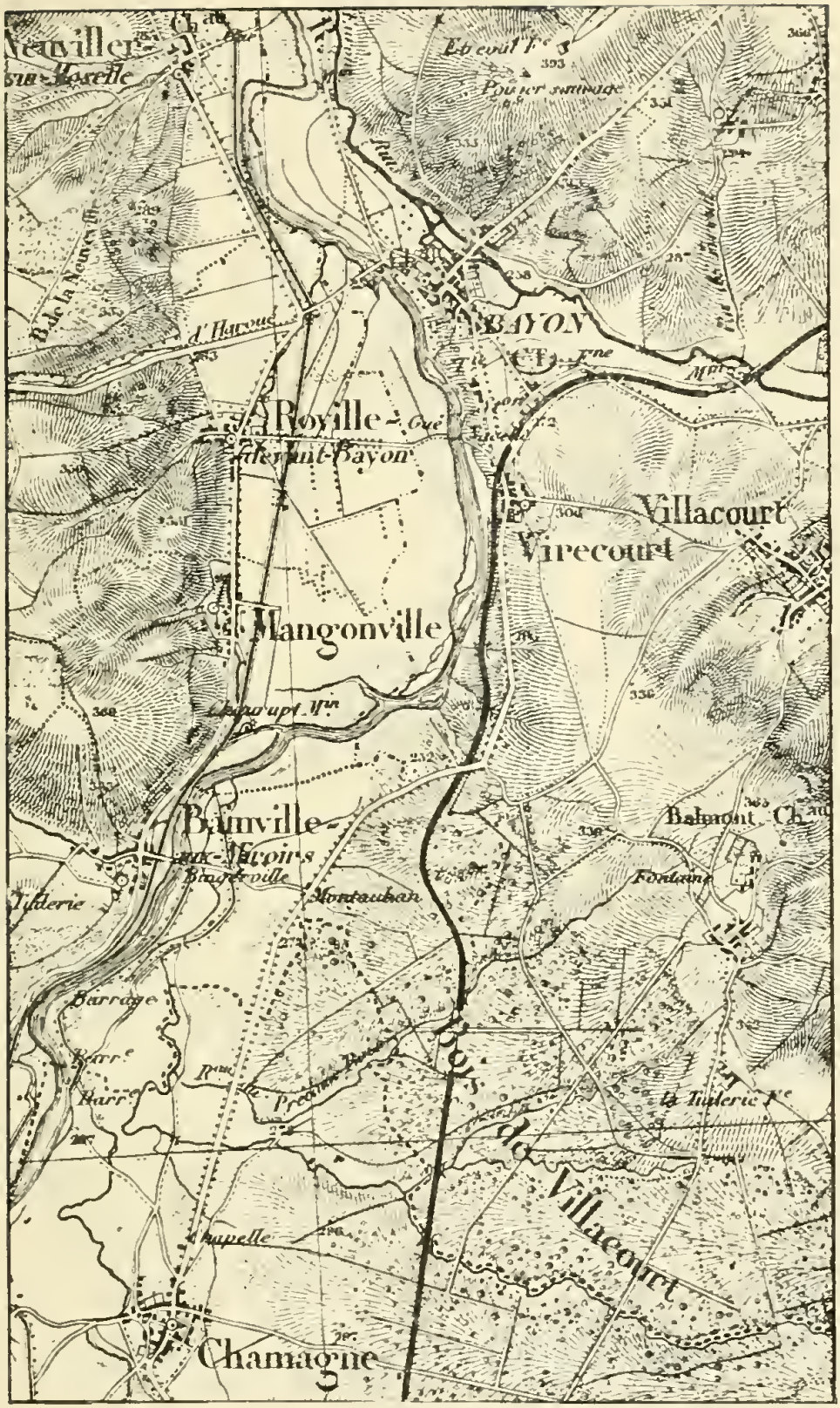
1. 11e série du *Voyage en France,* chapitre XIII.

l'Euron, au pied de hautes collines qui abritent des vents du nord la petite ville de Bayon, mignonne bourgade assise entre ses deux rivières, sur une terrasse dominant la large vallée. Dès les abords de la gare, on est saisi par une odeur singulière, celle de la chicorée qui remplace le café dans tant de ménages. Bayon possède en effet une importante usine où l'on traite les cossettes provenant des cultures du Crotoy, dans la Somme[1]. Un beau château moderne, dans le style de la Renaissance, est le seul monument.

La population se compose surtout de vignerons ; toutes les hauteurs sont revêtues de pampres admirablement soignés. Les principaux magasins sont ceux où l'on vend l'outillage spécial de la viticulture. On voit en quantité les pulvérisateurs contre le mildiou, instruments fort utiles sous cet humide climat.

La Moselle coulant, lente et profonde, au-dessous de la côte raide qui porte la ville, encadre des îles revêtues de verdure. Au-dessous du pont elle s'élargit, reprend ses allures de torrent, s'encombre de tas de galets. Pas un bateau ; la navigation se fait au moyen du canal de l'Est creusé sur la rive gauche. Au moment où

1. 18e série du *Voyage en France*, chapitre XXV.


BAYON
Royville
Villacourt
Virecourt
Mangonville
Bainville
aux-Moines
Balmont
Fontaine
Montauban
Tuilerie
Barrage
la Tuilerie
Chapelle
Chamagne

je l'atteins, un chaland est dans l'écluse ; il reprend sa route vers Digoin, c'est-à-dire le centre de la France. Combien de semaines se passeront avant qu'il ait pu conduire à la Loire les fontes et les sels dont il est chargé !

Entre le canal et les collines couvertes de vignes, dans un site heureux, se groupent les maisons de Roville, demeures soigneusement blanchies, tapissées de vignes et d'arbres fruitiers ; sur la place, devant une humble église est la ferme très simple, bien qu'ornée d'un pavillon des temps passés, où Mathieu de Dombasle vint, en 1822, créer la première école pratique d'agriculture. Le grand savant avait alors 45 ans. Dans la modeste habitation villageoise il donna ses leçons et inventa cette charrue, cette houe, cet araire qui portent encore son nom.

Les terres mises en valeur par Mathieu de Dombasle couvraient 190 hectares, deux tiers dans la plaine, un tiers sur les coteaux. A l'exploitation agricole étaient jointes une fabrique d'instruments aratoires et une distillerie de pommes de terre. D'après Abel Hugo, qui écrivait vers 1833, un capital de 61,000 fr. avait suffi à la mise en œuvre.

C'est, disait l'auteur de la *France pittoresque,* un chef-d'œuvre de bonne économie et d'intelligence administrative.

La division du travail, le soin des bestiaux, le perfectionnement et l'emploi judicieux des instruments aratoires, l'introduction de diverses machines, la succession des cultures, enfin un nouveau système de comptabilité, tels sont les éléments qui ont concouru à la prospérité de la ferme. Avec une dépense annuelle de 36,470 fr., M. de Dombasle a obtenu un produit de 47,733 fr., ce qui donne 11,263 fr. de bénéfice ou 59 fr. par hectare. Jusque-là, le produit moyen dans le département de la Meurthe avait été évalué à 28 fr. 50 c. seulement. Il est donc plus que doublé par les méthodes employées à Roville. Chaque année deux comices agricoles se tiennent à la ferme et par des prix utilement distribués, par des concours publics, excitent l'émulation des agriculteurs. M. Mathieu de Dombasle ne se borne pas à les encourager par le puissant exemple de la prospérité de ses travaux, il publie des *Annales* où sont consignés les résultats de ses expériences, et favorise ainsi l'instruction théorique de ceux qui ne sont point à portée de profiter de son habileté pratique.

De tout cela rien n'est resté ; quand le département de Meurthe-et-Moselle a créé une école pratique d'agriculture, il l'a bien mise sous la glorieuse invocation de Mathieu de Dombasle, mais Roville n'a pas été choisi, on a installé le nouvel établissement à Tomblaine, aux portes de Nancy. Toutefois, l'agriculture française et la Lorraine ont payé leur dette au fondateur de l'école de Roville en plaçant le buste de Mathieu de Dombasle devant la demeure d'où se répandit la bonne parole. Debout sur la marche portant

le piédestal, un laboureur au torse nu, la main droite appuyée sur la charrue inventée par le grand agronome, se découvre respectueusement devant l'effigie. Tout autour fleurissent des marronniers roses, les jardins voisins sont délicieux par les belles fleurs roses doubles des aubépines.

J'aurais voulu trouver quelqu'un pour causer du bon Français qui fit de Roville un véritable foyer de lumière. Mais plus d'un demi-siècle est passé depuis la mort de Dombasle (décembre 1843) et les jeunes savent très vaguement devoir quelque chose au grand Nancéien.

En route donc pour Charmes et Épinal, par le pied des collines du Xaintois qui viennent mourir au bord de la Moselle fidèlement accompagnée par le canal. La vallée est large et lumineuse, les villages s'étalent gaîment au grand soleil. L'un d'eux, Mangonville, aligne sur le chemin une façade de demeures proprettes. Peu de cultures, des prés dans les fonds, des vergers de mirabelliers et de quetschiers sur les pentes, alternant avec des vignes bien soignées. Sur quelques points, la roche mise à nu montre des assises alternées rouge et bleu grisâtre avec des bandes irrégulières de quartz d'un blanc d'ivoire. Sur une colline surgit une haute paroi de maçon-

nerie, restes d'un donjon. Au pied se blottit le village de Blainville-aux-Miroirs. Malgré ce nom, on ne fabrique pas de glaces ici, il y a bien une usine active, mais elle fait des clous et des « béquets », c'est-à-dire des clous à tête pour la cordonnerie.

Du pied des ruines, la vue est fort belle sur le petit village allongé dans un vallon, la Moselle large et claire, les collines aux arbres fleuris et les croupes vertes de la forêt de Charmes.

Le chemin de fer et le canal ont bien fait diminuer l'activité sur la route, aussi la voirie a-t-elle rétréci la bande affectée aux charrois et élargi les bas côtés; ceux-ci forment deux interminables ourlets d'une herbe épaisse comme ceux des meilleurs pâturages. Le canal est le compagnon fidèle du chemin, son ruban d'eau transparente, sur lequel passent les gabares ventrues, se perd au loin entre les peupliers. Un instant les collines s'écartent pour décrire un grand et verdoyant hémicycle dans lequel le village de Gripport étage de hautes maisons. Les pentes sont un immense verger de pruniers-mirabelles. Toute cette partie de la vallée se livre à la production du fruit parfumé. Des marchands viennent de Paris les acheter sur place, des commissionnaires les recueillent pour les marchés de

Metz et de Strasbourg, où la petite prune est la base des tartes et des confitures de ménage. La vallée de la Moselle lutte sous ce rapport avec celle de la Meuse et les côtes de la Woëvre.

Le développement donné à cette culture s'explique par le revenu assuré. Un mirabellier de dix ans donne environ 60 kilogrammes de fruits, ce qui, à 200 arbres par hectare, produit 120 quintaux métriques. Au prix minimum de 15 fr. le quintal, c'est une rente de 1,800 fr. A mesure qu'il avance en âge, le prunier-mirabelle donne de plus abondantes récoltes; de vingt à quarante ans, la production s'élève à 200 quintaux par hectare, soit une valeur totale de 3,000 fr.; même avec les frais d'entretien et les impôts, cela laisse une belle marge. J'emprunte ces renseignements à un agronome de Saint-Mihiel, cité par M. Baltet, mais les chiffres donnés pour la vallée de la Meuse sont évidemment applicables aux bords de la Moselle.

A Gripport finit le département de Meurthe-et-Moselle, la limite est marquée par une colline qui vient mourir au bord de la Moselle, laissant à peine un peu de place au canal et à la route. Aussitôt le paysage s'élargit. Socourt, le premier village vosgien, est à l'entrée d'une plaine consacrée à la culture du seigle; cette céréale est sur-

tout recherchée pour la paille, ligature des vignes. Jusqu'aux abords de Charmes c'est la plaine large et plate dans laquelle la Moselle et les ruisseaux descendus de la forêt semblent errer.

Des cheminées d'usine précèdent la ville. Charmes ouvre la série des vastes manufactures vosgiennes de tissu de coton, mais ce n'est pas encore un grand centre industriel. Toutefois, sa filature, les scieries qui débitent les bois de la forêt et une puissante brasserie emploient de nombreux ouvriers. La filature seule en occupe 1,200, pour qui on a construit une cité ouvrière aux coquettes maisons.

Charmes, où l'on rencontre quelques nobles demeures d'autrefois, est d'allure prospère ; les habitations, à un ou deux étages, sont peintes ou soigneusement crépies. A l'entrée est un hospice de vieillards, clair et bien tenu. Au cœur de la petite ville s'ouvre une place bordée de magasins très achalandés. Les bords du canal et de la Moselle sont la partie la plus pittoresque. Du pont majestueux qui réunit Charmes au faubourg de la gare, la vue est belle sur la vallée, la forêt et les croupes bleues des Vosges.

Les trains sont rares sur la ligne de Ramber-

villers ; quand j'ai achevé la visite de la ville, je prévois deux mortelles heures à attendre avant de monter en wagon pour gagner Portieux. Je prends le parti de m'y rendre par la forêt malgré le mauvais état des chemins, car il a plu toute la journée précédente. Jusqu'à la lisière des bois, c'est une véritable fondrière que la route de Damas, sans cesse parcourue par les chargements de bois conduits à la gare. Le paysage immédiat est assez morne, mais Charmes, entouré de hautes collines découpées comme les bastions d'une forteresse, est un charmant décor.

Voici la forêt presque entièrement peuplée de hêtres, les charmes y sont nombreux aussi, les chênes plus rares. Jusqu'au *Rond* où s'étoilent une dizaine de routes ou de laies, les fourrés sont monotones, mais de là, jusqu'à Portieux, le sol s'accidente, les arbres prennent des proportions plus belles. Deux profonds ravins se creusent, franchis par des ponts autour desquels se dressent de beaux sapins. Les taillis ont disparu ; ce canton est une admirable futaie offrant de majestueuses colonnades de hêtres aux troncs droits et lisses.

Les arbres s'écartent soudain, un vallon apparaît dans lequel s'étagent de grandes bâtisses d'un blanc jaunâtre, couvertes de tuiles rouges,

demeures ouvrières de la verrerie de Portieux. Avant la guerre, il n'y avait ici qu'une succursale des verreries de Vallerysthal, près de Strasbourg, une partie de leurs ouvriers sont venus dans la forêt de Charmes, au vallon de Magnenville. Aujourd'hui plus de 800 travailleurs sont occupés dans ces vastes ateliers.

J'arrive trop tard pour visiter l'établissement : l'équipe de jour finit le travail, de nombreux ouvriers vont à la gare prendre le train qui les emmènera dans les villages voisins. L'habitation phalanstérienne n'a pas séduit tout le monde, beaucoup de verriers préfèrent à la cité-caserne la petite maison des champs avec ses carrés de choux, ses pruniers et ses fleurs.

La verrerie est loin de Portieux. Il faut encore une demi-heure de marche pour atteindre ce gros village assis sur une colline. Ses toits rouges, la masse énorme d'un couvent, maison-mère des sœurs de la Providence, lui donnent une sorte de majesté. Au pied coule la Moselle.

Une barque me fait traverser la rivière en face de la station de Vincey, sur la ligne d'Épinal. Il y a là un centre industriel en voie de création : la société cotonnière de l'Est a construit une vaste usine renfermant 60,000 broches. La population s'est accrue de plus de 500 habitants, et

nombre de travailleurs habitent Portieux. Pour donner un gîte aux ouvriers, on a dû construire une cité. Le canal apporte la houille nécessaire à l'établissement, il permet d'embarquer des quantités de pommes de terre récoltées dans la région et destinées aux féculeries si nombreuses dans les Vosges.

Il est nuit quand le train me dépose sur le quai de la gare de Nomexy qui dessert Châtel.

Châtel est un joli bourg assis sur les pentes d'une colline frôlée par la Moselle. La situation, excellente jadis quand les cités devaient être fortifiées, ne répond guère aux nécessités modernes. La ville, si importante quand elle était une des places d'armes des ducs de Lorraine, n'offrait pas assez d'espace à l'industrie moderne; son voisin, Nomexy, est devenu en quelque sorte le faubourg ouvrier. Une filature occupant près de 60,000 broches avoisine la gare, entourée de l'habituel essaim de cités ouvrières; à côté un tissage mécanique de coton renferme cent métiers. Des scieries mécaniques, une fabrique de semelles, un moulin, complètent ce petit centre qui doit aux eaux de l'Avière une partie de son activité. Là vint déboucher dans la Moselle l'effroyable déluge causé par la rupture du barrage de Bouzey,

qui, le 27 avril 1895, sema tant de deuils et de ruines dans la vallée de l'Avière. Près de 100 personnes périrent; le flot, puissant de plus de sept millions de mètres cubes d'eau, ne s'apaisa qu'en ravageant les environs de Châtel et de Charmes.

Grâce à ces usines, Nomexy, qui comptait à peine 600 habitants avant la guerre, en a plus de 1,500 aujourd'hui, dépassant Châtel dont l'accroissement a été médiocre.

A l'heure matinale où je me suis mis en route pour gagner pédestrement Thaon, des femmes étaient déjà assises devant leurs fenêtres, à Châtel et à Nomexy, travaillant à la broderie. Il y a encore ici et à Charmes, un centre très actif pour cette industrie aimable.

Les usines commencent à s'animer; très coquettes, au soleil du matin, ces vastes constructions blanches aux fenêtres encadrées de briques rouges. Les industriels vosgiens ont résolu le problème d'ôter aux manufactures le caractère de prison qu'elles ont trop souvent. Partout les établissements s'étalent, largement percés de nombreuses ouvertures et bien entretenus. Je retrouve le même aspect à Igney, animé par une filature, puis à Thaon où la fumée commence cependant à ternir les constructions. C'est qu'il

ne s'agit pas ici de fabriques isolées, Thaon avait 550 habitants avant la guerre, il en comptait 4,285 au dernier recensement, il en a peut-être plus de 5,000 aujourd'hui. Le village routier devient une véritable ville ouvrière, un des points vitaux des Vosges, car c'est le siège d'une puissante société qui teint et blanchit les tissus produits dans la plus grande partie de ce vaste rayon industriel. La Moselle lui fournit 500 chevaux de force, cela n'a pas suffi, plus de 1,000 chevaux sont l'œuvre de la vapeur. Dans la même usine on imprime les tissus. Une filature renferme 35,000 broches, un tissage a plus de 200 métiers. Pour les nombreux ouvriers de ces fabriques, une société coopérative de consommation s'est créée. Les écoles villageoises d'autrefois sont devenues des écoles supérieures.

La blanchisserie, la plus considérable des usines du groupe, a élevé des maisons ouvrières souvent signalées comme des modèles. Elles sont accouplées par deux et louées de 10 à 12 fr. par mois.

Thaon est déjà dans le rayon d'Épinal. Du pont sur la Moselle on découvre une partie des forts du camp retranché. Sous cet aspect militaire se présente désormais le chef-lieu des Vos-

ges autrefois si placide. Avant de pénétrer dans la gare, on aperçoit des casernes, l'arsenal, un parc aérostatique. Les douloureux événements de 1870 ont fait de la petite ville une grande forteresse. Par contre-coup, ils l'ont aussi transformée en grande cité industrielle.

XIV

ÉPINAL ET L'INDUSTRIE DES VOSGES

L'Épinal de notre enfance. — L'Épinal véritable. — Les trois quartiers. — Le camp retranché. — L'industrie cotonnière, ses origines, son accroissement, état actuel.

Épinal. Mai.

Si, dans nos imaginations de jeunes provinciaux, Paris nous apparaît comme une cité des Mille et une nuits, toute d'or et de lumière, une autre ville luttait contre elle, plus célèbre peut-être et plus enchantée encore, entourée d'eaux d'un bleu cru, d'arbres vert-pomme arrangés en boule, avec des toits rouges, des clochers aigus d'un noir bleu ; là dedans, des bonshommes aux vestes jaunes, des petites bonnes femmes aux jupes de couleur violente. Et des soldats de tous costumes, et l'Ogre arpentant les rues à la recherche du petit Poucet et le Chaperon rouge fuyant le loup sorti de la « forêt prochaine ». Que sais-je encore ! La génération actuelle, gâtée par la photographie et les images à prétentions scienti-

fiques, ne connaîtra jamais les rêves fantastiques qui berçaient notre enfance. Épinal ne l'obsédera point comme elle nous a hantés. Si par hasard on prononce le nom de cette ville devant nos enfants, cela ne leur dira rien, tout au plus songeront-ils à quelque banale rue de la gare, à des locomotives et des cheminées d'usines. Les plus imaginatifs feront courir les tramways électriques par les rues.

La jeune génération aura raison contre nous, Épinal est une ville bien moderne. Depuis trente ans surtout, elle a perdu son caractère de somnolente cité des montagnes enfouie entre les hautes collines boisées, au bord de la Moselle transparente, pour prendre l'aspect des agglomérations industrielles. Elle n'a pu détruire le cadre heureux des avant-monts vosgiens où les premières forêts de sapins apparaissent, mais de longs faubourgs se construisent et marchent à la rencontre de la banlieue. Déjà Golbey constitue avec elle et les écarts de Saint-Laurent qui sont des faubourgs de la ville un groupe de population de 30,000 âmes. Il y en avait à peine 12,000 avant la guerre[1].

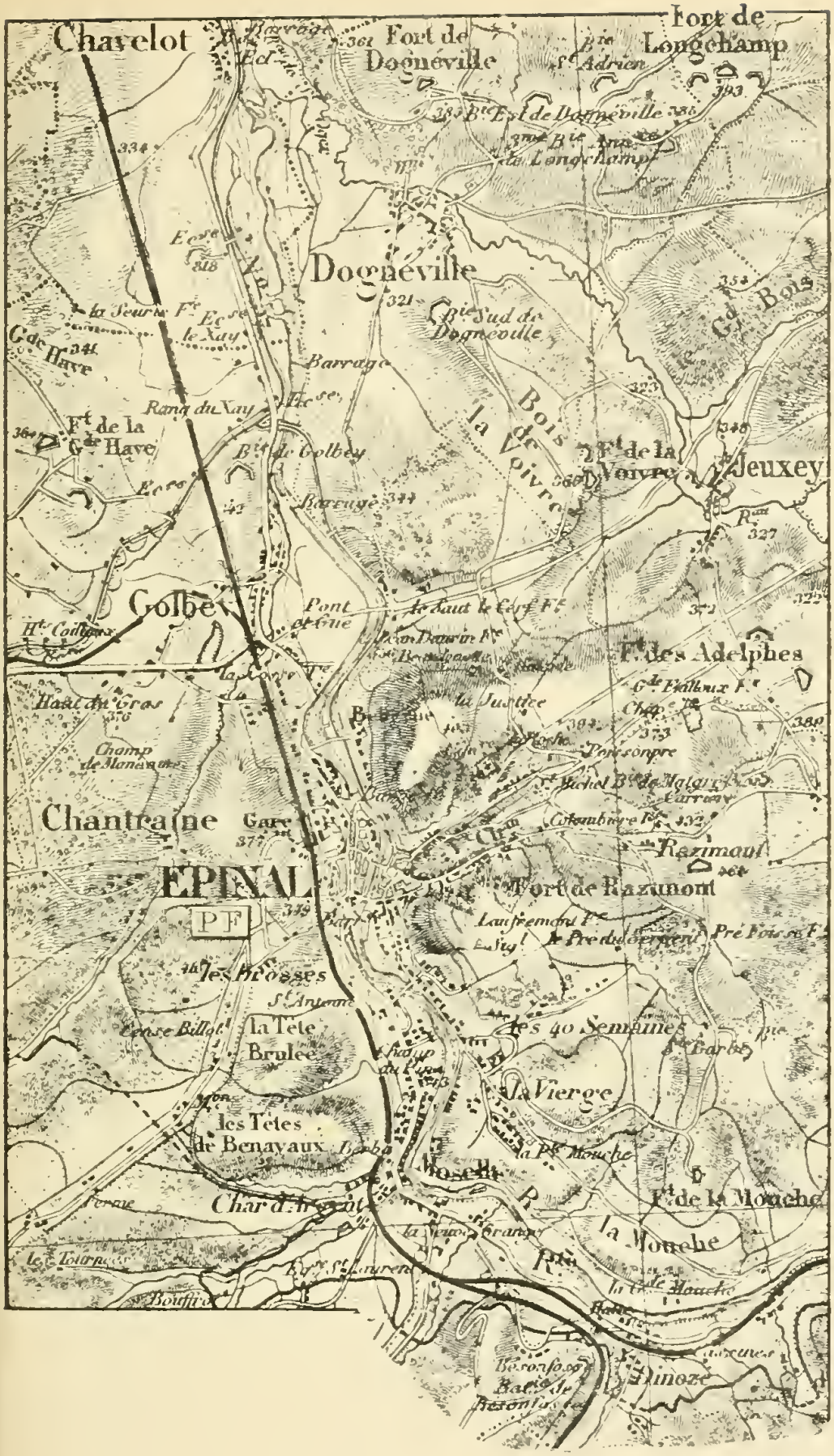
L'humble gare a été dotée d'un hall immense

1. Épinal, 26,525 habitants ; Golbey, 2,311 ; Saint-Laurent, 2,371.

abritant les trains d'un réseau étendu rayonnant vers Bussang, Cornimont, Gérardmer et Saint-Dié, Nancy, Belfort, Vesoul, Jussey et Mirecourt où s'épanouissent tant d'autres lignes. Les Vosges sont devenues à la mode et, l'été, attirent à Épinal des trains rapides destinés aux touristes.

L'entrée en ville, par le faubourg de l'Hospice, ne répond pas à cette animation de la gare, une rue en pente, bordée de bazars et de cafés, conduit devant un canal étroit où coule une eau rapide. C'est un bras de la Moselle; la rivière forme une île, appelée jadis Rualmesnil, où tout un quartier s'est bâti, second accroissement d'Épinal. Cela s'appelle la « Petite Ville ». Le grand bras de la Moselle l'entoure au nord, mais c'est un torrent sans profondeur, les eaux ayant été dérivées pour augmenter le débit dans le canal des Grands-Moulins.

Sur la rive droite est la « Grande Ville », centre vivant d'Épinal, où sont les principaux édifices. Sauf l'église Saint-Maurice, aucun ne retient longtemps l'attention. Tout cela répond strictement au rôle propre à chaque monument, on devine que la ville était trop humble autrefois pour se doter de grandes architectures, aujourd'hui ayant poussé trop vite, elle a dû se borner au plus pressé.


Chavelot
Fort de Dogneville
Fort de Longchamp
Dogneville
Bois de la Voivre
Jeuxey
Golbey
Fort des Adelphes
Chantraine
EPINAL
Fort de Razimont
Razimaul
les Brosses
la Tête Brulée
les 40 Semaines
la Vierge
les Têtes de Benayaux
Fort de la Mouche
la Mouche
Dinoze

Cependant les quartiers neufs de la Grande Ville, en amont, ont de l'élégance; de jolis hôtels particuliers, des jardins privés, de belles promenades publiques, font du nouvel Épinal une cité coquette bien que monotone. Pour trouver un peu de pittoresque, il faut errer autour de l'église Saint-Goëry, si curieuse par ses façades, ses bas côtés extérieurs et ses porches. Au-dessus se profile une colline étroite et verdoyante; là était le château féodal qui protégeait la ville. Un de ces modestes bourgeois, si rares de nos jours, qui ont au cœur l'amour de leur cité, a enveloppé les ruines dans un parc, a créé des massifs, percé des allées, disposé des terrasses fleuries, veillant avec un soin jaloux à l'ornement de la colline historique; puis, en quittant ce monde, il a laissé à Épinal cette œuvre de toute sa vie. La reconnaissance publique a donné le nom de M. Doublat à la merveille ainsi créée, ce n'est que justice.

Vu du sommet du jardin Doublat, le paysage est charmant mais tranquille. Dans le cadre heureux des hautes collines boisées, Épinal s'étend avec ampleur. Des toits rouges, des quartiers naissants disposés en amphithéâtre, d'immenses casernes; sur les hauteurs, les masses lourdes des forts reliés à l'arsenal par un vaste réseau de petites voies ferrées; puis les cheminées d'usine

d'où monte une épaisse fumée. Une énorme manufacture dans une forteresse.

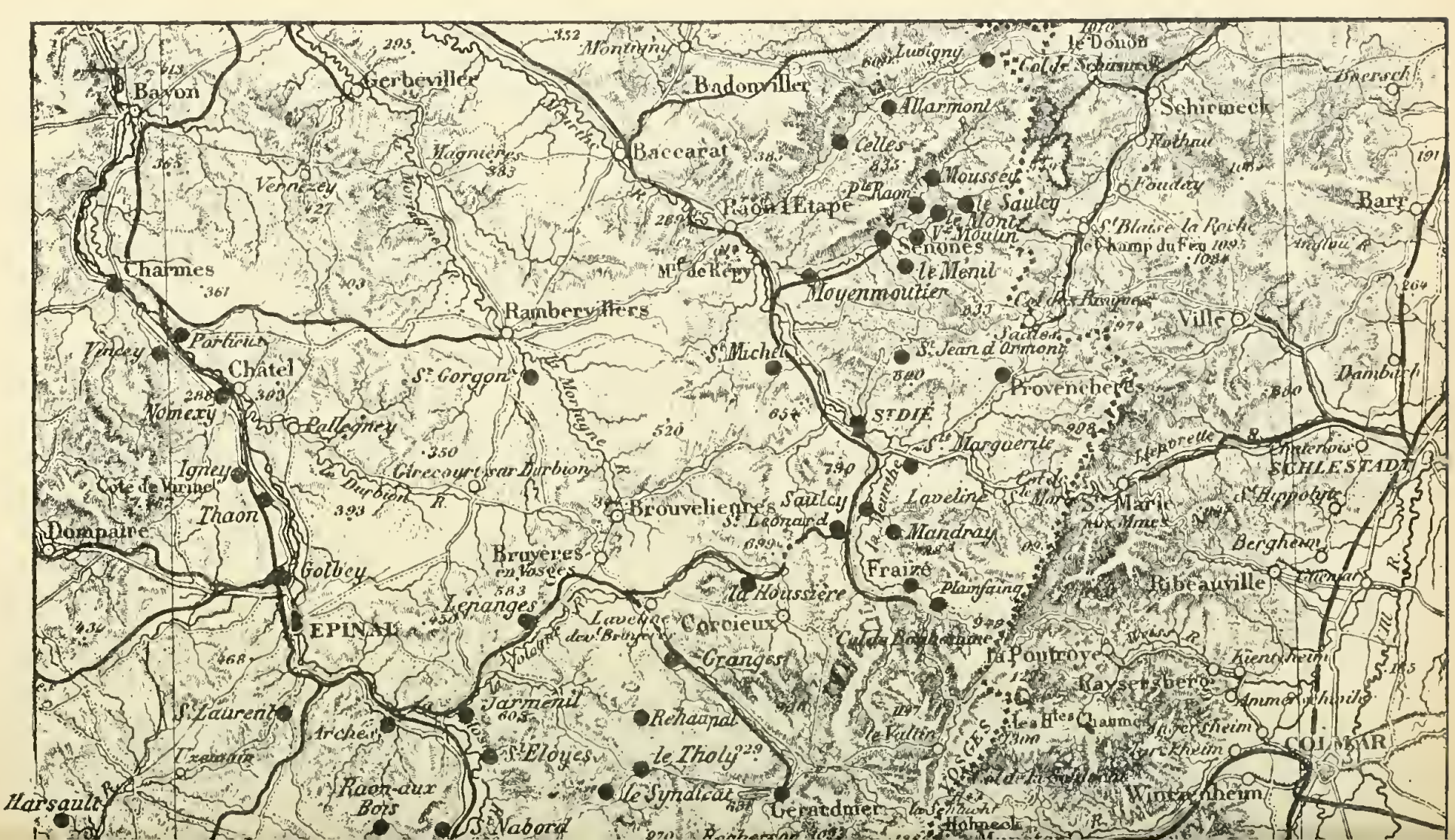
Épinal doit et ses forts et ses fabriques à la guerre de 1870 qui démembra la patrie. C'était autrefois une petite garnison de cavalerie; au lendemain de nos désastres, il apparut que ce débouché de la Moselle vers les plaines de Lorraine devait être maîtrisé. On se borna d'abord à occuper le massif de la forêt d'Épinal, sur la rive droite. Plus tard, cette tête de pont fut transformée en camp retranché par la construction des forts de la rive gauche occupant la ligne de faîte des Faucilles, séparant la vallée de la Moselle du vaste bassin où le Coney se forme par la réunion de multiples ruisseaux et qui voit naître la Gitte, affluent du Madon. Ces hauteurs, commandant d'immenses horizons, sont à 10 kilomètres d'Épinal, aussi le développement de la ligne des forts est-il considérable, il atteint 43 kilomètres; il faudrait plusieurs corps d'armée pour opérer l'investissement d'une telle place. Mais Épinal n'a pas été conçue uniquement au point de vue de la défensive, le camp retranché est destiné à servir d'appui à une armée devant opérer dans les vallées de la Vologne et de la Haute-Moselle ou se porter sur les flancs d'un ennemi débouchant par les Hautes-Vosges.

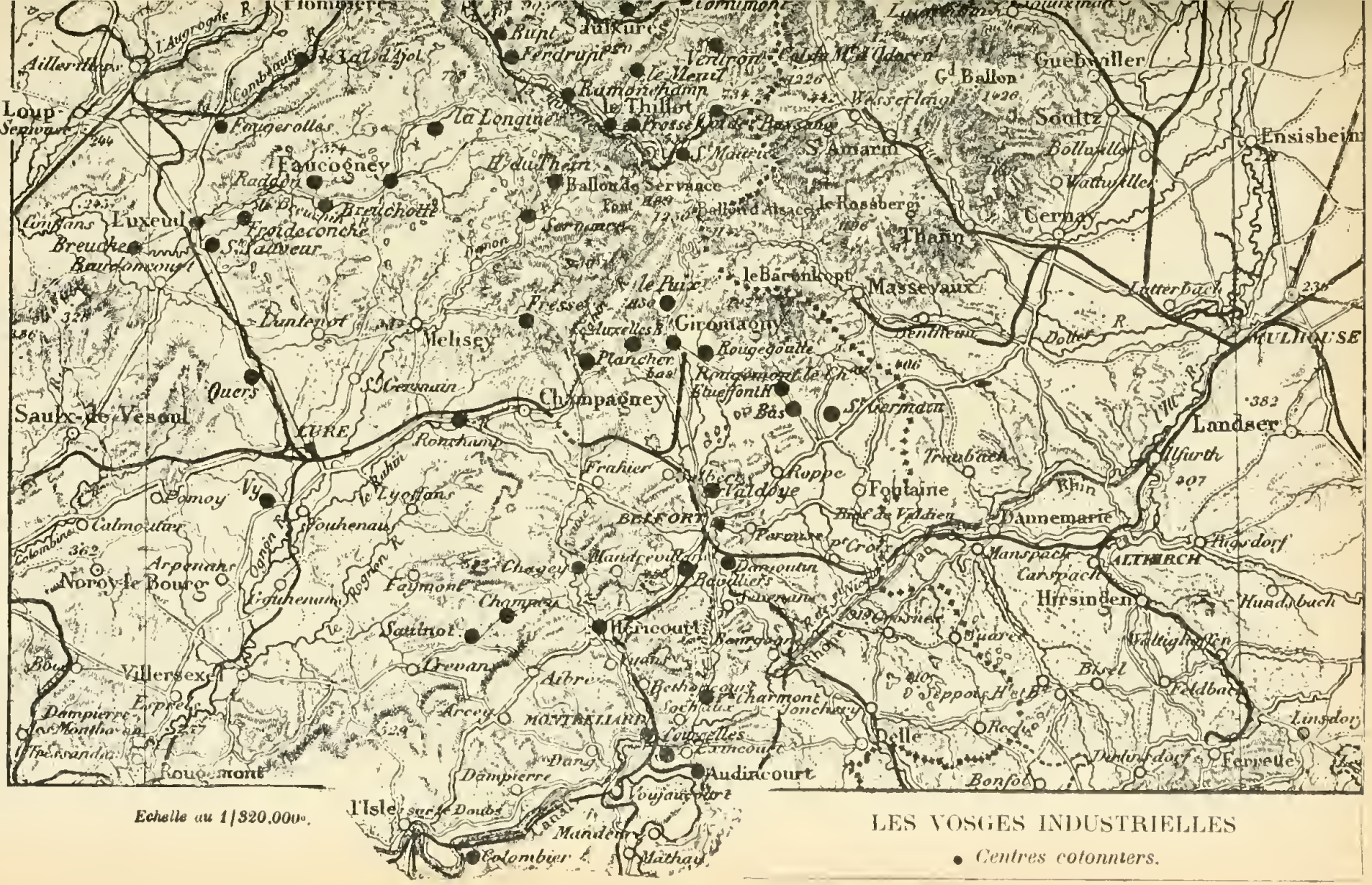
Sur la rive droite de la Moselle, la configuration du sol a permis d'asseoir les forts à une faible distance de la ville. Toutefois, pour conserver à la défense le vallon profond du ruisseau de Saint-Oger qui, pénétrant au cœur de la forêt d'Épinal, permettrait à des troupes nombreuses de déboucher sur le plateau d'Aydoilles et dans la vallée de la Vologne, on a porté tout un groupe puissant d'ouvrages au delà de ce ruisseau de Saint-Oger, entre son embouchure et le village de Longchamp. Deux forts, Dogneville et Longchamp, couvrent une longue arête et commandent la vallée inférieure de la Moselle. Sur la rive gauche du Saint-Oger, les collines sont couronnées par la batterie sud de Dogneville, le fort et les batteries de la Voivre, le fort et les batteries des Adelphes. Au-dessus de ce fort, la petite montagne de Razimont, haute de 464 mètres, porte un fort regardant à la fois dans le vallon de Saint-Oger et dans un val profond dont les eaux rejoignent la Moselle au-dessous de la ville. La forteresse du Razimont domine toutes les autres collines situées à portée de canon dans la forêt et au delà. A ses pieds, tracé en pleine sylve, passe le chemin d'Épinal à la Vologne vers Docelle ; pour éviter toute surprise, les côtés de cette route ont été essartés.

Cette « tranchée » est donc bien en vue du fort de Razimont, réduit de cette vaste forteresse naturelle appelée la forêt d'Épinal, étendue sur 25 kilomètres à l'est, vers Bruyères.

Au sud du Razimont, la défense de la rive droite est complétée par la batterie de Sainte-Barbe et le fort de la Mouche, ce dernier couronnant une colline entourée en partie par un ample détour de la Moselle. Sur l'autre rive, le chemin de fer de la Haute-Moselle quitte la ligne de Belfort qui gravit les Faucilles, en traversant la Vôge, pour aller redescendre en Franche-Comté, à Aillevillers. La bifurcation est défendue par la batterie de Bésonfosse, construite sur un coteau à pic.

A Bésonfosse commence le secteur de la rive gauche de la Moselle. Sur la même arête, au-dessus du chemin de fer de Belfort, et croisant ses feux avec ceux du fort de la Mouche, est le fort de Bambois, au pied duquel naît le Coney. Les Faucilles forment ici un massif distinct dans lequel se creusent plusieurs vallons offrant des chemins vers Épinal. La crête principale, courant à une altitude de 450 à 470 mètres, est un véritable rempart derrière lequel de grandes dépressions se creusent, l'une d'elles, barrée à son issue, est devenue le lac tragique de Bouzey, fameux par la rupture de sa digue.


Bayon
Gerbéviller
Montigny
Badonviller
Luvigny
le Donon
Col de Schimmeck
Allarmont
Schirmeck
Baccarat
Celles
Hohwald
Magnières
Moussey
Fouday
Vennezey
Raon l'Etape
le Sauley
Barr
le Mont
Senones
le Ménil
Charmes
Moyenmoutier
Ramberviller
Ville
Parfieux
Vincey
Châtel
St Michel
St Jean d'Ormont
Dambach
St Gorgon
Provenchères
Nomexy
Pallegney
St Dié
Igney
Cirecourt sur Durbion
Laveline
Thaon
Brouvelieures
Saulcy
St Léonard
Mandray
Dompaire
Bruyères en Vosges
Fraizé
Bergheim
Ribeauville
Golbey
la Houssière
Plainfaing
Lepanges
Laveline du Bruyères
Corcieux
EPINAL
Granges
la Poutroye
Kaysersberg
Jarmenil
Rehaupal
St Laurent
Archettes
le Tholy
le Valtin
Colmar
St Eloyes
Raon-aux Bois
le Syndicat
Gérardmer
Wintzenheim
Harsault
St Nabord
Hohneck


Plombières
Saulxures
Rupt
Ferdrupt
Ventron
le Menil
Ramonchamp
le Thillot
Gd Ballon
Guebwiller
Wasserlang
Soultz
Ensisheim
Bollwiller
Wattwiller
Cernay
Thann
le Rossberg
Ballon d'Alsace
Ballon de Servance
St Amarin
St Maurice
Fougerolles
la Longine
Faucogney
Radon
Breuchotte
Luxeul
Froideconche
St Sauveur
Baudoncourt
Lure
Luntenot
Melisey
Quers
St Germain
Champagney
Sauxe-de-Vesoul
Ronchamp
Vy
Pomoy
Calmoutier
Vouhenans
Arpenans
Noroy-le Bourg
Faymont
Champey
Chagey
Mandeureau
Hericourt
Sochaux
Bethoncourt
Audincourt
Montbéliard
Arcey
Aibre
Dampierre
Villersexel
Rougemont
Isle sur le Doubs
Colombier
Mathay
Mandeure
Voujaucourt
Delle
Bonfol
Ferrette
Dietwiller
Bisel
Feldbach
Hirsingen
Hundsbach
Altkirch
Carspach
Manspach
Dannemarie
Fontaine
Valdoye
Roppe
Frahier
Troubach
Ilfurth
Landser
Mulhouse
Rhin
Dollar R.
Lutterbach
Masseveaux
le Baron kopf
le Puix
Giromagny
Rougegoutte
Plancher bas
Ronchamp
Belfort
Danjoutin
Bavilliers
Essert
Cravanche
Bourogne
Phaff
Charmont
Jonchery
Lougelles
Exincourt
Dung
Dampierre
Pont
Pont d'Alsace
Servance
Ballon d'Alsace
Ste Marie
Ste Germain
Bas
Ste Marie
Echelle au 1/320.000e.
LES VOSGES INDUSTRIELLES
• Centres cotonniers.

Sur cette arête, forts et batteries se suivent jusqu'au chemin de fer d'Épinal à Jussey : le fort des Friches et sa batterie, le fort du Roulon, le fort du Ticha et trois batteries annexes et le fort de Gironcourt. La ligne de défense se replie ensuite à l'est pour couvrir la gare de bifurcation de Darnieulles. Au sud, les batteries de Sanchey et des Forges, au nord, le fort d'Uxegney, tiennent sous leur canon ce nœud de voies ferrées et la vallée de l'Avière. D'Uxegney à la Moselle, les forts de Bois-l'Abbé et de la Grande-Haye, qui croisent leurs feux avec ceux du fort et des batteries de Dogneville sur la rive droite, complètent cette immense ceinture.

Épinal, qui doit encore être doté d'une enceinte, muraille ou « chemise de sûreté », possède un réseau de petits chemins de fer reliant les forts à l'arsenal. Ces voies ferrées pouvant elles-mêmes porter des affûts mobiles constituent d'autres défenses non moins fortes. Elles ne figurent pas sur les cartes, leur tracé est donc secret et la longueur totale difficile à évaluer. On me dit qu'il y en aurait de 300 à 400 kilomètres (?).

La garnison, sauf les troupes spéciales d'artillerie et du génie et un certain nombre de quatrièmes bataillons (actuellement quatre), est destinée à une action en avant de la place. Elle comprend

deux régiments d'infanterie, un régiment de cavalerie, une batterie d'artillerie montée, sous les ordres d'un général de division gouverneur. Ces troupes actives et les troupes de forteresse font la presque totalité des 6,582 habitants « comptés à part » dans la ville et la banlieue.

Si considérable que soit la transformation militaire d'Épinal, elle est égalée par le développement industriel. Avant la guerre, le département des Vosges n'était guère qu'une annexe de Mulhouse et des autres centres cotonniers de l'Alsace. Les affaires se centralisaient sur le versant du Rhin, les vallées dépendant de la Meurthe et de la Moselle n'ayant d'autre rôle que fournir la force motrice à des satellites de la région mulhousienne. Aussi toutes les études économiques antérieures à 1870 ne font pas de distinction entre les établissements vosgiens et ceux du Haut-Rhin. Cependant le centre de Plainfaing, dans le canton de Fraize, était déjà considérable.

C'est que les Vosges ne pouvaient offrir les avantages de la plaine rhénane. Les cours d'eau sont sujets à des périodes de disette et l'on n'avait alors aucune ligne ferrée dans les vallées, aucun canal. Le transport de la houille était coû-

teux. C'est pourquoi Mulhouse et sa région, desservies par des chemins de fer et des canaux, purent suppléer à la force motrice naturelle, d'énormes manufactures s'y créèrent. Les vallées occidentales restèrent médiocrement dotées de petites usines produisant des articles communs destinés à l'impression.

Après la guerre, le marché français fut fermé pour l'Alsace; Mulhouse, Dornach, Thann, Ensisheim, Colmar, perdirent leur débouché le plus important. Leurs industriels songèrent alors à transporter en France une partie de leur outillage. Belfort, Héricourt, Montbéliard, reçurent une fraction des émigrants, mais le plus grand nombre se porta dans les vallées des Vosges, sur le Rabodeau, la Meurthe, le Neuné, la Vologne, la Moselle, la Moselotte et leurs affluents. Partout où une rivière pouvait assurer quelques chevaux de force, on vit s'élever de belles usines.

Des chemins de fer remontèrent les vallées, apportant les houilles, les filatures augmentèrent leur nombre de broches, les tissages accrurent leurs métiers. Des villes ouvrières sont nées dans ces pays à peine fréquentés jadis. Les Vosges sont désormais une des grandes régions industrielles de France.

J'ai quelque peine à donner des chiffres à ce

sujet. La statistique officielle du ministère du commerce pour 1896 attribue aux Vosges 565,878 broches de filature et 23,491 métiers mécaniques de tissage de coton. L'*Annuaire général des Vosges,* qui donne une liste complète des usines et, pour presque toutes, le nombre des métiers, m'a fourni par une addition des chiffres autrement considérables. Le nombre des filatures s'élève à 62, dont 15 ont en même temps un tissage, occupant un minimum de 1,032,895 broches ; le même Annuaire énumère 145 tissages (dont toujours 15 ont une filature) avec un chiffre total de 32,039 métiers. En outre, la retorderie occupe 15 établissements avec plus de 10,000 broches.

Dans les hautes vallées, le mouvement de constructions d'usines semble enrayé. Actuellement, les plus grandes manufactures se créent en aval d'Épinal. Golbey, Thaon, Nomexy, Vincey, Charmes, favorisés par la navigation, prennent un grand développement et contribuent à assurer à Épinal la situation centrale. Cette ville ne possède pas beaucoup d'usines, mais elle est le marché naturel de la région cotonnière, la bourse, le comptoir et, par les apprêts et les teintureries de Golbey et de Thaon, le grand metteur en œuvre des tissus.

La production a bien changé ! Les anciens articles sont abandonnés, on fait maintenant les cotonnades blanches pour chemises et confections. Depuis que l'Alsace a perdu le bénéfice de de l'admission temporaire, les Vosges, assurées de débouchés, ont pu se doter des industries annexes qui leur manquaient. L'établissement de Thaon a entrepris l'impression, le blanchiment, la teinture, les apprêts. Épinal possède une puissante usine pour l'impression des « toiles peintes », une autre se crée à Saint-Étienne. Cependant les Vosges sont tributaires du Beaujolais pour une partie de leur teinture, blanchissage et apprêts. Elles font vivre et prospérer l'industrieuse ville de Villefranche-sur-Saône[1].

Obligées de tout installer à la fois au lieu de s'accroître lentement comme les centres plus anciens, les fabriques des Vosges ont pu se doter d'un merveilleux outillage, de la dernière perfection. Ateliers et maisons ouvrières sont conçus d'après les principes de la science moderne au point de vue de l'hygiène. A cet égard aucune région ne peut lutter avec les Vosges.

Un syndicat cotonnier de l'Est, réunissant 109 fabricants des Vosges, du territoire de Bel-

---

1. 7e série du *Voyage en France,* chapitre XIX.

fort, du Doubs (Montbéliard), de la Haute-Saône (Héricourt), s'est créé à Épinal pour étudier les questions générales, défendre les intérêts du groupe et établir les cours. Il joue un rôle important dans la vie économique de la contrée.

Quelle est la valeur des affaires dans cette région ? Je n'ai pu avoir de chiffre précis. La succursale de la Banque de France à Épinal était en 1897 au trente-troisième rang, avec un mouvement de 68,785,000 fr., venant avant celles de villes bien plus populeuses comme Rennes, Nice, Bourges, Orléans, Le Mans, Toulon, Brest, etc. Mais cela ne saurait donner d'indications sur la valeur du commerce des cotons. D'ailleurs il faudrait joindre le chiffre d'affaires de la succursale de la banque de Belfort et les banques sont nombreuses dans ces vallées où les principaux centres sont Senones, Saint-Dié, Plainfaing, Gérardmer, Remiremont, Saulxures, Le Thillot et, sur le versant de la Saône, Le Val-d'Ajol.

Épinal n'est pas sur le canal de l'Est. Pour lui amener la houille et autres matières pondéreuses, un embranchement de trois kilomètres a été dirigé sur la rive gauche de la Moselle et se termine par un port très fréquenté servant aux

transports de « quatre filatures de coton, quatre tissages, une imprimerie sur tissus, deux moulins à farine, une fabrique de pâtes alimentaires et une usine à gaz ». Le mouvement oscille entre 90,000 et 110,000 tonnes par année, dont plus de 60,000 de houille.

XV

LES IMAGES D'ÉPINAL

Les ateliers Pellerin. — Leur origine. — Comment naquit l'imagerie. — Le colportage. — L'histoire par l'image. — La légende de Napoléon. — Morale populaire. — Galerie populaire. — Les événements du jour. — L'imagerie moderne. — Pour les enfants. — La politique. — La publicité. — L'imagerie à l'étranger.

Épinal. Mai.

Au bord du canal est l'usine la plus intéressante d'Épinal, si elle n'est pas la plus considérable ; la fameuse imprimerie Pellerin dont les images coloriées sont répandues par le monde entier, depuis plus d'un siècle. Un incendie vient d'amener l'établissement à se transformer. Les ateliers d'où sont sortis tant d'images de sainteté, tant de légendes pieuses ou romanesques et, presque entière, la légende napoléonnienne ; ces ateliers sont remplacés par une manufacture conçue selon les données les plus récentes, où la vieille imagerie continue à être produite par les bois du premier Pellerin ; mais des procédés

nouveaux livrent au commerce des albums pour lesquels on fait appel au crayon des plus subtils illustrateurs parisiens. Dans la nouvelle imprimerie, située à l'extrémité nord d'Épinal, l'horloger Pellerin ne reconnaîtrait plus la boutique où ses premiers essais le mirent sur la voie d'une florissante industrie populaire.

Pellerin faisait des cadrans pour la Bretagne; il peignait sur émail des portraits de saints et de saintes qui trouvaient une clientèle suivie dans ce pays aux traditions tenaces. Mais la peinture revenait cher; lorsque la plupart des Bretons aisés eurent des horloges, on vit les demandes diminuer. Pellerin eut alors l'idée de faire des cadrans en papier, le succès fut prodigieux, plus prodigieux encore celui des images pieuses, que l'audacieux Pellerin entreprit aussitôt. La Bretagne ne fut pas seule à s'engouer des enluminures d'Épinal; quand les églises furent rendues au culte, le colportage inonda la France, puis l'Europe de ces estampes. En même temps Pellerin commençait à illustrer l'actualité. Les victoires de la République, les éblouissements du Consulat furent racontés par les artistes spinaliens. Couleurs violentes, physionomies emphatiques, naïveté dans l'expression répondaient au sentiment populaire. Le monde entier fut un

client pour la petite ville des Vosges. On a pu dire, de nos jours, que les pays les plus sauvages connaissaient deux villes de France : Paris et Cognac. Pendant longtemps Épinal fut plus populaire encore.

L'imagerie d'Épinal, c'était l'histoire en tablettes, à la portée de tous ; c'était, par l'estampe pieuse, le culte domestique rendu tangible. Elle plaisait et s'imposait par ses couleurs vives que les soleils les plus ardents ne pouvaient ronger. Nous obtenons aujourd'hui des teintes plus douces, plus harmonieuses, plus fondues ; mais allez voir dans la boutique du cordonnier où elles tapissent les murs ce qu'elles deviennent après quelques mois à la lumière ! On ne distingue plus rien. L'image d'Épinal, au bout de cent ans a conservé ses teintes rutilantes.

Pellerin ne se borna pas à être l'éducateur patriotique du pays ; servi par une bonne humeur de pleine sève gauloise, vivant au milieu des artisans d'une ville qui était alors un gros bourg et où affluaient les montagnards bons vivants des Faucilles et des Vosges, il eut l'idée de s'attaquer aux petits travers du menu peuple, de flageller narquoisement les défauts et les vices. Cette veine fut un nouvel essor pour l'imagerie et conduisit à l'illustration de contes enfantins.

On continuait cependant à sacrifier à l'actualité. Les romans et les histoires qui firent pleurer nos grand'mères vinrent se condenser à Épinal en une feuille crûment bariolée qui les sauvera de l'oubli.

Les gendres d'un Pellerin, aujourd'hui à la tête de la maison, m'ont cordialement fait les honneurs de l'établissement et m'ont envoyé, comme souvenir de ma visite, une collection de leurs images depuis les origines jusqu'à nos jours. Et j'écris ces lignes en feuilletant cette œuvre qui fait revivre si étrangement tout un siècle, le plus agité de l'histoire.

La Révolution finissait au moment où le brave père Pellerin lançait ses premières images, aussi ne possède-t-on guère de documents d'Épinal sur cette époque. Fort chauvin, l'imprimeur n'a vu que les grands faits militaires. Cependant, la prise de la Bastille fut représentée; bien des années après, car la légende mise au bas de l'image la montre comme une des plus fécondes journées de « notre première » Révolution. La bataille de Fleurus, la résistance du *Vengeur*, la mort de La Tour d'Auvergne, eurent aussi les honneurs de cette glorification populaire.

L'épopée napoléonienne surtout fut exaltée. La vie entière de l'Empereur a été illustrée par

Épinal. Au bas de toutes ces planches est le nom du même artiste : Georgin. Il prend le héros dès Toulon et le suit fidèlement dans ses triomphes et ses revers jusqu'à l'apothéose du retour des Cendres. Certes, ce n'est point de l'art ; il y a d'étranges anachronismes : tel le Bonaparte déjà en petit caporal qui, entouré de généraux habillés comme au temps de l'Empire, dirige le passage du pont de Lodi ; mais cela est vivant, la scène est largement traitée. Même dans les compositions purement chimériques, comme le mont Saint-Bernard pendant le passage célèbre, le dessinateur sut faire vibrer l'âme du peuple et faire dire aux acteurs de l'épopée : « C'était bien ça. »

L'Égypte prestigieuse a beaucoup tenté le crayon et la brosse de Georgin ; il a peuplé ses paysages de fantastiques minarets, de classiques ruines romaines. Ses palmiers ont des dattes groseilles, grosses comme des oranges ; les Mamelouks, superbement vêtus, brandissent automatiquement de formidables cimeterres. Quant aux pyramides, elles font l'effet de tentes abandonnées par les guerriers. Puis c'est l'Empire, Iéna, Austerlitz, toute la gloire impériale racontée par l'image et surtout par de brèves notices qui firent plus peut-être, pour établir la légende,

que l'illustration elle-même. Quel poème rendra jamais, par exemple, cette phrase sur la bataille de la Moskowa : « Napoléon paisible au milieu d'un *brouillard de boulets...* » ?

Voici les mauvais jours ; Georgin doit montrer le passage de la Bérésina et il a brossé une page tragique, pleine de terreur : dans la plaine blanche, sous les vols de corbeaux, l'armée s'en va comme un troupeau. Les êtres sont informes et cependant pleins de souffrance. Avec Lützen, l'image retrouve un moment de chauvinisme ; là encore la notice parle de la « nuée de projectiles » autour de l'Empereur.

Voici maintenant Arcis, Montereau, les adieux de Fontainebleau, le retour de l'île d'Elbe, puis toutes les anecdotes qui entretinrent le culte du demi-dieu : *Napoléon et la mère du grenadier, Honneur au courage malheureux, Ce linceul vaut bien la Croix,* et tant de traits montrant aux foules un Napoléon tout autre que le despote et le conquérant. Que de larmes ont fait répandre les représentations du tombeau de l'île Sainte-Hélène ! Plus de cent compositions répandues à des millions d'exemplaires portèrent ainsi le culte de l'Empereur jusque dans les pays les plus lointains. Un voyageur égaré dans les Andes trouva dans une chaumière deux Péruviens agenouillés

devant une image d'Épinal représentant Napoléon.

Les compagnons du grand homme eurent leur part dans cette glorification. Une série de portraits de généraux parut sous le titre de *Gloire nationale*. Chaque effigie se détache sur un fond rouge, entre des drapeaux et des trophées, des aigles et des croix de la Légion d'honneur. Même Kléber, mort avant l'avènement de l'Empire, est ainsi dominé par l'aigle impériale.

La Restauration ne pouvait négliger un tel élément. La prise du Trocadéro fut célébrée par Épinal : Sur un mur escaladé par nos grenadiers, sortant pimpants et secs de la mer où ils se sont jetés pour courir à l'assaut, les Espagnols luttent avec le calme de soldats de bois. Leur étendard porte une inscription *française :* « La Constitution ou la mort ! »

L'Algérie fut relativement peu mise en image. Il y eut pourtant un bien étrange bombardement d'Alger et une extraordinaire défense de Mazagran contre des Sarrazins d'opéra comique, vêtus de rouge et de bleu. Une grande composition représente la soumission d'Abd-el-Kader, mais Pellerin en a profité pour dire son fait au *despote* Louis-Philippe et chansonner à la fois le sultan vaincu, le roi détrôné et le duc d'Aumale.

Cependant Épinal avait pris une large part au deuil du roi pleurant le duc d'Orléans.

C'est moins le caractère historique de l'image d'Épinal que le côté de moralisation, de satire sans violence qui lui vaudra de vivre longtemps encore, malgré le changement apporté dans les idées esthétiques du pays par la photographie et l'illustration prétentieuse de l'actualité due aux procédés modernes. Pendant bien des années, quand le journal était inconnu dans les bourgs et les villages, l'image, ses chansons, ses légendes ont suffi aux masses. Rire de bon aloi, malices, gauloiseries même, partaient d'Épinal et se répandaient en fusée partout où sonne la langue française. Si Pellerin se pique parfois de morale, il ne le fait pas sans ironie, il n'a rien d'un prédicant morose. Écoutez plutôt l'invocation à sainte Bouteille qui encadre une composition où des représentants de tous les métiers sont en adoration devant un Bacchus costumé en cordonnier, à cheval sur un tonneau de vin de 1834 :

Bonne sainte, protégez-nous !

Sainte Bouteille, je ne puis en conscience m'en prendre à vous ; mais avec ce que les jours de fête m'ont coûté, j'aurais la certitude de vivre maintenant à l'abri de la misère ; j'aurais pu, par une conduite rangée, procurer à ma femme et à mes enfants, qui bientôt iront tendre la main,

un foyer où ils accueilleraient le pauvre voyageur souffrant... Ce sale grenier, où je suis logé, devrait être une habitation agréable et dont je serais le propriétaire... ; j'aurais aujourd'hui un petit capital avec des revenus, et, tranquille sur l'avenir, je serais heureux et indépendant... Tandis que je vais devenir mendiant, repoussé de tous, manquant de pain et cheminant vers l'hôpital.

O bonne sainte, protégez-nous !

Suivent les litanies de la Sainte-Bouteille :

Patronne des bambocheurs — des fricoteurs — des licheurs — des tapageurs — des paresseux — des flâneurs — des fainéants — des ribotteurs — des renieurs de dettes — des mauvais payeurs — des mauvais maris — des tire-carottes — des faiseurs de dettes — des avale-tout — des brise-ménages — des ivrognes.

Comme si la leçon ne suffisait pas, Pellerin a encadré le même dessin en un chant adressé à saint Lundi par des gens de divers métiers. Voici comment s'exprime le premier, un imprimeur :

Que me fait enfin dans le doute
Que notre fin soit bien ou mal,
Si je m'amuse sur la route
Qui me conduit à l'hôpital !

Dans le même ton, voici l'*Alambic merveilleux* où les mauvais sujets — à côté des hommes — sont transformés et le *Moulin merveilleux* qui rend les femmes parfaites. Puis les allégories sans nombre destinées à prémunir les lecteurs contre

les dettes. Sous combien de formes retrouve-t-on l'adage : Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué !

Maintenant c'est l'anecdote mise en image. Le conscrit partant éploré et revenant, général, dans les bras du vieux père ; l'enfant au berceau sauvé par des soldats. Et le roman larmoyant des premiers ans du siècle : les *Malheurs de Pyrame et de Thisbé, Victor ou l'Enfant de la forêt, Damon et Henriette, Héloïse et Abailard, Geneviève de Brabant.* Cela a suffi aux besoins intellectuels du pays jusqu'au moment où le roman-feuilleton pénétra dans les campagnes.

L'image de sainteté, d'une naïveté charmante, est malheureusement en butte à la concurrence des odieuses chromolithographies. Pellerin, dans ses scènes religieuses, imite inconsciemment les primitifs flamands et italiens en donnant à ses personnages le costume moderne. Des gens que l'on coudoie chaque jour, s'en vont à l'enfer ou au paradis, ou accompagnent le Christ au Calvaire. Dans la scène représentant la condamnation du Christ, on voit même un chevalier du moyen âge, armé de pied en cap et portant un superbe panache tricolore.

Tous les saints du calendrier et d'autres encore, comme les saints particuliers à la Bretagne,

figurent dans la « Galerie religieuse » de Pellerin, en des cadres fleuris révélant une science réelle de la composition. Plusieurs de ces planches sont de petits chefs-d'œuvre.

L'actualité n'est pas dédaignée. Par l'image d'Épinal des millions et des millions d'êtres eurent la première idée du chemin de fer, alors que la France possédait seulement les six lignes de Saint-Étienne à Lyon, d'Alais à Nîmes, d'Épinac au canal de Bourgogne, de Montpellier à Cette, de Saint-Etienne à Andrézieux et de Roanne à Andrézieux, longues ensemble de 270 kilomètres. Pellerin explique dans une brève notice comment fonctionne le nouvel engin, représenté par d'étonnants wagons aux éclatantes couleurs. Il le chante même en couplets satiriques où se mêle, comme il sied, la note patriotique :

Ah ! si Napoléon n'était pas mort,
Pour les guerriers quel chemin de victoires !
Les chemins d'fer seraient un heureux sort,
Ils feraient voler nos braves à la gloire.

Tout cela n'est plus qu'un souvenir. Épinal a vu se fermer, en France, du moins, le débouché aux œuvres des premiers Pellerin. Le dernier grand succès fut l'image représentant les crimes de Troppmann ; les presses ne purent suffire aux besoins du colportage.

Seule l'image enfantine a gardé sa popularité, malgré la concurrence des albums illustrés. Les Pellerin de nos jours ont conservé la bonne humeur et la fantaisie des aïeux, leurs légendes vont bien à la naïveté de l'illustration et à la naïveté des auditeurs. Du reste, ils ont su marcher avec leur temps; pour utiliser leurs presses, ils ont donné à l'enfance plus raffinée le *nouveau* qu'elle exige. Tartarin a succédé à M. de Crac et désormais des artistes parisiens dessinent pour Épinal. Le texte reste œuvre savoureuse du terroir lorrain; un des directeurs de la maison Pellerin est passé maître dans cette littérature amusante qui demande des qualités bien spéciales d'humour, mais il entend garder l'anonyme.

Si la composition a déserté Épinal, cette ville demeure l'imprimerie de l'image, son personnel d'enlumineurs est hors de pair, on fait ailleurs de l'imagerie, mais ce *n'est point ça*. L'épinal se devine au premier coup d'œil par l'art parfait de la disposition et la juxtaposition des couleurs. Ce n'est point de l'*impression*, comme on pourrait le croire, mais de l'enluminure, des couleurs disposées à la brosse au moyen de cartons découpés, de « patrons » dont les vides se superposent sur les endroits à recouvrir. Travail en apparence inextricable, car les pièces « supérieures » exi-

gent parfois jusqu'à onze ou douze teintes. Lorsqu'il y a trois ou quatre couleurs seulement, on doit sacrifier à la vérité pour obtenir un résultat économique. Ainsi le même bonhomme aura dans la même feuille un costume identique, mais celui-ci sera de trois ou quatre couleurs selon les nécessités du découpage.

La préparation des cartons est l'œuvre la plus délicate. Il faut quatre ans pour arriver à donner aux feuilles un degré suffisant de siccité. Des ouvriers spéciaux relèvent sur l'image-type les teintes semblables et découpent le carton en laissant des trous représentant uniquement la teinte à obtenir ; on produit ainsi des cartons perforés d'un fantastique aspect. Reporté et repéré sur la feuille imprimée en noir, le carton est rapidement enduit de couleur au moyen d'une énorme brosse ronde. Un enlumineur peut faire par jour 500 feuilles à deux images, soit 1,000 images. Les ateliers d'Épinal occupent 80 ouvriers, c'est donc une production de 80,000 images par jour. Les autres employés sont au nombre de 70.

De là sortent, par milliers, les jeux de construction et de découpage, les feuilles de soldats représentant les armées du monde entier, même celles des peuplades sauvages comme les Dahoméens et les Pavillons-Noirs. De là encore les alpl a-

bets illustrés, les livres d'historiettes enfantines, des fables, des cartes, des récits patriotiques, une variété infinie d'albums où le texte et le dessin rajeunissent l'ancienne imagerie. C'est pour l'enfance tout cela. Hélas ! pour les grands, la politique des journaux a remplacé la narquoise mais simple et saine littérature du papa Pellerin. Mais les petits sont exigeants, ils ne se contenteraient plus de ce qui nous amusait autrefois, de ces bonnes histoires d'un sou que l'on conservait précieusement, que l'on lisait et relisait sans cesse. Il faut la couverture fine, une typographie irréprochable, des couleurs bien fondues, de la perspective. Que sais-je encore ? même la vertu punie et le vice récompensé ne sont pas pour déplaire !

Si l'on veut retrouver la simplicité d'autrefois, il faut acheter des « Épinal » dans les foires reculées ou dans les feuilles coloriées distribuées à leur clientèle par de grands magasins. Car la réclame ne pouvait laisser échapper une telle puissance. Les images disposées en une série de rectangles ne servent plus tant à punir la désobéissance d'Auguste ou à raconter la Belle au bois dormant qu'à célébrer les vertus d'un tapioca ou le bon marché fabuleux d'un déballage. Les hauts faits du grand Napoléon ont cédé la place aux proclamations de l'illustre Gaudissart.

Voilà bien la grande imagerie moderne! Épinal a lancé plus de cent millions de prospectus illustrés. Les compagnies d'éclairage inondent le monde avec la même composition, où seule la langue du texte varie, pour révéler les avantages de la cuisine au gaz. Les marchands de thé ou de café entourent leur réclame d'une fable empruntée à La Fontaine ou à Florian. Les théâtres eux-mêmes ont résumé, en une page, les splendeurs d'un spectacle. Les bouchers, pour se bien faire venir de leur clientèle de bonnes, leur distribuent de flamboyantes illustrations représentant des bœufs, des moutons et des veaux dont le corps est détaillé en morceaux numérotés. Le texte est toujours gai; même pour ces images-réclames, il reste digne d'Épinal.

On ne saurait en dire autant de l'imagerie de propagande politique à laquelle les partis ont recours. Et pourtant, quand les années auront passé, ce ne seront pas les feuilles les moins intéressantes de la collection. Les enluminures consacrées au général Boulanger, celles qui représentent le comte de Paris caracolant devant l'armée française, ou le prince Victor-Napoléon costumé en général de division et saluant le drapeau d'un régiment deviendront peut-être une jolie mystification historique.

Les Pellerin font preuve d'un bel éclectisme. En période électorale, ils montrent aussi bien les méfaits de la République tels que les voient les opposants, que les bienfaits du régime comme les proclament ses partisans.

L'étranger reste un client fidèle. Bruxelles est venu demander à Épinal les images où l'on représente l'œuvre d'un conseil municipal sollicitant sa réélection, le texte est tantôt en français, tantôt en flamand. Les illustrations pour célébrer une exposition belge ont été imprimées au bord de la Moselle. La Suisse elle-même fait appel à Épinal pour des fêtes populaires. Quant à l'Espagne, elle a demandé de violentes affiches pour ses courses de taureaux. Toutefois, notre industrie a fort à lutter contre la concurrence de l'Allemagne, facilitée par le bas prix de la main-d'œuvre.

D'ailleurs, la recherche des débouchés ne va pas sans quelques surprises. Ainsi en fut-il pour les pays anglo-saxons. Les gamins y sont trop pratiques pour se plaire aux enfantillages dont les nôtres font leurs délices. Ils acceptent le texte français qu'ils ne comprennent pas, laissant à leur petite cervelle le soin de forger une histoire moins naïve. Quand on vit l'Amérique demander l'image d'Épinal, les imprimeurs crurent

que la traduction du texte en anglais serait une bonne affaire. Ce fut un four! On en revint à la légende française, alors les *boys* daignèrent donner leur *penny*.

La traduction a donc laissé l'anglais. Par contre, le hollandais a réussi et le malgache eut du succès. Le général Galliéni, qui cherche tous les moyens d'assimiler les populations de Madagascar, eut en effet l'idée d'employer l'image et Épinal a trouvé là-bas des débouchés. Un commerçant français de Pnom-Penh a de même fait imprimer des images avec des légendes cambodgiennes. Ici, le chauvinisme français reprend ses droits : on voit mathurins et marsouins obliger les Célestes à une fuite éperdue. Les missions catholiques de Chine et d'Indo-Chine ont fait imprimer en chinois les titres des images de sainteté.

Un volume suffirait à peine pour énumérer tout ce qu'Épinal a produit et produit chaque jour; il faut me borner à signaler encore la production des estampes pour le tirage au sort, dont l'usage est aujourd'hui si répandu. Des presses de Pellerin sortent ces éclatantes pancartes où des attributs patriotiques, des portraits, des souvenirs franco-russes, des images de l'Alsace et de la Lorraine encadrent l'emplacement du fatidique numéro. Dans ces compositions, la vieille

maison spinalienne retrouve les accents de chauvinisme qui firent sa réputation.

Cependant les vieux sujets n'ont pas perdu toute faveur. Des bois presque centenaires sont toujours mis sous presse, des pierres lithographiques continuent à répandre des sujets populaires il y a trente ou quarante ans, ou des reproductions des grands maîtres italiens. Et les caractères têtes de clou servent encore à alimenter les forains et les papeteries de bourgade d'une littérature qui a conservé sa clientèle : Choix de bons mots et de calembours, modèles de lettres pour toutes les circonstances de la vie, satires contre les maris, plaisanteries contre les femmes, clés des songes, manuels d'escamoteurs, leçons pour le laboureur, méthode pour se bien confesser, il y a de tout dans ces opuscules où la note comique domine, depuis la *méchanceté des filles* jusqu'au fameux *devoir des savetiers*. Titres et texte font sourire, mais pendant bien longtemps cela fut pris au sérieux. Aujourd'hui encore, ces pauvres petits livres sont toute la bibliothèque de nombre de chaumières. Le journal n'a pu les supplanter.

XVI

DE LA MORTAGNE A LA VEZOUSE

Gerbéviller. — La culture du houblon. — Vallée de la Mortagne. Rambervillers. — Baccarat et sa cristallerie. — Badonviller. — Un chemin de fer forestier. — Cirey. — Blâmont. — A la frontière. — Le fort de Manonviller.

Lunéville. Mai.

Des grandes vallées nées au pied ou au cœur des Vosges, celle de la Mortagne seule n'est point longée par une voie ferrée. Un embryon de ligne relie Mont-sur-Meurthe, près de Lunéville, à Gerbéviller, mais, au delà, on ne peut remonter la vallée que par une route, d'ailleurs d'intérêt médiocre. Cette contrée manque de relief; pour les habitants des Vosges, c'est la Plaine, comme la contrée de Mirecourt et de Neufchâteau.

Gerbéviller est une humble et coquette ville, bâtie sur les deux rives de la Mortagne, plus communément appelée Agne. L'édifice principal est un château de noble allure. La plupart des

femmes se livrent à la broderie, les hommes sont en grande partie cultivateurs. Leur principale production est le houblon : la vallée et les pentes des coteaux sont hérissées de hautes perches, auxquelles s'enroulent les vertes guirlandes. Gerbéviller est un des centres principaux de Meurthe-et-Moselle pour le commerce des cônes parfumés destinés à la brasserie. La vallée tout entière est un champ de houblon; des plantations font un cadre au beau site de Moyen, où des ruines féodales et un grand village dominent un coude très prononcé du cours d'eau. D'autres bourgs : Vallois, Magnières, sont plus riches encore[1]. Ici finit le département de Meurthe-et-Moselle, et commence celui des Vosges. La Mortagne, dans cette partie de son cours, est moins pittoresque; la vallée est large et banale, mais bien cultivée. Les prés, les houblonnières, les céréales donnent au paysage un caractère de ri-

---

1. Meurthe-et-Moselle vient au troisième rang pour la production du houblon. En 1892, année du dernier recensement décennal, la production avait atteint 6,538 quintaux valant 1,533,175 francs; la Côte-d'Or produisait 10,584 quintaux valant 2,667,168 francs; le Nord atteignait 13,465 quintaux d'une valeur de 2,496,648 francs. La France entière n'avait donné que 34,821 quintaux valant 7,735,285 francs. (Voyez, sur le houblon, les 18e série, chapitre XI, et 19e, chapitre XII, du *Voyage en France.*)

Échelle au 1/320,000e.

chesse. Jusqu'aux abords de la glorieuse Rambervillers, on rencontre un seul village sur les bords de la rivière : Roville-aux-Chênes.

Cette cité ouverte, peuplée de moins de 6,000 âmes, mérite cette épithète de glorieuse, car elle ne craignit pas de s'opposer à l'entrée des Allemands; la journée du 9 octobre 1870 restera pour les générations futures un exemple de ce que des citoyens résolus peuvent faire pour s'opposer à la marche des envahisseurs. Rambervillers a été récompensée de l'héroïsme de ses gardes nationaux par la croix de la Légion d'honneur, désormais attachée sur ses armes à la croix de Lorraine, qui figurait son blason.

Rien dans son aspect ne semblait prédire à Rambervillers ces jours d'héroïsme. La cité est simple, jolie et gaie, mollement assise dans sa large vallée, entre les prairies, les houblonnières et les bois. Une large rue centrale, bordée de maisons proprettes, traverse la Mortagne limpide, retenue entre des quais. Un seul monument retient le regard : l'hôtel de ville, œuvre pittoresque et charmante de la Renaissance. De ses voûtes à arcades, de ses fenêtres à meneaux, on aperçoit le monument, d'une belle simplicité, élevé à la mémoire des défenseurs de la ville; celle-ci est personnifiée par une statue de marbre

blanc — œuvre de M. Roger — qui serre le drapeau sur son cœur.

L'hôtel de ville a remplacé « aux frais du commung » un édifice plus ancien, détruit en 1557, par une troupe d'Impériaux, comme la plus grande partie de la cité. Une inscription placée au-dessus de la porte d'entrée rappelle le désastre; en voici quatre lignes :

Maison de ville suys appelée
De cette ville bien renommée
Laqvelle par accident de guerre
Fvt comburée et mise en grande misère.

L'église ne fut pas épargnée, le vénérable édifice du XIIe siècle, en partie détruit, a été restauré après la catastrophe. Les architectes de la Renaissance, tout en lui imposant leur style, la dotèrent de belles verrières.

Rambervillers n'est pas une ville industrielle, pourtant elle possède une importante usine pour la filature et le tissage de la laine, où l'on produit surtout des droguets; le même établissement fait des feutres; une fabrique de bijouterie et d'orfèvrerie, une vaste tuilerie, donnent quelque animation commerciale. Depuis la guerre, un bataillon de chasseurs y tient garnison, prêt à se porter à la défense des Vosges avec les bataillons de Baccarat et de Saint-Dié.

La situation de la petite ville l'avait privée jusqu'ici du réseau de chemins de fer qu'elle aurait pu espérer, le génie militaire s'est opposé au prolongement vers la Meurthe de la ligne de Charmes, dans la crainte de fournir à l'ennemi un moyen de tourner le camp retranché d'Épinal, mais il a enfin consenti à laisser poursuivre jusqu'à Bruyères la ligne de Gerbéviller qui longera la Mortagne. Quant aux relations avec la vallée supérieure de la Meurthe, elles devront continuer à se faire par voiture, soit vers Raon-l'Étape, soit par Baccarat.

La route qui relie Rambervillers à cette dernière ville traverse une jolie campagne ondulée, égayée par les petites forêts en miniature que simulent les houblonnières. Au fond, vers l'est, les croupes bleuies des Vosges ferment l'horizon. Un seul village, le Ménil, borde le chemin, longue rue encombrée de fumier et de bois de chauffage, mais où coulent de nombreuses fontaines. Au delà s'étendent de grands bois couvrant un épais massif de collines, dont les eaux vont à la Meurthe. Au débouché de cette zone boisée, de vastes horizons apparaissent soudain : la vallée de la Meurthe, large et profonde, de grandes forêts revêtant la rive

droite, au fond les Vosges, superbes d'allure, dont les cimes se découpent harmonieusement sur le ciel. Au premier plan, des toits rouges et un noir nuage de fumée révèlent Baccarat.

Bientôt voici la ville : vaste, propre, mais banale ; comme la plupart des cités vosgiennes de la plaine, elle doit ce caractère à la régularité des constructions, aux façades plates recouvertes d'un enduit jaunâtre. Baccarat est dominée par un faubourg de féodale allure, commune particulière, mère de la cité actuelle. Au moyen âge, Deneuvre était la forteresse de cette partie de la vallée. Baccarat, fortifiée à son tour, mieux placée pour le commerce à un point de passage de la Meurthe, ne tarda pas à la supplanter. Aujourd'hui, Deneuvre n'est plus qu'un village de 900 habitants, et Baccarat contient une population de 6,772 âmes, y compris une garnison de 900 hommes, formée par un bataillon de chasseurs.

L'accroissement est dû à la vaste cristallerie, une des gloires industrielles de la France, dont les bâtiments couvrent une longue bande de terrain de la rive droite de la Meurthe, entre le chemin de fer et la rivière. La route de Lunéville à Saint-Dié forme ici une large rue, très animée par l'usine, la gare, la caserne.

L'entrée de l'usine est interdite, la consigne rigoureuse n'a pu fléchir pour moi, je ne saurais donc décrire le superbe établissement, ni ses procédés de fabrication. Il a d'ailleurs donné lieu à des publications nombreuses. Les rapports des expositions, notamment, fournissent sur Baccarat d'intéressants renseignements. En 1889, une notice évaluait à 2,000 ouvriers, dont 500 femmes, le nombre des travailleurs, la production oscillait, depuis dix ans, entre 6 et 7 millions de francs. Les articles livrés au commerce comprennent une infinité d'objets en cristal, moulés, taillés ou ciselés. Mais ces derniers ne trouvent plus d'acheteurs éclairés comme autrefois, les amateurs se font rares qui sont capables de distinguer le cristal gravé à la main de la gravure obtenue par le décalcage à l'acide fluorhydrique, « procédé qui est le tombeau de l'art en fait de gravure », a dit M. Michaut, administrateur de Baccarat[1]. On est parvenu à une rapidité extraordinaire pour ce genre de gravure mécanique. Dix presses travaillent du matin au soir, et

1. Déposition devant la commission d'enquête sur la situation des ouvriers et des industries d'art (séance du 9 juin 1883). J'ai emprunté à cette déposition et au rapport fait au nom de la Commission d'économie sociale à l'Exposition de 1889, la plus grande partie des renseignements dont je me sers ici. Il ne semble pas que la situation se soit beaucoup modifiée depuis lors.

fournissent de 4,000 à 5,000 pièces par jour ; cela, évidemment, ne vaut pas la gravure à la main, mais la différence dans le prix est énorme ; aussi, peu à peu, les ouvriers ou plutôt les artistes habiles disparaissent.

Même avec la décoration à l'acide, il faut du temps pour produire un bon ouvrier cristallier. La taille nécessite un tour de main sans cesse exercé ; le service militaire, enlevant les jeunes gens quand ils connaissent bien leur métier, a causé un mal considérable ; il n'y a guère d'exemple qu'un homme revenant du régiment puisse rattraper le temps perdu ; les mieux doués retrouvent tout juste le niveau qu'ils avaient atteint.

Baccarat est une trop petite ville pour pouvoir fournir à l'usine tous ses apprentis ; les enfants dont les parents habitent ici rentrent à treize ans dans les ateliers et, rapportant leurs salaires à la maison, sont naturellement nourris dans leur famille. Ceux qui viennent des environs, sont en quelque sorte mis au collège dans une vaste habitation installée pour eux ; elle renferme 130 ou 140 enfants ; chacun reçoit en entrant un salaire mensuel de 14 francs, augmenté chaque mois de 1 franc pendant le premier semestre. Sur ce salaire il verse 8 francs pour sa nourriture, son lit,

l'éclairage, le blanchissage et le raccommodage; avec le reste il doit s'habiller.

Au bout de six mois, l'enfant interné ou dans sa famille gagne donc 20 francs; à partir de ce moment, les augmentations se font d'après les aptitudes de chacun. Après deux ans ou deux ans et demi d'apprentissage, les salaires sont de 35 à 38 francs.

Dès les premiers jours, on cherche la vocation particulière, c'est-à-dire ceux qui peuvent être verriers, tailleurs ou graveurs. Les mieux doués entrent dans une école spéciale, « véritable école polytechnique de l'art du verrier ». Elle reçoit de 35 à 40 élèves par année au moyen du concours. A la fin des études, la valeur professionnelle s'est déjà affirmée; les élèves sont admis à choisir leur carrière d'après leur numéro de sortie; ils deviennent ciseleurs, graveurs, dessinateurs ou tailleurs. Dans la taille, il y a encore des catégories.

Sauf les modèles, qui viennent de Paris, tout est produit à Baccarat. L'outillage industriel est probablement le plus parfait qui existe. Malgré la cherté du combustible, tiré de Sarrebruck, le kilogramme de cristal revient moins cher à Baccarat que dans les usines anglaises, cependant favorisées par le bas prix du charbon. On pro-

duit très en grand ; au lieu des petits fours pouvant fondre 1,000 à 2,000 kilogrammes, comme cela a lieu en Bohême, il y a des fours énormes où 20,000 kilogrammes sont en fusion.

On ne trouve pas à Baccarat d'institutions ouvrières unissant le travailleur à l'usine par des liens rigides. Les directeurs ont su assouplir les nécessités aux mœurs locales. Nulle part on ne rencontrerait une population plus attachée à la fabrique ; il n'y eut jamais de grève. On ne travaille pas la nuit ; le dimanche, les ateliers sont fermés ; le travail est de 10 heures par jour, de 10 heures et demie pour un quart des ouvriers. Le samedi, les femmes sortent à quatre heures du soir, afin de vaquer aux travaux du ménage.

Chaque ouvrier touche un salaire mensuel fixe, accru par une *gratification* proportionnelle au travail accompli. Une partie seulement des ouvriers sont logés et disposent d'un jardinet de deux à trois ares, la grande majorité se logent à leurs frais ; ils ont à la campagne une petite maison et une modeste exploitation rurale. Le chemin de fer de Lunéville à Saint-Dié et celui de Badonviller leur permettent de résider loin de Baccarat.

Le train qui m'emmenait ce soir à Badonviller

emportait de nombreux ouvriers regagnant leurs résidences de la vallée de la Verdurette. La voie ferrée longe les murs de la belle caserne Haxo, et s'élève lentement sur les collines riveraines de la Meurthe, pour pénétrer sur un plateau verdoyant, égayé par les toits rouges des hameaux et des fermes. Le paysage serait assez monotone sans le majestueux rideau des Vosges, offrant au premier plan de belles futaies de hêtres et, plus haut, la nappe sombre des sapinières. La Verdurette, étroite et paresseuse, se forme de maigres ruisselets descendus de ces bois. Une de ses sources est à Pexonne, sur une sorte de seuil dominant au nord le vallon de la Blette et la petite ville de Badonviller. Pexonne forme, avec Fenneviller, un bourg unique, habité en partie par les ouvriers d'une vaste tuilerie ; une cité a été construite pour les travailleurs venus du dehors.

La céramique se développe dans cette région. Près de la gare de Badonviller s'étendent les bâtiments tout neufs d'une faïencerie, occupant déjà, me dit-on, 400 ouvriers. Plusieurs individus portant des ballots sur le dos descendent des wagons. Ils viennent chercher du travail dans la nouvelle manufacture. Parmi ces immigrants, je remarque une famille, le père, la mère, un gar-

çonnet et une fillette; celle-ci, en sortant de la station, aperçoit des pâquerettes et des boutons d'or au revers d'un fossé; elle se précipite vers les fleurs et cueille un bouquet, pendant que les parents soulèvent avec peine la malle renfermant leurs nippes. Joie intense et profonde d'une enfant venue de quelque faubourg misérable, où les fleurs doivent être inconnues.

Badonviller n'a qu'une large artère et, au centre, une autre rue circulaire, indiquant sans doute le tracé de remparts disparus. Une voie courte, mais ample, conduit à une grande église de grès rouge, aux allures de petit Panthéon. Cet embryon de place publique est bordé de maisons bourgeoises ayant toutes des plantes en caisses : figuiers couverts de fruits, grenadiers, lauriers-roses, yuccas, lauriers-sauce. C'est comme une évocation de la Provence. Dans chaque quartier on retrouve ce goût pour les plantes méridionales, pour le figuier surtout.

On aime la campagne ici. Tout autour de la ville ce ne sont que vergers et jardins bien entretenus, couvrant de riants coteaux étagés jusqu'aux grands bois qui séparent Badonviller de la vallée de la Plaine, si profondément vosgienne. Ici le département de Meurthe-et-Moselle possède ses véritables montagnes dans le massif compris

au nord de la rivière de la Plaine. Région accidentée, sauvage, couverte de forêts, dont le point culminant, le Roc de Taurupt, atteint 732 mètres.

Ces forêts alimentent de nombreuses scieries; beaucoup sont de grandes usines; un chemin de fer forestier, unique exemple d'une telle organisation, avec la petite ligne de la Coubre dans les dunes de Royan[1], permet de transporter les bois à une distance considérable du point d'abatage et de centraliser ainsi le débit en planches et madriers, puis d'amener facilement les produits à la gare. Cette voie ferrée est étroite, ses wagonnets sont conduits par des chevaux, mais elle a un développement de 12 kilomètres. La forêt est admirable dans cette région, les hêtres y atteignent des proportions superbes. Du sommet des petits monts on découvre toute la plaine lorraine et une grande partie des Vosges alsaciennes.

Moins pittoresque, mais charmant encore, est le pays traversé entre Badonviller et Cirey. D'un côté les grands bois, de l'autre un plateau très ondulé, couvert de prairies et de cultures. Le chemin est égayé par une double rangée de beaux cerisiers en plein rapport, dont les fruits servent

1. 3e série du *Voyage en France*, chapitre III de la 1re édition, chapitre VI de la 2e.

à la fabrication du kirsch. Ces plantations appartiennent au département, qui afferme chaque année la cueillette.

A partir du hameau des Carrières, le paysage se fait plus varié et plus riant, de petits vallons se creusent entre les bois, des ruisseaux murmurent. Cette base de la grande chaîne est d'un charme agreste. Les habitations participent de cette douceur; si les rues de Préménil sont encore encombrées de fumier, des vignes tapissent les façades, des fleurs sourient aux fenêtres. Les montagnes s'élèvent de croupes en croupes, revêtues de hêtres et de sapins. Le bois de Quimont, traversé par la route, offre d'admirables hêtres, hauts, droits et minces, dominés par la ramure plus puissante encore des chênes. La sortie est une surprise. Profonde se creuse la vallée de la Vezouse; sur une colline s'étale Petitmont; au-dessous, Val est gracieusement allongée au bord de la rivière. La vue est immense vers le nord, sur une contrée traversée par la frontière nouvelle; mais le ciel, transparent tout à l'heure, s'est soudainement embrumé, les détails sont voilés.

Rapidement le chemin dévale vers la Vezouse aux flancs de la gorge assombrie par la verdure des pins. Voici le village, chef-lieu de la com-

mune de Val-et-Châtillon. Les constructions, les bâtiments indiquent un territoire riche. En ce moment on édifie presque à chaque pas de grandes fontaines de grès rouge avec lavoirs et abreuvoirs destinées à remplacer les anciennes, cependant abondantes déjà et dont plus d'une ville serait fière. Plusieurs scieries, une filature avec tissage de coton, donnent de la vie à ce bourg sans cesse parcouru par les chars amenant les planches débitées dans l'immense sylve dont la forêt de Bousson n'est qu'un quartier. Au-dessous de Val, la vallée est fraîche, mais elle va buter contre un énorme et noir talus de déjections industrielles derrière lequel montent les fumées épaisses de grandes usines. Au delà de ce triste monticule débouche une autre branche de la Vezouse, venue de la frontière par le vallon de Châtillon.

Ces manufactures sont les établissements de Cirey, dépendant de Saint-Gobain [1]. Comme pour les autres usines de la compagnie, il y a interdiction de visiter. Je n'ai pas essayé de violer la consigne et me suis borné à regarder de loin ces murs noirs derrière lesquels un millier d'ouvriers produisent les vastes glaces destinées

---

1. Sur Saint-Gobain et Chauny, voyez la 2e série du *Voyage en France*, chapitre VI.

aux boutiques des villes et aux larges fenêtres des maisons modernes. La petite cité, enrichie par la cristallerie, est coquette; elle étale ses toits rouges au fond du vallon, entre les deux bras de la Vezouse. La gare est un gigantesque chantier de bois, toutes les forêts de cette partie des Vosges y envoient des planches, des madriers, des poutres. Le cocher qui me conduit est fier de cet amoncellement :

« Une planche ça vaut vingt-trois sous en premier choix, me dit-il, et il y en a des planches ! »

J'aurais mauvaise grâce à m'inscrire en faux contre cette assertion; il y a beaucoup de planches en effet; il semble que le chemin de fer ne pourra jamais emporter ces prodigieux amas.

Cirey est au pied même des Vosges. Échappée des monts et des forêts, la Vezouse coule désormais dans une vallée sans grand caractère, aux pentes revêtues de champs de houblon, mais en amont la chaîne des Vosges, ou plutôt le massif du Donon, se dresse avec majesté.

Le cœur de la vallée est la petite ville de Blâmont[1], gentiment groupée au pied d'une colline à l'endroit où la Vezouse descend un moment au

1. Il ne faut pas confondre ce Blâmont lorrain avec le Blamont franc-comtois du Lomont dont il est question dans la 23e série du *Voyage en France*.

sud pour se diriger vers Domèvre et Lunéville. Le promontoire qui domine la petite cité est couronné de belles ruines féodales. Du milieu des toits s'élèvent les deux flèches de l'église. Les ruines, la ville, les usines sont encadrées dans un paysage tranquille et doux : des jardins, des vergers, des houblonnières.

Blâmont est un petit centre industriel où se file et tisse le coton, des ateliers produisent des outils pour l'agriculture : bêches, fourches, tridents et haches.

Le chemin de fer conduit à Avricourt, à travers des campagnes ondulées où passe la frontière ; un instant, la limite est formée par la voie elle-même, une des stations, Foulerey, porte le nom d'une commune aujourd'hui allemande et dont les maisons apparaissent à un kilomètre à peine. A la halte de Foulerey, un poteau porte ce mot : *Frontière ;* à côté est l'écusson allemand. La plupart des villages de la plaine ont des noms bien français encore : Richeval, Ibigny, Faye-des-Allemands, Attigny, Réchicourt-le-Château. Et une poignante tristesse saisit à la pensée que ces terres qui furent nôtres, où battent encore des cœurs français, sont désormais sous le joug germanique.

A l'endroit où la grande ligne de Paris à Strasbourg franchit la nouvelle frontière, le village d'Avricourt est lui-même allemand; un quartier nouveau s'est formé sur le territoire de Meurthe-et-Moselle, dans la commune d'Igney; il sert de résidence aux employés de la vaste gare et aux douaniers. De cette station d'Igney-Avricourt se détache la ligne de Cirey. Au delà est la gare allemande, Deutsch-Avricourt, qui, elle aussi, a fait naître un hameau habité par les douaniers et les employés du chemin de fer. De là se détache un embranchement vers Château-Salins et Metz.

Ce nœud de chemin de fer semble destiné aux grandes luttes de l'avenir. De chaque côté on s'y est préparé. En France, un fort puissant défend le passage, mais en arrière, à 12 kilomètres. Il couvre un massif de collines nues dressé entre la Vezouse et la vaste forêt de Parroy et porte le nom du village de Manonviller. Depuis que de nouveaux explosifs ont rendu précaire la situation des forts construits au lendemain de la guerre, celui de Manonviller a été recouvert d'une épaisse carapace de béton d'où émergent les coupoles cuirassées. La forteresse à qui est dévolu le rôle glorieux de premier obstacle contre l'invasion se distingue à peine, tant elle est basse, tant elle

se confond avec le renflement de terrain dont elle occupe le sommet. Si l'on ne connaissait son existence, on ne la devinerait pas ; bien des voyageurs passent chaque jour sur le chemin de fer de Strasbourg sans se douter qu'il y a là une citadelle.

XVII

LA VOLOGNE

La Moselle à Arches. — Un souvenir de Beaumarchais. — En remontant la Vologne. — Bruyères. — Un anniversaire de l'année terrible : le combat de Brouvelieures. — Cérémonie patriotique. — A travers Bruyères. — L'industrie et le rôle militaire de la ville. — Les perles de la Vologne.

Bruyères. Octobre.

En amont d'Épinal, l'aspect de la Moselle est changé. Au lieu de l'indolente rivière coulant dans un lit de graviers trop large pour ses eaux, c'est un abondant et preste torrent de montagne, engainé dans un mince ourlet de prairies d'un vert doux. En la remontant, on la trouve à chaque instant différente. Ici, c'est un lac profond, d'un bleu sombre, plus loin elle roule en rapide entre d'énormes blocs de grès. Cette sorte de défilé prend fin dans le beau bassin d'Arches, où la vallée élargie est désormais une plaine de prairies, jusqu'à la source même de la grande rivière. Arches sur la rive gauche, Archettes sur le bord opposé, commandent le défilé ; en amont,

le fort d'Arches maîtrise le passage et bat l'entrée de la Vologne, au-dessus des villages de Pouxeux et de Jarménil.

Arches et ses voisines sont des centres industriels importants. La première possède une filature et tissage de coton et une papeterie occupant 250 ouvriers ; celle-ci a succédé à un « moulin à papier » qui appartint à Beaumarchais. L'auteur du *Mariage de Figaro* aurait habité le bourg, on montre encore sa maison. Il y dirigea notamment la fabrication des papiers destinés à l'édition dite de Kehl des œuvres de Voltaire et de Rousseau. L'établissement, qui a des ateliers à Archettes, est d'âge respectable : dans les actes de propriété des usiniers, est un parchemin remontant à 1498. Longtemps Arches et Archettes fabriquèrent le papier de la Banque de France, aujourd'hui produit par l'usine spéciale du Gouffre, près de la Ferté-sous-Jouarre [1].

Un chemin remonte la rivière jusqu'à l'embouchure de la Vologne. Ici, la Moselle est encombrée de blocs de grès rouge ; plus haut, au saut de Broc, elle a dû creuser son lit dans la roche. Aux basses eaux, le spectacle de ce « torrent de rochers » strié de filets d'eau est étrange.

---

1. 21e série du *Voyage en France*, page 4.

Moins large, mais abondante et profonde, rapide et claire, la Vologne débouche d'une vallée étroite encadrée par les avant-monts boisés des Vosges; des prairies bien irriguées, semées de bouquets d'arbres, de grands bois, des villages aux toits rouges forment une succession d'aimables *fabriques* comme les aimaient les peintres du XVIIIe siècle. De jolis vallons s'entr'ouvrent dans les collines et montrent des perspectives heureuses. Certains paysages arrêtent longtemps l'attention, ainsi le bassin lointain de Tendon, encadré de sapinières, d'où tombe en cascade un des plus charmants torrents des Vosges; ainsi Deycimont, où le vert des prés est si tendre par contraste avec le sombre manteau des forêts. Plus loin, Lépanges a des allures de ville avec ses hautes maisons à étages. Les montagnes voisines sont creusées de carrières où l'on débite la roche bleue en pavés destinés à toutes les villes de l'Est jusqu'à Paris; le canal d'Épinal les transportera vers Dijon et Lyon.

Les hauteurs sont de plus en plus élevées, les collines deviennent de petits monts. Sur les premières pentes s'étendent de belles cultures, les pommes de terre dominent dans les champs; exploitation plutôt industrielle, car les tubercules sont destinés à la production de la fécule. Dans

cette contrée, presque chaque village a sa féculerie.

Après Laval, sur une colline trouée d'un tunnel, s'alignent les baraquements d'un camp. A l'autre issue du tunnel — formé de deux galeries accolées, une pour chaque voie, — est la gare de Bruyères. Cette petite ville est une des places d'armes de la défense des Vosges et possède une garnison importante.

Nous arrivons tard à Bruyères, mes compagnons d'armes du Corps Franc des Vosges et moi. Un pieux devoir nous a amenés ici : nous devons le lendemain matin aller à Brouvelieures pour l'inauguration du monument élevé à nos camarades tombés dans le combat livré par les compagnies du commandant Bourras aux troupes allemandes, victorieuses à la bataille de La Bourgonce. Je n'étais pas à cette affaire, ma compagnie était alors désignée pour opérer en Bourgogne, mais mes camarades m'ont choisi pour parler au nom des anciens volontaires résidant à Paris, notre vénéré président, le capitaine de Perpigna, étant retenu par la maladie.

Ma joie est grande de pouvoir dire ce que je pense de mes chers compagnons de lu te qui, dans cette journée du 11 octobre 1870, montrè-

rent tant de ténacité et d'ardeur. Le corps franc, hâtivement formé par la réunion de compagnies de volontaires accourues à Épinal pour essayer de défendre les Vosges, y reçut la consécration du feu. Plusieurs de ses éléments avaient eu déjà de petites escarmouches et s'étaient aguerris, mais la plupart des compagnies n'étaient pas équipées, on leur distribua des fusils au moment même d'aller à l'ennemi. Les officiers chargés de l'organisation n'avaient qu'une médiocre confiance ; leur chef, le capitaine du génie Bourras, promu chef de bataillon, venait d'être privé de ses collaborateurs les plus sûrs. Le polytechnicien Pistor, aujourd'hui colonel[1], nommé capitaine à titre auxiliaire, avait été blessé en allant à La Bourgonce prendre les ordres du général Dupré ; le capitaine Varaigne, officier d'ordonnance de ce dernier et aujourd'hui commandant de corps d'armée, avait été gravement frappé. Le chef des compagnies franches était donc réduit à des officiers sans expérience militaire ou à des sous-officiers placés à leur tête par les volontaires. Rares étaient les anciens officiers dans ces corps disparates.

Bourras essaya cependant de contenir la marche

1. Actuellement sous-chef de cabinet du ministre de la guerre.

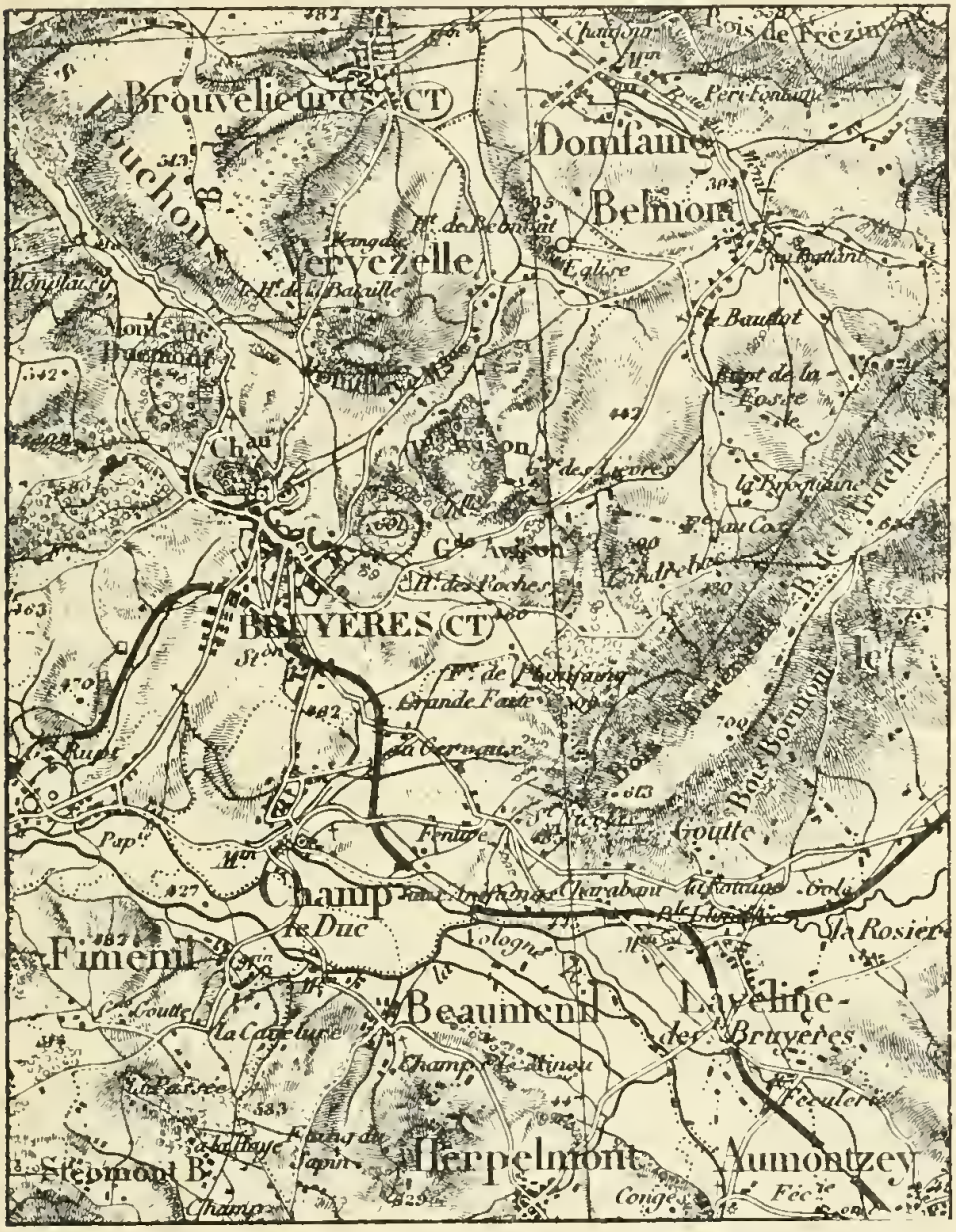
de l'ennemi dans la haute région boisée, creusée de vallons profonds, où se forme la Mortagne.

Les Allemands, débouchant de La Bourgonce, pénétraient, le 11 au matin, dans la gorge des Rouges-Eaux ; ils avaient l'avantage du nombre : une brigade badoise, un régiment de cavalerie, une batterie et une section de pontonniers. Le commandant Bourras résolut pourtant de disputer pas à pas cette sorte de défilé. Disposant ses jeunes troupes à l'abri des bois, il donna l'ordre aux premières lignes de n'engager le feu que lorsque l'ennemi serait près d'elles, de tenir le plus longtemps possible et de se replier sur les compagnies de soutien qui devaient engager le combat. Telle était la confiance inspirée par ce chef énergique, que ces ordres furent suivis « d'une manière surprenante ».

Devant cette résistance, le colonel badois Bayer fit un mouvement tournant, la compagnie Gérard réussit à le contenir longtemps et se replia pas à pas. Cette compagnie (la 10e) était recrutée dans le canton même, elle défendait son sol, aussi opposa-t-elle une résistance acharnée.

Une seule section eut 13 tués, 2 disparus et 1 blessé : Jacquot, alors étudiant en médecine, aujourd'hui médecin à Creil et décoré. A côté, la 5e compagnie eut 5 tués.

Les Allemands durent employer l'artillerie pour enlever les deux villages de Domfaing et



de Brouvelieures, mais leur succès n'avait pas entamé Bourras : il avait occupé, à 1,500 mètres en avant de Bruyères, la colline dite Haut-de-la-

Bataille. Il fallait un nouveau combat et une vive canonnade pour nous déloger et nous rejeter sur Laval que les Allemands enlevèrent, mais dont ils furent bientôt chassés. Et le corps franc, ayant ainsi glorieusement subi le baptême du feu, put s'arrêter derrière la Vologne et ne quitta la vallée que sur l'ordre formel du général Cambriels.

36 francs-tireurs avaient été tués.

Je ne veux pas refaire ici l'historique de ce corps, mais il ne sera pas sans intérêt de dire ce que sont devenus quelques-uns des volontaires qui, à Brouvelieures, en Bourgogne, en Franche-Comté, montrèrent ce que peut un chef énergique, soucieux de la santé de ses hommes et sachant leur inspirer une confiance aveugle.

Bourras n'est plus. Après avoir été colonel, puis général auxiliaire commandant des gardes nationales du Rhône durant la Commune, il fut remis simple chef de bataillon du génie et mourut avec ce grade en parlant dans son agonie de ses « chers petits francs-tireurs ».

J'ai dit la fortune militaire si méritée du capitaine Varaigne et du polytechnicien Pistor, qui avait été décoré à Reichshoffen, à dix-huit ans.

Le lieutenant Marquiset devint député de la Haute-Saône. Le capitaine Godard est ingénieur en chef des ponts et chaussées à Alger ; le lieu-

tenant Gevrey, qui avait quitté ses fonctions de procureur de la République aux colonies pour s'enrôler, est conseiller à la cour d'appel de Grenoble ; son père, médecin en chef de l'hôpital de Vesoul, qui partit avec lui et ne voulut jamais être autre chose que simple soldat, est mort : la ville de Vesoul a érigé son buste sur une de ses places.

Dans les premiers combats, on vit un volontaire en jaquette et chapeau haut de forme se présenter avec un fusil Chassepot, un ceinturon et des cartouches. C'était un inspecteur de la Compagnie de l'Est, qui, après avoir sauvé le matériel entassé dans la gare de Metz et n'ayant plus rien à inspecter sur un réseau envahi, voulut faire le coup de feu. Bourras le nomma lieutenant. C'est M. Mansuy, aujourd'hui chef adjoint du contrôle à la Compagnie de l'Est.

Le capitaine de Perpigna devint maire de Luxeuil ; il préside la Société des survivants du corps franc.

Pendant une grand'garde, près de Vougeot, un franc-tireur avait tiré un livre de sa poche et lisait à haute voix : c'était l'*Iliade*, en grec ! Un sous-officier lui donna la réplique, ce fut l'origine d'une amitié qui dure encore, aussi robuste. Le lecteur est le poète Charles Grandmougin, le ser-

gent se nomme Hermann Ligier, il est devenu trésorier général, après avoir été longtemps préfet.

Le capitaine Wolowski s'est fait journaliste ; le sergent Merciéca fut secrétaire général de préfecture.

A Abbévillers, un sergent tombait, frappé d'une balle en pleine poitrine, le colonel lui cria :

— Feffer, vous avez la médaille militaire !

Le soir, le bruit se répandait que Feffer était mort. La médaille fut attribuée à un autre. Après la guerre, Feffer revint, il avait été transporté à Hérimoncourt et soigné par les habitants. On n'a jamais pu lui faire obtenir la médaille militaire sous prétexte qu'il faut la perte absolue de l'usage d'un membre. Or, le sous-officier fut traversé de part en part ; sa capote, avec les deux trous, est au Musée de l'armée. Et lui, Feffer, est commis principal à la préfecture de police.

Le colonel n'envoyait jamais un officier en reconnaissance ou en expédition sans lui remettre un croquis copié sur l'unique carte d'état-major qu'il possédât. Ces copies étaient l'œuvre de son secrétaire, le sergent Guénon, actuellement dessinateur à la Compagnie de l'Est.

Le caporal Coutagne est ingénieur des poudres et salpêtres.

Deux enfants de quinze ans s'étaient enrôlés. L'un, Mesny de Boisseaux, blessé à Nuits, rencontré par les Badois, fut atrocement torturé et mourut de son martyre ; son monument se dresse près de Nuits, sans cesse couvert de fleurs par Mme Mesny de Boisseaux, sa mère, que rien n'a pu consoler. L'autre enfant, Mariani, est à Nancy à la tête d'une industrie prospère.

Et Boulay ! ce brave sergent du génie, évadé de Sedan, rencontré à Épinal par Bourras, nommé capitaine et dont la compagnie fut une des plus solides du corps franc ! Boulay, décoré, refusa d'être maintenu comme officier et demanda simplement un modeste poste d'adjoint du génie. Il passa d'ailleurs à son tour de bête ; à son tour encore il fut promu adjoint principal. En cette qualité, il est attaché à l'École polytechnique, où sa croix, gagnée, il y a vingt-huit ans, sur les champs de bataille, est une haute leçon pour nos futurs officiers.

Que d'autres je pourrais encore citer parmi les bons camarades qui viennent à nos dîners du Cercle militaire ! Fafournoux, notre porte-drapeau ; Albert, instituteur à Paris ; notre capitaine trésorier Bondonneau, qui devint percepteur ; Jules Bourras, frère du colonel, adjoint à notre intendant ; puis le brave cordonnier Loebs, cet

Alsacien qui alla en costume du pays porter un bouquet à M. Félix Faure à son retour de Russie ! Loebs, fait prisonnier à Nuits et sur le point de se voir fusiller, fut sauvé par sa connaissance de l'allemand et choisi comme cuisinier par le général de Werder, chef de l'armée allemande.

Combien aussi, hélas ! ont disparu de ces vaillants camarades ! Nos rangs se sont bien éclaircis déjà, mais les liens qui unissent les derniers n'en sont que plus solides et doux.

Au point du jour, avant même de visiter Bruyères, nous sommes en route pour Brouvelieures où nous attendrons nos invités : le général de Benoist, les députés, le sous-préfet, des détachements d'artillerie et d'infanterie de la garnison de Bruyères. La route traverse une exquise contrée, rappelant en petit les monts popularisés par l'art japonais : pitons boisés de pins aux reflets bleus, laissant deviner l'ossature de grès rouge de la montagne vosgienne, longues crêtes ondulées revêtues d'un épais manteau de bois, aimables prairies dont le vert doux ourle délicatement la base des forêts sombres. Dans un beau cirque Belmont et son église au dôme renflé, couvrant une croupe allongée, plus loin Brouvelieures, bourg fort simple. A l'entrée se dresse la pyramide de

granit qui perpétuera le souvenir de nos camarades.

Autour du monument, deux compagnies d'infanterie et une batterie d'artillerie aux ordres du chef d'escadron Levêque, commandant d'armes de Bruyères, formaient un cadre. La foule, se pressait sur les pentes de la montagne. Une salve d'artillerie a annoncé la cérémonie, plusieurs discours ont été prononcés et écoutés avec une pieuse attention. Mes camarades me demandent de reproduire, dans ce chapitre du *Voyage en France*, les paroles prononcées en leur nom. Les voici :

Le président de notre Association parisienne du corps franc des Vosges, M. le capitaine de Perpigna, retenu à Paris par une douloureuse maladie, m'a demandé de le remplacer devant ce monument élevé à nos chers morts de Brouvelieures.

D'autres mieux que moi auraient pu parler au nom de notre vénéré président, resté si fidèle au souvenir des compagnons d'armes. Je n'appartenais pas encore au corps franc des Vosges lorsque notre fanion, aujourd'hui au Musée de l'armée, était pour la première fois à l'honneur.

Mais peut-être cela rendra-t-il ma tâche plus facile et pourrai-je dire de nos camarades ce que leur modestie leur interdirait de rappeler.

Le corps franc, il nous est bien permis de le proclamer, a su faire son devoir. A cette heure douloureuse où la discipline avait faibli, où tout semblait perdu, il a suffi d'un homme de grand cœur et de grand courage, servi

par une volonté puissante, par la plus pure exaltation patriotique, pour faire de cet amalgame inconsistant de volontaires n'ayant jamais vu le feu, à peine armés et équipés, une légion dont la ténacité ne s'est jamais démentie.

Certes, vous aviez au cœur, mes chers camarades, les vivants comme nos morts glorieux, vous aviez le désir profond de lutter contre l'envahisseur, de lui disputer pas à pas le territoire de la patrie. Mais qu'auraient été les sentiments qui vous armèrent, qu'auraient-ils produit sans le chef aimé et vénéré dont l'influence s'imposa à vous dès qu'il apparut ? Si près de quarante des vôtres sont tombés ici, s'ils ont regardé la mort sans faiblir, s'ils ont obéi sans hésitation aux ordres qui les mettaient en présence d'un ennemi aguerri, bien supérieur en nombre, c'est qu'ils avaient en Bourras un chef digne de ce nom, ayant su leur inspirer l'esprit de sacrifice poussé à son paroxysme.

Chers camarades qui avez souffert comme nous des premières et épouvantables défaites, qui avez vu la vieille et glorieuse armée de Sébastopol et de Magenta tomber sous les coups de la fatalité, vous avez eu au moins la vision glorieuse d'une France, en apparence agonisante, se relevant à la voix de Gambetta et faisant sortir de jeunes légions du sol.

En vous sentant capables de résister ici, en voyant les évadés de Sedan : Bourras, Varaigne, Pistor, Boulay et tant d'autres encore relever le drapeau tombé dans le sang, vous avez pu croire que le destin allait être favorable. A votre dernier moment, quand la balle ou l'obus vous ont renversés, vous avez pu voir l'ennemi contenu et troublé par cette résistance inattendue d'une poignée de citoyens et d'enfants.

Vous êtes donc morts pleins d'espérance dans le succès final. Et c'est pour cela que nous vous avons enviés, que nous vous envions encore. Les suprêmes douleurs vous

ont été épargnées. Vous n'avez pas vu ces Vosges dont les lignes bleues se profilent à l'horizon devenir en partie la proie du vainqueur.

Mais si vous n'avez pas connu nos tristesses, chers et glorieux morts auxquels nous élevons aujourd'hui cet humble monument, vous n'avez pas connu la joie de voir la patrie se relever de ses ruines, de voir naître une armée nouvelle plus nombreuse que celle d'autrefois, digne des plus glorieuses périodes de notre histoire par les qualités dont elle fit preuve dans la création de notre nouveau domaine colonial.

Si nos morts, mes chers camarades, n'ont pu assister à ce réveil de la nation, ils n'ont pas connu les tristesses de l'heure présente, ils n'ont pas vu les chefs de cette jeune armée — les hommes derrière lesquels beaucoup d'entre nous, malgré l'âge, marcheront demain — injuriés et insultés. Le projectile aveugle qui les a frappés leur épargna de telles douleurs.

Elles ne nous ont pas été épargnées à nous. Mais de quelle joie profonde ne sommes-nous point envahis aujourd'hui en voyant ici, près de ce monument élevé à nos camarades morts pour la patrie, les représentants de cette armée qui est notre chair, notre sang, qui est la patrie elle-même !

Ces officiers bassement attaqués sont là, devant votre mausolée, ils ont tenu à rendre hommage à ces citoyens qui s'armèrent pour défendre le drapeau. Et c'est pour nous tous, mon général, qui êtes le digne fils d'une glorieuse famille de soldats, c'est pour nous une joie dont rien ne saurait dire la puissance et l'intensité, de rencontrer sur le sol où tombèrent nos camarades les officiers qui conduiraient demain nos jeunes soldats et nos réserves comme Bourras sut conduire ses petits volontaires.

C'est pourquoi nous partirons d'ici avec la pensée réconfortante que le sang répandu ne l'a pas été en vain,

que l'esprit de sacrifice qui inspirait nos chers morts inspire encore la jeune armée. Elle a de plus que nous la cohésion, la science des chefs à tous les degrés, elle n'a pas connu nos désastres. Et si parfois, nous autres, les vétérans qui avons passé par ces souffrances, nous les lui rappelons, c'est pour glorifier nos morts et dire à ceux qui sont appelés à les venger :

« Nous comptons sur vous, nous espérons en vous, « vous saurez ramener triomphant dans nos chères pro- « vinces le drapeau que nous n'avons pu maintenir. »

C'est pourquoi, au nom de tous nos camarades présents et absents, je jette ce cri qui incarne tous nos souvenirs et tous nos espoirs :

Vive l'armée !

Le général de Benoist a parlé le dernier. Après son discours les troupes ont défilé devant le monument. Dans ce paysage vosgien où Bourras avait essayé de résister, elle était réconfortante, cette marche de nos fantassins alertes, aux sons entraînants des tambours et des clairons ! Ils passaient droits et fiers, heureux de rendre hommage aux aînés. Après eux, les artilleurs bien campés sur leurs caissons, précédés de leur entraînante fanfare, ont salué à leur tour la pyramide commémorative. Et la foule, d'abord recueillie, n'a cessé de jeter le cri vibrant, passionné, de : « Vive l'armée ! »

Nous voici de retour à Bruyères. La petite ville contraste par sa placidité avec les rumeurs

qui ont un instant réveillé sa voisine Brouvelieures ; elle est fort coquettement solennelle ; le bon roi Stanislas est passé par là et a transformé en cité l'humble villette des ducs de Lorraine ; à son exemple, les bourgeois ont bâti des maisons de grès rouge, d'une ornementation élégante et sobre. Une place régulière, conquise sur un marais, entourée d'ormes plantés au temps de Louis le Bienaimé, est ornée d'une fontaine des dernières années de la monarchie, où des inscriptions apprennent que ce lieu a été aménagé « comme champ de foire au bétail, principal commerce des Vosges, pour joindre l'agréable à l'utile ». L'église et un élégant hôtel de ville dû au duc François III montrent que Bruyères avait un rang administratif important dans le petit État.

Peu d'industrie, sinon les menus métiers d'un centre en pays agricole, mais de nombreux entrepreneurs de broderies groupent le produit du travail féminin effectué dans les vallées des Rouges-Eaux, de la Mortagne et du Neuné. Toutes les femmes des environs sont brodeuses, on attribue à ce fait le peu d'activité de l'agriculture, les ménagères agricoles faisant défaut.

Le charme de Bruyères est dans sa campagne accidentée de collines aiguës : celle du château encore couronnée de ruines, les deux Avison dont

l'une porte une gracieuse chapelle. Une longue arête, le Boremont, ferme l'horizon vers l'Est.

Si Bruyères n'est point une ville forte, elle n'en occupe pas moins une position militaire importante, car elle commande le passage entre les vallées de la Vologne et du Neuné et la vallée des Rouges-Eaux ou Mortagne. C'est pourquoi, on l'a dotée d'une importante garnison formant, avec celle de Gérardmer, une sorte d'avant-poste pour la défense d'Épinal.

La Vologne coule à deux kilomètres de la ville, dans un riant bassin à l'entrée duquel elle reçoit le Neuné. Ce cours d'eau paresseux lui apporterait un petit mollusque, la *mulette allongée,* qui prend un développement considérable et produit des perles. Depuis la Révolution, la pêche étant libre, on a vu disparaître presque complètement ce coquillage ; autrefois, on recueillait assez de perles pour pouvoir confectionner des colliers. Les princesses de Lorraine se faisaient honneur de porter ces bijoux dans les grandes solennités. Aujourd'hui, la Vologne, contaminée par les usines : féculeries, papeteries et blanchisseries, ne renferme plus de mulettes, il faut fouiller longtemps les eaux du Neuné pour en découvrir quelque spécimen.

XVIII

LES LACS VOSGIENS

La Vologne et l'industrie. — Les usines de Granges. — Les féculeries et la production des pommes de terre. — La papeterie de la Souche. — Fraize. — Les usines de Plainfaing. — Aux sources de la Meurthe. — Le Rudlin. — Le Valtin. — Au col de la Schlucht. — Ascension du Hohneck. — Les lacs : Retournemer et Longemer. — Cascade de la Vologne. — Gérardmer, son lac, ses usines. — La Jamagne et la Vologne.

Gérardmer. Avril.

De toutes les rivières vosgiennes, la Vologne est la plus précieusement utilisée. L'industrie l'a domptée à l'extrême limite de puissance ; à peine un canal de dérivation a-t-il rejoint la rivière par le canal de fuite sorti des turbines, qu'un autre barrage s'empare des eaux pour les amener à une nouvelle usine, papeterie ou filature ; le surplus est capté pour l'irrigation : par d'innombrables filioles, les ondes limpides vont rafraîchir les prés et faire croître l'herbe épaisse au vert velouté, charme du pays vosgien. Vers le confluent du Neuné, toutes ces prairies sont entourées d'arbres

qui donnent parfois à la vallée l'aspect d'une forêt aux multiples clairières. Les petits monts, de forme conique, se dressent au-dessus de ce tapis vert, revêtus presque jusqu'à leur base d'un épais manteau de sapins.

La Vologne descend des hautes cimes qui ferment au sud l'horizon et, après avoir reçu le Neuné, prend la direction de l'ouest. Très large au débouché dans le bassin de Laveline et Bruyères, la rivière est descendue de Gérardmer par une gorge étroite au débouché de laquelle est né, de nos jours, le centre industriel de Granges, peuplé de près de 4,000 âmes. Des filatures et tissages de coton, une fabrique de pâte à papier, des carrières de granit destiné au pavage sont les branches d'activité de cette grosse commune. Tous les villages des environs possèdent quelque établissement industriel : tissage, filature, papeterie ou féculerie. Cette région d'entre Vologne et Meurthe est la plus riche en usines où se prépare la fécule.

D'après les chiffres publiés par MM. Parisot et Houot, la vallée de la Vologne possède la cinquième partie des 300 féculeries des Vosges[1].

---

1. Je n'en trouve que 95 dans la liste des industries des Vosges publiée par l'Annuaire général du département ; la statistique du ministère en relève 178.

Pour alimenter ces établissements, le département s'est placé au premier rang des cultivateurs de pommes de terre industrielles. En 1892, l'étendue consacrée à cette culture atteignait 8,231 hectares, plus du sixième de la surface pour la France entière (46,659). Les départements qui venaient ensuite sont Seine-et-Oise avec 6,234 hectares et le Nord avec 4,978, deux autres départements dépassaient 4,000 hectares : Haute-Saône (4,248) et Loire (4,149). On voit que les Vosges ont, à ce point de vue, une importance exceptionnelle. La récolte en pommes de terre atteignit, cette même année 1892, le chiffre de 1,514,304 quintaux, valant 5 millions 225,039 fr.

Les Vosges sont donc pour la France le marché principal de la fécule; Épinal est le régulateur des prix.

La vallée du Neuné est un des grands producteurs, toutes les pentes des collines et des montagnes où la culture est possible sont couvertes de champs de pommes de terre. Ceux-ci sont particulièrement nombreux autour de Corcieux, gros bourg animé chaque année en été par une garnison de chasseurs à pied ou d'infanterie de ligne qui vient occuper des baraquements cons-

truits aux abords. Ces troupes pourraient rapidement se porter sur Gérardmer ou dans la haute vallée de la Meurthe, c'est-à-dire vers la route qui conduit à Munster et à Colmar par le col de la Schlucht. Le camp étale ses longues files de toits rouges au flanc d'un coteau qui frôle le Neuné.

Entre ce ruisseau et la Meurthe, les Vosges projettent une étroite arête, couverte de bois, franchie au moyen d'une grande courbe et de fortes rampes par le chemin de fer de Lunéville. Au pied de ces hauteurs, dans une vallée large et de médiocre caractère, coule la Meurthe déjà abondante. La rivière, qui vient de déboucher des montagnes, est toute écumante encore des efforts exigés par l'industrie. De Saint-Léonard, où se détache le petit embranchement de chemin de fer desservant Fraize jusqu'à Plainfaing, on trouve sans cesse des usines. Au hameau de Souche est une des plus grandes papeteries de France, la Meurthe lui donne 176 chevaux de force motrice, la vapeur en fournit plus de 600. Le nombre d'ouvriers atteint 350. La manufacture produit elle-même la pâte de bois nécessaire à ses besoins, de grands tas de bûches de sapins et d'autres bois blancs avoisinent les constructions. Les bâtiments clairs et gais d'une cité ou-

vrière constituent le principal hameau de la vaste commune d'Anould. Le gare, très active, sert de débouché à un grand massif forestier.

Toute la vallée est une rue d'usines et de hameaux. Des scieries débitent les bois de la montagne. Jadis, les produits des forêts descendaient la Meurthe par le flottage, aujourd'hui le chemin de fer charge directement poutres, planches et madriers. La gare de Fraize est un immense chantier.

Le bourg de ce nom, avec ses 1,300 habitants, est le chef-lieu d'une commune trois fois plus peuplée[1]. Il n'a guère d'intérêt; ses maisons amples et propres entourent une église de style classique, dont la flèche est coiffée d'un dôme bulbeux. Fraize, centre d'excursions dans la partie la plus pittoresque des Vosges, se fait coquette pour retenir les touristes; de jolis hôtels se construisent.

L'industrie est représentée par un tissage de coton, dépendance des vastes établissements de Plainfaing, qui furent longtemps les plus considérables des Vosges et, par leur ensemble, constituent encore le plus grand organisme manufacturier de la contrée. De Fraize à Plainfaing et

1. Fraize a 3,905 habitants, Plainfaing 5,322.

à Habeaurupt, hameau de cette dernière commune, sur une longueur de 5 kilomètres, la seule maison Géliot possède 5 filatures avec 121,356 broches, et 6 tissages avec 2,262 métiers; elle a un autre tissage à Saulcy, près de Saint-Dié, renfermant 361 métiers. Le premier de ces établissements est aux Aulnes, au-dessous de Fraize.

Ces grandes ruches ouvrières s'épanouissent dans un site aimable. Elles n'ont rien de la ville industrielle, ce sont des hameaux échelonnés au bord de la rivière, entre les montagnes couvertes de sapins. Chaque usine est le centre d'un quartier au delà duquel s'échelonnent des habitations avenantes, grâce à la blancheur des façades se détachant sur le vert doux des prés et la verdure sombre des bois. Près de la manufacture est un économat destiné à satisfaire aux besoins de la population qui trouve à prix réduit le pain, la viande et autres produits indispensables à la vie.

Les dernières usines sont à Habeaurupt, où la vallée, déjà étroite, se transforme en gorge. Désormais, l'activité n'est représentée que par des scieries mues par les eaux de la Meurthe, torrent coulant dans un plan étroit de prairies ; elle bondit, cristalline, en de petits rapides où se joue la truite.

C'est la montagne. De profonds vallons s'ou-

vrent entre de hauts mamelons coniques revêtus de sapins. Le granit affleure partout, mais il n'est pas encore creusé de carrières, on l'exploite seulement parmi de grands éboulis d'allure morainique ; les ouvriers sont d'origine italienne. La roche est belle, assez facile à débiter, mais les essais de scierie mécanique ont échoué. En dehors des pierres taillées expédiées au loin, ce granit est utilisé sur place pour construire des murs cyclopéens, endiguer des canaux, border des routes; ces travaux massifs donnent au paysage un grand air de robustesse.

La population, dans cette partie de la vallée, se livre de préférence aux travaux du sol, la prairie est sa principale ressource. Partout, hommes et femmes la mettent en état, étendent le fumier, étalent les taupinières, ratissent soigneusement les feuilles et les ramilles. Et, comme heureuses de cette toilette, les pelouses se font d'une souriante fraîcheur.

Voici une grande scierie, puis le hameau du Rudlin, assis dans un vallon qui semble avoir été jadis un lac. Au fond, dans un paysage sévère apparaît le village du Valtin. En une demi-heure nous l'avons atteint.

Je me proposais de gagner directement Gérardmer par le col du Surceneux, mais mon fils

Pierre, qui m'accompagne dans cette course, veut aller au Hohneck. En vain, je lui montre là-haut de grandes plaques de neige, puis plus haut encore des nuées menaçantes, je dois céder, traverser le hameau, si montagnard d'allure par ses maisons à grands auvents, et remonter la Meurthe descendant en cascades au fond d'une gorge solitaire. Des forestiers rencontrés en route nous indiquent un chemin non tracé sur ma carte et qui doit nous conduire droit au col de la Schlucht. C'est le plus merveilleux des sentiers de montagne : pente régulière et douce, large, bien aplani, traversant sur des ponceaux les ravins dont la tête est à la crête frontière ; il est adorable de silence. Sous les grands sapins revêtus de lichens croissant parmi les éboulis où se plaisent les airelles, on monte sans fatigue. Parfois, à une grande profondeur, on revoit l'étroit bassin de prés dans lesquels la Meurthe met un sillon d'argent.

Voici une grande plaque de neige qu'il faut traverser dans un brouillard soudain descendu ; des chiens aboient, on distingue confusément des murs, nous sommes à l'hôtel de la Schlucht, sur la crête des Vosges. Un poteau de fer, supportant un disque écussonné de l'aigle allemande à deux têtes, nous révèle la frontière.

Hélas! la brume est épaisse; chassée par un vent âpre, elle monte des profondeurs de la vallée de Munster. Nous faisons quelques pas sur la route alsacienne, jusqu'au débouché d'un tunnel sans pouvoir découvrir le fond de l'abîme creusé au-dessous du grand chemin. Quant à aller au Hohneck, il n'y faut pas songer.

Ces brouillards, réguliers en cette saison, sont fréquents même pendant les beaux jours. Je me souviens d'une excursion au Hohneck avec la foule moutonnière venue de Gérardmer. Le temps était superbe; la course par l'étroit sentier tracé dans les *chaumes* avait été délicieuse, l'arrivée sur le renflement qui porte le nom de Hohneck, à l'altitude de 1,366 mètres, un des points culminants des Vosges, fut un éblouissement. Toute la chaîne se déroulait aux yeux, du ballon d'Alsace au Donon. Au-dessous, se creusait la vallée sylvestre de la Fecht. Toute la plaine d'Alsace avec Munster, Colmar et vingt autres villes, le Rhin, la Forêt-Noire apparaissaient. Avec quelle fièvre passionnée je contemplais la belle et chère province perdue, dans laquelle on ne pouvait alors pénétrer sans d'extrêmes difficultés! Cela faisait un peu l'effet de la Terre promise aux yeux de Moïse.

Soudain, accourut une nuée épaisse, en quel-

ques secondes le paysage avait disparu. On espérait un coup de vent qui aurait balayé les brumes, celles-ci s'épaissirent encore, il fallut reprendre le sentier du col, bien distinct heureusement. Depuis lors, j'étais venu une seconde fois au Hohneck, la pluie m'avait confiné à l'hôtel. Aujourd'hui, on ne saurait davantage entreprendre l'excursion. D'ailleurs, l'hiver a été long, dans tous les creux la neige est amoncelée; le chemin, nous dit-on, est en grande partie recouvert.

Après un moment de repos, nous descendons par la route tracée au flanc des monts boisés qui est le joyau des Vosges. Les sapins, hauts et droits, aux branches revêtues de houppes de lichen d'un vert de bronze, forment de merveilleuses colonnades; ils sont admirables surtout à l'espèce de vallon ou col du Collet qui domine d'un côté les sources de la Vologne, de l'autre la source de la Meurthe. Bientôt, on surplombe de très haut la vallée où la première de ces rivières coule de cascatelle en cascatelle jusqu'à la conque boisée, splendide abîme de verdure au creux duquel dort une petite nappe d'eau d'un bleu profond, encadrée d'une étroite pelouse dans laquelle des chalets semblent des jouets de Nuremberg. Ce miroir resplendissant

est le plus petit (cinq hectares et demi), mais le plus gracieux des lacs de la Vologne, le *Retournemer*. A chaque instant, les lacets de la route le montrent sous une physionomie nouvelle, à travers les échappées entre les pins.

Il est charmant surtout près du tunnel de la Roche-du-Diable, où, du haut d'un belvédère aménagé par l'homme, on le domine presque à pic. Cela ne ressemble en rien aux lacs bleus des Alpes farouches, endormis entre les hautes parois de roches, de neiges et de glace. Rien de brutal ni de hardi, c'est une vasque tapissée de sapins reflétés dans le cristal.

Plus loin apparaît une autre nappe lacustre, moins saisissante, mais bien belle encore et considérablement plus vaste. Le lac de Longemer couvre 85 hectares; il s'allonge sur 1,800 mètres et une largeur de 300 à 500 mètres, entre une abrupte montagne plantée de sapins formant sur la rive droite une côte régulière, et, sur l'autre rive, des pentes plus douces projetant des promontoires de prairies égayées d'habitations. Là encore la végétation des pentes et des rives donne au lac une grâce indicible.

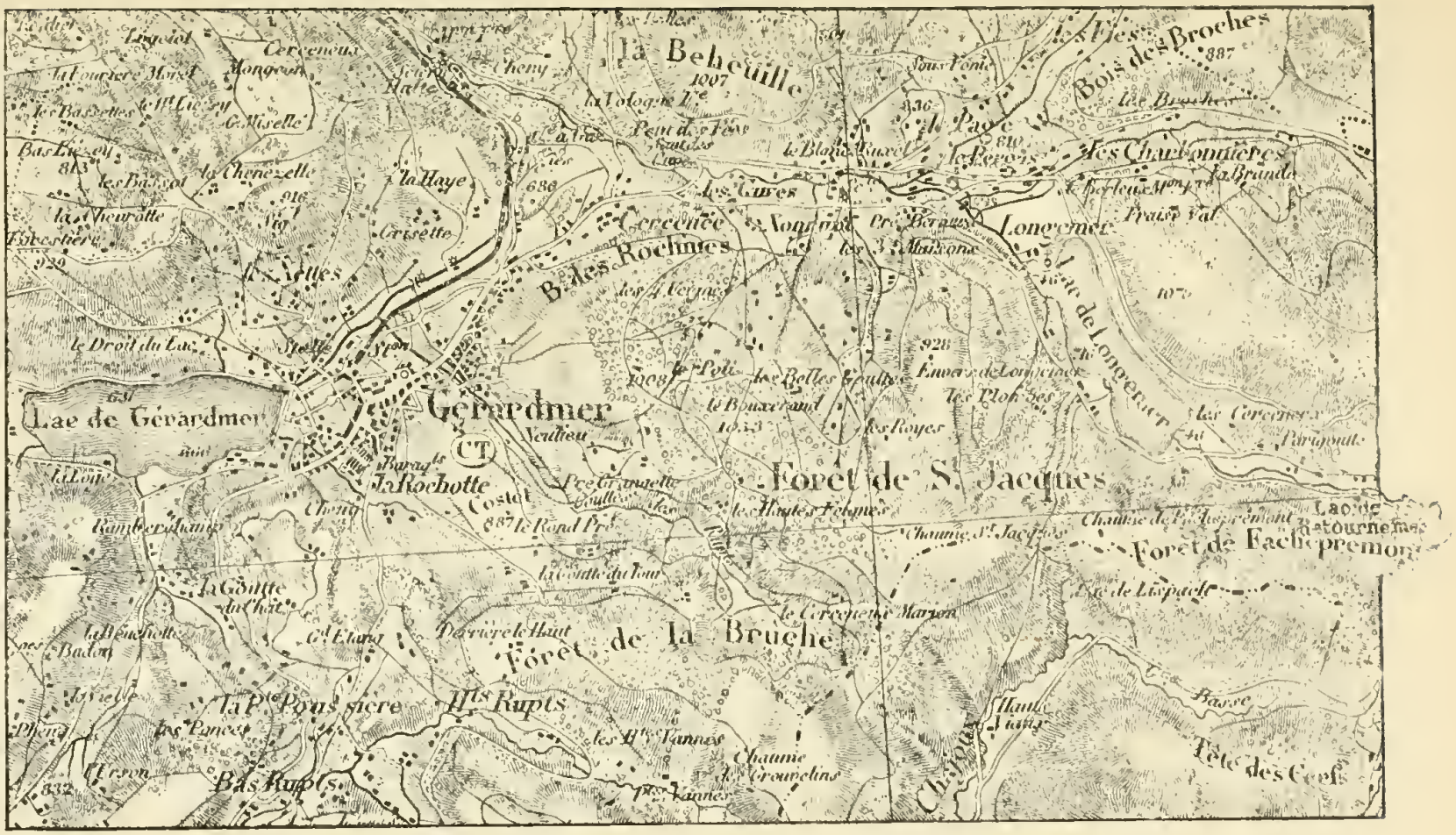
Le Longemer était plus étendu jadis; à l'issue, tout un vaste plan de prairies s'est formé, constitué par les apports des torrents, comme en

amont s'est comblé un golfe allongé. Cette prairie, bordée de chalets capricieusement répartis sur les pentes, semble couverte de neige disposée en bandes régulières. De près, on reconnaît des toiles exposées à la rosée pour le blanchiment. Cette partie des Vosges forme un îlot industriel bien à part, on n'y tisse pas le coton comme dans les autres vallées, mais le lin et le chanvre pour préparer les belles étoffes appelées « toiles des Vosges ». Le département ne filant pas ces textiles, il faut tirer les fils des pays producteurs, du nord de la France surtout. Le climat se prête à merveille à la vieille méthode du blanchiment sur le pré, aussi toutes les pelouses autour des lacs de Longemer et de Gérardmer sont-elles utilisées pour cette opération.

Gérardmer est le principal centre de cette fabrication, la ville — ou plutôt la commune — compte 7 usines ayant ensemble 428 métiers; Vagney dans la vallée de la Moselotte a 1 tissage et 7 métiers; le Tholy, sur le Rupt de Cleurie, 1 usine et 64 métiers; enfin, loin d'ici, au Val-d'Ajol, un établissement renferme 23 métiers[1].

En ce moment, l'activité est grande dans les prés : armés de récipients évasés, emmanchés au

1. J'ai emprunté ces chiffres à l'*Annuaire général des Vosges*.


Lac de Gérardmer
Gérardmer
CT
Forêt de St. Jacques
Forêt de la Bruche
Forêt de Fachepremont
Bois des Broches
Cercenée
Longemer
Tête de Longemer
Tête des Cerfs
Bas Rupts
Haut Rupts
Chaume
Cercenée
Cercenée
Cercenée

bout d'un bâton, les ouvriers jettent l'eau des ruisseaux sur la toile. Cet arrosage, les pluies, la rosée font disparaître la matière grise des fils de lin ou de chanvre, la toile devient de cette blancheur mate chère aux ménagères. Toute la campagne de Gérardmer présente le même spectacle jadis commun en France et aujourd'hui bien rare depuis que les procédés chimiques de blanchiment et l'emploi des lins de Russie ont centralisé vers Lille et Armentières la presque totalité de la production française des toiles, maintenue à grands frais dans quelques centres comme Fresnay-sur-Sarthe, Loudéac et Voiron[1].

Partout où des ressauts de terrains ont permis de créer des prairies, les rives de la Vologne sont ainsi utilisées pour le blanchiment. Mais ces emplacements sont rares, la rivière a dû se frayer un passage entre les monts, à travers les éboulis, jusqu'à sa jonction avec la Jamagne qui lui porte les eaux du lac de Gérardmer. Sur plusieurs centaines de mètres, c'est un admirable torrent, bondissant et tournoyant au Saut-des-Cuves, s'élançant de roche en roche, jetant son

1. Sur Fresnay-sur-Sarthe, voyez le *Voyage en France*, 2e série, chapitre XVII ; sur Loudéac, la 5e série, chapitre XV ; sur Voiron, la 9e série, chapitre IV ; sur Lille, Armentières, Halluin, Bailleul, etc., divers chapitres de la 18e série.

écume aux branches des sapins qui se penchent sur l'abîme. Paysage peut-être trop arrangé, trop léché, à l'usage des touristes qui veulent une dose raisonnée d'émotions.

Lacs et torrents ont fait le succès de Gérardmer, c'est aujourd'hui le plus grand centre estival français, comparable aux riches stations de la Suisse. Depuis quelques années surtout, il semble qu'une fée est venue promener sa baguette magique dans ce pays. La grande bourgade dégingandée qui bordait une route irrégulière n'est plus que l'annexe d'une opulente cité de majestueux hôtels, de chalets, de villas bâtis sur de larges avenues aboutissant à la rive étincelante du lac. Aucune station des Alpes françaises n'atteint encore à ce degré de coquetterie.

Le site est d'ailleurs exquis. Le lac, le plus vaste des Vosges, 122 hectares de superficie, entouré de belles montagnes couvertes de chalets et de villas, est une des plus séduisantes nappes que l'on puisse voir. L'homme n'a pas trop gâté ce coin harmonieux et doux de notre France dont la Lorraine s'enorgueillit plus encore que de Nancy, son opulente capitale, comme le prouvent ces proverbes :

— Sans Gérardmer et un peu Nancy, quoi donc serait la Lorraine ?

— Si la Lorraine était un mouton, Gérardmer en serait le rognon.

Malgré les thuriféraires, il ne faut pas chercher ici la Suisse. Il n'y a ni les glaciers, ni les immenses parois rocheuses, mais un paysage, ample, calme et gracieux. La grâce, voilà ce qui peint les Vosges; elles ont droit d'être fières de ce lot. Au lieu de cet agaçant lieu commun : « une petite Suisse », pourquoi ne pas se borner à dire : « les Vosges » ?

Les villas gagnent peu à peu les rives du lac, un casino donne à la ville un air de ville d'eaux; à côté de ce Gérardmer de plaisir, cité de touristes ayant le tort d'apporter ici les toilettes multiples et voyantes exigées par la mode, il y a un Gérardmer du travail, fort vivant lui aussi. Outre les grandes usines à toiles qui alimentent les nombreux magasins où se fournissent les visiteurs, il y a encore de nombreux tisserands dans la montagne. Des ateliers de boissellerie, l'exploitation des granits porphyroïdes pour pavés, une fabrique de feutre, utilisent beaucoup de bras. La montagne nourrit des milliers de vaches dont le lait sert à fabriquer d'excellents fromages appelés *Gérômés*. Partout, au bord des torrents, des scieries débitent les bois des forêts.

Mais la grande richesse est la station estivale.

Chaque année s'accroît la foule des visiteurs. Pour eux on a construit un tramway à vapeur, vers le lac de Longemer, fonctionnant l'été seulement. Une autre ligne reliera Gérardmer à Remiremont par la belle vallée du Rupt de Tholy.

La facilité des excursions, le charme continu des paysages, expliquent cette vogue. Les Vosges sont par excellence une villégiature de familles et de touristes aux ambitions modestes. Il n'y a ni dangers, ni fatigues. Peut-être reprocherait-on au pays d'être trop toujours le même. Il n'y a pas ici l'imprévu des Alpes et des Cévennes ; la plupart des vallées et, dans les vallées, tous les villages se ressemblent : une étroite bande de prairies entre des monts revêtus de sapins jusqu'à leur cime. Vallée du Menaurupt, vallée de la Moselotte, vallée d'innombrables rupts, *collines* de la Moselotte et de la Petite-Vologne, présentent toujours cette même grâce robuste. Il faut aller sur les hautes Vosges de la frontière pour trouver les chaumes âpres et les grands escarpements.

Cependant, la Vologne, entre Gérardmer et Granges, quand on a quitté les prés si remplis de narcisses que l'on voudrait cette fleur pour emblème héraldique de l'aimable ville, la Vologne joue encore au torrent de la grande montagne,

tant elle est emprisonnée entre des pentes raides, tant elle bondit et frémit sur les roches en échappant aux roues des usines qui utilisent ses eaux. Ce couloir étroit, comme la vallée des lacs, est une région bien à part dans le système vosgien, rappelant en petit les gorges les plus belles de la Savoie et du Dauphiné.

Mais pourquoi faut-il que ce doux pays soit menacé par les haines de races? La frontière sanglante est près; si nous pouvions l'oublier, les deux bataillons d'infanterie baraqués à la sortie de la ville le rappelleraient[1].

---

1. Gérardmer compte 8,811 habitants, dont 4,439 agglomérés, y compris la garnison de 1,400 hommes.

XIX

LA PRINCIPAUTÉ DE SALM-SALM ET SAINT-DIÉ

La Meurthe à Raon-l'Étape. — La Neuveville. — Le port aux Bois. — Grandeur et décadence du flottage dans les Vosges. — Flotteurs. — Schlitteurs. — Étival. — La papeterie de Clairefontaine. — Moyenmoutier. — Senones, capitale du Salm-Salm. — Un État minuscule. — En remontant le Rabodeau. — En descendant la Plaine. — Celles-sur-Plaine. — Saint-Dié et ses industries.

Saint-Dié. Mai.

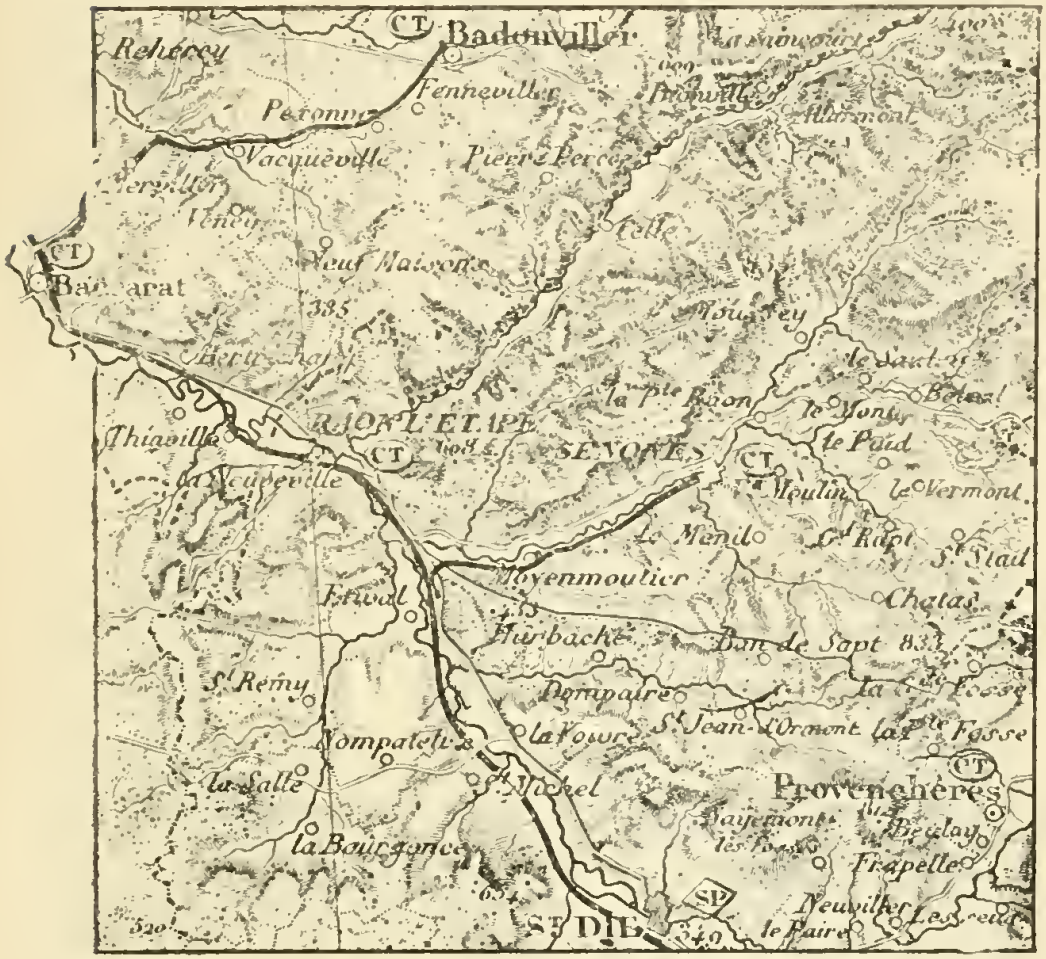
La vallée de la Meurthe, à cette entrée des Vosges entre Baccarat et Raon-l'Étape, est d'une beauté sereine. La rivière, que ne maîtrisent ni digues ni écluses, déroule son flot clair entre les prairies bordées de collines boisées qui, peu à peu, se haussent et deviennent des monts. En face de Bertrichamps, la Meurthe décrit une boucle coupée par un canal artificiel, dont les eaux font mouvoir les turbines de la grande usine de Lachapelle, qui transforme en papier les bois des forêts des environs ou amenés des hautes Vosges par le flottage sur la Meurthe et ses affluents. Désormais, jusqu'à Raon-l'Étape,

les manufactures se suivent. La vallée semble barrée par de hautes croupes boisées, au pied desquelles s'étalent les toits rouges d'une petite ville dominée par des clochetons de grès de même teinte ardente. C'est une ville double, peuplée de près de 7,000 âmes. Sur la rive droite La Neuveville, qui possède la gare, sur la rive gauche, Raon-l'Étape, centre principal, traversé par l'abondante riviérette de la Plaine, descendue de la frontière par la fraîche vallée de Celles[1].

La Neuveville n'est donc que le faubourg; la ville véritable, Raon, est une des plus coquettes et des plus vivantes cités des Vosges, égayée par des fontaines d'eaux vives, jaillissant de petits édicules ornés de groupes et de statues. Le flottage des bois fit jadis sa fortune; malgré la concurrence du chemin de fer, c'est encore une industrie assez importante, les bois arrivés à bûches perdues de la Meurthe et de ses affluents y sont formés en train à destination de Lunéville, de Nancy, de Pont-à-Mousson et même de Metz. Tout un réseau de rivières ou de gros ruisseaux a Raon pour point de transit : la Meurthe,

1. Raon-l'Étape compte 4,441 habitants, La Neuveville-lès-Raon en a 2,360.

la Fave, le Taintroué, le Rabodeau, la Plaine, les Ravines, la Goutte de la Maix[1]. En tout 147 kilomètres qui eurent jadis une animation ex-



Échelle au 1/320,000e.

trême. Je n'ai pu me procurer de chiffres anciens, ceux du ministère des travaux publics qui

1. Voici la longueur flottable de ces rivières en amont de Raon-l'Étape : Meurthe, 24km,124 ; Fave, 18km,263 ; Taintroué, 5km,812 ; Rabodeau, 18km,824 ; Ravines, 7km,420 ; Plaine, 34km,015 ; Goutte de la Maix, 2km,570.

remontent le plus haut sont de 1889. En 1890, la Meurthe, à Raon-l'Étape, avait encore un mouvement de 5,629 tonnes ; la Fave lui en avait fourni 1,896, la Plaine 36, le Rabodeau 610, les Ravines 237, le Taintroué ne donnait déjà plus rien. Depuis lors, le flottage n'a cessé de décroître d'année en année. En 1897, on ne constatait plus que 1,812 tonnes arrivées à Raon-l'Étape.

Les « flottes » de petites dimensions venues de la Meurthe et des affluents sont arrêtées devant la ville dans un bassin de retenue ou « port d'empaquetage », fermé par un barrage à hausses et fermettes mobiles. Là on transforme les trains élémentaires en radeaux ou flottes d'un tonnage moyen de 42 tonnes.

Mais c'est une industrie en grande décadence. Je m'étais proposé d'assister à la préparation et à la conduite d'une flotte, je n'ai pu en voir aucune, pas plus que je n'ai pu jusqu'à présent trouver un seul *schlitteur* dans la forêt. Par ouï-dire seulement je puis parler de ces énergiques « flotteurs » dirigeant les radeaux larges de $2^{m},50$ et attachés en file de quinze ou vingt, constituant la flotte, longue de 120 mètres, que deux ou trois hommes suffisent à guider : « Obligés de travailler dans l'eau, souvent jusqu'à mi-

corps, disent MM. Parisot et Houot, les flotteurs exercent une profession aussi pénible que celle des schlitteurs. »

Ceux-ci tirent leurs noms de la schlitte ou traîneau à semelles recourbées en avant, sur laquelle on place les bois abattus pour les descendre du haut des montagnes; en les faisant glisser soit sur la neige, soit, en été, sur des madriers placés en travers du chemin. Le schlitteur marche en avant, enfonçant ses talons dans le sol, le dos appuyé contre son instrument. Mais, je le répète, j'en parle d'après d'autres, je n'ai pas rencontré un seul schlitteur dans mes nombreuses courses à travers la forêt. Comme tout le monde, je connais ces braves gens par les images qui font d'eux, en quelque sorte, la personnification de la montagne vosgienne.

Raon-l'Étape, en perdant sa situation prépondérante d'autrefois dans le commerce et le transport des produits des forêts, n'en est pas moins resté un centre industriel, grâce aux bois. Les belles papeteries de La Neuveville et des Châtelles transforment en papier des quantités énormes de sapin. L'une d'elles ne se borne pas à produire le papier, elle le dispose encore en registres, en cahiers, en albums. Des ateliers de photogravure produisent de véritables œuvres

d'art. Les chantiers de bois couvrent les rives des deux rivières. D'autres industries : la faïence artistique, la filature de la laine, une fabrique de chaussons, la broderie à la main, contribuent à l'activité des deux villes jumelles.

Sans pouvoir prétendre au rôle de Gérardmer, Raon-l'Étape n'en est pas moins un centre de rendez-vous pour les touristes. Quand le chemin de fer projeté dans la vallée de Celles sera construit, la foule s'y portera, car on atteindra les abords du Donon, c'est-à-dire de la partie la plus sauvagement belle des Vosges.

En amont de Raon-l'Étape, la Meurthe coule dans une vallée si étroite, qu'elle semble l'œuvre de la rivière elle-même, rongeant les montagnes pour s'ouvrir un passage. Aux hêtres, dont les futaies entourent la petite ville, succèdent les pins noirs assombrissant le site déjà sévère. Mais soudain s'ouvre un paysage ample et lumineux, une des belles choses des Vosges. Un grand bassin de prairies où le Rabodeau apporte à la Meurthe les abondantes eaux de sa vallée ; tout autour se dressent des collines aux formes nobles, revêtues de bois aux teintes harmonieuses. Au milieu surgit la tour rouge de l'abbaye d'Étival, seul reste intéressant de ce monument fa-

meux jadis, dominant un bourg aux maisons éparpillées.

La Meurthe, retenue par un barrage, fait mouvoir ici la plus grande papeterie des Vosges, dite de Clairefontaine, où 600 ouvriers produisent plus de 15,000 kilogrammes de papier par jour. Comme à Raon, l'usine ne se borne pas à la fabrication de la matière brute, elle la transforme en cahiers et en registres, une fabrique spéciale d'enveloppes de lettres en produit 800,000 par jour, 240,000,000 par an; une imprimerie permet de préparer tous les imprimés nécessaires pour les bandes, les boîtes, les enveloppes de cahier. Là encore la photolithographie et la phototypographie sont appliquées[1].

A Clairefontaine, le Rabodeau atteint la Meurthe; il débouche d'une jolie vallée, à l'issue de laquelle le rejoint le ruisseau des Ravines. Les deux cours d'eau réunis ont à peine un kilomètre de cours commun avant de se jeter dans la rivière maîtresse. Leurs deux vallées constituent ce qui fut, jusqu'à la Révolution, la princi-

1. J'ai éprouvé de telles difficultés à visiter les établissements industriels de l'Est, que, sauf dans le cas d'industries curieuse ou très spéciales, je n'ai guère tenté de parcourir les ateliers j'ai cherché les renseignements dans les documents officiels ou dans les rapports sur l'Exposition de 1889.

pauté indépendante de Salm-Salm, comprenant une trentaine de paroisses sur les deux versants des Vosges, et peuplée de 10,000 âmes. Petit pays tranquille sous des princes qui n'y résidaient guère, sous des abbés qui avaient fait de la vallée un de ces centres intellectuels dont la disparition a été sensible. La contrée tout entière était une sorte de terre sainte ; à côté de l'abbaye d'Étival s'élevait le monastère de Sainte-Odile; à un quart de lieue de l'embouchure des Ravines, se dressait la vaste abbaye de Moyenmoutier. Enfin, à l'ombre d'une autre maison célèbre, s'abritait Senones, qui devint en 1751 la capitale de la principauté; le chef-lieu originaire était le château de Salm dans la commune de La Broque, avec Vieil-Salm dans le Luxembourg belge actuel; les ruines du château de Salm sont annexées aujourd'hui à l'Allemagne comme le reste du canton de Schirmeck.

La population se pressait surtout dans la vallée du Rabodeau, celle des Ravines était et est encore peu habitée. On n'y rencontre que des scieries et des maisons de bûcherons ; son unique hameau est, presque à l'issue du val, Saint-Prayel, peuplé de 235 habitants. Mais cette solitude est une merveille ; à peine la route qui dessert les nombreuses scieries trouve-t-elle à s'asseoir au

bord du torrent; de chaque côté se dresse, abrupte, la montagne revêtue d'un splendide manteau de sapins. Il y a là des arbres d'un port superbe, comme les Vosges elles-mêmes en offrent rarement.

La vallée du Rabodeau est aussi vivante que celle des Ravines est déserte. Partout des usines animées par les eaux rapides de la rivière, dont les barrages sont troués de pertuis larges de 3 mètres seulement pour le passage des trains de bois. Ici on retrouve l'industrie du coton : filatures et tissages sont parmi les plus importants des Vosges. L'ancienne abbaye de Moyenmoutier, si monumentale par les sobres lignes de ses bâtiments en grès rouge, est devenue une filature. Le village n'a pu contenir les travailleurs accourus de l'Alsace et de la Lorraine, des maisons ouvrières ont été construites pour les abriter.

Le Rabodeau, abondant et clair, fournit la force à ces manufactures; plus haut, d'autres retenues alimentent un canal souvent épanoui en petits étangs. A Senones, la rivière n'est pas moins active : elle va de turbine en turbine donner la vie aux tissages.

C'est un type précieux d'une petite capitale d'autrefois, cette gentille ville de Senones. Pré-

lats, abbés et princes de Salm-Salm ont tenu à cœur de l'aménager, de la rendre élégante et coquette. De l'église abbatiale, détruite à la Révolution, il reste une chapelle, où étaient les sépultures des abbés et des princes de Salm. Cette chapelle fait aujourd'hui partie de l'église paroissiale, et possède le beau tombeau de Dom Calmet. Le savant historien de la Lorraine fut abbé de Senones; il y a accompli la plus grande part de l'œuvre prodigieuse qui inspira à Voltaire le désir de visiter le savant religieux. Le patriarche de Ferney vécut un mois près de l'illustre bénédictin et partagea la vie des moines. Il écrivit ici l'*Essai sur les mœurs*.

La cité s'est peu embellie depuis ce temps. Les bâtiments de l'abbaye restés debout et le château des princes se sont transformés en filature et en tissage; d'autres usines font les fils à coudre et à broder ou tissent la laine. Il semble que Senones ait voulu garder son caractère monastique; malgré une population de plus de 4,000 âmes, le gaz et l'électricité sont inconnus, l'éclairage des rues a lieu par les antiques réverbères. Pourtant les fontaines ont été ornées de statues de fonte.

L'hôtel de ville est un édifice placide. Dans la cour de l'ancien château princier, d'où surgit

aujourd'hui une haute cheminée d'usine, une pyramide a été érigée en 1893 pour commémorer le centenaire de l'annexion à la France. Le petit État est représenté par les armes des princes de Salm, la France par un coq chantant. Quant à l'abbaye, l'industrie n'a pu lui faire perdre entièrement son aspect de majesté ; les bâtiments du XVIIIe siècle, construits en grès rouge, évoquent facilement les temps disparus. A cet édifice du passé fait face, au bord du Rabodeau, une synagogue d'origine récente.

Les usines de Moyenmoutier et de Senones, les carrières de pierres à aiguiser et de granit se prolongent par d'autres établissements dans la haute vallée, plus étroite et plus belle encore. Il n'y a que deux villages au bord du Rabodeau, mais La Petite-Raon a plus de 1,700 habitants et Moussey plus de 2,000. Tous les deux filent et tissent le coton.

Les vallons latéraux ont également accueilli l'industrie. Si la montagne est trop abrupte sur la rive droite, elle s'ouvre à gauche en combes parcourues par de clairs ruisseaux. Sur leurs bords Ménil, Vieux-Moulin, Le Mont, Belval, Le Saulcy, possèdent des filatures, des tissages, des blanchisseries. Aussi le canton de Senones est-il un des plus peuplés des Vosges.

Le chemin de fer ne dépasse pas Senones; pour achever la visite de la vallée, il faut ou prendre la voiture de Moussey ou accomplir le trajet à pied. Par une soirée douce, j'ai entrepris l'excursion. Malgré les usines qui se suivent, le paysage reste gracieux; la rivière murmurante, les prés, les bois étagés offrent, à chaque pas, de nouveaux paysages.

Après une nuit passée dans l'interminable village de Moussey, je remontais, au point du jour, la vallée désormais solitaire; sauf de rares scieries, rien n'y rappelle la vie. Par de raides sentiers, on atteint la conque profonde où dort le lac de la Maix, nappe minuscule assombrie par les sapins qui se mirent dans les eaux transparentes. Une chapelle ajoute à la grâce de ce site déjà charmant. Au-dessous se creuse une vallée où coule un torrent abondant et limpide, descendu des Vosges alsaciennes, la Goutte de la Maix; il aboutit dans la plaine, à Vexaincourt.

Toute cette contrée est d'une beauté pénétrante, par sa solitude même. On resterait longtemps à errer dans les bois pleins d'ombre et de bruit d'eaux murmurantes qui portent le nom si juste de « Forêt des Bois sauvages ». Mais il est tard déjà, et la route sera longue jusqu'à Celles-sur-Plaine, où je trouverai la voiture de Raon-

l'Étape. Le temps manque pour aller jusqu'à Raon-sur-Plaine et faire l'ascension classique du Donon.

L'industrie s'est portée jusqu'ici. A Luvigny est une importante usine où l'on file le coton pour obtenir les fils à coudre et à broder. Cette manufacture est au sein d'un paysage superbe, de grandes prairies, des bois revêtant de belles montagnes. La crête de la rive gauche sert de tracé à la frontière nouvelle.

Vexaincourt est un village de bûcherons, mais en descendant la vallée on retrouve bientôt les manufactures. La Plaine fait mouvoir les machines de grands établissements semblables à celui de Luvigny, et appartenant à la même maison. Sur les deux rives, dans les Vosges et Meurthe-et-Moselle, à Allarmont, à Celles, à la Pierre-Percée, on fait le fil de coton pour la couture et la broderie. L'industrie est aimable en un tel paysage. Rien ne saurait rendre la splendeur de cette vallée, large, claire, lumineuse, où les prés sont d'une végétation exubérante; le manteau sombre des sapins revêtant les monts en fait mieux ressortir la fraîcheur.

Entre Allarmont et Celles, la vallée est un instant resserrée entre des hauteurs boisées, mais bientôt elle s'entr'ouvre largement pour former

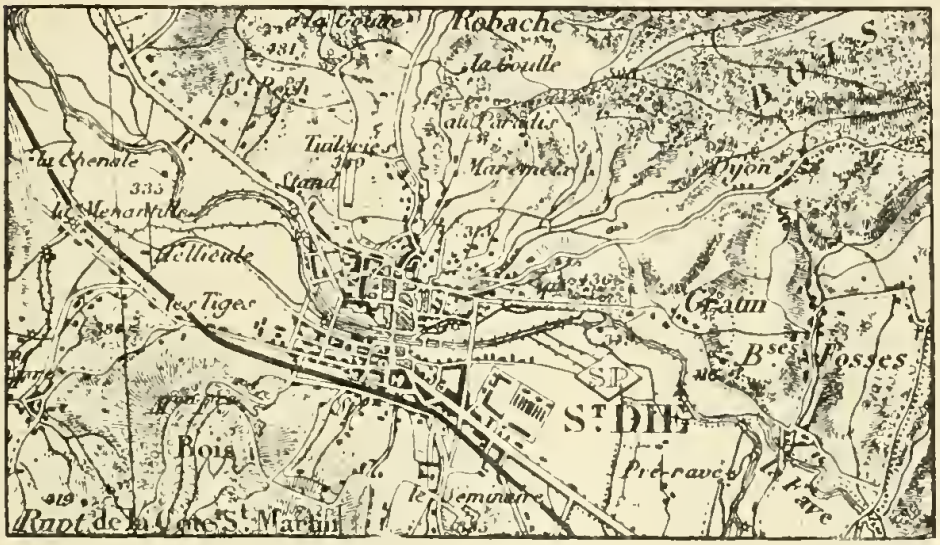
le bassin au milieu duquel s'allonge le bourg de Celles-sur-Plaine, qui a donné son nom à ce grand pli du sytème vosgien. Celles est un centre industrieux où l'on file le coton, où les femmes brodent la toile, où de nombreux boisseliers mettent en œuvre les bois des forêts et les transforment en seaux et en cuveaux. C'est le cœur de la vallée, le rendez-vous des montagnards, le point de jonction des routes. Le grand massif de la forêt des Élieux le sépare de Badonviller.

De là jusqu'à Raon-l'Étape, sur dix kilomètres, on ne rencontre pas un village. La vallée, très étroite mais charmante, n'a plus que des scieries et le petit hameau de la Trouche. Sur tout le parcours de la route, l'activité est grande, à chaque instant on rencontre des voitures chargées de bois, de ballots, de pavés de trapp à destination du chemin de fer.

Voici de nouveau Raon-l'Étape, l'omnibus arrive à la gare un instant avant le départ du train de Saint-Dié.

La capitale religieuse des Vosges est au sein d'un paysage rappelant fort peu les vallées si fraîches des montagnes voisines. Au lieu des longues croupes, noires de sapins, d'où descendent des torrents jaseurs, les monts qui forment

le bassin de Saint-Dié sont de hautes collines coniques, où les eaux sont rares, où le grès rouge, décomposé, apparaît en falaises ou en écroulements. Les pins le disputent aux sapins, en bien des endroits ils sont la base du régime forestier. Le massif d'Ormont sur la rive droite de la Meurthe, ceux du Kemberg et de la Made-



leine sur la rive gauche font de Saint-Dié un site fort curieux. Cette région des grès rouges mérite d'être parcourue.

La ville est propre et avenante, mais trop vaste et régulière. Les guerres et les incendies n'ont pas laissé beaucoup de vestiges du passé, sauf la cathédrale, monument assez modeste, de style fort hétéroclite, et que sa situation sur un tertre formant terrasse, ombragée d'un grand til-

leul, fait ressembler de loin à une église de village. Après l'effroyable incendie de 1757, le roi Stanislas ouvrit à travers les ruines les voies droites, bordées de maisons parfois solennelles, qui constituent le Saint-Dié du commerce et des touristes. Une fontaine monumentale rappelle le souvenir du bon roi, près de la statue de Jules Ferry, le grand homme d'État vosgien, qui repose dans le cimetière de sa ville natale, « en face de la ligne bleue des Vosges, d'où vient à son cœur fidèle la plainte des vaincus ».

Saint-Dié suit de près Épinal pour l'importance de la population, qui atteint près de 22,000 âmes. C'est un centre industriel considérable, dont dépendent toutes les usines cotonnières de la haute Meurthe. Mais ici on produit des articles spéciaux : les draps de coton, les coutils, les molletons, les cretonnes, les foulards. Une vingtaine d'établissements dans la ville et la banlieue emploient un grand nombre de bras. La bonneterie s'y est maintenue ; sans prétendre à une importance comparable aux industries de Troyes, du Santerre, de Falaise et du Vigan[1], elle n'en

1. Sur Troyes, voyez la 21e série du *Voyage en France,* chapitre VI ; sur le Santerre, la 17e série, chapitre XVII ; sur Falaise, la 6e série, chapitre IX. Le Vigan figurera dans la série consacrée au golfe de Lion.

constitue pas moins un groupe intéressant. Sept manufactures y produisent la bonneterie de coton et la bonneterie de laine. D'importants ateliers de blanchiment et d'apprêts ont été créés pour ces diverses branches de l'industrie textile, qui ont en outre fait naître la confection des vêtements et sarraux.

Les bois sont naturellement une branche considérable du commerce de Saint-Dié, mais on ne se borne pas à débiter les sapins en planches ou lames de parquets, on les transforme en stores, en baguettes d'encadrement et d'ameublement. Une usine emploie 100 ouvriers à la fabrication des baguettes dorées. Les ateliers de construction sont importants, deux usines se livrent à la production des toiles métalliques. Enfin, les femmes travaillent à la broderie.

L'industrie de Saint-Dié est donc plus variée que celle d'Épinal, aussi la population civile dépasse-t-elle celle du chef-lieu. Si Épinal est plus peuplée, elle le doit à une garnison plus considérable, Saint-Dié ne possédant que deux bataillons de chasseurs, prêts à se porter au premier signal sur la crête des Vosges, avec ceux de Baccarat et de Rambervillers, et les bataillons d'infanterie de Bruyères et de Gérardmer. On y compte 19,169 habitants de population munici-

pale, il y en a 18,580 seulement à Épinal. Mais le chef-lieu du département, ayant une population moins exclusivement ouvrière, est d'aspect plus élégant.

Saint-Dié s'accroît par des quartiers nouveaux, coquettement étalés au pied des hauteurs et dans la plaine. Partout de jolies villas révèlent une prospérité croissante. La ville est très fréquentée par les touristes, car elle est placée au cœur des grandes excursions des Vosges; par les bords de la Fave elle offre la route la plus courte vers la vallée de la Bruche et les plus belles parties de l'Alsace montagneuse.

XX

LE VAL-D'AJOL ET PLOMBIÈRES

Les Faucilles à Xertigny. — Le vallon du Baignerot. — Les cerisiers à kirsch. — Bains-en-Vôge. — Fontenoy-le-Château et le Coney. — La gare d'Aillevillers. — La vallée de la Combeauté. — Fougerolles et ses distillateurs. — Le Val-d'Ajol. — Faymont et Hérival. — Plombières. — Le vallon de l'Augrogne.

Aillevillers. Mai.

La partie des Faucilles que traverse le chemin de fer d'Épinal à Aillevillers est une des plus fraîches et des plus riantes de ce vaste plateau profondément creusé, où le Coney se forme d'innombrables ruisseaux venus par des vallons solitaires. Quand, vers Dounoux, on a vu disparaître les lignes bleues des Vosges et gravi le « toit » d'où les eaux coulent vers les sous-affluents du Rhône, on parcourt de charmantes campagnes, vertes, fraîches, boisées de groupes de sapins, semées de maisons isolées, blanches et gaies. Il y a là toute une suite de tableaux agrestes et captivants. Peu de villages, mais des fermes

isolées, *censes* ou granges réparties au long de sentiers sinueux. Pauvre sol pourtant, ingrat, marécageux, parsemé de tourbières. La ténacité vosgienne s'efforce de le transformer, le chemin de fer aidant, qui apporte les engrais chimiques. Jadis, le seul amendement connu étaient les cendres lessivées, que les habitants allaient chercher dans toute la Lorraine sur leur voiture primitive. Ces *cendrillons* ont aujourd'hui disparu.

Pour se rendre compte de la dispersion des habitants sur ces plateaux ondulés, il suffit de signaler que le bourg principal, Xertigny, chef-lieu d'une commune de 3,588 âmes, en renferme seulement 854 au centre : la Chapelle-aux-Bois, avec près de 2,000 habitants, en possède le sixième à peine au centre de l'agglomération. Mais ces villages sont au sein de beaux paysages, vallons remplis de vergers de cerisiers, tapissés de belles prairies. L'industrie est rare ; cependant Xertigny possède une vaste brasserie, et la Chapelle-aux-Bois fabrique des clous.

Plus beau, superbe même parfois, est le versant des Faucilles tourné vers le val du Baignerot et dont le massif du Noirmont forme le centre. Il y a là des coins adorables, grâce à la végétation des cerisiers qui couvrent les pentes. Toute la lisière des grands bois du Noirmont, vers le Cler-

jus et Bains, est un interminable verger enveloppant de petits hameaux blancs. Au printemps, lorsque cerisiers, quetschiers, mirabelliers, mettent la neige blanche de leurs fleurs sur ces collines, c'est un éblouissement. L'été, quand la population entière se livre à la cueillette, la scène est d'un charme inexprimable. Tout ce versant des Faucilles tourné vers le Midi et les vallées vosgiennes du bassin du Rhône se livrent à cette culture, pour la fabrication du kirsch et des autres eaux-de-vie de fruits.

Dans ces beaux sites, sur les deux rives du gai torrent de Baignerot, se blottit la petite ville de Bains-en-Vôge[1], devenue Bains-les-Bains pour affirmer son caractère de ville d'eaux. Station tranquille, loin de la gare pourvue de grands quais de débarquement militaires, comme la plupart des stations de cette ligne. Il y a près de cinq kilomètres pour atteindre le cœur de Bains, mais le vallon offre une véritable promenade de parc ; la route, bien entretenue, court entre des bois et des prés et domine le torrent mutin du Baignerot. Les deux pentes sont couvertes de cerisiers à kirsch ; cet arbre est ici dans son ha-

1. Et non Bains-en-*Vosges*. Cette contrée appartient en effet à la Vôge, c'est-à-dire au bassin supérieur de la Saône.

bitat favori. M. Baltet[1] cite comme exemple la production d'un verger de Bains, ayant une superficie de 27 ares, âgé de quarante ans, et qui a fourni en 1891 pour 800 francs de kirsch. Le savant spécialiste évalue la récolte d'un arbre de vingt à trente ans à 30 ou 60 kilogr. de fruits, valant, suivant la saison, de 20 à 40 fr. les 100 kilogr. Dans la région de Bains, la plupart des cultivateurs distillent eux-mêmes ; il y a peu d'usines. Pourtant, beaucoup de paysans vendent leur fruit « égrené » ou à la queue aux distillateurs d'Aillevillers et de Fougerolles. Pour obtenir un litre de kirsch, il faut dix-sept livres et demie de cerises. Mais tous les kirschs ne sont pas obtenus avec des fruits ; des décoctions de feuilles de laurier-amande et de noyaux concassés remplacent bien souvent l'authentique liqueur des Faucilles.

Jusqu'à Bains, le paysage se continue ainsi, agreste. Le Baignerot, bondissant dans un lit étroit, faisant mouvoir une fabrique de sabots qui a remplacé une clouterie, et passant au bas de la ville, se grossit des eaux chaudes qui alimentent les thermes. Malgré l'efficacité des sources pour le traitement des affections ner-

1. *Horticulture des cinq parties du monde.*

veuses et rhumatismales, Bains n'a pas encore obtenu la vogue. Aussi, sauf un bel établissement et quelques villas, la ville ne s'est guère modifiée ; c'est une simple bourgade de montagne, étoilée à la jonction de quatre grandes routes et de quatre chemins. L'industrie, nulle dans la ville, est active au-dessous ; des féculeries, deux grandes fabriques de clous et de quincaillerie bordent le Coney, dans lequel afflue le Baignerot ; ces usines sont favorisées par le canal de l'Est, qui descend avec le Coney au fond d'une vallée étroite et profonde. Plusieurs ports desservent les usines. Celui du Pont-du-Coney, à 3 kilomètres de la ville, est un des plus importants de toute la voie navigable, grâce au voisinage de puissantes carrières de granit, de grès métamorphique et de pavés échantillonnés. Les pavés sont envoyés jusque dans le Nord. En 1898, le port a expédié 11,277 tonnes de pierres cassées pour l'empierrement des routes, 8,571 tonnes de moellons et 2,598 tonnes de pavés. En 1896, le mouvement fut plus considérable encore ; il avait dépassé 30,000 tonnes. Les usines de la Manufacture et de la Pipée contribuent aussi à alimenter le canal, avec le port de Grurupt ; il y eut là 2,629 tonnes embarquées ou débarquées.

Plus important (4,500 tonnes) est le trafic du

port de Fontenoy-le-Château, dans l'industrieuse petite ville de ce nom, située sur les deux rives du Coney, au fond d'une gorge étroite remplie de vergers de cerisiers. Il y a là un centre fort actif: la clouterie, la fabrication des couverts de fer battu, la production des meules à aiguiser, la boutonnerie, la broderie et la passementerie occupent une population de plus de 2,000 âmes; plus loin, toujours sur le Coney et le canal, Montmotier participe à l'industrie. Toute cette région de la Vôge est charmante ; la vallée du Coney mériterait d'être visitée, même après les grands sites de la montagne voisine.

Il lui manque un chemin de fer pour sortir de son isolement. La jonction principale des voies ferrées a délaissé cette route naturelle d'Épinal à la Saône, pour se faire dans le large bassin où la Semouse, l'Augrogne, la Combeauté, mêlent leurs eaux. Le village jadis ignoré d'Aillevillers est devenu un des grands centres de communication de l'Est de la France. Là se détachent de la ligne primitive de Nancy à Gray les embranchements de Plombières et du Val-d'Ajol et la ligne nouvelle qui, par Luxeuil et Lure, assure les communications du Luxembourg et de Nancy avec la Suisse et l'Europe centrale.

Malgré cette situation, Aillevillers ne s'est

guère développé ; c'est un bourg de 1,500 âmes, chef-lieu d'une commune dont la population atteint deux fois ce chiffre ; le reste est réparti sur un vaste territoire aux confins de la Lorraine ; car ici nous sommes en Franche-Comté. Deux gros hameaux, Lyaumont et la Chauveau, constituent les autres groupes. Ce dernier possède de belles forges dans le fond de la vallée de la Semouse, au pied de la colline qui porte le joli village vosgien du Clerjus, enfoui sous les cerisiers. La Semouse est un torrent travailleur, bordé de forges et de scieries.

Le bassin d'Aillevillers constitue un paysage captivant. La verdure des prés, celle plus sombre des forêts, se fondent en une délicate harmonie. La Semouse et l'Augrogne, abondants, rapides et clairs, animent le site heureux du bourg, disposé en écharpe au flanc d'un coteau bas. Partout des cerisiers ; ils ont valu à Aillevillers une florissante industrie. Au kirsch des cerises, est venue s'ajouter la préparation d'autres liqueurs : absinthe, bitter, eau-de-vie de marc. Pour alimenter un tel commerce — je relève dix-sept distillateurs au Bottin, — la distillerie industrielle du Nord est intervenue, car je rencontre le dépôt d'une des plus grandes usines des environs de Lille. La production des eaux-de-vie est donc la

grande industrie d'Aillevillers[1], qu'enrichissent encore ses forges, une fabrique de formes pour chaussures et une papeterie.

Tout ce bassin est d'ailleurs fort actif; les rivières aux lits errants se réunissent près de la ravissante petite ville de Saint-Loup-sur-Semouse[2] et la vallée de la Combeauté possède le centre si riche de Fougerolles à l'entrée du Val-d'Ajol.

Le bois de Corbenay sépare Aillevillers de cette vallée de la Combeauté, gardée à son ouverture sur la plaine par le beau village de Corbenay, aux pignons blancs portant des toits brunis, en vue du rideau sombre des Vosges. La campagne, tout autour, est très ample; entre les grands bois s'étendent des champs de cerisiers, seule richesse de la contrée, car la culture des plantes annuelles révèle un sol maigre : seigle, sarrasin, pommes de terre et trèfle. Mais la variété de ces cultures, les vergers qui enveloppent les habitations, les eaux abondantes de la Combeauté donnent de la splendeur à cette large lèvre des monts.

---

1. La production annuelle et moyenne du kirsch pur dans le canton de Saint-Loup-sur-Semouse atteint 40,000 à 45,000 litres, dont 18,000 à 20,000 pour Fougerolles, 10,000 à 12,000 pour Aillevillers et 13,000 à 17,000 pour le reste du canton.

2. 23e série du *Voyage en France.*

A l'endroit où celle-ci se ferme, la petite ville de Fougerolles borde la rivière, très coquette, entourée de villas élégantes et cossues. Cette richesse apparente a pour origine la cerise à kirsch ; ce fruit a fait naître ici plus de quarante distilleries ou maisons d'achat, qui ne se bornent pas à distiller la cerise, mais produisent encore des liqueurs nombreuses par la transformation des alcools d'industrie. L'absinthe, le vermouth, l'eau-de-vie de marc, donnent lieu à des affaires considérables. Pour contenir tant de liquides, il faut des bonbonnes, des ateliers se sont créés pour livrer ces récipients. On cultive même un peu l'absinthe, l'hysope et la mélisse autour de Fougerolles. Le plus grand édifice de la petite ville est une distillerie qui montre orgueilleusement au passant l'organisme de ses grands réservoirs de tôle. Cette année, la cerise a manqué, et l'on évalue à plusieurs millions les pertes éprouvées par ce coin de Franche-Comté.

La commune est très peuplée ; elle compte près de 6,000 habitants, mais il n'y en a pas 2,000 dans la ville ; le reste est réparti entre de nombreux hameaux enfouis sous les cerisiers. Le plus important est Fougerolles-le-Château, situé au pied d'une colline où l'on devine des ruines. Une filature de coton utilise ici les eaux de la Combeauté.

A mesure que l'on remonte le torrent, les collines se haussent, deviennent de petites montagnes; au fond, de grandes croupes sombres semblent barrer l'horizon. Pour les géographes, ce sont encore les Faucilles, mais l'aspect est bien vosgien.

De chaque côté de la rivière, la vie rustique se donne cours. Les foins sont mûrs; tombés ce matin sous la faux, il faut les retourner; hommes, femmes, jeunes filles, travaillent avec ardeur; une saine et forte odeur d'herbes parfumées emplit la vallée.

Une borne sur le chemin indique la fin de la « Comté ». Voici le département des Vosges, c'est-à-dire la Lorraine, au hameau de Larrière, le premier des soixante groupes d'habitations qui composent cette vaste commune du Val-d'Ajol, dans laquelle on s'est habitué à voir une ville considérable.

En réalité, il n'y a pas de centre portant ce nom; le chef-lieu se nomme Laître. La commune comprend le val jusqu'à Faymont, la partie supérieure du bassin appartenant à la petite commune de Girmont-Val-d'Ajol, étalée sur un plateau marécageux et froid.

Dès Larrière, le paysage s'agrandit, les monts se haussent, se hérissent de sapins, se creusent

de vallons tranquilles que les cerisiers emplissent. Il est peu de plus belle et gracieuse conque de montagnes que ce val égayé par sa rivière. Jusqu'à Laître, la course est une joie pour les yeux. Le bourg, vaste, riche, possède de grandes usines ; les maisons, couvertes de zinc ou de fer-blanc, se groupent autour d'une église de pierre grise dominée par une flèche d'ardoise. Beaucoup d'habitations sont des villas. Les collines encadrent harmonieusement le bourg ; sur l'une d'elles des bandes de toile exposées à l'air pour blanchir mettent géométriquement des effets de neige. Vers l'est, s'ouvre, très large, le vallon du Rupt ; au fond, les croupes sombres de la forêt d'Hérival ferment l'horizon.

Jusqu'à Faymont, le val garde son aspect lumineux et gai. De chaque côté, dans les prés, sont les demeures des ouvriers qui travaillent dans les manufactures animées par la Combeauté, maisons à pignons très bas, uniformément crépies d'une teinte jaunâtre, entourées de bosquets de pruniers et de poiriers, car ici le cerisier devient rare.

La vallée semble se fermer brusquement au pied de monts abrupts, sur le village manufacturier de Faymont, où la Combeauté fait mouvoir les machines d'une fabrique de couverts en fer battu. Les débris de tôle ont chargé les eaux

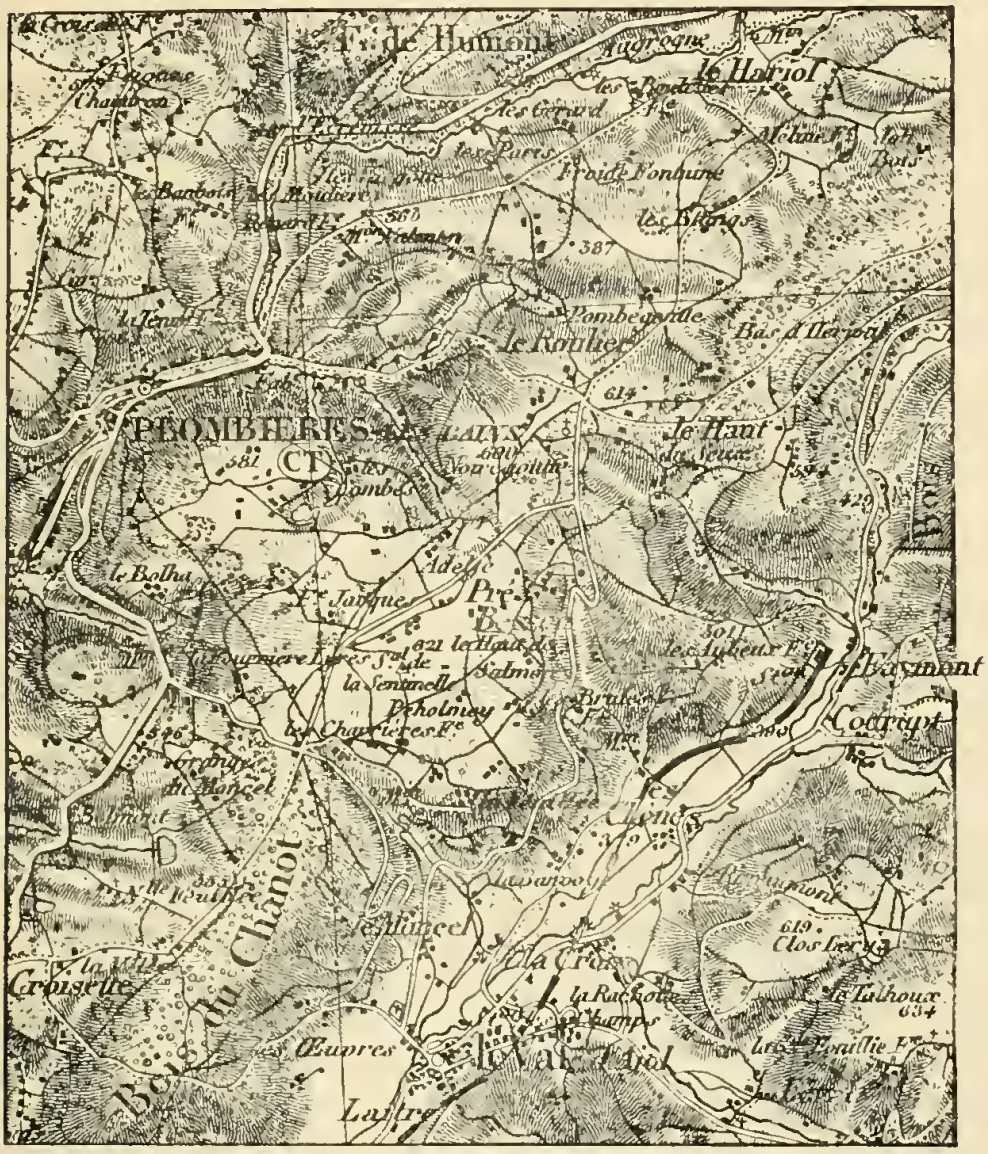
de rouille et la rivière a déposé sur les roches un dépôt ferrugineux. Pour loger ses travailleurs, l'usine a construit au bord de la route des habitations à auvents abritant des balcons. Devant les portes, les femmes, assises, brodent des guipures d'art. Une pauvre vieille, laide, sale, les yeux chassieux, me montre son ouvrage, véritable œuvre de fée. C'est merveille de voir ce tissu sortir de telles mains.

A Faymont, plusieurs vallons débouchent sur la Combeauté ; avec leurs hameaux blottis dans la verdure, ils donnent l'impression d'un petit monde bien à part, à la limite de la grande forêt vosgienne révélée par les massifs de sapins. La vie semble s'arrêter ici ; pas une fumée industrielle dans ces gorges. Le chemin de fer s'achève dans la plus minuscule des gares terminus que l'on puisse voir.

Un gamin vient m'offrir ses services comme guide ; il veut à tout prix me conduire à la cascade de Faymont, fort curieuse, paraît-il, en cette saison, car elle n'a pas d'eau ! Mon refus ne le lasse pas, il est disposé à me mener dans la vallée d'Hérival. J'ai quelque peine à me débarrasser de lui et à prendre seul le chemin de Plombières.

Oh ! l'admirable route, dans le val étroit, ta-

pissé de forêts ! La Combeauté se fraie passage, bondissant de roche en roche en jetant le bruit frémissant de ses eaux. C'est un des plus jolis



coins de ces Vosges, où il y a tant de jolies choses. Si la Combeauté n'est plus qu'un ruisseau, il est assez abondant pour faire mouvoir des scieries

séparées par le ruban étroit de petites prairies. Les sapins descendent en nappes irrégulières sur les hautes croupes. Au fond, c'est un *bout-du-monde* fermé par une montagne arrondie.

A Hérival, quelques maisons en pleine solitude, le chemin tourne brusquement pour s'élever au-dessus de la gorge. Les pentes abruptes sont revêtues de pins entre lesquels les hêtres, les frênes et les érables mettent des teintes plus douces. En quelques minutes de marche, on atteint le sommet de la petite chaîne allongée entre la Combeauté et l'Augrogne[1]. L'altitude est médiocre, 614 mètres au-dessus de la mer, moins de 250 au-dessus des thalwegs, et cependant la gorge où coule la Combeauté semble un abîme.

La montagne forme un plateau parsemé de fermes entourées de champs d'avoine et de pommes de terre. Les cerisiers, assez nombreux, ont échappé à la gelée qui a sévi dans les fonds ; ils sont rouges de fruits. Les arbres masquent d'abord la vue ; bientôt les horizons s'entr'ouvrent ; on aperçoit le grand plateau des Granges de Plombières.

A partir du hameau de fermes du Roulier, la route, très raide, dévale vers Plombières, entre

---

1 On écrit aussi *Augronne* et *Eaugrogne*.

des prairies. Un ruisseau naît dans ce pli des Vosges ; il a été capté et emprisonné dans des biefs en bois qui conduisent les eaux sur les roues des scieries. D'autres ruisseaux descendent en cascades ; un industriel s'en est emparé, et, les conduisant par un aqueduc, met en mouvement les roues d'une *casserie,* c'est-à-dire d'une fabrique de fer battu. Avec cette usine commence Plombières. Une belle avenue de quatre rangées d'arbres ; d'un côté la montagne, de l'autre des habitations ouvrières, voilà le premier aspect. Puis des maisons hautes, bien bâties, dignes d'une ville populeuse, bordent une rue fort étroite; car le val est une simple fissure. D'autres artères élégantes, propres, aux magasins coquets, s'amorcent sur cette voie ; tout cela gai, avenant, heureux, respirant la prospérité.

Les bains sont un édifice monumental, digne du renom de la charmante station. Le casino, les hôtels, la gare, font une cité de luxe au-dessous de la bourgade primitive. Étant donnée l'exiguïté du ravin, on est émerveillé du parti que les créateurs de Plombières ont su tirer de ces étroits espaces.

Tout en devenant un lieu de rendez-vous pour la foule cosmopolite, Plombières reste une cité vosgienne par l'industrie. Ses cinq *casseries* fa-

briquent la quincaillerie en fer poli et les objets en fer battu ; trois ateliers fabriquent des cannes ; de nombreuses scieries débitent les bois.

Au-dessus de Plombières, la vallée de l'Augrogne descend entre de hautes collines boisées de hêtres. D'abord sauvage, elle se fait aimable, coule, sinueuse, à pleins bords, irrigue sur son passage de petites prairies. C'est une succession de paysages pleins de fraîcheur, égayés par des maisons semées sur les pentes. Brusquement, les hauteurs s'écartent ; voici les cerisiers innombrables, les hameaux abrités sous leurs branches et, là-bas, en écharpe sur sa colline, le gros village d'Aillevillers.

XXI

LA HAUTE-MOSELLE

Le tunnel de Bussang. — La source de la Moselle. — Bussang. — Une rue d'usines. — Le canton du Thillot. — Au fort de Rupt. — Remiremont. — Le fort du Parmont. — Rôle militaire de Remiremont.

La Bresse. Mai.

La sortie de France par le tunnel de Bussang est d'une pénétrante tristesse. Le vallon creusé entre la Tête-des-Allemands et la côte des Russiers est une âpre gorge aux pentes abruptes couvertes de sapinières. Une maison de cantonnier, encore française d'aspect, anime seule la solitude; devant la porte se tient un douanier coiffé du casque à pointe, le sabre au côté. La conquête s'affirme, dès le premier pas en Alsace, par ce surveillant venu d'Urbès.

Tristement je retourne à l'autre issue du tunnel, en pleine lumière et en pleine gaîté. Une vallée s'entr'ouvre bordée de cimes boisées, d'une grâce un peu âpre, aux pentes gazonnées parsemées de maisons blanches. Au fond, dans

un coin de plus sévère aspect, entre une paroi de roches moutonnées et une épaisse forêt de sapins brille un petit bassin circulaire, de deux mètres de diamètre, d'où s'écoule un filet d'eau à peine sensible. Ce bassin plein de mousses et de conferves est la source de la Moselle ; l'humble ruisselet, sans cesse grossi, deviendra bientôt la douce rivière d'Épinal et de Toul, ce sera le fleuve de Metz et de Trèves.

Nous sommes seuls à contempler la pauvre naïade, mon fils Pierre et moi. La saison n'est pas assez avancée, les touristes sont absents. Vienne juillet et les Allemands feront cercle pour boire l'eau de la fontaine de Moselle en lui récitant des *lieds*. A leurs yeux, la Moselle, au nom si gaulois, sonnant clair et doux, est une rivière allemande. Heureux les peuples qui ont ainsi la passion des fleuves et s'identifient en quelque sorte avec eux ! Chez nous, cette affection filiale n'existe guère, depuis le temps où Joachim du Bellay chantait le *Loyre gaulois;* il faut aller au Rhône des félibres pour la retrouver.

Le premier affluent de la naissante Moselle est le superflu des sources minérales de Bussang, qui alimentent un établissement près duquel on a construit un vaste hôtel. Du vallon de Gazan descend en cascatelles un autre ruisseau, très

abondant ; il mériterait mieux d'être appelé la Moselle. Ce petit torrent venu du mont Drumont, ne fait qu'une lampée du filet écoulé du bassin arrondi entretenu par la main de l'homme. Au-dessous du parc de l'hôtel, un autre gros ruisseau, plus puissant encore, accourt de chute en chute. Désormais, la rivière est formée, la voici capable de faire mouvoir des usines; chaque vallon lui apporte des eaux cristallines.

Au confluent de ces premiers ruisseaux, à la tête du chemin de fer de la Haute-Moselle, est assis le joli village de Bussang, animé par une industrie variée et, en été, par le passage des touristes. La Moselle donne la vie à plusieurs tissages de coton, à une importante fabrique de couverts en fer battu, d'étrilles et autres articles de quincaillerie. Les habitants font encore des pipes en bois de merisier et de menus objets nécessaires à l'industrie. Dès sa formation, la Moselle est donc une rivière travailleuse.

A l'issue du bourg, vers le sud, s'étend un camp de baraques où, chaque été, des bataillons de chasseurs ou de ligne viennent prendre leur cantonnement. A côté se dresse une vaste construction rustique, pouvant contenir des centaines de personnes assises sur des gradins. C'est un théâtre populaire en plein air, fondé par le litté-

rateur Pottecher, fils du maire de Bussang, où l'on donne chaque année des représentations analogues à celles du fameux théâtre bavarois d'Oberamergau. Elles attirent une foule considérable. Cette idée a été imitée par Gérardmer, qui a construit son « théâtre du peuple » dans le paysage romantique du Saut-des-Cuves.

Le cadre est plus beau encore à Bussang, non par l'entourage immédiat, mais par l'ampleur du paysage. Les hauts sommets du Drumont, du Gresson, du ballon d'Alsace et du ballon de Servance, croupe puissante, allongée, aux flancs encore plaqués de neige, décrivent un hémicycle d'une réelle majesté.

La Moselle, dont on voit à chaque contour se gonfler les eaux mugissantes, devient une rue d'usines. Le gros torrent est la vie de la vallée, car le sol se prête malaisément à la culture. « Des pierres, de l'eau, du bois, de l'herbe, nous n'avons que cela », me disait une bonne femme du vallon de Presles chez qui j'étais entré demander un peu de lait en descendant du ballon de Servance. L'industrie a complété les maigres dons de la nature et amené une population très dense. Dans ce canton du Thillot, toutes les communes ont plus de 1,000 habitants, quatre en ont de 1,200 à 2,000, deux de 2,600 à 3,000, le chef-

lieu en a 3,203 et Rupt 4,373. Ces chiffres sont dus aux manufactures. Sur le seul territoire de Saint-Maurice s'échelonnent six tissages entre les scieries, les filatures et une fabrique de fibres de bois.

Même spectacle vers Fresse, populeuse commune dont le chef-lieu se compose de quelques maisons groupées autour de l'église et, surtout, au Thillot, jadis simple écart de Ramonchamp, devenu une façon de petite ville, fière de sa grande rue ornée de maisons à arcades, de son église et de sa mairie, neuves comme le reste de l'agglomération. De vastes fabriques animent la banlieue, entourées de leurs cités ouvrières : telle une mère poule au milieu de ses poussins. Elles couvrent non seulement les rives de la Moselle, mais encore le joli vallon du Ménil. Plus nombreuses encore sont les manufactures autour de Ramonchamp. Ici, la vallée a perdu la grandeur majestueuse des environs de Bussang. Les Vosges ne sont plus que de très hautes collines couronnées de sapins, de hêtres et de chênes. Sur l'une d'elles, sorte de bastion isolé, est construit le fort de Château-Lambert, dont les « traverses » font des bosses sur l'arête.

Peu à peu le thalweg se remplit de maisons ; entre les usines se suivent des toits rouges et des

façades d'un blanc jaunâtre. De Ramonchamp à Ferdrupt, un large plan de prairies repose un instant le regard. Autour de Ferdrupt les cultures apparaissent, la verdure est coupée de clairières rougeâtres, glèbes retournées par la charrue. Une partie de la population de Rupt est composée de cultivateurs. D'ailleurs cette grosse commune n'est pas une ville, le septième à peine de ses habitants, soit 639, constitue la population du centre, village très allongé, à l'issue d'un vallon ouvert dans la forêt de Longegoutte.

Sur la rive gauche est bâti un fort destiné à battre à la fois la vallée de la Moselle et, sur le versant de la Saône, l'origine du vallon du Breuchin. J'ai fait l'ascension de cette colline en apparence assez basse, mais la course est longue ; le fort atteint 773 mètres d'altitude, le fond de la vallée 420 à peine. Un chemin tracé par le génie militaire s'élève par des lacets que les pieds des soldats ont coupé au moyen de raides sentiers rocailleux. De petites plates-formes ont été aménagées, offrant des lieux de repos d'où la vue s'étend sur la riante vallée.

Le fort de Rupt est dans une situation superbe, au sommet d'une petite montagne dominant d'un côté les vallons profonds où naissent le Breuchin et la Combeauté, de l'autre la Moselle. D'ici, la

chaîne des Vosges se détache merveilleusement sur le ciel, des monts de Saint-Amarin au ballon de Servance et à la Planche-aux-Belles-filles, pour venir s'abaisser sur les plaines au delà desquelles s'estompent confusément les chaînes du Jura. Au sud-est s'étend un immense plateau criblé d'étangs, invisibles d'ici, d'où coulent vers la Saône des torrents qui formeront le Rahin et l'Ognon.

Sur le versant de la Moselle la vue est plus nette. La vallée se creuse, profonde et verte. La rivière, d'un bleu doux, décrit de beaux méandres. Partout des maisons blanches aux toits rouges, de minuscules hameaux, mais ni villes, ni bourgs considérables. Des montagnettes aux formes mouvementées encadrent le paysage, revêtues de bois de hêtres et de chênes, semées de petits bouquets de sapins. Sur les cimes les plus hautes les sapinières sont continues. L'extrémité de la vallée, appuyée à la chaîne frontière, donne la sensation de la fin d'un monde.

Autour du fort, beaucoup de jardins appartenant aux habitants de la commune comtoise de la Rosière. La limite entre les Vosges et la Haute-Saône, la Lorraine et la Comté, passe sur cette arête séparant les eaux allant au Rhin de celles descendant au Rhône. Le fort lui-même est assis sur la limite ; la belle route stratégique de Remi-

remont aux forts de Rupt, de Château-Lambert et du ballon de Servance ne s'en écarte guère. En moins de deux heures, le piéton peut atteindre la première bourgade comtoise, Faucogney, dans la riante vallée du Breuchin.

Las de mes courses dans ces petites Vosges, d'aspect si modeste, pourtant, je suis venu à Remiremont par le chemin de fer. A l'heure crépusculaire, le paysage parcouru est harmonieux et doux. La vallée étroite est renfermée, au premier flanc, par des monticules rocheux. Le blanc et le rouge dominent dans les constructions. Blanches les usines, les cités ouvrières, blancs les chalets et les fermes. Souvent retenue par des barrages, la Moselle forme comme un collier de petits lacs d'émeraude. Au-dessous du village manufacturier de Vecoux arrive la Moselotte, plus longue de cours, ayant des eaux aussi abondantes. En aval du confluent, au pied du sommet arrondi du Parmont couronné par un fort, s'étend la ville de Remiremont, la plus jolie des Vosges.

Les destins des cités sont changeants. Au siècle dernier, Remiremont était une sorte de petite capitale aristocratique et religieuse rele-

Bois de Montroche
Champ de la Croix
Lambersculte
Moulin
Xeroix
la Potte
Fectlerie
Marmimont
la Maldeyenne
Bouxeroye
Champ de Tonchelle
Barrage
Station
BEMIREMONT
Parmont
Filature
la Madeleine
Hazard
Heurtebise
les Grges Pilon
Bois
Demoiselle
la Grange des Genes
la Grge du Cheval
les Prés Lauher
Moselle
Grge la Molle
Bois du Corroy
le Trou de Bille
Bambois
la Grange Brouant
Bompard
la Grge l'Huillier
la Grge l'Antoine
Moupiret
Olichamp
Bois du Sapenois
la Tuilerie
le Petit Fr
Bde Xaus
Savate
la Croisette
Bre Pelletier
Carré
les Fontes
le Bloupaire
Scierie
le Bréard
FORÊT D'HERIVAL
la Virotte
Bois Coulée
la Breuille
le Villerain
Bre de la Breuille
Scierie
la Mollière d'Amont
Bois de la Racine
le Girmont
Loutin
la Mollière d'Aval
Girmont d'Amont
Lurrain

vant d'un chapitre de chanoinesses qui était parmi les plus illustres communautés du monde chrétien. Jusqu'à la veille de la Révolution, la supérieure du chapitre, choisie parmi les princesses de race souveraine, jouissait de l'autorité sur cinquante-deux grandes et vingt-deux petites seigneuries. L'histoire de cette théocratie féminine est une des plus curieuses du temps passé.

Les abbesses et les dames chanoinesses devaient faire preuve d'une noblesse d'épée remontant à plus de deux cents ans. Elles ont tenu à embellir la petite ville où elles régnaient en maîtresses, où elles avaient leur cour et leurs officiers, où la plus célèbre d'entre elles, Catherine de Lorraine, avait résisté à Turenne. Vue de loin, Remiremont, grâce à ses vastes casernes, construites sur un coteau, a des allures de métropole que ne démentent point les boulevards d'accès. Mais lorsqu'on a pénétré dans l'intérieur, on trouve une des plus pittoresques parmi les cités vosgiennes. La rue principale, très large, très propre, est presque entièrement bordée d'arcades portées sur des piliers trapus boutés de contreforts, les ruisseaux sont pleins d'eaux vives. Sous les galeries beaucoup de magasins.

Le quartier le plus intéressant avoisine l'église. Le palais abbatial est resté debout, œuvre déli-

cate du siècle dernier, où le grès blanc et le grès rouge se sont pliés docilement aux volutes et aux fleurons de l'art charmant de Louis XV. Le palais, devenu monument administratif et abritant mairie et tribunaux, la petite place qui précède la principale entrée, les maisons canoniales forment un ensemble d'une aimable majesté.

Remiremont n'avait pas 4,000 âmes au temps où les nobles dames commandaient à la contrée. Il y a soixante-dix ans, elle n'avait pas encore dépassé ce chiffre ; à la veille de la guerre, l'industrie l'avait déjà fait grandir : elle comptait 6,000 habitants ; aujourd'hui il y en a plus de 10,000. Cet accroissement est dû à l'immigration alsacienne, mais aussi, pour une grande part, à l'importante garnison installée au pied du Parmont. La ville, siège d'une division et d'une brigade, possède deux bataillons de chasseurs.

XXII

LES VOSGES MILITAIRES — LA MOSELOTTE

La vie militaire dans les Vosges. — Les forts. — La division de Remiremont. — La vallée de la Moselotte. — Vagney. — Saulxures et son école d'agriculture. — Cornimont. — La Bresse. — Aménagement des petits lacs.

La vie militaire est active dans toute cette vallée. A diverses reprises je suis venu m'y mêler. La première fois c'était en 1893, au retour de Saint-Dié où j'avais accompagné Jules Ferry à sa dernière demeure. J'ai gardé un souvenir ému de cette excursion au ballon d'Alsace. La montagne se dressait, noire de sapins sur ses pentes, pendant que, au sommet, les talus du fort du ballon de Servance, couverts d'une neige immaculée, étincelaient sur le ciel d'un bleu implacable. Je profitai de ce printemps hâtif pour visiter les cantonnements d'hiver, d'où nos troupiers surveillent les passages.

Je suivais les lacets de la route : au delà des pâtures et des premières sapinières, la neige ap-

parut tout à coup; amassée par le vent dans le couloir formé par la percée au milieu de la forêt, elle devenait de plus en plus épaisse à mesure que je m'élevais davantage. Bientôt, fossés et parapets eurent disparu sous la couche blanche dont la surface gelée supporte le piéton. Là où les souffles tièdes avaient ramolli la neige, on enfonçait tout à coup, à grand'peine je pouvais sortir du trou et reprendre le chemin. J'allais abandonner la partie et redescendre à Saint-Maurice, sans avoir pu gagner le col du Ballon, quand j'entendis au-dessous de moi la marche populaire dont le troupier s'accompagne aux montées :

Il y a la goutte à boire, là-haut,
Il y a la goutte à boire,

mais rythmée d'une façon lente, comme si quelque bouvier avait voulu faire monter ses bœufs en scandant le refrain sur le pas paisible de ses bêtes. Bientôt, au tournant du chemin, j'aperçus trois troupiers armés de longs et lourds bâtons coupés dans quelque taillis. Les pantalons dans les guêtres, la capote relevée, le képi réglementairement posé en bataille sur le front, ils avançaient à la file indienne, sur la neige, sans paraître la faire céder sous leur poids. Cependant

chacun d'eux portait une de ces lourdes valises à bas prix, chères au soldat en congé, évidemment pleines de charcuteries succulentes rapportées de la maison natale et destinées à rendre moins fastidieuse la nourriture de la caserne. Ils ne tardèrent pas à me rejoindre ; je lus sur le képi le n° 151, celui du régiment régional de Belfort. Sans doute des permissionnaires gagnant à pied leur garnison pour éviter l'immense détour par Arches et Lure.

— Hé ! les camarades, il y a encore du chemin d'ici à Belfort, vous n'y serez pas de bonne heure !

— Nous n'allons pas si loin, me répondit l'un d'eux, nous montons au fort.

— Au ballon de Servance ?

— Eh oui, il n'y en a que pour deux heures dans la neige.

J'accompagnai quelque temps les troupiers, jusqu'à la maison forestière du Plan-du-Canon ; chemin faisant, nous causions de la vie que l'on mène là-haut, sur ce sommet de 1,189 mètres d'altitude, d'où la vue s'étend sur l'Alsace, la Lorraine et la Franche-Comté.

— L'été, me dit l'orateur de la petite troupe, ça va encore. Le régiment est dans la montagne, il manœuvre, nous voyons du monde. La section

qui garde le fort est assez tranquille ; les anciens, ceux qui ont plus d'un an de service, se « balladent » dans la forêt, où ils ramassent du bois mort pour l'hiver ; les jeunes font la corvée de quartier, montent la garde. Mais l'hiver, il n'y a ni anciens, ni nouveaux, tout le monde est de « corvée de neige ». On a déblayé la cour, dégagé le chemin qui descend à Plancher-les-Mines et, le lendemain, il y en a encore deux pieds à enlever. Tout le temps se passe ainsi à remuer de la pelle et de la pioche la neige qui couvre les abords, quand on n'a pas à creuser des tunnels pour faire communiquer toutes les parties du fort. Heureusement, on *boulotte* bien ; il faut que le temps soit très mauvais pour que le fournisseur ne puisse monter la *bidoche* fraîche, et ces jours-là on ouvre les boîtes de conserves. C'est pas mauvais, les conserves !

Sur ce mot, les trois soldats me dirent au revoir et, de leur pas égal et pesant de montagnards vosgiens, grimpèrent parmi les sapins et la neige pour rejoindre le fort du ballon de Servance, pendant que je reprenais le chemin du ballon d'Alsace.

Ce fort du ballon de Servance est le lien entre le camp retranché d'Épinal et le camp retranché de Belfort. C'est la forteresse la plus élevée de

toute la frontière entre Albertville et la mer du Nord. De là, nos canons maîtrisent la route d'Épinal à Mulhouse, ligne d'invasion dangereuse, et l'admirable route de Saint-Maurice à Belfort par le ballon d'Alsace. Cet ouvrage, susceptible d'une longue résistance, est le plus remarquable de tous ceux qui barrent la frontière imposée à la France par le traité de Francfort[1].

Toute la haute vallée de la Moselle est commandée par des canons. On doit au génie militaire la superbe route de Remiremont à Château-Lambert par le sommet des montagnes qui bordent la rive gauche de la Moselle et relient les forts élevés aux points de croisement des voies de communication. Grâce à l'abaissement de ses cols, cette partie de la chaîne offrait aux Allemands qui auraient envahi les Vosges par Saint-Dié, Gérardmer, la Bresse ou Bussang, de nombreux passages conduisant en Franche-Comté vers Lure et permettant de tourner la position de Belfort. On a cherché à barrer chaque route : le fort de Château-Lambert, au-dessus du Thillot, barre la route de Lure ; le fort de Rupt bat les lacets de la route de Faucogney et Luxeuil ; la batterie de la Bouille bat les che-

1. Sur le fort, voyez le chapitre suivant, pages 379 à 383.

mins du Val-d'Ajol; enfin, à Remiremont, le fort du Parmont commande les vallées de la Moselle et de la Moselotte et les routes nombreuses qui conduisent à Langres et dans le bassin de la Saône. Au delà, le système défensif appartient au camp retranché d'Épinal.

Remiremont n'est pas seulement un fort d'arrêt; bien que située assez loin des hauts sommets, elle était tout indiquée pour devenir le pivot de la défense. Dans le bassin de Remiremont aboutissent quatre vallées importantes qui sont autant de routes venant d'Alsace : la Moselle descend du col de Bussang; la Moselotte borde les chemins des cols de Bramont et de la Schlucht; les vallons du Bouchot et du Rupt de Cleurie livrent passage à des voies qui aboutissent à Gérardmer et au col de la Schlucht. Toutes les lignes d'invasion vers la vallée de la Saône convergent donc sur ce point.

La division des Vosges forme une petite armée à part, analogue aux groupes alpins. Mais les Vosges sont des montagnes modestes, elles ont des habitations presque jusqu'au sommet, les neiges éternelles y sont inconnues, leurs plus profonds abîmes passeraient pour de gracieux vallons dans les Alpes. On a donc pu laisser aux troupes chargées de les défendre une orga-

nisation intérieure semblable à celle du reste de l'armée, on n'a pas eu besoin de chercher un costume spécial. Pas de béret crânement placé de côté, pas d'alpenstock pour gravir les rochers et assurer le pied sur la glace ; pas de passe-montagne pour préserver les oreilles ; pas de jambières pour garantir les mollets ; pas de manteau à capuchon. Lignards et chasseurs à pied ont conservé la capote et le képi. Ils trouveront toujours une grange ou une *marcairerie* pour s'abriter de la pluie ou de la brume.

L'hiver, la division des Vosges s'enferme dans les villes. Saint-Dié, Remiremont, Épinal, Rambervillers, sont en somme d'aimables garnisons, vivantes et gaies. Quelques bataillons d'infanterie et de l'artillerie restent cependant au dehors, dans les baraquements de Bruyères et de Gérardmer. Dame, à Gérardmer surtout, l'hiver est rude, dans ces baraques en planches brutes à demi enfouies sous la neige. Mais l'été est admirable, les bataillons détachés là-haut jouissent d'une température et de paysages qu'envierait bien le troupier du Centre, suivant pendant les manœuvres les longues routes poudreuses.

Aussitôt l'instruction des recrues et l'inspection générale achevées, les troupes de la division des Vosges partent pour les manœuvres en mon-

tagne. Aux deux camps permanents de Gérardmer et de Bruyères, s'ajoutent les deux camps d'été de Corcieux et de Bussang. Sur les pentes douces, au pied des forêts de sapins, les longues rues de baraques dont le bois a pris des teintes fauves s'animent soudain. Le camp de Corcieux, qui domine d'immenses prairies, abrite les bataillons qui auront à sillonner la haute vallée de la Meurthe vers Fraize et livreront combat à la garnison de Gérardmer ou au bataillon de chasseurs de Saint-Dié. Ce secteur de la frontière est occupé par une brigade composée du 149e d'infanterie et des 10e et 17e bataillons de chasseurs. Ces troupes doivent veiller sur les routes de Schirmeck, Schlestadt, Sainte-Marie-aux-Mines et Colmar. Exercées sans cesse sur ce terrain, elles en apprennent bientôt tous les accidents. Grâce à cet entraînement, grâce à l'appoint des chasseurs forestiers et des douaniers, elles pourraient, en temps de guerre, défendre les passages jusqu'au moment où le 6e corps entrerait en ligne.

La brigade de Remiremont, composée du 152e d'infanterie et des 15e et 19e bataillons de chasseurs, a un secteur plus facile à défendre, puisque la Moselle est bordée de forteresses ; cependant on n'en a pas moins construit un camp au

débouché de la route de Wesserling, au col de Bussang, que la route traverse en tunnel. Les baraquements de Bussang servent d'abri estival aux troupes qui ont à explorer les Vosges entre le Ventron et les Ballons.

Les installations des « chasseurs des Vosges », car tel devrait être le nom de ces troupes de montagne, sont fort riantes. Entourés de grandes prairies, dominés par les noires forêts de sapins, abondamment pourvus d'eau, les baraquements vosgiens sont plus agréables à habiter que ceux des Alpes, de même que les fatigues des marches et des manœuvres sont moindres. Mais le rôle des troupes spéciales de la division des Vosges et de la future division de la Meurthe n'en est pas moins grand. Sur elles reposent la sécurité de la frontière et la protection du territoire contre une incursion qui mettrait en péril la mobilisation de nos forces dans l'Est. Il leur faut des hommes sans cesse exercés sur le terrain qu'ils devront défendre et des chefs énergiques.

Les environs de Remiremont sont charmants et mériteraient déjà de retenir le visiteur si la ville n'était un incomparable centre d'excursions. Outre les deux grandes vallées de la Moselle et de la Moselotte, la vallée du Rupt de Cleurie,

bordée d'usines et d'innombrables hameaux, les vallées plus sauvages du Menaurupt et du Bouchot renferment de beaux sites atteignant parfois à la grandeur. Tous ces couloirs de la montagne lorraine conduisent vers le bassin de Gérardmer. La plus ample de ces vallées, celle de la Moselotte, offre un large plan de plairies semé de mamelons rocheux semblables à des îles. Les collines ne se resserrent qu'à Vagney, où le Bouchot, grossi du Menaurupt, débouche de l'étroit vallon où il a apporté la vie, où il a bondi de chute en chute d'une hauteur de 30 mètres. Comme dans la vallée de la Moselle, les communes sont des agglomérations de hameaux : Vagney figure dans les statistiques pour près de 3,000 habitants et n'en a pas 650 dans le bourg. Il faut atteindre Saulxures pour trouver une apparence de ville. Même dans cette partie rétrécie du val, nombreux sont les hameaux travailleurs bâtis au sein de prairies toujours semées de ces monticules rocheux qui donnent tant de pittoresque à la contrée.

Saulxures doit son riant aspect à l'industrie et à la générosité de plusieurs de ses enfants, les Gehin et les Claude des Vosges qui l'ont doté d'hôpitaux et d'écoles, notamment d'une belle école départementale d'agriculture et de laiterie,

qui a pris le nom de son fondateur, Claude des Vosges. Les études sont dirigées surtout vers l'industrie laitière et plus spécialement la fabrication du fromage. Grâce à elle, les mauvaises méthodes pour la production du *gérômé* ont disparu, ce produit a acquis une finesse inconnue autrefois. L'école fut créée en 1885, on la signalait, dès l'Exposition de 1889, comme ayant eu une influence marquée. Un cours spécial de pisciculture est appelé à rendre de grands services à ce pays où l'industrie et le braconnage menacent de faire disparaître le poisson.

Le plus gros centre de la vallée, Cornimont, est une simple commune ; sur ses 5,328 habitants, 2,500 résident dans le bourg dont les rues remplissent l'étroit bassin et se prolongent dans un vallon latéral. Le chemin de fer ne dépasse pas ce point, il y dessert les nombreuses fabriques de tissus de coton qui font vivre la population et, par le camionnage, les vallées travailleuses de Ventron et de la Haute-Moselotte.

Ainsi placée à la jonction de routes importantes conduisant en Alsace par les cols d'Oderen, de Bramont et de la Schlucht, au terminus d'une voie ferrée, Cornimont est en quelque sorte la capitale commerciale de la Moselotte, le centre naturel des excursions dans ce massif aux vallées

profondes, aux belles forêts, aux roches superbes. Le bourg a des allures de ville, grâce à sa belle église, à ses usines, aux jolies villas entourées de parcs et de jardins.

Longtemps encore la vallée de la Moselotte reste industrieuse. Pendant deux lieues, en remontant la rivière, on ne cesse de rencontrer des filatures et des tissages. Aucune commune vosgienne n'en possède en aussi grand nombre : 15 usines réparties au bord de la rivière tissent le calicot et autres étoffes de coton ; elles renferment ensemble près de 2,000 métiers. Nombre de ces établissements appartiennent à des Alsaciens émigrés, qui ont voulu rester à proximité du cher pays. Dans la vallée de Ventron, il est même des usines au pied du col d'Oderen.

La Bresse, grâce à ces manufactures, est une grosse commune ; elle compte près de 5,000 habitants, dont 1,700 dans l'agglomération principale, située à la jonction des deux beaux torrents qui forment la Moselotte. C'est un centre d'excursions pour les vallées les plus profondes du versant français des Vosges, région pittoresque grâce à ses grandes forêts, à ses hameaux de *marcaireries* où l'on produit d'excellents gérômés, à ses belles arêtes ou cimes rocheuses, aux petits lacs : du Corbeau, Blanchemer, de Lispach,

endormis en d'adorables solitudes. Ces minuscules nappes d'eau doivent être accrues par des travaux de barrage. On projette d'augmenter le volume de Blanchemer et de Lispach et de transformer en lac le plateau marécageux des Feignes de la Lande, d'où sort la branche méridionale de la Moselotte appelée Petite-Vologne. Les eaux de pluie et de fonte des neiges accumulées dans les réservoirs seraient conduites par une rigole au canal de l'Est pour remplacer celles du néfaste réservoir de Bouzey. Une partie serait dérivée en chemin pour les irrigations des prairies.

XXIII

LE BALLON DE SERVANCE

De Champaguey à Plancher-les-Mines. — Plancher-Bas. — Les quincailleries de Plancher-les-Mines. — La vallée du Rahin. — Poste militaire du Rozely. — Dans la forêt. — Au ballon de Servance. — Le panorama. — Le fort. — Existence de la garnison.

Fort du ballon de Servance. Avril.

Je fis jadis l'ascension du ballon de Servance par le versant de la Moselle, le plus abrupt. Cette fois j'ai entrepris la course par le versant sud en remontant le Rahin. L'excursion est plus longue, mais elle est plus belle ; les vallons ouverts du côté franc-comtois ont, dans le massif montagneux, une longueur autrement considérable que le cours des ruisseaux descendus en Lorraine. Un petit chemin de fer à voie étroite conduit d'ailleurs à l'entrée des gorges, épargnant au voyageur les dix kilomètres qui séparent la grande ligne de l'Est du bourg industriel de Plancher-les-Mines.

La voie ferrée est un simple tramway tracé sur

l'accotement de la route. Avant de se diriger vers les Vosges, elle a desservi les mines de Ronchamp et le bourg de Champagney. Rapidement le train court dans une petite plaine où le Rahin arrose de belles prairies et se rapproche des premières pentes des Vosges, aimables collines revêtues de chênes et de hêtres. La vallée se resserre peu à peu et devient gorge, barrée par le village de Plancher-Bas entouré de pommiers et dont l'église est surmontée par une tour coiffée d'un dôme. Le Rahin, tout à l'heure fécondant, est ici un outil précieux : il donne la vie à des usinettes. Plancher-Bas fait de la bonneterie, du papier, broie les écorces des chênes ; à peine a-t-il échappé à une roue et il court se précipiter sur une autre à laquelle il donne le mouvement. Dans les maisons, on voit des ouvriers travailler sur de petites enclumes, pliant, perforant, contournant des fils de cuivre ou d'acier. Ce sont des fabricants de clefs et de chaînes de montre. Passé Plancher-Bas, le petit train court dans une partie si rétrécie de vallée, que l'on se croit en pleines gorges ; des maisons s'égrènent au flanc de la montagne dont la crête sépare la Haute-Saône du territoire de Belfort. La roche apparaît, de gros blocs émergent entre les hêtres qui ont remplacé les chênes. Dans un court épanouissement,

le hameau du Mont entoure une usine de quincaillerie. Les habitations ouvrières sont propres; aux abords jouent des enfants à mine florissante.

A un kilomètre plus loin, la gorge s'entr'ouvre de nouveau; elle est remplie de maisons, de grandes usines d'où s'élèvent la fumée et le bruit. Aux abords de la petite station, un élégant hôtel a été construit; on rencontre de bonnes auberges, Plancher-les-Mines aspire à devenir un centre d'excursions.

De mines il n'y en a pas, ou plutôt il n'y en a plus. Les gisements de plomb argentifère qui existent dans cette partie des Vosges sont abandonnés depuis un siècle, les frais de transport et d'extraction dépassant le revenu. La population entreprit alors la fabrication des *carrés* de montre; le succès fut si vif, que bientôt Plancher-les-Mines alimentait de carrés le monde entier. On fit ensuite la clef de montre, puis, ce travail ne suffisant pas à entretenir tous les établissements qui se créaient, on commença la vis à bois; en 1815 les premiers cadenas apparaissaient, les années suivantes ce fut le tour des boulons et des serrures.

L'invention du remontoir eut pour effet d'enrayer la production des clefs et carrés de montre,

celle-ci persiste cependant ; aujourd'hui elle s'exécute mécaniquement et a son principal centre à Plancher-Bas. Mais l'industrieuse vallée ne s'est pas découragée. En même temps que la montre se transformait et que la machine, remplaçant le travail à la main, menaçait la population de lui enlever son gagne-pain, d'autres articles étaient produits; la fonderie de cuivre prenait de grands développements, fournissant à Paris des objets bruts que celui-ci mettait en œuvre. Le voisinage des houillères de Ronchamp favorisait cette transformation; loin de péricliter, ce centre industriel, né du cataclysme de la fermeture des mines, se développait davantage. Les deux communes de Plancher ont ensemble 5,000 habitants. A Plancher-les-Mines il y a plus de 1,000 ouvriers dans les usines fondant le cuivre, faisant carrés, clefs de montre, vis, boulons, étrilles, vis de lit, rivets, boulons à fer, boulons de courroie et autres objets de quincaillerie d'un usage courant.

De nombreuses scieries débitent les bois de la montagne et en transforment une partie en caisses d'emballage pour les articles de la fabrication locale.

Plancher-les-Mines est au pied d'une des principales cimes des Vosges méridionales, la Plan-

che-aux-Belles-Filles, haute de 1,151 mètres, qui domine les deux vallées du Rahin et de la Savoureuse. C'est un but d'excursion, comme le ballon de Servance, auquel on parvient par une route stratégique qu'accompagne pendant un quart de lieue le prolongement du chemin de fer, destiné à desservir l'usine de Saint-Antoine. Passé cet établissement, le Rahin n'est plus qu'une gorge de montagne offrant de beaux sites, des métairies et, à la scierie de Crémillot, une belle cascade divisée en deux bras par un rocher.

La pluie tombe à flot, un instant j'ai envie de rebrousser chemin, mais Pierre a peur de voir abandonner la partie et insiste pour poursuivre l'ascension. D'ailleurs nous sommes attendus au fort, le ministre de la guerre nous a autorisés à coucher dans les baraquements militaires, nous ne serons pas sans abri. Nous continuons donc. La chance nous favorise : quand nous atteignons le *Saut-de-la-Truite,* l'averse a cessé, le soleil a percé les nuages; jusqu'au soir le ciel restera d'une pureté idéale.

Le *Saut-de-la-Truite* est la plus belle des cascades du Rahin. Le torrent s'étrangle entre deux parois de rochers, la fissure est d'un mètre de largeur à peine. L'eau, échappant au-dessus du

barrage de la scierie de Saint-Antoine, bondit, tourbillonne, écume dans le cirque ombragé de sapins.

Le chemin de Plancher-les-Mines au ballon ne sert guère qu'au transport des bois charroyés par de beaux bœufs noir et blanc et au courrier militaire chargé de porter les lettres au fort. Sous les sapins moussus, d'une inexprimable solitude, au flanc de vallons et de ravins pleins d'eaux murmurantes, il s'élève par de grands lacets. Une maison forestière, le poste militaire du Rozely, voilà tout ce qui rappelle la vie. Le poste sert de refuge pendant les tempêtes. Quatre hommes et un caporal, relevés tous les mois, y séjournent et font le courrier avec Plancher-les-Mines. Là est le champ de tir de la petite garnison du fort, là aussi est son potager. Les tempêtes sont d'une telle violence au sommet de la montagne, que l'on ne peut obtenir même un pied de laitue, les bourrasques du sud-ouest y détruisent toute végétation. Pour s'alimenter de vivres frais, la compagnie du fort a donc créé le jardin du Rozely.

Les quatre hommes et le caporal supportent bien l'isolement du poste. Pendant ces trente jours, d'ailleurs, ils ignorent toute garde et tout exercice. Ils font leur soupe, la mangent, cultivent leur jardin, se chauffent à leur poêle, car le

bois ne manque pas en forêt. Pour le troupier c'est peut-être le suprême bien-être.

Il y a une traverse pour grimper au fort, mais elle est si raide, si caillouteuse, si pleine de ruisseaux dégoulinant en cascade, que je l'abandonne pour reprendre les cinq kilomètres de lacets sous les sapins et les hêtres. Ici, le calme semble plus profond encore. L'altitude dépasse 1,000 mètres; jusqu'à 1,146 mètres on est sous bois, les clairières sont encore pleines de neige. Brusquement cesse la forêt, voici de vastes *chaumes* roussis, la route militaire y monte en corniche, présentant un des plus merveilleux panoramas de la France. A gauche, profonde comme un abîme, est la vallée où l'Oignon roule ses premières eaux; au delà, un immense plateau est criblé de nappes miroitantes; près de cent étangs reflètent le pâle soleil, enchâssés entre des bruyères, des bois, des chaumes et des prés. C'est d'un effet étrange et saisissant. Ces étangs dorment sur le massif qui sépare la Moselle des premiers affluents de la Saône, de l'Oignon à la Combeauté. Plus loin, une vallée s'ouvre entre de belles montagnes boisées. Là coule la Moselle. A l'est c'est le ballon d'Alsace, puis les hautes cimes de la crête frontière vers Bussang et Ventron.

Au sommet des chaumes, à 1,189 mètres d'al-

titude, à plus de 600 mètres au-dessus de la Moselle, le fort du ballon de Servance s'étale, trapu, ses traverses semblables à d'énormes taupinières. Ce fort, dominé d'une trentaine de mètres par le ballon d'Alsace où passe la frontière, est le séjour le plus pénible de tous nos postes. A cette altitude, dans les Alpes, on serait encore dans la culture, ici rien ne croît qu'un maigre gazon. Les hivers y sont parfois terribles, le vent y souffle en tempête. Aussi n'y laisse-t-on qu'une faible garnison à partir du moment où les frimas apparaissent. Il y a là une cinquantaine d'hommes : fantassins, artilleurs, sapeurs du génie, sous les ordres d'un lieutenant. Pour les sous-officiers et les soldats ce n'est point la solitude, mais l'officier, réduit à sa propre société pendant six mois, doit avoir un caractère fortement trempé. Ses camarades des garnisons voisines montent charitablement le voir, c'est œuvre pie que venir donner à l'exilé l'écho des bruits d'en bas.

Le fort a des annexes ; la cantine est en dehors, elle s'ouvre aux passants ; grâce à elle, j'ai pu trouver bon gîte en partageant la table du commandant du poste. La cantinière est ici depuis 21 ans, c'est-à-dire depuis la construction du fort, et paraît décidée à y finir sa vie, malgré le souvenir des durs hivers et des accidents survenus

Chaillon
Tête du Chaillon
le Thillot
Fresse
Rochers
Montagne de Courard
Tête du Boucheur
Chateau-Lambert
St Maurice
Buessard
le Haut
Ballon de Servance
Ballon de Servance
Ballon des Ballons
Haut de la Belle
BALLON D'ALSACE
Lac du Ballon
Malbaux

à des soldats pendant les tourmentes de neige. Son gendre construit un hôtel qui sera une bonne fortune pour les touristes.

Au ballon de Servance, le troupier vit tranquille, en grand enfant qu'il est. Pour secouer sa torpeur, l'officier le traite d'ailleurs un peu en collégien. Actuellement on joue beaucoup aux quilles et aux barres. Mais il a été difficile de faire mordre le soldat à ce dernier jeu. Tant que le lieutenant y participait, c'était bien ; aussitôt l'officier parti, on cessait ; maintenant les barres se jouent sans que ce soit par ordre et le détachement y prend goût.

La grande distraction est la sculpture. Il a pris fantaisie un jour à quelque désœuvré de tailler une canne, de fouiller le bois et de faire enrouler un serpent autour du bâton. Le sculpteur improvisé réussit, son serpent ondulait à souhait, les camarades de l'artiste, émerveillés, se piquèrent d'émulation. Tous les couteaux devinrent gouges et burins. On sculpta avec passion. Toujours des serpents, par exemple ; des serpents aux écailles patiemment dessinées. Par centaines les cannes serpentines sortirent des casemates ; chaque soldat allant en congé en emportait une douzaine pour ses parents et ses amis. Les officiers, s'intéressant à ces tentatives, conseillèrent en vain

d'autres sujets, le serpent restait le fond hiératique de la composition. Timidement, on essaya du feuillage, puis des imitations de *chicots* de branches coupées. On semblait condamné au serpent à perpétuité, quand le lézard apparut ; ce reptile grimpe dans les endroits laissés libres par les plis du serpent. Pour montrer au lieutenant que l'on peut faire mieux encore, ces braves garçons, ayant trouvé une lame d'épée de combat, l'ont munie d'une poignée autour de laquelle s'enroule un rameau de lierre.

Il est dificile d'obtenir un échantillon de cet art du ballon de Servance. On donne des cannes aux amis, on n'en vend pas aux étrangers. Cependant un artilleur a consenti à m'en céder une, il m'a présenté un choix de 20 serpents de toute taille et de toute écaille, j'ai jeté mon dévolu sur une vipère et trois lézards. Ma vipère est opale, les lézards sont l'un rouge, l'autre vert, le troisième bleu. Et c'est amusant au possible.

Ma précieuse emplette accomplie, je m'en vais coucher ; le ciel s'est voilé, le vent gémit, la pluie s'abat à grand bruit, des nues épaisses enveloppent le sommet du ballon. Triste présage pour demain.

XXIV

AU BALLON D'ALSACE

Du ballon de Servance au col de Stalon. — Les marcaireries de Beurey. — Dans le brouillard. — La marcairerie de la Jumenterie. — Au sommet du Ballon. — Descente à Giromagny. — Chantoiseau. — Lepuix. — Giromagny, ses usines, ses ouvrages de défense. — En route pour Belfort.

Belfort. Avril.

Au matin, quand le soldat qui nous servait d'ordonnance est venu nous éveiller dans la case de planche, *chambre* d'officier où nous avons passé la nuit, il pleuvait ; une bruine fine, masquant les horizons, laissant à peine deviner les formes trapues de la forteresse. Triste journée pour gagner le ballon d'Alsace par les « chaumes » et les forêts ! Nous nous décidons cependant à nous mettre en route ; le lieutenant nous accompagne quelques centaines de mètres pour nous indiquer le sentier étroit tracé dans les bruyères, entre les sapins rabougris. Sous la pluie on devine une gorge profonde ; là naît une des branches du Rahin, le ruisseau de Rozely.

Le chemin semble bien indiqué, le lieutenant nous serre la main, nous le remercions de son cordial accueil et nous voici en route, déjà à demi trempés, malgré nos manteaux. Il faut veiller avec soin à ne pas perdre la voie ; à chaque instant des coulées vont à la Moselle ou descendent au Rahin. Nous réussissons cependant à garder la bonne piste, voici les chalets ou marcaireries du Beurey dont le lieutenant nous a parlé, quatre ou cinq constructions basses, de granit et de planches, complètement abandonnées. Les portes sont ouvertes, car il n'y a rien à emporter.

Mais nous avons oublié de demander à l'officier quel chemin l'on doit prendre à partir de là ; sous les pieds des marcaires allant au plus court pour gagner Saint-Maurice ou Plancher-les-Mines, il s'est tracé des sentiers entre lequels il faut découvrir le bon. Pour comble d'ennui, la pluie devient un brouillard épais, à peine distinguons-nous la lisière de la forêt, cependant proche. Il fait froid, l'eau de la pluie nous a glacés.

— Faisons du feu ! s'écrie Pierre.

Hélas ! pas d'allumettes. Et je commence à trouver que le plaisir de fumer a du bon. Si j'étais fumeur, nous aurions du feu, nous pourrions ainsi attendre une éclaircie ! Je tâte tous les

sentiers : la plupart aboutissent à des déclivités énormes ; où cela nous mènerait-il ? La carte ne peut me tirer d'embarras, le 1/80,000e est bien noir pour cette région.

L'heure avance, la brume semble s'éclaircir un peu, nous nous décidons pour une piste qui semble continuer à suivre la ligne de faîte. L'inspiration est heureuse. Après une descente gênée par la boue diluée, voici un petit col et un poteau du Club Alpin, indiquant que nous nous dirigeons sur le col du Stalon. En avant, maintenant, il y a une ascension assez pénible, car le sol est détrempé par la pluie et l'on glisse souvent, mais le chemin est facile à reconnaître ; après une descente, voici le col et la première fontaine du Rahin ; à quelques pas de là commence le ruisseau de Prelle, qui descend à la Moselle vers Saint-Maurice.

Les nuages s'élèvent de plus en plus, il est facile maintenant de marcher à travers les chaumes marécageux ou les sapinières ; en trois quarts d'heure nous atteignons la grande route, au col même du Ballon. Nous descendons un instant le versant de la Moselle pour aller à la Jumenterie boire une tasse de lait bouillant et nous sécher au grand feu de l'âtre. Je ne reconnais plus la rustique demeure où je trouvai un refuge il y a

quelques années. J'avais voulu faire l'ascension malgré les bonnes gens de Saint-Maurice qui prédisaient ma perte dans les neiges. Et, de fait, longtemps avant la Jumenterie, j'avais eu quelque peine à me frayer passage sur la route encombrée, je désespérais d'arriver, quand, au sommet d'un monticule de neige, j'aperçus une fumée bleue. En cherchant d'où elle pouvait provenir, je découvris une sorte de tunnel ; il donnait accès à la marcairerie enfouie depuis trois mois. Les habitants restaient stoïquement dans cette nuit constante[1] à la clarté triste d'une lampe fumeuse.

Cette année la neige a été moins abondante, des souffles tièdes l'ont fondue et les constructions sont en pleine lumière. J'y trouve le même accueil cordial qu'autrefois et aussi un peu d'étonnement, car les touristes sont rares en cette saison, peut-être même sommes-nous les premiers à traverser le col. Ceux qui ne sont pas venus ont eu raison ! Si le ciel se dégage, il y a bien des vapeurs encore. Du sommet du Ballon, où nous parvenons en quelques minutes, nous ne découvrons de la vallée de Massevaux que la conque bleue du lac Sewen. A deux kilomètres

1. Avril 1893.

de distance plus rien, ni une cime, ni la plaine d'Alsace, rien de ce beau panorama entrevu jadis et que j'aurais voulu montrer à l'enfant.

Pour comble, la pluie menace de nouveau ; nous nous résignons à descendre sans nous arrêter à l'hôtel du Ballon, d'ailleurs incapable de servir à déjeuner à pareille époque. Nous laissons aussi le chalet Bonaparte, puis, dédaigneux des amples lacets de la route où le macadam se présente résistant et ferme, dévalons sous les grands sapins, entre les roches couvertes de mousses et d'airelles. Et c'est délicieux cette sorte de glissade dans la forêt que semble emplir le murmure doux des ruisseaux et des cascades qui forment la Savoureuse. Partout s'élève ce bruit d'eau ; les torrents, accrus par la pluie, « donnent » avec force. Le Saut-de-la-Truite doit être superbe aujourd'hui...., mais il est l'heure du déjeuner, et il y a là-bas, derrière la filature qui ouvre la suite d'usines cotonnières du pays de Belfort, une auberge où l'hôtesse s'entend à réconforter le voyageur.

Après ce déjeuner tardif, nous reprenons la route. Si le soleil ne s'est pas décidé à paraître, les nuages sont hauts maintenant, ils flottent en écharpe au flanc du ballon de Saint-Antoine et

des monts sur lesquels passe la frontière. La Savoureuse, grossie par de nombreux ruisseaux, bondit dans le vallon étroit et charmant ; au Chantoiseau, hameau composé d'une scierie et de quelques maisons, elle boit la Goutte-des-Forges. Puis, mutine, la voilà babillant entre les prairies. Qui donc reconnaîtrait dans cette naïade folâtre le large lit aux eaux rares et sales qui traverse Belfort ?

Une demi-lieue dans cette aimable campagne, et l'on voit apparaître, allongé au fond d'un vallon latéral, le premier village belfortain, Lepuix, commune peuplée de près de 2,000 âmes, et comprenant toutes les habitations de la haute vallée. La Savoureuse et le ruisseau de la Beucinière y font mouvoir des scieries, des filatures, un tissage. En fait, c'est un faubourg de Giromagny, 200 mètres à peine séparent les maisons des deux centres.

Giromagny n'est ni une ville, ni un bourg, ni un village ; il tient de tout cela à la fois ; il s'étale largement dans un cirque de belles croupes arrondies et boisées, si rapprochées qu'elles masquent la vue des plus hauts sommets, ; ses rues, larges et propres, sont ornées de fontaines dont une, du siècle dernier, est une élégante pyramide

portant au fronton une rose sculptée et cette inscription : *Salubris rosa.* Vers Lepuix, les maisons ont une allure rurale, les rues sont des chemins sinueux, en partie bordés de prés et de vergers. Quelques habitations escaladent la montagne couverte de chênes roux, de bouleaux au tronc d'argent et creusée de carrières de grès rougeâtre. Plus haut se dressent des cônes boisés de sapins.

Pour monuments, un hôtel de ville et une église, construits de nos jours. Cette dernière, haute et vaste, est dominée par une tour de grès rouge.

Giromagny doit à l'industrie sa population de 3,500 habitants. Au bas de la bourgade, vers la gare, plusieurs grandes usines dressent des cheminées d'où s'élèvent des flots de fumée noire. En réalité, il n'y a là qu'une manufacture, mais énorme, renfermant filature et tissage. La filature compte plus de 20,000 broches, le tissage 1,125 métiers; 1,250 ouvriers y sont employés.

Tout le canton donne le même spectacle d'activité : Rougegoutte, les deux Étueffont, Auxelles-Haut et Bas tissent ou filent le coton; Auxelles-Haut, voisin de Plancher-les-Mines, travaille le fer, comme celui-ci; on y fait de la serrurerie, des porte-mousquetons, des anneaux à

ressort et de l'horlogerie. Partout règne la même activité.

Sur une colline, appelée la Tête-du-Milieu, dominant la ville au sud, une masse trapue indique un fort. Un ouvrage avancé du grand camp retranché de Belfort existe en effet ici, ouvrage puissant, dont l'artillerie, abritée sous des coupoles mobiles, croise ses feux avec le fort du Salbert et maîtrise les différents chemins venant d'Alsace. Le fort de Giromagny est dominé par les crêtes des Vosges couvertes en partie par le fort du ballon de Servance ; mais il serait difficile d'amener là-haut de la grosse artillerie, et le point le plus dangereux, la Tête-des-Planches, prolongement du mont Odon-Verrier, a reçu une batterie qui complète la défense des accès du ballon d'Alsace.

Les Vosges se terminent à Giromagny même, désormais c'est la plaine immense, couverte de maigres taillis, criblée d'étangs dont quelques-uns fort étendus. Un embranchement de chemin de fer parcourt cette pauvre contrée et va se raccorder, à Bas-Évette, à la grande ligne de Paris à Belfort, au pied de la croupe allongée du Salbert, qui porte un des plus puissants forts du camp retranché.

La Savoureuse et la Rosemontoise se réunis-

sent un peu plus bas dans une sorte de défilé entre le Salbert et la forêt d'Arsot, que couronne le fort de Roppe. Le bourg industriel de Valdoie remplit l'étroit espace par ses filatures, ses tissages, ses ateliers mécaniques. La route qui le relie à Belfort se borde chaque jour de nouvelles usines et d'habitations. Avant longtemps, Valdoie fera partie de la cité guerrière que la perte de l'Alsace a transformée en grande ruche manufacturière.

Quelques minutes en wagon : le train passe devant des cités ouvrières, des usines, un arsenal, longe des remparts et s'arrête dans la vaste gare de Belfort [1].

---

1. Belfort, son territoire et le pays de Montbéliard sont décrits dans la 23e série du *Voyage en France*.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries et les cultures sont désignées par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

A

Abbevillers (Doubs), 288, **338** à **340**.
Abeille (bois d'), 159.
Absinthe (culture de l'), 341.
Absinthe (liqueur d'), 339, 341.
Ache (rivière), 50, 51, 76.
Achères (Seine-et-Oise), 79.
Aciéries, 6, 17, 25, 26, 77, 78.
Adelphes (fort et batteries des) [Vosges], 230.
Agne ou Mortagne (rivière), 159 à 264.
Agriculture dans la Woëvre, 57.
Agriculture dans les Vosges, 206.
Agriculture en Meurthe-et-Moselle, 36, 38.
Aillevillers (Haute-Saône), 231, 336, 348.
Ajoncourt (Lorraine annexée), 86.
Albertville (Haute-Savoie), 364.
Alençon (Orne), 162.
Algérie, 21.
Allarmont (Vosges), 327.
Allemagne (empire d'), 17, 30, 47, 48, 84, 111, 256, 322.
Alpes, 307, 311, 313, 368.
Altos (fabrique d'), 158.
Alsace, 110, 111, 257, 305, 332, 349, 362, 370, 391, 392.
Alzette (rivière), 32.

Amance (Meurthe-et-Moselle), 89, 135, 136.
Amérique, 165, 256.
Amezule (rivière), 135.
Amiens (Somme), 110.
Amour (bois d'), 159.
Anger (rivière), 168, 181, 184, 195.
Angleterre, 111, 112.
Anneaux à ressort, 390, 391.
Anon (mont d') [Meurthe-et-Moselle], 148.
Anor (Nord), 18.
Anould (Vosges), 301.
Apance (rivière), 195.
Apremont (Meuse), 52, 55, 58.
Arabe (broderie), 163.
Arches (Vosges), 279, 280, 362.
Arches (fort d') [Vosges], 280.
Archettes (Vosges), 278, 280.
Arcis-sur-Aube (Aube), 246.
Ardenne ou **Ardennes**, 1, 9, 10, 31, 92,
Argonne, 61.
Arlon (Belgique), 12.
Armentières (Nord), 310.
Arnaville (Meurthe-et-Moselle), 34.
Arol (val d') [ruisseau], 149.
Arraye (Meurthe-et-Moselle), 86.
Ars (Lorraine annexée), 21.
Arsonval (Aube), 138.
Articles de bureau, 61, 80.
Atlantique (Océan), 96.
Attigny (Lorraine annexée), 276.
Attigny (Vosges), 199.
Auboué (Meurthe-et-Moselle), 43.
Aubrives (forges d') [Ardennes], 31.
Audun-le-Tiche (Lorraine annexée), 30.
Augrogne ou Eaugrogne (rivière), 338, 339, 346 à 348.
Aulnes (Les) [Vosges], 302.
Aulnois (Vosges), 181.
Automobiles (fabrique d'), 132.
Auxelles-Bas (territoire de Belfort), 390.
Auxelles-Haut (territoire de Belfort), 390.
Auxi-le-Château (Pas-de-Ca-Calais), 110.
Auxonne (Côte-d'Or), 204.
Avière (rivière), 151, 152, 220, 221, 234.
Avillers (Vosges), 163.
Avioth (Meuse), 10.
Avison (colline des Vosges), 295.
Avricourt (Lorraine annexée), 276, 277.
Aydoilles (Vosges), 230.

B

Baccarat (Meurthe-et-Moselle), 263, 265 à 269, 315, 331.
Badonviller (Meurthe-et-Moselle), 269 à 272, 328.
Baguettes de sapin, 331.
Baignerot ou Bagnerot (rivière), 334 à 337.

Bailleul (Nord), 162.
Bains-en-Vôge (Vosges), 197, 335 à 337.
Baleines de corset, 63.
Ballon d'Alsace, 305, 352, 360, 364, 379, 383, **386** à **392**.
Ballon de Servance, 352, 355, 360, **373** à **383**.
Ballon de Servance (fort du) [Vosges et Haute-Saône], 356, 360 à 364, 378 à 383, 391.
Ballon de Saint-Antoine, 388.
Bambois (fort du) [Vosges], 231.
Bas-Evette (territoire de Belfort), 391.
Bas-pays de Saint-Dizier, 173.
Bassigny, 172, 173.
Batilly (Meurthe-et-Moselle), 43, 45.
Baudricourt (Vosges), 150.
Bavière (royaume de), 160.
Bayeux (Calvados), 162.
Bayon (Meurthe-et-Moselle), 127.
Bazoilles (Vosges), 179.
Beauce, 36.
Beaufremont (Vosges), 181.
Beaujolais, 238.
Beaumont (Meurthe-et-Moselle), 72.
Beaumont (Meuse), 7.
Belfort (Haut-Rhin), 110, 236, 238, 239, 362, 363, 389, 391, 392.
Belfort (territoire de), XXIII et XXIV.
Belgique (royaume de), 18, 111, 162.
Belleville (Meuse), 2, 61.
Belmont, 290.
Belval (Vosges), 325.
Bertrichamps (Meurthe-et-Moselle), 315.
Bésonfosse (batterie de) [Vosges], 231.
Beucinière (ruisseau de la), 389.
Beurey (marcairerie du) [Vosges], 385.
Bilbao (Espagne), 21.
Billy-sous-les-Côtes (Meuse), 58.
Bimbelotterie, 80.
Bioncourt (bois de), 89.
Bioncourt (Lorraine annexée), 89.
Bitter (*liqueur*), 339.
Blainville-aux-Miroirs (Meurthe-et-Moselle), 215.
Blainville-sur-l'Eau (Meurthe-et-Moselle), 126.
Blâmont (Meurthe-et-Moselle), **275**, 276.
Blanchemer (lac), 371, 372,
Blanchisserie, 222, 238, 308, 310.
Blénod-lès-Toul (fort de) [Meurthe-et-Moselle], 70, 148.
Blette (ruisseau), 270.
Blois (Loir-et-Cher), 110.
Boëne (forêt de), 189 à 192.
Bohême (royaume de), 160, 269.
Bois (*travail du*), 61.
Bois-l'Abbé (forêt de) [Vosges], 153, 234.

Bois-Sauvages (forêt des), 326.
Boissellerie, 199, 312.
Bon-Jacques (ferme du) [Vosges], 203.
Bonnecombe (abbaye de) [Aveyron], 16.
Bonne'erie, 330, 374.
Bonvillet (Vosges), 200.
Bordeaux (Gironde), 105.
Boremont (colline), 295.
Bouchot (vallon du) [Vosges], 365, 369.
Boucq (Meurthe-et-Moselle), 72.
Boulons, 375, 376.
Bourbonnais, 22.
Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne), 205.
Bourges (Cher), 239.
Bourgogne, 22, 205, 286.
Bourgonce (La) [Vosges], 283, 284.
Bourlémont (fort de) [Vosges], 180.
Bourmont (Haute-Marne), 168, 169, 172.
Bousson (forêt de), 274.
Boutons (fabrique de), 338.
Boutons pour chaussures, 80.
Bouxières-aux-Dames (Meurthe-et-Moselle), 123.
Bouzey (Vosges), 152, 220, 221, 231, 372.
Bramont (col de), 365, 370.
Brasserie, 108, 143 à 146, 217.
Brénon (rivière), 146, 147.
Bresse (La) [Vosges], 369, 371.
Brest (Finistère), 239.
Bretagne, 10, 200, 242, 250.
Breuchin (rivière), 354, 356.
Briey (Meurthe-et-Moselle), 22, 24, 38, 40, 42, **44.**
Briey (bassin minier de), 22, 23, 43 à 49.
Brin (étang de) [Meurthe-et-Moselle], 89.
Broderie, 59, 84, 109, 131, 155, **162** à **166,** 200, 206, 207, 260, 320, 338.
Brouage (Charente-Inférieure), 5.
Bronvelieures (Vosges), 285, 286, **290** à 294.
Bruche (rivière), 332.
Bruley (fort de) [Meurthe-et-Moselle], 67, 71.
Bruville (Meurthe-et-Moselle), 39.
Bruxelles (Belgique), 256.
Bruyères (Vosges), 165, 231, 264, 282, 285, 290, **294** à 296, 298, 331.
Bulgnéville (Vosges), 181, 182.
Burthécourt (Meurthe-et-Moselle), 127.
Bussang (Vosges), 202, **349** à **352,** 353, 364, 365, 367, 379.
Bussang (col de), 349 à 352, 365, 366, 367.
Buxerulles (Meuse), 58.
Buxières (Meuse), 58.

C

Cadenas, 375.
Caisses d'emballage, 376.
Calais (Pas-de-Calais), 106.

Camp de la Délivrance (Vosges), 189.
Camp des Romains (fort du) [Meuse], 55.
Camp retranché d'Épinal, **231** à 235.
Camp retranché de Toul, **65** à 75.
Cannes, 348, 382.
Carnets de Saint-Hubert, 174.
Carrés de montres, 375, 376.
Carrières (les) [Meurthe-et-Moselle], 273.
Carrières de granit, 298, 303, 312, 325, 337.
Carrières de grès, 200, 203, 337.
Carton laqué, 80.
Casseries de fer battu, 347, 348.
Caussade (Tarn-et-Garonne), 110, 111.
Ceintrey (Meurthe-et-Moselle), 141.
Celles (vallée de), 316, 320, **326** à **328**.
Celles-sur-Plaine, 326, 327, 328.
Cendrillons, 334.
Céramique, 116 à 120, 270.
Cerisier (*culture du*), 37, 204, 207, 272, **334** à **336**, 339 à 343.
Cévennes, 313.
Chaillon (Meuse), 59, 60.
Chaines de montre, 374,
Chaligny (Meurthe-et-Moselle), 65.
Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), 204.
Châlons-sur-Marne (Marne), 110.
Chambley (Meurthe-et-Moselle), 37, 51.
Champagne, 168, 176, 178, 195.
Champagney (Haute-Saône), 374.
Champenoux (forêt de), 86 à 92.
Champigneulles (Meurthe-et-Moselle), 77, 123.
Chanteurs d'Harréville (*les*), 173, 174.
Chantoiseau (territoire de Belfort), 389.
Chanvre (*tissage du*), 308.
Chapelle-aux-Bois (La) [Vosges], 334.
Chapellerie de paille, 108, **109** à **112**, 132.
Chapitre (bois du), 83.
Charey (Meurthe-et-Moselle), 36, 40.
Charmes (forêt de), 215, 219, 221.
Charmes (Vosges), **217**, 218, 237, 264.
Charmes-la-Côte (fort de) [Meurthe-et-Moselle], 70.
Charollais, 172.
Château-Lambert (fort de), 353, 356, 364.
Château-Salins (Lorraine annexée), 127, 277.
Châtel (Vosges), 220, 221.
Chatelles (Les) [Vosges], 320.
Chatenois (Vosges), 150.
Châtillon (Meurthe-et-Moselle), 274.

Châtillon (bois de) [Vosges], 182.
Châtillon-sur-Saône (Vosges), 195.
Chaudronnerie, 174.
Chaussons (*fabrique de*), 320.
Chaussures, 108, 109, 174.
Chauveau (La) [Haute-Saône], 339.
Chauvency-le-Château (Meuse), 9.
Chauvency-Saint-Hubert (Meuse), 9.
Chavigny (Meurthe-et-Moselle), 138.
Chelmont (Haute-Marne), 167, 172.
Chemin (Haute-Marne), 178.
Chêne des Partisans (Vosges), 181.
Chicorée (*fabrique de*), 210.
Chiers (rivière), 8 à 27, 33, 57, 58.
Chine (empire), 80, 111, 257.
Choucroute, 108.
Chromolithographie, 116.
Chromotypographie, 116.
Cirey (Meurthe-et-Moselle), 272, 274, 275.
Ciselure sur verre, 116.
Clairefontaine (Vosges), 321.
Clairey (Vosges), 198.
Claudon (Vosges), 198.
Clefmont (Haute-Marne), 167, 172.
Clefs de montre, 374, 375, 376.
Clerjus (Vosges), 334, 335, 339.
Clouterie, 334, 337, 33 .
Coco (*bois de*), 159.
Cognac (Charente), 243.
Coiffes de cuir pour chapeaux, 112.
Collet (col du), 306.
Colmar (Alsace), 236, 300, 305, 367.
Colombey-les-Belles (Meurthe-et-Moselle), 75, 147.
Combeauté (rivière), 338, 340, 343 à 346, 354, 379.
Commentry (Allier), 21.
Comps-la-Grandville (Aveyron), 16.
Coney (rivière), 194, 195, 197, 226, 231, 332, 337, 338.
Conflans (Meurthe-et-Moselle), 37, 40, 41, 42, 43, 63.
Conflans-Jarny (gare de) [Meurthe-et-Moselle], 42.
Cons-la-Grandville (Ardennes), 16.
Cons-la-Grandville (Meurthe-et-Moselle), 16.
Constantinople (Turquie), 80.
Contrebasses (*fabriques de*), 158.
Contrexéville (Vosges), 181, 185, 186, 205.
Corbeau (lac du), 371.
Corbenay (Haute-Saône), 340.
Corcieux (Vosges), 299-300.
Cornimont (Vosges), 370.
Cornouailles (pays de), 200.
Corps franc des Vosges, 282 à 294.
Côte Barine (Meurthe-et-Moselle), 67, 70, 71.

Côte des Russiers (Vosges), 349.
Côte d'Or, 181.
COTE D'OR (département de la), 260.
Côte-Rouge (ruisseau), 21, 23, 27 à 32.
Côte-Saint-André (Isère), 110.
Côte Saint-Germain (Meuse), 3.
Côtes de Meuse, 35, 36, **50 à 63**, 71, 72.
Coton (filature et tissage du), 217, 219, 221, 222, **235 à 240**, 280, 298, 323, 325, 327, 330, 341 à 343, 370, 371, 388 à 392.
Coubre (pointe de la) [Charente-Inférieure], 272.
Coutil, 330.
Couture (La) [Eure], 156, 160.
Couverts en fer battu, 199, 202, 338, 343, 346, 347, 351.
Couvertures (fabrique de), 16.
Crémillot (Vosges), 377.
Crépey (Meurthe-et-Moselle), 148.
Cretonne, 330.
Creüe (Meuse), 59.
Creusot (Le) [Saône-et-Loire], 21, 106.
Créval (Meurthe-et-Moselle), 135.
Cristallerie d'art, 116 à 120, 265 à 269.
Cristallerie de Baccarat, 265 à 269.
Crotoy (Le) [Somme], 210.
Crusnes (ruisseau de), 16, 23, 33.
Cuveau des fées (Vosges), 206.
Cycles (fabrique de), 132.

D

Damas-aux-Bois (Vosges), 218.
Damas-et-Bretegney (Vosges), 152.
Damvillers (Meuse), 6, 14.
Darney (forêt de), 197 à 204.
Darney (Vosges), 162, 197, **199 à 202**.
Darnieulles (Vosges), 152, 234.
Dauphiné, 111, 314.
Défilé de Spada, 58.
Délivrance (camp de la), 189.
Delme (Lorraine annexée), 86.
Demangevelle (Haute-Saône), 195.
Denain (Nord), 21, 122.
Deneuvre (Meurthe-et-Moselle), 265.
Dentelles, 84, 155, 161 à 166.
Deutsch-Avricourt (Lorraine annexée), 277.
Deuxnouds-aux-Bois (Meuse), 60.
Deycimont (Vosges), 281.
Dieulouard (Meurthe-et-Moselle), 78.
Digoin (Saône-et-Loire), 212.
Dijon (Côte-d'Or), 192, 281.
Docelles (Vosges), 230.
Dogneville (fort de) [Vosges], 230, 234,
Dombasle-en-Xaintois (Vosges), 150.

Dombasle-sur-Meurthe (Meurthe-et-Moselle), 125, 126, 128, 129, 131.
Dombrot-le-Sec (Vosges), 184.
Domèvre (Meurthe-et-Moselle), 276.
Domèvre-en-Haye (Meurthe-et-Moselle), 76.
Domfaing (Vosges), 284.
Domgermain (fort de) [Meurthe-et-Moselle], 70.
Dompaire (Vosges), 152, 153.
Dompierre-aux-Bois (Meuse), 60.
Domrémy-la-Pucelle (Vosges), 179.
Doncourt-en-Jarnisy (Meurthe-et-Moselle), 40.
Donon (mont), 275, 305, 320.
Dormois (pays de), 3.
Dornach (Alsace), 236.
Doulcon (Meuse), 3, 4.
Dounoux (Vosges), 333.
Drap de coton, 330.
Draperie, 16.
Droiteval (Vosges), 198.
Drumont (mont), 351, 352.
Dun (Meuse), 3, 4.
Dunkerque (Nord), 106.

E

Eaugrogne (rivière), *voyez* Augrogne.
Eaux-de-vie, 339 à 341.
École d'agriculture et de laiterie Claude des Vosges, 369, 370.
École d'infanterie de Saint-Maixent, 97.
École forestière de Nancy, 86 à 98.
École spéciale militaire de Saint-Cyr, 97.
Écouviez (Meuse), 26.
Écrouves (fort d') [Meurthe-et-Moselle], 67, 71, 73.
Einville-au-Jard (Meurthe-et-Moselle), 129, 135.
Elbe (île d'), 21.
Élieux (forêt des), 328.
Ensisheim (Alsace), 236.
Entre Deux-Mers (région d'), 121.
Enveloppes (fabrique d'), 321.
Epinal (Vosges), 110, 139, 151, 152, 165, 174, **222** à **258**, 283, 296, 299, 330, 331, 338, 350, 363.
Épinal (forêt d'), 229, 231.
Équateur (République de l'), 111.
Escles (Vosges), 207, 210, 212.
Espagne (royaume), 21, 256.
Essey (Meurthe-et-Moselle), 102.
Est (canal de l'), 2, 3, 139, 151, 194, 215, 239, 281, 372.
Étain (Meuse), 61, **62**, **63**.
Étanche (abbaye de l') [Meuse], 60.
Étival (Vosges), 320, 322.
Étrilles, 351, 376.
Etueffond-Bas (territoire de Belfort), 390.
Etueffond-Haut (territoire de Belfort), 390.
Euron (rivière), 210.

F

Faïencerie, 270, 320.
Faïencerie d'art, 132, 320.
Falaise (Calvados), 330.
Faucilles (mont et plateau des), 66, **181** à **193**, 197, 198, 199, 205, 229, 231, 333 à 338.
Faucogney (Haute-Saône), 356, 364.
Faulx (plateau de) [Meurthe-et-Moselle], 136.
Fave (rivière), 317, 318, 332.
Faye-des-Allemands (Lorraine annexée), 276.
Faymont (Val-d'Ajol) [Vosges], 342 à 344.
Féculeries, 298, 299.
Feignes (plateau des) [Vosges], 372.
Fenneviller (Meurthe-et-Moselle), 270.
Fer battu, 347, 348.
Ferdrupt (Vosges), 354.
Fère-en-Tardenois (Aisne), 110.
Ferney-Voltaire (Ain), 324.
Ferté-sous-Jouarre (La) [Seine-et-Marne], 280.
Feston (*broderie*), 162.
Feutre (*fabrique de*), 312.
Filature (voyez *Coton*).
Fil de coton, 327.
Flandres (pays des), 17, 195.
Flottage des bois, **315** à **319**.
Fonderie de cuivre, 376.
Fonderies, 79, 80.
Fontenoy-le-Château (Vosges), 202, 238.
Fontenoy-sur-Moselle (Meurthe-et-Moselle), 66, 187 à 190.
Forbach (Lorraine annexée), 80.
Forêt de Boëne, 189 à 192.
Forêt de Bousson, 274.
Forêt de Champenoux, 86 à 92.
Forêt de Charmes, 215, 219.
Forêt de Darney, 197 à 204.
Forêt de Haye, 64, 65, 68, 77.
Forêt de Jaulnay, 7.
Forêt de Longegoutte, 354.
Forêt de Martinvelle, 204.
Forêt de Moyeuvre, 45.
Forêt de Parroy, 277.
Forêt d'Épinal, 229, 231.
Forêt de Saint-Amand, 148.
Forêt d'Hérival, 343.
Forêt des Bois-Sauvages, 326.
Forêt des Élieux, 328.
Forêt-Noire, 305.
Forges (batterie des) [Vosges], 152, 234.
Formes pour chaussures, 340.
Foug (Meurthe-et-Moselle), 75, 188.
Fougères (Ille-et-Vilaine), 110.
Fougerolles (Haute-Saône), 336, **340**, 341.
Fougerolles-le-Château (Haute-Saône), 341.
Foulards, 330.
Fourmies (Nord), 18.
Fraize (Vosges), 235, 300, 301, 302.
Franche-Comté, 196, 202, 231, 286, 339 à 342, 355, 362, 363.

Franchepré (Meurthe-et-Moselle), 43, 47.
Fresnes (ruisseau), 191.
Fresnes-en-Woëvre (Meuse), 61.
Fresnois (Meuse), 12.
Fresnoy-sur-Sarthe (Sarthe), 310.
Fresse (Vosges), 353.
Friches (fort des) [Vosges], 234.
Fromage, 169, 312, 370.
Fronts de Meuse (les) [ou Côtes], 55.
Frouard (Meurthe-et-Moselle), 77, 122.
Frouard (fort de) [Meurthe-et-Moselle], 50, 64, 77.

G

Gazan (vallon de) [Vosges], 350, 351.
Gemmelaincourt (Vosges), 182.
Génibois (Meurthe-et-Moselle), 45, 48.
Génicourt (forêt de) [Meuse], 55.
Gérardmer (lac de), 308, **310** à **314**.
Gérardmer (Vosges), 239, 296, 298, 300, 305, **308** à **314**, 320, 331, 352, 364, 365, 366, 367, 369.
Gerbéviller (Meurthe-et-Moselle), 259, 260.
Géromés (*fromages dits*), 312, 370.
Giraumont-en-Jarnisy (Meurthe-et-Moselle), 40.
Girmont-Val-d'Ajol (Vosges), 342.
Giromagny (territoire de Belfort), **389** à **391**.
Gironcourt (fort de) [Vosges], 234.
Gironville (fort de) [Meuse], 55
Gironville (Meuse), 72.
Gitte (rivière), 152, 153, 229.
Glaïeuls (*culture des*), 121.
Godbrange (Meurthe-et-Moselle), 30.
Golbey (Vosges), 151, 225, 237.
Goncourt (Haute-Marne), 173.
Gondreville (Meurthe-et-Moselle), 66.
Gorcy (Meurthe-et-Moselle), 20, 26.
Gorze (Lorraine annexée), 37.
Gothique (*dentelle dite*), 162.
Gouffre (Le) [Seine-et-Marne], 280.
Goutte-de-la-Maix (rivière), 317, 326.
Goutte-des-Forges (ruisseau), 389.
Graffigny (Haute-Marne), 178.
Grande-Haye (forêt de la) [Vosges], 152, 234.
Grande-Ville (Épinal), 226.
Grand-Mont-d'Amance (Meurthe-et-Moselle), 89, 135.
Grands-Moulins (dérivation de la Moselle), 226.
Granges (Vosges), 298, 313.
Granges-de-Plombières (Vosges), 346.
Granit (*carrières de*), 298, 302, 312, 325, 337.

Granvillers (Oise), 110.
Grasslitz (Bohême), 160.
Gravelotte (Lorraine annexée), 38, 54.
Gray (Haute-Saône), 204.
Grèce (royaume de), 22.
Grenoble (Isère), 110, 287.
Grès à aiguiser, 199, 200, 203.
Gresson (mont) [Vosges], 352.
Gripport (Meurthe-et-Moselle), 215, 216.
Grisières (ferme de) [Meurthe-et-Moselle], 39.
Grurupt (Vosges), 337.
Guitares (*fabrique de*), 156.
Guyane, 159.
Gye (Meurthe-et-Moselle), 70.

H

Habeaurupt (Vosges), 301, 302.
Hainaut (pays du), 17.
Hannonville-sous-les-Côtes (Meuse), 58.
Haroué (Meurthe-et-Moselle), 141, 142, 209.
Harpes (*fabrique de*), 158.
Harréville-les-Chanteurs (Haute-Marne), 173, 174.
Hattonchâtel (Meuse), 52, 56, 72.
Hattonville (Meuse), 56.
Haudiomont (Meuse), 62.
Haut-de-la-Bataille (Vosges), 285.
HAUTE-MARNE (département de la), 21, **167** à **179**.
HAUTE-SAONE, 196, 197, 299, 355, chap. XXIII.
Hauts ou **Côtes de Meuse**, 55.
Hayange (Lorraine annexée), 21.
Haye (forêt et plateau de), 64, 65, 68, 77, 99, 108, 122, 123, 125, 136, 139.
Haye (pays de), 75 à 78, 81.
Hennezel (Vosges), 198.
Héricourt (Haute-Saône), 236, 239.
Hérimoncourt (Doubs), 288.
Hérival (forêt d'), 343.
Hérival (vallon d') [Vosges], **344** à **346**.
Herserange (Meurthe-et-Moselle), 20, 28.
Hesdin (Pas-de-Calais), 168.
Hêtre (*bois de*), 200.
Heudicourt (Meuse), 58.
Hohneck (mont), 304, 305, 306.
Homécourt (Meurthe-et-Moselle), 43, 46.
Horlogerie, 391.
Horticulture, 120, 121.
Houblon (*culture du*), 76, 84, 260, 275.
Houille (*extraction de*), 21, 182, 374.
Hunsruck (région d'Allemagne), 36.
Hussigny (Meurthe-et-Moselle), 27, 30.
Hussigny-Godbrange (gare d') [Meurthe-et-Moselle], 30.
Hutte (ruisseau de la), 198.
Hymont (Vosges), 153.
Hysope (*culture de l'*), 341.

I

Ibigny (Meurthe-et-Moselle), 276.
Igney (Meurthe-et-Moselle), 277.
Igney (Vosges), 221.
Igney-Avricourt (gare d') [Meurthe-et-Moselle], 277.
Imagerie, 80, 241 à 258.
Impression sur étoffes, 238.
Imprimerie, 113 à 116, 321.
Indo-Chine, 257.
Ingressin (rivière), 70.
Inor (Meuse), 7, 8.
Instruments de musique, 156 à 161.
Italie (royaume d'), 17, 111.

J

Jamagne (rivière), 310.
Japon (empire), 80, 111.
Jarménil (Vosges), 280.
Jarnisy (pays de), **40** à **43**.
Jarny (Meurthe-et-Moselle), 39, 40, 42.
Jarville (Meurthe-et-Moselle), 102, 107, 122.
Jaulnay (forêt de), 7.
Jeanne d'Arc, 150.
Jœuf (Meurthe-et-Moselle), 22, **47**, **48**, **49**.
Jœuf-Homécourt (gare de) [Meurthe-et-Moselle], 48.
Jouy-sous-les-Côtes (fort de) [Meuse], 55, 72.
Jumenterie (la) [Vosges], 386.
Jura, 355.
Jussey (Haute-Saône), 196.

K

Klingenthal (Saxe), 160.
Kirsch (*distillation du*), 204, 273, 335, **336**, 339 à 343.
Kemberg (mont), 329.

L

Labry (Meurthe-et-Moselle), 42.
Lachapelle (Meurthe-et-Moselle), 315.
Lacroix-sur-Meuse (Meuse), 60.
Laine (*industrie de la*), 16, 320.
Laître-Val-d'Ajol (Vosges), 342, 343.
Lamarche (Vosges), 186, 205.
Lamorville (Meuse), 59, 60.
Laneuveville-derrière-Foug (Meurthe-Moselle), 72.
Laneuveville-devant-Nancy (Meurthe-et-Moselle), 129, 139.
Langres (Haute-Marne), 153, 188.
Larrière (Vosges), 342.
Laval (Vosges), 282, 286
Laval-Dieu (Ardennes), 31.
Laveline (Vosges), 298.
Laviéville (Vosges), 153.
Lavignéville (Meuse), 60.
Léon (pays breton), 200.
Lépanges (Vosges), 281.
Lepuix (territoire de Belfort), 389, 390.
Lerrain (Vosges), 203, 207, 208.

Leyr (Meurthe-et-Moselle), 86.
Liancourt (Oise), 110.
Liffol-le-Grand (Vosges), 180.
Lille (Nord), 92, 310, 339.
Lillers (Pas-de-Calais), 110.
Limoges (Haute-Vienne), 106.
Lin (tissage du), 308.
Liouville (fort de) [Meuse], 55.
Lispach (lac), 371, 372.
Liverdun (Meurthe-et-Moselle), 76, 77.
LOIRE (département de la), 22, 299.
Loire (fleuve), 212, 350.
Loison ou Oison (rivière), 9, 14.
Londres (Angleterre), 165.
Longchamps (village et fort) [Vosges], 230.
Longegoutte (forêt de), 354.
Longemer (lac de), 307, 308.
Longuyon (Meurthe-et-Moselle), **14**, 15.
Longwy (Meurthe-et-Moselle), 12, **17** à **27**, 38, 43.
Longwy (bassin minier de), **17** à **32**, 106.
Lorraine (province), tout le volume.
Lorraine annexée, 30, 32, 79, 257.
Loudéac (Côtes-du-Nord), 310.
Loudun (Vienne), 162.
Lucey (fort de) [Meurthe-et-Moselle], 72.
Lunéville (Meurthe-et-Moselle), 92, 110, **131** à **135**, 136, 259, 276.
Lure (Haute-Saône), 362, 364.
Lutherie, **156** à **161**.
Luvigny (Vosges), 327.
Luxembourg français, **1** à **32**, 57.
Luxembourg (grand-duché de), 12, 17, 18, 20, 25, 27, 28, 32, 40.
Luxembourg (province belge), 12, 17, 18, 25, 322.
Luxeuil (Haute-Saône), 287, 364.
Lyon (Rhône), 106, 110, 112, 139, 160, 194, 195, 198, 204, 281.
Lyonnais, 205.
Lyaumont (Haute-Saône), 339.

M

Macarons (pâtisserie), 121.
Mâcon (Saône-et-Loire), 204, 205, 206.
Mâconnais, 22.
Madagascar, 257.
Madeleine (montagne de la), 329.
Madon (rivière), 138 à 146, 153 à 166, 184, 199, 202, 205, 229.
Madonne (Vosges), 152.
Magnenville (Vosges), 219.
Magnières (Meurthe-et-Moselle), 260.
Maine (province), 96.
Maison-Neuve (Vosges), 191.
Maix (lac de la), 326.
Maixe (Meurthe-et-Moselle), 135.
Malzéville (Meurthe-et-Moselle), 102, 123.

Mandolines (*fabrique de*), 156.
Manganèse (*minerai de*), 22.
Mangonville (Meurthe-et-Moselle), 215.
Manoncourt-en-Vermois (Meurthe-et-Moselle), 127.
Manonvillers (fort de) [Meurthe-et-Moselle], 134, 277, 278.
Mans (Le) [Sarthe], 239.
Manufacture (la) [Vosges], 337.
Marbache (Meurthe-et-Moselle), 77.
Marche (rivière), 8.
Markneukirchen (Saxe), 160.
MARNE (département de la), 21, 167 à 179.
Marne (rivière), 106, 151, 194.
Marne au Rhin (canal de la), 73, 107, 135.
Maron (Meurthe-et-Moselle), 65.
Mars-la-Tour (Meurthe-et-Moselle), 37 à 39, 51.
Martigny-les-Bains (Vosges), 186.
Martincourt (Meuse), 7.
Martinvelle (forêt de), 197.
Massevaux (Alsace), 387.
Mattaincourt (Vosges), 154.
Maubeuge (Nord), 18, 21.
Maupotel (Vosges), 206.
Maxéville (Meurthe-et-Moselle), 102, 107.
Médy (mont), 10 à 14.
Médy-Bas (Meuse), 10 à 14.
Médy-Haut (Meuse), 10 à 14.
Mélisse (*culture de la*), 341.
Menaurupt (rivière), 313, 369.
Ménil (Le) [Meurthe-et-Moselle], 261.
Ménil (vallon du) [Vosges], 353.
Ménil (Vosges), 325.
Ménil-en-Xaintois (Vosges), 150.
Merrey (Haute-Marne), 181.
Messein (Meurthe-et-Moselle), 140.
Métallurgie, 6, 17 à 32, 46 à 49, 77, 122, 123, 139, 198, 199, 202.
Metz (Lorraine annexée), 37, 51, 54, 78, 81, 82, 100, 109, 277, 287, 316, 350.
Meules à aiguiser, 199, 200, 203, 338.
MEURTHE (ancien département de la), 102, 213.
Meurthe (rivière), 20, 21, 50, 76, 77, 107, 123, 125 à 134, 137, 139, 235, 236, 264, 265 à 270, 298, 300 à 304, 306, 315 à 332.
MEURTHE-ET-MOSELLE (département), chap. II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, XIII, XVI, 162, 327.
MEUSE (département de la), chap. I, IV, 109.
Meuse (fleuve), 1 à 8, 55, 57, 58, 60, 61, 75, 151, 166 à 174, 179, 180, 216.
Mézieres (Ardennes), 1.
Micheville (Meurthe-et-Moselle), 32.
Minerai de fer, 9, 15, 17 à 32, 43 à 49, 122, 123.

Mirabelle (*culture de la prune dite*), 3, 152, 206, 207, 215, 216, 335.
Mirecourt (Vosges), 109, 139, 149, **153** à **166**, 181, 192, 200, 259.
Mittenwald (Bavière), 160.
Moineville (Meurthe-et-Moselle), 43.
Molleton, 330.
Mont (Le) [Haute-Saône], 375.
Mont (Le) [Vosges], 325.
Montagne (La), 166, 170, 172.
Montagne de Reims, 137.
Montauban (Tarn-et-Garonne), 110.
Montbéliard (Doubs), 236, 239.
Mont-Dauphin (Hautes-Alpes), 11.
Mont-devant-Sassey (Meuse), 4.
Montereau (Seine-et-Marne), 246.
Montfort (pays de), 153, 182, **183**, 207.
Monthureux-sur-Saône (Vosges), 162, 165, 194, 197.
Montier-en-Der (Haute-Marne), 173.
Montigny (Meurthe-et-Moselle), 16.
Montigny-le-Roi (Haute-Marne), 171.
Montmédy (Meuse), 8, **10** à **14**, 26.
Montmorillon (Vienne), 121.
Montmotier (Vosges), 338.
Montois-la-Montagne (Lorraine annexée), 45.
Montpellier (Hérault), 105.
Mont-Saint-Jean (Meurthe-et-Moselle), 83, 136.
Mont-Saint-Martin (Meurthe-et-Moselle), 18, 25, 26, 28.
Mont-Saint-Michel de Toul, 66, 67, 68, 70, 71.
Mont-sur-Meurthe (Meurthe-et-Moselle), 259.
Mont-Toulon (Meurthe-et-Moselle), 83, 136.
Mortagne ou Agne (rivière), 159 à 264, 283, 295, 296.
Morvan, 169, 181.
MOSELLE (ancien département de la), 20, 86.
Moselle (rivière), 20, 34, 50, 51, 54, 57, 65 à 82, 83, 107, 108, 123, 126, 127, 137 à 139, 151, 184, 189, 190, 194, 197, 199, 205, 209 à 258, 279, 280, 350 à 369, 379, 385, 386.
Moselotte (rivière), 236, 313, 356, 365, 368, **369** à **372**.
Mothe (La) [Haute-Marne], 168, **174** à 178, 179, 181.
Mouche (fort de la) [Vosges], 231.
Mouchey (Vosges), 325, 326.
Mouilly (Meuse), 61.
Moussey (Vosges), 325, 326.
Mousson (Meurthe-et-Moselle), 54, 78, **81**, **82**, 125.
Moutiers (Meurthe-et-Moselle), 43.
Mouzon (rivière), 168, 175, 178, 184, 190.

Moyen (Meurthe-et-Moselle), 260.
Moyenmoutier (Vosges), 322, 323, 325.
Moyeuvre (Lorraine annexée), 21, 22, 43, 46, 47.
Mulette allongée (mollusque), 296.
Mulhouse (Alsace), 235, 236.
Munster (Alsace), 300, 305.

N

Naglaincourt (Vosges), 153.
Nancy (bassin minier de), 21, 23.
Nancy (Meurthe-et-Moselle), 20, 24, 35, 65, 77, 83, 84, **92 à 123**, 127, 129, 131, 138, 139, 156, 160, 165, 213, 311, 316.
Nantes (Loire-Inférieure), 103.
Nassau (province allemande), 22.
Navigation fluviale, 3, 6, 106, 107, 210, 212, 239, 240, 337.
Neufchâteau (Vosges), 57, 149, 151, 165, 167, 177, 179 à 181, 259.
Neuné (rivière), 236, 295, 296, 297, 298 à 300.
Neuves-Maisons (Meurthe-et-Moselle), 138, 140.
Neuveville (La) [Vosges], 316, 319.
Nice (Alpes-Maritimes), 239.
Nijon (Haute-Marne), 178.
Nivernais, 170, 172.
Nogent-le-Roi (Haute-Marne), 172.
Noirmont (collines du), 334, 335.
Nomeny (Meurthe-et-Moselle), 83, 84, 125.
Nomexy (Vosges), 220, 221, 237.
Noncourt (Vosges), 180.
NORD (département du), 22, 260, 299, 339.
Norroy (Meurthe-et-Moselle), 81.
Norroy (Vosges), 182.
Novéant (Lorraine annexée), 51.
Noyers (ferme des) [Haute-Marne), 178.
Nuits (Côte-d'Or), 289.

O

Oberamergau (Bavière), 352.
Oderen (col d'), 370, 371.
Ognon (rivière), 355, 379.
Oison ou Loison (rivière), 9, 14.
Olizy (Meuse), 8.
Orgues (facture d'), 157.
Orléans (Loiret), 239.
Ormont (mont d'), 329.
Orne (rivière de Lorraine), 23, 41 à 43, 46, 61, 62, 63.
Orval (abbaye d') [Belgique], 8.
Othain (rivière), 14, 33, 40.
Ottange (Lorraine annexée), 21.

P

Pagny-sur-Moselle, 50, 51, 57, 79, 81.

Paillette (broderie), 162.
Palmier (chapeaux de), 111.
Panama (chapeaux de), 111.
Papeterie, 280, 300, 315, 319, 320, 321, 340.
Papier mâché, 80.
Parmont (mont et fort), 356, 359, 365.
Paroches (fort des) [Meuse], 55.
Parroy (forêt de), 277.
Passavant-sur-Coucy, 195, 196, 197.
Passementerie, 338.
Pâte à papier, 298.
Pavés, 312, 328, 337.
Perche (province), 96.
Perles de mulette, 296.
Pernambouc (bois de), 159.
Petite-Raon (Vosges), 325.
Petite-Ville (Epinal), 226.
Petite Vologne (rivière), 313, 372.
Petite Woëvre, 37.
Petitmont (Meurthe-et-Moselle), 273.
Petit-Mont d'Amance, 89.
Petit-Vair (rivière), 182, 183.
Pexonne (Meurthe-et-Moselle), 270.
Photogravure, 319.
Photolithographie, 321.
Phototypographie, 321.
Pierres à aiguiser, 325.
Pierre-Percée (Meurthe-et-Moselle), 327.
Pipée (La) [Vosges], 337.
Pipes (fabrique de), 351.
Plaine (rivière), 271, 272, 316, 317, 318, 327.
Plaine vosgienne, 259.
Plainfaing (Vosges), 235, 239, 300, 301.
Planche-aux-Belles-Filles (montagne), 355, 376, 377.
Plancher-Bas (Haute-Saône), 374, 376
Plancher-les-Mines (Vosges), 363, 373, 374 à 376, 378, 385, 390.
Plan du Canon (Vosges), 362.
Plateau de Langres, 167, 170, 184, 192.
Plateau lorrain, 10.
Plombières (Vosges), 346 à 348.
Pnom-Penh (Cambodge), 257.
Pomme de terre (culture de la), 281 à 283, 299.
Pompey (Meurthe-et-Moselle), 77, 122.
Pont-à-Mousson (Meurthe-et-Moselle), 24, 77, **78** à **81**, 82, 83, 316.
Pont-du-Cône (Vosges), 337.
Pont-Saint-Vincent (fort de), 64, 65, 68, 122, 138 à **140**.
Porte-mousquetons, 390.
Portieux (Vosges), 218, 219, 220.
Poussay (Vosges), 154, 161.
Pouxeux (Vosges), 280.
Pradel (Le) [Ardèche], 209.
Préménil (Meurthe-et-Moselle), 273.
Prény (Meurthe-et-Moselle), 81.
Presles (Vosges), 352, 356.
Provence, 271.

Pruniers (*culture des*), 152, 206, 207, **215**, **216**.
Puy (Le) [Haute-Loire], 162, 165.
Pyrénées, 22.

Q

Quesnoy (Le) [Nord], 110.
Quetsch (*culture de la prune dite*), 3, 152, 206, 207, 335.
Quimont (bois de), 273.
Quincaillerie, 337, 348, 351.

R

Rabodeau (rivière), 236, 317, 318, 320, 321, **322** à **326**.
Racecourt (Vosges), 153.
Rahin (rivière), 355, 373, 374, 377, 384, 385, 386.
Rambervillers (Vosges), 165, 217, **262** à **264**, 331.
Rambétant (colline), 125, 127.
Ramonchamp (Vosges), 353, 354.
Raon-l'Étape (Vosges), 315, **316** à **320**, 321, 328.
Raon-sur-Plaine (Vosges), 327.
Ravines (les) [rivière], 317, 318, 321, 323.
Razimont (fort de) [Vosges], 230, 231.
Recevresse (chapelle de la) [Meuse], 10.
Rechicourt-le-Château (Lorraine annexée), 276.
Redange (Lorraine annexée), 30.
Rehon (Meurthe-et-Moselle), 17.
Reichshoffen (Alsace), 286.
Reims (Marne), 106.
Relange (ruisseau de), 199.
Remiremont (Vosges), 165, 197, 239, 313, **355** à **359**, 364, 365, 367, 368.
Rennes (Ille-et-Vilaine), 239.
Retournemer (lac de), 307.
Rezonville (Lorraine annexée), 38, 54.
Rhin (fleuve), 110, 205, 235, 305, 355.
Rhône (fleuve), 194, 195, 198, 205, 331, 335, 350, 355.
Richeval (Lorraine annexée), 276.
Rive-de-Gier (Loire), 21.
Rivets, 376.
Roc de Taurupt, 272.
Roche-du-Diable (Vosges), 307.
Roche (La) [Meurthe-et-Moselle], 16.
Roche (La) d'Homécourt [Meurthe-et-Moselle], 46.
Rocourt (Vosges), 190.
Rocroi (Ardennes), 5.
Romain-sur-Meuse (Haute-Marne), 167.
Romans (Drôme), 110.
Rome (Italie), 80.
Ronchamp (Haute-Saône), 374.
Roncourt (Lorraine annexée), 45.
Roppe (fort de) [territoire de Belfort], 392.
Rosemontoise (rivière), 391.

Rosière (La) [Haute-Saône], 355.
Rosières-aux-Salines (Meurthe-et-Moselle), 126, 129, 131.
Rosières-en-Haye (Meurthe-et-Moselle), 76.
Rouceux (Vosges), 180.
Rouen (Seine-Inférieure), 106.
Rouergue (pays de), 16.
Rougegoutte (territoire de Belfort), 390.
Rouges-Eaux (vallée des), 284, 295, 296.
Roulier (fermes du) [Vosges], 346.
Roulon (fort du) [Vosges], 234.
Rouvres-en-Xaintois (Vosges), 150.
Roville (Meurthe-et-Moselle), 209, **212** à **214**.
Roville-aux-Chênes (Meurthe-et-Moselle), 262.
Royan (Charente-Inférieure), 272.
Rozely (poste du) [Haute-Saône], 378, 386.
Rualmesnil (Épinal), 226.
Rudlin (Le) [Vosges], 303.
Rud-Mont (colline) [Meurthe-et-Moselle], 34.
Rupt (fort de) [Vosges], 354, 355, 356, 364.
Rupt (vallon du), 343.
Rupt (Vosges), 353, 354.
Rupt de Cleurie (rivière), 308, 365, 368.
Rupt-de-Mad (rivière), 34, 35, 51, 75.
Rupt-de-Tholy (rivière), 313.
Rupt-en-Woëvre (Meuse), 61.
Russange (Lorraine annexée), 30.
Russie (empire de), 310.

S

Saarunion (Lorraine annexée), 111.
Saboterie, 336.
Saint-Ail (Meurthe-et-Moselle), 45.
Saint-Amarin (Alsace), 355.
Saint-Amond (forêt de), 148.
Saint-Antoine (ballon de), 388.
Saint-Antoine (Vosges), 377, 378.
Saint-Benoît (Meuse), 52.
Saint-Bon (*école d'agriculture de*), 172.
Saint-Chamond (Loire), 21.
Saint-Cyr (école de), 97.
Saint-Dié (Vosges), 165, 239, 263, 302, **328** à 332, 364, 367.
Saint-Dizier (Haute-Marne), 21, 173.
Sainte-Barbe (batterie de) [Vosges], 231.
Sainte-Barbe (roche) [Meurthe-et-Moselle], 138.
Sainte-Claire (forge de) [Meurthe-et-Moselle], 31.
Sainte-Geneviève (colline de Meurthe-et-Moselle), 83.
Sainte-Marie-aux-Chênes (Lorraine annexée), 43, 45.
Sainte-Marie-aux-Mines (Alsace), 367.

Saint-Émilion (Gironde), 121.
Sainte-Odile (abbaye de), [Vosges], 322.
Saint-Étienne (Loire), 21, 106.
Saint-Étienne (Vosges), 238.
Saint-Georges-d'Espéranche (Isère), 110.
Saint-Germain (côte), 3.
Saint-Gobain (Aisne), 274.
Saint-Julien (Meurthe-et-Moselle), 36, 37, 40.
Saint-Laurent (Vosges), 225.
Saint-Léonard (Vosges), 300.
Saint-Loup-sur-Semouse (Haute-Saône), 340.
Saint-Maixent (école de), 97.
Saint-Martin (chapelle) [Vosges], 206.
Saint-Maurice-Bussang (Vosges), 353, 561, 385, 386, 387.
Saint-Maurice-sous-les-Côtes, 58.
Saint-Max (Meurthe-et-Moselle), 102.
Saint-Michel-de-Toul (mont), 66, 67, 68, 70, 71.
Saint-Mihiel (Meuse), 1, 55.
Saint-Nicolas-du-Port (Meurthe-et-Moselle), 126, **127**, **128**.
Saint-Oger (ruisseau de), 230.
Saintois (*voyez* Xaintois).
Saint-Privat-la-Montagne (Lorraine annexée), 39, 43, 45, 51, 54.
Saint-Quentin (Aisne), 165.
Saint-Symphorien-sur-Coise (Rhône), 110.
Saint-Thiébault (Haute-Marne), 168, 169.
Saint-Valfroy (ermitage de) [Meuse], 8.
Salbert (fort du) [territoire de Belfort], 391, 392.
Salines, 107, **129** à **131**.
Salm (château de) [Alsace], 322.
Salm-Salm (principauté de), 321 à 328.
Sambre (rivière), 21.
Sanchey (batterie de), 152, 234.
Sanon (rivière), 125, 126, 129, 131, 135.
Santerre (pays du), 330.
SAONE (HAUTE-) [département de la], *voyez* Haute-Saône.
Saône (rivière), 184, 194, 195, **196** à **206**, 239, 338, 354, 355, 379.
Saou (forêt de) [Drôme], 138.
Sarralbe (Lorraine annexée), 111.
Sarre (rivière).
Sassey (Meuse), 4.
Saulcy (Le) [Vosges], 302, 325.
Saule (rivière), 153.
Saulmory (Meuse), 4.
Saulnes (Meurthe-et-Moselle), 27, 28.
Saulnois (pays de), **126** à **131**, 135.
Saulxures (Vosges), 239, 369, 370.
Saumur (Maine-et-Loire), 93.

Saut-de-la-Truite (chute du Rahin), 377, 378.
Saut-de-la-Truite (chute de la Savoureuse), 388.
Saut-des-Cuves (Vosges), 310, 352.
Saut-du-Broc (le) [Vosges], 280.
Sauvage (la) [Meurthe-et-Moselle], 20, 28.
Savoie, 314.
Savoureuse (rivière), 377, 388 à 392.
Saxe (royaume de), 160.
Schirmeck (Alsace), 322, 367.
Schlestadt (Alsace), 367.
Schlitte et *schlitteurs*, 318, 319.
Schlucht (col de la), 300, 304 à 306, 365, 370.
Schœnbach (Bavière), 160.
Scieries, 217, 272, 301, 303.
Sedan (Ardennes), 16.
Seille (rivière), 78, **83** à **86**, 99, 127, 129, 135.
SEINE-ET-OISE (département de), 299.
Sel (*extraction du*), **129** à **131**.
Sellerie, 174.
Semois (rivière), 9.
Semouse (rivière), 339.
Senenne (Vosges), 198.
Senones (Vosges), 239, **322** à **325**, 326.
Septfonds (Tarn-et-Garonne), 110.
Serinettes (*fabrique de*), 156, 160.
Serrurerie, 375, 390.
Sexey-aux-Forges (Meurthe-et-Moselle), 65.
Sewen (lac) [Alsace], 387.
Signeulx (Belgique), 26.
Sion (Meurthe-et-Moselle), 148, 207.
Socourt (Vosges), 217.
Sommedieue (Meuse), 61.
Sommerécourt (Haute-Marne), 175.
Sommerviller (Meurthe-et-Moselle), 135.
Souche (La) [Vosges], 300.
Soude (*fabrication de la*), 128, 129, 131.
Sourdeval (Manche), 202.
Spada (Meuse), 58, 59, 60.
Spincourt (Meuse), 13, 33.
Stalon (col du), 386.
Stenay (Meuse), **5** à **7**, 14.
Stores de bois, 331.
Strasbourg (Alsace), 100, 113, 219.
Suisse, 111, 112, 256, 311.
Surceneux (col du) [Vosges], 303.

T

Tabatières, 80.
Taillanderie, 198.
Taintroué (rivière), 317.
Tantonville (Meurthe-et-Moselle), **143** à **146**.
TARN-ET-GARONNE (département), 110, 111.
Tavannes (fort de) [Meuse], 61.

Teinture, 238.
Tendon (Vosges), 281.
TERRITOIRE DE BELFORT, 374, XXIII et XXIV.
Terrouin (rivière), 51.
Tête-des-Allemands (Vosges), 349.
Tête-des-Planches (batterie) [territoire de Belfort], 391.
Tête-du-Milieu (fort de la) [territoire de Belfort], 391.
Thann (Alsace), 236.
Thaon (Vosges), 221, 237, 238.
Thérouanne (Pas-de-Calais), 168.
They-sous-Montfort (Vosges), 183.
Thiaucourt (Meurthe-et-Moselle), **34**, **35**, 75.
Thil (Meurthe-et-Moselle), 30, 31.
Thillot (Le) [Vosges], 239, 352, **353**, 364.
Thillot-sous-les-Côtes (Meuse), 58.
Tholy (Le) [Vosges], 308, 313.
Thonne (rivière), 9, 10.
Thonne-les-Prés (Meuse), 9.
Ticha (fort du) [Vosges], 234.
Tiercelet (Meurthe-et-Moselle), 30.
Tiercelet (trouée de), 20.
Tillot (fort du) [Meurthe-et-Moselle], 70.
Tissage de coton (voyez *Coton*).
Toile des Vosges, 308, 312.
Tomblaine (Meurthe-et-Moselle), 93, 102, 213.
Tonnellerie, 108.
Toul (Meurthe-et-Moselle), 22, 50, 55, 57, 63, 65, **73** à 75, 139, 148, 350.
Toulon (Var), 239.
Toulouse (Haute-Garonne), 106.
Tourcoing (Nord), 18, 106.
Trapp (*pavés de*), 328.
Trèves (Allemagne), 350.
Trondes (Meurthe-et-Moselle), 72.
Trouche (la) [Vosges], 328.
Troyon (fort de) [Meuse], 55.
Troyes (Aube), 330.
Tuyaux (*fonderie de*), 79.
Typographie (*imprimerie*), 113 à 116.

U

Ubry (Meurthe-et-Moselle), 147.
Urbès (Alsace), 349.
Uxegney (fort d') [Vosges], 152, 234.

V

Vagney (Vosges), 308, 369.
Vair (rivière), 57, 182.
Val-d'Ajol (Vosges), 239, 308.
Val-d'Arol (Le) [ruisseau], 149.
Valdoie (territoire de Belfort), 392.
Valenciennes (Nord), 18, 47, 106, 122.
Val-et-Châtillon (Meurthe-et-Moselle), 273, 274.
Valleroy (Meurthe-et-Moselle), 43.

Vallerysthal (Alsace), 219.
Vallois (Meurthe-et-Moselle), 260.
Valtin (Le) [Vosges], 303.
Vandières (Meurthe-et-Moselle), 81.
Vanne (rivière), 79.
Vannerie, 61.
Varangéville (Meurthe-et-Moselle), 126, 127, 128, 129, 130.
Varincourt (Meurthe-et-Moselle), 97.
Varna (Bulgarie), 74.
Vaudémont (bourg et colline) [Meurthe-et-Moselle], 142, **148** à **150**, 207.
Vaux-lès-Palameix (Meuse), 61.
Vecoux (Vosges), 356.
Vélocipèdes, 132.
Velotte (Vosges), 153.
Ventron (mont), 368, 370, 371, 379.
Verdun (Meuse), 2, 55, 61, 62.
Verdurette (rivière), 270.
Vermois (pays de), 124 à 128, 136, 209.
Vermouth (*liqueur*), 341.
Verrerie, 198, 219.
Verrerie d'art, 116 à 120.
Vesoul (Haute-Saône), 287.
Vexaincourt (Vosges), 326, 327.
Vézelise (Meurthe-et-Moselle), 139, 142, 143, 144, **146**, 147, 149.
Vezin-Aulnoye (Compagnie industrielle), 47, 48.
Vezouse (rivière), 132 à 134, 273 à 276, 277.
Vieil-Salm (Belgique), 322.
Vieux-Moulin (Vosges), 325.
Viéville-sous-les-Côtes (Meuse), 58.
Vigan (Le) [Gard], 330.
Vigneulles-lès-Hattonchâtel (Meuse), 55, 56, 58.
Ville-en-Vermois, 127.
Villefranche (Meuse), 4, 5.
Villefranche-sur-Saône (Rhône), 239.
Villers-devant-Orval (Belgique), 8.
Villers-en-Haye (Meurthe-et-Moselle), 76.
Villerupt (Meurthe-et-Moselle), 20, 27, **30** à **32**, 42, 43.
Ville-sur-Illon (Vosges), 162.
Villey-le-Sec (fort de) [Meurthe-et-Moselle], 66, 67, 70.
Villotte (Vosges), 191.
Vincey (Vosges), 219, 237.
Violoncelles (*fabrique de*), 156 à 161.
Violons (*fabrique de*), 156 à 161.
Vioménil (Vosges), **204** à **207**.
Vionville (Lorraine annexée), 38.
Virton (Belgique), 12, 26.
Vis (*fabrique de*), 376.
Viticulture, 34, 35, 56, 210.
Vitry-en-Perthois, 168.
Vittel (Vosges), 162, **181**, 182, 183, 186.
Vôge (la), **152** à **166**, 184, **197** à **208**, 231, 338.
Voinémont (Meurthe-et-Moselle), 141.

Voiron (Isère), 310.
Voivre (batterie de la) [Vosges], 230.
Vologne (rivière), 229, 230, 236, **280** à 299, 306, 310, 313, 314.
VOSGES (département des), 109, chapitres X à XXIV.
Vosges (montagnes des), 92, 100, 176, 181, 217, 265, 272, 300 à 392.
Vougeot (Côte-d'Or), 287.

W

Wagot (rivière), 43, 44.
Wesserling (Alsace), 367.
Woëvre (plaine de), 14, 36, 40, **50** à **63**, 66, 67, 71, 72, 75, 216.
Woinville (Meuse), 58.

X

Xaintois (pays de), 75, **139** à **150**, 182, 214.
Xammes (Meurthe-et-Moselle), 35.
Xertigny (Vosges), 197, 334.
Xeuilley (Meurthe-et-Moselle), 140.

Y

Yron (rivière), 40, 51.

TABLE DES CARTES

Environs de Montmédy, 13.
Région minière de Longwy, 19.
Région minière de Villerupt, 29.
Le Jarnisy et le plateau de Briey, 41.
La plaine de Woëvre et les Côtes-de-Meuse, 53.
Environs de Toul, 69.
La frontière vers Nancy, 85.
Nancy, 101.
Lunéville, 133.
Le Xaintois, 141.
Mirecourt et ses environs, 155.
Les Faucilles, 171.
De la Vôge aux Faucilles, 185.
Formation de la Saône, 201.
La vallée de la Moselle vers Bayon et Roville, 210.
Environs d'Épinal, 227.
Les Vosges industrielles, 232, 233.
La Moselle, la Mortagne et la Meurthe, 261.
Bruyères et Brouvelieures, 285.
Lacs de Retournemer, Longemer et Gérardmer, 309.
Le pays de Salm-Salm, 317.
Saint-Dié, 329.
Le Val-d'Ajol et Plombières, 345.
Environs de Remiremont, 357.
Ballon de Servance, 381.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le Luxembourg français.

Pages.

La Meuse au-dessous de Verdun. — Dun. — Villefranche, ville mort-née. — Stenay. — Le champ de bataille de Beaumont. — La vallée de la Chiers. — Avioth. — Le Mont de Médy. — Les deux Médy : Médy-Haut, Médy-Bas. — La forteresse de Montmédy 1

II. — Le pays du fer.

Longuyon. — Entrée au pays du fer. — La gare de Longwy. — Mont-Saint-Martin. — Origine de la métallurgie, son développement. — Longwy. — La vallée de la Côte-Rouge. — Saulnes. — Les minières. — Hussigny, Godbrange. — Une ville neuve : Villerupt. — Micheville 15

III. — Le Jarnisy et Briey.

Le canton de Spincourt. — Vallée du Rupt-de-Mad. — Thiaucourt et ses vignobles. — Dans la petite Woëvre. — Chambley. — Mars-la-Tour. — Champ de bataille de Gravelotte. — Le Jarnisy. — Conflans. — L'Orne lorraine. — Briey et ses mines de fer. — Le champ de bataille de Saint-Privat. — Homécourt, ville naissante. — Jœuf et ses usines. — A la frontière allemande 33

IV. — La Woëvre.

Rôle militaire de la plaine de Woëvre et des Côtes-de-Meuse. — A travers la Woëvre. — Saint-Benoît. — Hattonchâtel. — Vigneulles. — La Woëvre vinicole et agricole. — Les villages sous les Côtes. — Creüe et le défilé de Spada. — Les vanniers de la Woëvre. — La vallée de l'Orne et Étain . . 50

V. — Le pays de Haye.

Pages.

La forêt de Haye. — Les défenses de Pont-Saint-Vincent. — Villey-le-Sec et son fort. — Le camp retranché de Toul. — Le mont Saint-Michel. — La ville de Toul. — Le pays de Haye. — Au bord de la Moselle. — Pont-à-Mousson, ses industries. — Vers la frontière. — Pagny-sur-Moselle. — Du haut de la colline de Mousson. — Apparition de Metz 64

VI. — L'École forestière de Nancy.

Les petits monts de Nancy. — Les brodeuses. — Nomeny. — Au bord de la Seille. — En vue des villages annexés. — La forêt de Champenoux. — Les futurs forestiers. — Leçon de coupe. — Les forêts et la guerre. — L'école à Nancy. — Les études. — Apprentissage militaire. 83

VII. — Nancy.

Apparition de Nancy. — Comment naquit une grande cité moderne. — Les deux Nancy : le Nancy de Stanislas, le Nancy du XIXe siècle. — L'Université. — Le commerce et l'industrie : tonnellerie, brasserie, broderies et chapeaux de paille. — L'imprimerie Berger-Levrault et Cie. — La faïence d'art. — Les mines et l'industrie du fer. 99

VIII. — Le Vermois et le Saulnois.

Le pays du sel. — Le Vermois. — Varangéville et Saint-Nicolas-du-Port. — En Saulnois. — Dombasle. — Rosières-aux-Salines. — Les salines de Meurthe-et-Moselle. — La fabrication de la soude. — Lunéville. — La vallée du Sanon. — Le mont d'Amance 124

IX. — Le Xaintois.

De Nancy à la Moselle. — Pont-Saint-Vincent. — Au bord du Madon. — Haroué. — La brasserie de Tantonville. — Vézelise. — La montagne de Vaudémont. — Le val d'Arol. — Le Xaintois vers Neufchâteau 137

X. — Luthiers et Dentellières.

Pages.

Aux abords d'Épinal. — La vallée de la Gitte. — Mirecourt. — La lutherie. — Chez les fabricants de violons. — La dentelle et la broderie. — L'industrie féminine dans les Vosges 151

XI. — Dans les Faucilles.

Au bord de la Meuse naissante. — La terrasse du plateau de Langres et les petits monts. — Bourmont. — L'agriculture entre la Meuse et le Mouzon. — Goncourt. — Harréville-les-Chanteurs. — La vallée du Mouzon. — La montagne de La Mothe. — A travers les ruines. — Neufchâteau. — Bulgnéville. — Le pays de Montfort. — Villes d'eaux : Vittel, Contrexéville, Martigny. — Lamarche. — Le camp de la Délivrance . 167

XII. — La Vôge.

Aux sources de la Saône. — Le Coney et le canal de l'Est. — Passavant. — Monthureux-sur-Saône. — Darney et ses industries. — La forêt de Darney. — Vioménil. — La fontaine de la Saône. — La source du Madon. — Quetschs et mirabelles. — Aux bords du Madon. 194

XIII. — Un pèlerinage a Roville.

Bayon. — La maison de Mathieu de Dombasle. — La première école française d'agriculture. — Au bord de la Moselle. — Culture des mirabelles. — Charmes et sa forêt. — La verrerie de Portieux. — Châtel. — Les filatures de la Moselle. 209

XIV. — Épinal et l'industrie des Vosges.

L'Épinal de notre enfance. — L'Épinal véritable. — Les trois quartiers. — Le camp retranché. — L'industrie cotonnière, ses origines, son accroissement, état actuel 224

XV. — Les images d'Épinal.

Les ateliers Pellerin. — Leur origine. — Comment naquit l'imagerie. — Le colportage. — L'histoire par l'image. — La légende de Napoléon. — Morale populaire. — Galerie populaire. — Les événements du jour. — L'imagerie moderne. — Pour les enfants. — La politique. — La publicité. — L'imagerie à l'étranger. 241

*

XVI. — De la Mortagne a la Vezouse.

Pages.

Gerbéviller. — La culture du houblon. — Vallée de la Mortagne. — Rambervillers. — Baccarat et sa cristallerie. — Badonviller. — Un chemin de fer forestier. — Cirey. — Blâmont. — A la frontière. — Le fort de Manonviller 259

XVII. — La Vologne.

La Moselle à Arches. — Un souvenir de Beaumarchais. — En remontant la Vologne. — Bruyères. — Un anniversaire de l'année terrible : le combat de Brouvelieures. — Cérémonie patriotique. — A travers Bruyères. — L'industrie et le rôle militaire de la ville. — Les perles de la Vologne 279

XVIII. — Les lacs Vosgiens.

La Vologne et l'industrie. — Les usines de Granges. — Les féculeries et la production des pommes de terre. — La papeterie de la Souche. — Fraize. — Les usines de Plainfaing. — Aux sources de la Meurthe. — Le Rudlin. — Le Valtin. — Au col de la Schlucht. — Ascension du Hohneck. — Les lacs : Retournemer et Longemer. — Cascade de la Vologne. — Gérardmer, son lac, ses usines. — La Jamagne et la Vologne . . 297

XIX. — La principauté de Salm-Salm et Saint-Dié.

La Meurthe à Raon-l'Étape. — La Neuveville. — Le port aux Bois. — Grandeur et décadence du flottage dans les Vosges. — Flotteurs. — Schlitteurs. — Étival. — La papeterie de Clairefontaine. — Moyenmoutier. — Senones, capitale du Salm-Salm. — Un État minuscule. — En remontant le Rabodeau. — En descendant la Plaine. — Celles-sur-Plaine. — Saint-Dié et ses industries. 315

XX. — Le Val-d'Ajol et Plombières.

Les Faucilles à Xertigny. — Le vallon du Baignerot. — Les cerisiers à kirsch. — Bains-en-Vôge. — Fontenoy-le-Château et le Coney. — La gare d'Aillevillers. — La vallée de la Combeauté. — Fougerolles et ses distillateurs. — Le Val-d'Ajol. — Faymont et Hérival. — Plombières. — Le vallon de l'Augrogne. . 333

XXI. — La Haute-Moselle.

Pages.

Le tunnel de Bussang. — La source de la Moselle. — Bussang. — Une rue d'usines. — Le canton du Thillot. — Au fort de Rupt. — Remiremont. — Le fort du Parmont. — Rôle militaire de Remiremont. 349

XXII. — Les Vosges militaires. — La Moselotte.

La vie militaire dans les Vosges. — Les forts. — La division de Remiremont. — La vallée de la Moselotte. — Vagney. — Saulxures et son école d'agriculture. — Cornimont. — La Bresse. — Aménagement des petits lacs 360

XXIII. — Le Ballon de Servance.

De Champagney à Plancher-les-Mines. — Plancher-Bas. — Les quincailleries de Plancher-les-Mines. — La vallée du Rahin. — Poste militaire du Rozely. — Dans la forêt. — Au ballon de Servance. — Le panorama. — Le fort. — Existence de la garnison 373

XXIV. — Au Ballon d'Alsace.

Du ballon de Servance au col de Stalon. — Les marcaireries de Beurey. — Dans le brouillard. — La marcairerie de la Jumenterie. — Au sommet du Ballon. — Descente à Giromagny. — Chantoiseau. — Lepuix. — Giromagny, ses usines, ses ouvrages de défense. — En route pour Belfort 384

Index alphabétique 393

Table des cartes. 417

Table des matières 419

Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

VOYAGES CIRCULAIRES ET EXCURSIONS

A PRIX RÉDUITS

I. — Billets de saison pour visiter la vallée de la Meuse.

Il est délivré, du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau de l'Est, pour **Givet**, aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres, aller et retour compris, des billets d'aller et retour de 1re et de 2e classe valables pendant 30 jours.

La durée de validité de ces billets peut être prolongée une ou plusieurs fois de 15 jours, moyennant paiement d'un supplément.

Les voyageurs ont la faculté de s'arrêter à toutes les gares desservies par les trains et situées sur l'itinéraire prévu.

Pendant la même période, il est délivré des billets d'aller et retour individuels au départ de : **Bar-le-Duc, Révigny, Châlons-sur-Marne, Épernay, Verdun, Sainte-Menehould, Reims, Vouziers, Rethel, Amagne-Lucquy, Mézières-Charleville, Longuyon, Montmédy, Stenay** et **Sedan** pour **Givet**. Les voyageurs peuvent descendre à l'une des stations comprises entre Mézières-Charleville et Givet et reprendre le chemin de fer soit à cette même station, soit à une autre station dudit parcours.

La délivrance de ces billets a lieu le samedi ou la veille des jours de fête, à la gare de Mézières-Charleville, à partir de midi, et à chacune des autres gares désignées, à partir du train qui donne à Mézières-Charleville la correspondance avec le premier train de l'après-midi se dirigeant vers Givet.

La délivrance cesse dans toutes les gares désignées le dimanche ou le jour de fête à midi.

Les billets sont valables au retour jusqu'au lundi ou jusqu'au lendemain des jours de fêtes dans les trains partant dans la matinée jusqu'à midi. — Les bagages que les voyageurs peuvent prendre avec eux dans les voitures sont seuls admis.

II. — Billets de saison pour visiter les Vosges.

Les touristes peuvent visiter, avec facilité et économie, la pittoresque contrée des Vosges. Pendant la saison d'été, des trains rapides mettent Épinal à 6 heures de Paris environ et Gérardmer à 7 heures et demie.

Des billets circulaires individuels et des billets de famille à prix très réduits, dont la validité de 33 jours *peut être à deux reprises prolongée de moitié* moyennant paiement d'un supplément, permettent de faire le voyage suivant : **Paris, Nancy, toutes les Vosges jusqu'à Belfort, Chaumont, Troyes et Paris** ou inversement. Les touristes peuvent s'arrêter, à leur gré, dans toutes les stations du parcours et revenir même dans certains cas prévus, par l'itinéraire emprunté à l'aller.

Ces billets circulaires individuels ou collectifs sont délivrés, du 1er mai au 15 octobre inclus, à Paris et dans toutes les gares comprises d'une part entre Paris et Bar-le-Duc, sur la ligne de Paris-Avricourt, et d'autre part, entre Paris et Chaumont, sur la ligne de Belfort. On trouve aussi ces billets dans les gares des compagnies du Nord, d'Orléans, de l'État et de l'Ouest. Ces trois dernières compagnies délivrent en même temps que le billet d'excursion, des billets d'aller et retour pour Paris, valables pendant 33 jours et comportant des réductions importantes. La compagnie du Nord délivre également des billets d'aller et retour ayant la même validité de 33 jours; les voyageurs venant du Nord ont la faculté de commencer leur voyage circulaire, soit par Paris, soit par Laon; l'itinéraire du voyage circulaire au départ de Laon est tracé par Reims, Châlons-sur-Marne, Nancy, les Vosges, Belfort, Chaumont et Laon. De Laon on gagne facilement les Vosges au moyen des trains rapides circulant entre Calais et Bâle.

La compagnie de l'Est délivre, en outre, à des prix très réduits dans toutes les gares situées sur l'itinéraire des billets d'excursion individuels et de famille pour visiter les Vosges, au départ de Nancy ou d'Épinal.

III. — Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales du réseau de l'Est.

Pour faciliter les voyages à destination des villes d'eau de son réseau, la compagie de l'Est met en marche quotidiennement du 15 juin au 15 septembre inclus, des trains express spécialement destinés aux services des villes d'eaux et qui comprennent :

1° Des voitures de 1re et de 2e classe avec water-closet et lavabo, circulant *directement* de Paris à Mirecourt et *vice versa* et desservant Martigny, Contrexéville et Vittel.

2° Des voitures de 1re et de 2e classe à couloir avec water-closet et lavabo, circulant *directement* entre Paris et Bourbonne-les-Bains et *vice versa;*

3° Des voitures de 1re et de 2e classes à couloir avec water-closet et lavabo, circulant *directement* entre Paris et Plombières et *vice versa* et desservant aussi Luxeuil et Bains (avec transbordement à Ailleviliers);

4° Un wagon-restaurant circulant entre Paris et Chaumont et permettant aux voyageurs de déjeuner dans le train à l'aller et d'y dîner au retour.

Départ de Paris (gare de l'Est) vers 10 heures du matin; arrivée à destination (dans toutes les villes d'eaux) avant l'heure du dîner. Pour le retour les départs auront lieu après l'heure du déjeûner et on arrivera à Paris vers 9 heures du soir.

Des billets d'aller et retour de *famille* de 1re et de 2e classe, à prix très réduits, dont la durée de validité de 30 jours peut être prolongée une ou plusieurs fois de 15 jours moyennant paiement pour chaque prolongation d'un supplément, sont délivrés du 15 mai au 15 septembre, dans toutes les gares du réseau de l'Est pour les stations thermales désignées ci-après, aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris) ainsi qu'aux serviteurs attachés à la famille :

Bains, Bourbonne-les-Bains, Bussang, Contrexéville, Gérardmer, Luxeuil-les-Bains, Martiguy-les-Bains, Plombières-les-Bains, Sermaize et Vittel.

Par exception, le billet pour les serviteurs pourra être de 3e classe.

IV. — Voyages circulaires avec itinéraires facultatifs tracés d'avance au gré des voyageurs.

Il est délivré pendant toute l'année des carnets individuels ou de famille de 1re, 2e et 3e classes pour des voyages circulaires à itinéraire établi par les voyageurs eux-mêmes, avec parcours totaux de 300 kilomètres au minimum, à effectuer.

a) Sur les réseaux de l'Est et de Paris-Lyon-Méditerranée ou sur l'un seulement de ces deux réseaux (Annexe n° 1 au tarif commun G. V. n° 105).

b) Sur les réseaux de l'Est, de l'État, du Midi, du Nord, d'Orléans, de l'Ouest et de Paris-Lyon-Méditerranée (Tarif commun G. V. n° 105).

Ces carnets peuvent être délivrés conjointement avec des billets combinés en Belgique, en Hollande et en Suisse, ainsi qu'avec des billets circulaires au sud des Alpes de la série italienne A nos 1 à 11. Des billets circulaires à itinéraires fixes en Espagne sont également délivrés conjointement avec les carnets du tarif commun G. V. n° 105 désignés ci-dessus sous la rubrique *b*. Les billets pour les pays étrangers sont individuels.

V. — Cartes de circulation à demi-place. Cartes d'abonnement.

Des cartes de circulation à demi-place et des cartes d'abonnement donnant droit à circuler sur les réseaux :

a) De l'Est, du Nord et de l'Ouest;

b) De l'Est, du Nord, de l'Ouest, de l'État, du Midi, d'Orléans, de Paris-Lyon-Méditerranée et de la Grande-Ceinture sont délivrés sous certaines conditions aux voyageurs qui en feront la demande au moins cinq jours d'avance.

La demande doit être accompagnée d'un portrait photographié du titulaire suivant la dimension exigée.

La validité de ces cartes court à partir du 1er et du 16 de chaque mois.

NOTA. — *Pour tous autres renseignements, consulter le* Livret des Voyages circulaires et Excursions *que la compagnie des chemins de fer de l'Est envoie gratuitement aux personnes qui en font la demande.*

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts. — 18, rue des Glacis, NANCY.

PUBLICATIONS DE L'OFFICE DU TRAVAIL
(Ministère du Commerce et de l'Industrie).

Bulletin de l'Office du travail, paraissant tous les mois par fascicules d'environ 3 feuilles. 7e année, 1900. Prix de l'abonnement d'un an (France). . . . . 2 fr. 50 c.
Union postale : 3 fr. 50 c. — Prix du numéro . . . . . 20 c.

De la Conciliation et de l'Arbitrage en matière de conflits collectifs entre patrons et ouvriers en France et à l'étranger. 1893. Un volume de 616 pages . . . . . 6 fr.
Le Placement des employés, ouvriers et domestiques en France. — *Son histoire, son état actuel.* — Avec un appendice relatif au Placement dans les pays étrangers. 1892. 1 volume de 742 pages, avec de nombreux tableaux. . . . . 8 fr.
Les Caisses patronales de retraites des établissements industriels. 1898. Un volume de 447 pages. . . . . 3 fr. 50 c.
Examen analytique du 6e rapport annuel (1890) du « Département du travail » des États-Unis d'Amérique (Industries houillère et sidérurgique). — *De l'Emploi des artèles* et de la participation intéressée du personnel dans les chemins de fer russes. 1893. 1 volume de 93 pages . . . . . 1 fr. 50 c.
Salaires et durée du travail dans l'industrie française.
— Tome Ier. *Département de la Seine.* 1893. 1 vol. de 623 p. 7 fr. 50 c.
— Tome II. *Industries extractives, produits alimentaires, industries chimiques, caoutchouc, papier, cuirs et peaux, textiles, dans les départements autres que celui de la Seine.* 1894. 1 vol. de 766 p. 7 fr. 50 c.
— Tome III. *Industries du bois, tabletterie, métaux. Travail des pierres et des terres. Établissements de l'État ou des communes dans les départements autres que celui de la Seine. Entreprises de transport en commun.* 1896. 1 volume de 654 pages. . . . . 7 fr. 50 c.
— Tome IV. Résultats généraux de l'enquête. 1898. 1 vol. de 579 p. 6 fr.
— Album graphique de 29 planches in-4, dont 19 en couleurs. 1 volume cartonné . . . . . 4 fr.
— *Manufactures de l'État et compagnies de chemins de fer.* 1896. 1 volume de 154 pages. . . . . 1 fr. 50 c).
La Petite Industrie (Salaires, durée du travail).
— Tome Ier. *L'Alimentation à Paris.* 1893. 1 vol. de 300 p. 2 fr. 50 c.
— Tome II. *Le Vêtement à Paris.* 1896. 1 volume de 727 p. (*Épuisé.*)
Note sur le minimum de Salaire dans les travaux publics en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Suisse, aux États-Unis et en France. Analyse des documents officiels. 1897. 1 volume in-4 de 131 pages . . . . . 2 fr.
Les Associations ouvrières de production. 1898. 1 vol. de 613 p. 5 fr.
Hygiène et sécurité des travailleurs dans les ateliers industriels. Législation française et étrangère. 1895. 1 vol. de 659 pages. (*Épuisé.*)
Documents sur la question du Chômage. 1897. 1 volume in-4 de 400 pages . . . . . 4 fr.
Saisie-arrêt sur les salaires. 1899. Un volume de 162 pages. 1 fr. 50 c.
Résultats statistiques du Recensement des industries et professions (Dénombrement général de la population du 28 mars 1896). Tome I. Introduction. Région de Paris au Nord et à l'Est (15 départements). 1899. 1 volume de 855 pages . . . . . 10 fr.
— Tome II. Région du Sud-Est (27 départements). 1900. 1 volume de 809 pages . . . . . 10 fr.

PUBLICATIONS DE L'OFFICE DU TRAVAIL (*suite*).

Bases statistiques de l'Assurance contre les accidents, d'après les résultats de l'assurance obligatoire en Allemagne et en Autriche. 1900. Un volume de 234 pages . . . . . 2 fr.

Étude statistique des Accidents du travail, d'après les rapports officiels sur l'assurance obligatoire en Allemagne et en Autriche. 1893. 1 volume de 124 pages . . . . . (*Epuisé.*)

Résultats financiers de l'Assurance obligatoire contre les accidents du travail en Allemagne et en Autriche. 1893. 1 volume de 110 pages. . . . . (*Épuisé.*)

Résultats statistiques de l'Assurance obligatoire contre la maladie en Allemagne. 1 volume de 134 pages . . . . . 1 fr. 50 c.

Résultats statistiques de l'Assurance contre la maladie en Autriche. 1893. 1 volume de 147 pages. . . . . 1 fr. 50 c.

Étude sur les derniers résultats des Assurances sociales en Allemagne et en Autriche-Hongrie :

— Ire partie : *Accidents.* 1894. 1 volume de 180 pages . . 1 fr. 50 c.

— IIe partie : *Maladie, invalidité, vieillesse.* 1895. 1 vol. de 229 p. 2 fr.

Statistique des Grèves et des recours à la conciliation et à l'arbitrage.

— **Années 1890-1891.** 1 volume grand in-8 de 123 pages. 1 fr. 50 c.

— **1892.** 1 volume de 186 pages . . . . . 1 fr. 50 c.

— **1893.** 1 volume de 425 pages . . . . . (*Épuisé.*)

— **1894.** 1 volume de 304 pages. . . . . 3 fr.

— **1895.** 1 volume de 352 pages. . . . . 3 fr.

— **1896.** 1 volume de 374 pages . . . . . 3 fr.

— **1897.** 1 volume de 320 pages . . . . . 3 fr.

— **1898.** 1 volume de 352 pages . . . . . 3 fr.

Résultats statistiques du Recensement des industries et professions (Dénombrement général de la population du 29 mars 1896). Tome I. Introduction. Région de Paris au Nord et à l'Est (15 départements). 1899. 1 volume de 855 pages . . . . . 10 fr.

Résultats statistiques du Dénombrement général de la population de 1891. 1 vol. de 824 p., avec 56 diagrammes et cartogrammes. 15 fr.

Résultats statistiques du Dénombrement des étrangers en France en 1891. 1 volume de 349 pages, avec cartes et diagrammes. 7 fr. 50 c.

Résultats statistiques du Dénombrement de 1896. 1899. 1 volume de 491 pages, avec 13 diagrammes et cartogrammes . 7 fr. 50 c.

Annuaire statistique de la France. *Quinzième volume,* 1892-1893-1894. — 1 volume de 833 pages . . . . . 8 fr.

— *Seizième volume,* 1895-1896. — 1 volume de 680 pages . . . 8 fr.

— *Dix-septième volume,* 1897 — 1 volume de 553 pages. 7 fr. 50 c.

— *Dix-huitième volume,* 1898. — 1 volume de 691 pages. 7 fr. 50 c.

— *Dix-neuvième volume,* 1899. — 1 volume de 648 pages. 7 fr. 50 c.

Statistique générale de la France, *Statistique annuelle. Années 1890-1891-1892.* 1 volume de 641 pages . . . . . 7 fr. 50 c.

— *Statistique annuelle. Année 1893.* 1 volume de 259 pages . . 5 fr.

— — *Année 1894.* 1 volume de 259 pages . . 5 fr.

— — *Année 1895.* 1 volume de 237 pages . . 5 fr.

— — *Année 1896.* 1 volume de 235 pages . . 5 fr.

— — *Année 1897.* 1 volume de 305 pages . . 6 fr.

Les Associations professionnelles ouvrières. Tome I. Agriculture. Mines. Alimentation. Produits chimiques. Industries polygraphiques. 1899. 1 volume de 913 pages. . . . . 5 fr.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS, 5, rue des Beaux-Arts, — 18, rue des Glacis, NANCY.

La Lorraine illustrée. Texte par Lorédan Larchey, André Theuriet, E. Auguin, etc. Un magnifique volume grand in-4 de 800 pages, avec 445 belles gravures et un frontispice en chromo, broché . . . . . **50 fr.**
Relié en demi-maroquin, ganfrage artistique. . . . . **60 fr.**

Le Plateau lorrain. Essai de géographie régionale, par A. Auerbach, professeur de géographie à la Faculté des lettres de Nancy. 1893. Beau vol. in-12, avec 21 cartes cartographiques et 21 vues photographiques, broché. . . **5 fr.**

Guide du géologue en Lorraine. Meurthe-et-Moselle, Vosges, Meuse, par G. Bleicher, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Nancy. 1887. Un joli volume in-12, avec 14 figures et 2 planches, broché. . . . . **3 fr. 50 c.**

La Géographie militaire et les nouvelles méthodes géographiques, par O. Barré, chef de bataillon du génie, professeur à l'École d'application.
— *Introduction à l'étude de l'Europe centrale.* 1899. In-8, avec 37 figures et 3 planches en couleurs, broché. . . . . **2 fr. 50 c.**
— *La France du Nord-Est.* 1899. Un volume grand in-8 de 121 pages, avec 33 figures et 5 planches hors texte en couleurs, broché . . . . . **3 fr. 50 c.**

Manuel de Géographie commerciale, par V. Deville, professeur agrégé au lycée Michelet. (*Ouvrage récompensé par la Société de géographie commerciale de Paris.*) 1893. 2 volumes avec cartes et diagrammes. Reliés en toile gaufrée. . . . . **8 fr.**

Géographie militaire, par le commandant Marga. — 1re partie : *Généralités et la France.* 4e édition, revue et augmentée. 2 volumes grand in-8 et atlas in-4 de 137 cartes, la plupart en couleurs. Brochés : **35 fr.** — Reliés en demi-chagrin. . . . . **46 fr.**
— 2e partie : *Principaux États de l'Europe.* 3e édition, revue et augmentée. 3 volumes grand in-8 et atlas in-4 de 149 cartes, la plupart en couleurs. Brochés : **45 fr.** — Reliés en demi-chagrin . . . . . **59 fr.**

Études de Géologie militaire, par Ch. Clerc, capitaine d'infanterie : *Les Alpes françaises.* 1883. Volume in-8, avec 30 figures et 1 carte, broché . **5 fr.**
— *Le Jura.* 1888. Volume in-8 avec figures et 1 carte, broché. . . . . **5 fr.**

A travers la Norvège. Souvenirs de voyage, par L. Marcot. Un fort volume in-12, broché . . . . . **3 fr. 50 c.**

Du Danube à la Baltique. Allemagne, Autriche-Hongrie, Danemark. Descriptions et souvenirs, par Gabriel Thomas. 2e édition. Un volume in-12 de 600 pages, broché. . . . . **3 fr. 50 c.**

Huit jours en Bosnie, par E. Meignen. 1897. In-12 avec photographies et dessins de G. Scott et A. Bloch . . . . . **1 fr.**

Corse et Italie. Impressions de voyage, par G. Beroy. 1897. Un volume in-12, broché . . . . . **3 fr.**

Un Coin des Cévennes. Le Vigan et ses environs, par C. Chante, membre du Club cévenol. 1897. Un volume in-12, broché . . . . . **2 fr.**

En Vivarais. Tome Ier. Impressions. Descriptions. Notes historiques. Figures ardéchoises. Grandes industries. Presse. Pages vivaraises, par Jean Volane. 1896. Un volume grand in-8, avec 10 dessins ardéchois ou compositions ornementales, broché . . . . . **3 fr. 50 c.**
— Tome II : **L'Ardèche pittoresque.** Descriptions. Mœurs. Impressions. Pages vivaraises. 1899. Un volume grand in-8, avec 50 gravures, broché. . **5 fr.**

Sur le Haut-Zambèze. Voyages et travaux de mission, par François Coillard, de la Société des missions évangéliques de Paris. Préface de M. J. de Seynes. Nouvelle édition. 1899. Un beau volume grand in-8 de 724 pages, avec 2 portraits, 33 planches et 2 cartes, broché . . . . . **8 fr.**
Relié en percaline gaufrée, plaques spéciales, tranches rouges . . . . **10 fr.**

Au Sud de l'Afrique, par Frédéric Christol. 1897. Un volume in-12, avec 150 dessins et croquis de l'auteur, broché sous couv. illustrée . . **3 fr. 50 c.**

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
PARIS, 5, rue des Beaux-Arts, — 18, rue des Glacis, NANCY.

Émile HINZELIN

IMAGES DE FRANCE

RÉGION DE L'EST

1900. Un volume in-12 de 430 pages, broché sous couverture illustrée par V. Prouvé. . . . . 3 fr. 50 c.
Élégamment relié en percaline, plaques spéciales, tête dorée. 5 fr.

Paul DESPIQUES
AGRÉGÉ D'HISTOIRE, PROFESSEUR AU LYCÉE DE REIMS

SOLDATS DE LORRAINE

CHEVERT, OUDINOT, EXELMANS, LATAYE, MARGUERITTE, ETC.

Préface de PAUL et VICTOR MARGUERITTE

Un beau volume in-8 de 330 pages, tiré sur fort papier vélin, avec 33 illustrations (dessins originaux, portraits, reproductions photographiques). — Prix, broché sous couverture illustrée . . . . 5 fr.
Relié en percaline gaufrée, plaque spéciale, tête dorée. 6 fr 50 c.

CARNET D'ÉTAPES
DU DRAGON MARQUANT

DE COMMERCY

DÉMARCHES ET ACTIONS DE L'ARMÉE DU CENTRE PENDANT LA CAMPAGNE DE 1792
Publié d'après le manuscrit original, par G. VALLÉE et G. PARISET
Un volume in-12 de 318 pages, avec une carte, broché . . 3 fr. 50 c.

Jeanne d'Arc, par le général DRAGOMIROV. Élégante brochure in-8, avec un frontispice en stéréographie : Buste de Jeanne d'Arc, d'après la *Jeanne équestre* de d'Épinay . . . . . 75 c.

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

Author Ardouin-Dumazet, Victor Eugene
Title Voyage en France. Vol.22.
214462
HF.
A6778v

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Carte Indiquant les Régions Décrites dans les 22 Premiers Volumes Parus

Voyage en France

NORD
DE CALAIS
XIX
SOMME
AISNE
ARDENNES
XX
OISE
MARNE
MEUSE
SEINE ET MARNE
XXI
MEURTHE ET MOSELLE
XXII
VOSGES
AUBE
Hte MARNE
YONNE
Hte SAONE
Belfort
CÔTE D'OR
DOUBS
NIÈVRE
CHER
JURA
SAONE ET LOIRE
ALLIER
AIN
Hte SAVOIE
VIII
LOIRE
RHONE
PUY DE DOME
VII
SAVOIE
ISÈRE
CANTAL
Hte LOIRE
XI
IX
X
HAUTES ALPES
ARDECHE
DRÔME
LOZÈRE
AVEYRON
XI
XII
GARD
VAUCLUSE
BASSES ALPES
ALPES MARITIMES
HÉRAULT
VIII
BOUCHES DU RHONE
VAR
XIII
XIV
CORSE
AUDE
PYRÉNÉES ORIES